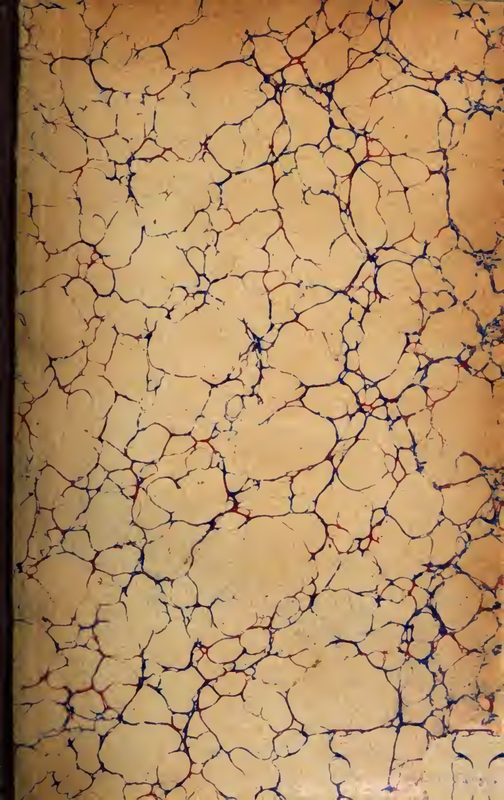

ALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

SCÈNE DE LA VIE FLAMANDE	2	vol.
LE FLÉAU DU VILLAGE	1	—
LE DÉMON DE L'ARGENT	1	—
LA MÈRE JOB	1	—
HEURES DU SOIR	1	—
VEILLÉES FLAMANDES	1	—
L'ORPHELINE	1	—
LA GUERRE DES PAYSANS	1	—
BATAVIA	1	—
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1	—
AURÉLIEN	2	—
LE TRIBUN DE GAND	2	—
LE LION DE FLANDRE	2	—

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

LE

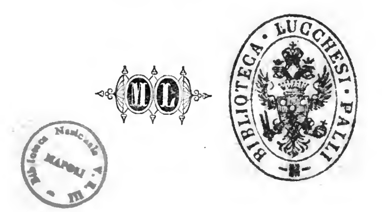
TRIBUN DE GAND

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE LÉON WOCQUIER

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

PRÉFACE

Dans cet ouvrage, nous avons osé tenter d'évoquer l'ombre du plus grand homme qu'ait produit la Flandre, et de le faire revivre sous les yeux de nos compatriotes. Ce n'est pas seulement le désir de traiter un beau sujet national qui nous a porté à fixer notre choix sur Jacques Van Artevelde ; un sentiment plus élevé du devoir nous y excitait : nous avons voulu prendre place dans les rangs des savants et des poëtes nationaux qui, depuis quelques années, se sont imposé la mission de venger des injustices de l'histoire la mémoire de l'illustre bourgeois de Gand, et de purifier cette imposante et héroïque figure des taches dont la calomnie et l'erreur l'ont souillée durant cinq siècles.

Lorsque nous écrivîmes, il y a cinq ans, une histoire de la Belgique, nous trouvâmes les chroniqueurs et les historiens dans une étrange contradiction sur le compte d'Artevelde. Tout en l'accusant d'injustice, de rébellion, d'ambition et d'autres passions coupables ou de desseins blâmables, ils le proclamaient en même temps un homme sage, un grand

génie, un orateur d'une éloquence extraordinaire ; et ils citaient, à l'appui, nombre de ses faits et gestes qui semblaient démentir les imputations portées contre lui. Le défaut de preuves convaincantes ne nous permettant pas de rejeter l'opinion reçue, nous ne pûmes abandonner la voie suivie depuis des siècles, et nous nous vîmes obligé de jeter, sur les qualités éminentes et les faits héroïques d'Artevelde, les ombres que les annales et les chroniques y avaient amoncelées.

Cependant l'admirable vie du bourgeois de Gand avait laissé dans notre âme une profonde impression ; et par degrés naquit en nous le désir de pénétrer plus profondément dans la connaissance de ses desseins et de son temps, et de consacrer à sa mémoire une œuvre spéciale.

Déjà d'autres préoccupations avaient affaibli cette résolution, et peut-être n'eût-elle pas été mise à exécution de longtemps, quand elle se réveilla avec une nouvelle force à la lecture d'un travail de M. Lenz, professeur à l'université de Gand, sur les *six premiers mois de l'administration d'Artevelde*, travail inséré dans le tome premier des *Nouvelles Archives historiques, philosophiques et littéraires*, et du Mémoire de M. Jacques de Winter sur la vie de Jacques Van Artevelde, mémoire couronné au concours universitaire.

Ces deux écrits, appuyés sur des preuves solides et, pour la plupart, inédites jusque là, nous ouvrirent pour cette période de l'histoire un nouvel et splendide horizon. Suivant la direction indiquée par les deux écrivains que nous avons nommés, nous nous mîmes à feuilleter de nouveau et de notre mieux nos chroniques, à comparer leurs témoignages, à consulter les historiens étrangers et

à rassembler les documents isolés sur Artevelde, épars dans les archives locales.

Notre œuvre est le fruit de ces investigations et des communications bienveillantes que M. le professeur Lenz a bien voulu nous faire de ses propres recherches. Tout ce que nous y disons des actes *historiques* d'Artevelde s'appuie sur des preuves que nous indiquons en note au bas des pages ; du moins, lorsqu'il s'agit de faits omis par les précédents chroniqueurs ou rapportés par eux d'une façon tout à fait différente.

Nous croyons devoir donner dans cette préface une idée plus précise du point de vue sous lequel, depuis la mort d'Artevelde, on a considéré sa vie et ses actes, et en même temps répondre à quelques-unes des imputations qu'on dirige contre lui. Pour prouver que ce que nous avançons est la *vérité* opposée à l'*erreur* accréditée jusqu'ici, nous invoquons les annotations et les conclusions qu'on trouvera dans le cours de notre ouvrage. Il s'est passé dans l'histoire, au sujet de la mémoire d'Artevelde, une chose qui surprend et effraye. Le citoyen qui défendit victorieusement son pays contre l'oppression de l'étranger ; — qui sauva ses frères de la famine et de la misère ; — qui porta l'industrie et le commerce au plus haut degré de prospérité ; — qui, avant tout, voulut former des rameaux épars de la race *thioise* (1) une puissante Belgique ; — qui, dans chacune de ses actions, prit pour unique règle la loi et le droit ; — qui brilla entre tous par son génie et par la noblesse de son caractère : — ce ci-

(1) *Dietsch*, terme générique qui désigne tous les peuples de race néerlandaise, et qui équivaut dans une certaine mesure à *Veder Duitsch* (Bas Allemand.)

toyen a été, durant cinq siècles, dépeint comme un fomentateur d'émeutes, un ambitieux, un tyran, un homme animé d'intentions mauvaises et égoïstes !

L'Europe entière partage encore cette opinion erronée sur le bourgeois de Gand ; et il est facile de comprendre qu'il n'en peut être autrement, puisque presque tous les documents connus de l'histoire le présentent sous cet aspect. On dirait que, pendant cinq cents ans, les historiens ont formé une conjuration ininterrompue pour obscurcir et éteindre la gloire d'Artevelde. A cela vient s'ajouter une autre sorte de mystérieuse persécution contre sa mémoire : on a fait disparaître une multitude de documents de son temps, on a arraché des feuillets des registres et des livres, et l'on s'est efforcé avec une si vigilante et si jalouse sollicitude d'anéantir tout ce qui pouvait rendre témoignage de ses vertus et de sa gloire, que, jusqu'ici, on n'a pu trouver, de cet homme qui a tant agi et joué un si grand rôle, une seule pièce qui porte sa signature ou son sceau !

Nous allons brièvement exposer les causes, les raisons qui, selon nous, expliquent cette injustice générale.

Artevelde vivait au milieu de la lutte implacable engagée par les communes contre la féodalité. Dans cette lutte, entreprise au bénéfice de la liberté, la Flandre se trouvait à la tête du mouvement européen, de même que la cour de France s'était placée à la tête de la noblesse féodale pour comprimer l'élan de la bourgeoisie vers l'indépendance, ou même pour l'écraser tout à fait.

L'admirable et énergique intelligence d'Artevelde, la redoutable organisation sur laquelle il avait fondé la puissance de la bourgeoisie flamande, le rôle prépondérant que, n'étant même pas chevalier, il avait joué dans

les querelles entre les rois de France et d'Angleterre, — tout faisait de son nom l'emblème et la personnification de la lutte des communes contre la domination oppressive de la féodalité.

Il en résulta naturellement que tout contemporain d'Artevelde qui, par sa condition sociale ou par intérêt personnel, était ennemi du développement des libertés communales, devait porter une haine particulière, non-seulement au grand citoyen de Gand, durant sa vie, mais encore à sa mémoire, qui, rappelant l'ancienne liberté et l'ancienne gloire de la commune, pouvait exciter la bourgeoisie à de nouveaux efforts pour les reconquérir.

D'un autrec ôté, Jacques s'était, toute sa vie, montré ennemi de la France, et avait maintes fois contraint ce grand pays à d'humiliantes concessions. Favorisant les projets du roi d'Angleterre, il suscita à Philippe de Valois les plus graves embarras, et fut ainsi l'une des premières causes des conquêtes que, plus tard, les Anglais firent en France. Si, de plus, on considère que la rivalité nationale, qui subsiste encore aujourd'hui entre les peuples français et anglais, a sa source dans les guerres auxquelles le bourgeois de Gand prit une part si décisive, on comprendra sans peine quelle haine ardente la mémoire d'Artevelde devait éveiller en France, même alors que la nation française avait en partie réalisé pour elle ce que l'illustre bourgeois de Gand s'était efforcé de fonder en Flandre.

Sans nul doute, si la lutte entre la féodalité et la bourgeoisie eût eu une issue avantageuse pour les communes, il se serait trouvé autant de voix pour louer et glorifier Artevelde qu'il s'en est rencontré pour l'accuser et le calomnier; mais une direction toute nouvelle des tendances

sociales vint bientôt mettre un terme aux progrès des communes.

Peu de temps après la mort d'Artevelde, la puissance féodale subit une transformation radicale. Dans toute l'Europe, mais surtout en France, les rois concentrèrent en leurs mains l'autorité ci-devant partagée entre les vassaux, et absorbèrent les droits qui constituaient l'indépendance des plus puissants d'entre eux, soit par la force des armes, soit par de grands sacrifices pécuniaires. Les vassaux furent en réalité subordonnés au roi; la puissance politique se concentra sur une seule tête, et c'est ainsi que se formèrent les premiers et véritables royaumes, fondés sur l'unité et la centralisation, et tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous.

C'est alors qu'un feudataire français, le duc de Bourgogne, réunit par mariage le comté de Flandre à ses États. Ses successeurs établirent bientôt leur suzeraineté sur le Brabant, la Hollande, le Hainaut, les pays de Liége et de Namur, et formèrent de tous ces pays, avec les anciennes possessions bourguignonnes, un puissant royaume qui seul a pu garantir les Pays-Bas contre une complète absorption au profit du Midi.

La nécessité reconnue de chercher dans l'unité politique la force indispensable pour pouvoir résister à la France, qui allait toujours s'agrandissant, la crainte de la conquête et de l'usurpation étrangère, forcèrent les peuples eux-mêmes, après des tentatives désespérées, à concourir à investir le prince d'une autorité absolue. Là où le mouvement communal, lors de la naissance de l'autorité suprême du souverain, ne s'arrêta pas de lui-même, il fut, comme à Gand et à Liége, étouffé par de sanglantes vio-

lences; et enfin la lutte de pays à pays, de nationalité à nationalité vint remplacer la lutte intestine qui depuis si longtemps agitait la société.

Quiconque osait parler de libertés communales ou d'indépendance locale se rendait coupable du crime de haute trahison. On n'osait surtout parler ni avec éloge, ni même avec équité, de Jacques Artevelde, cette menaçante image d'une société disparue : ce nom était de nature à réveiller trop d'énergie, trop d'espoir dans une bourgeoisie qui ne supportait pas sans peine le joug nouveau et inconnu jusque là de l'unité et de la centralisation.

On gardait donc le silence sur Artevelde et son temps, ou l'on s'accommodait aux exigences du pouvoir dominant, et l'on accablait de calomnies la mémoire du héros en le représentant comme un homme dont les entreprises et le caractère méritaient l'animadversion publique.

Tandis que, sur le sol qui avait vu naître Artevelde, pas une voix n'osait s'élever ouvertement en son honneur, les chroniqueurs français ne se faisaient pas faute, par esprit de nationalité, de calomnier avec une étrange unanimité le grand citoyen flamand et de rendre son nom odieux dans toute l'Europe.

Le premier chroniqueur qui ait raconté les faits et gestes d'Artevelde, et celui qui l'a fait avec plus de détails que tout autre, est Jean Froissart, de Valenciennes, qui fut presque son contemporain, puisqu'il était déjà né quand mourut le célèbre bourgeois de Gand. Sa *Chronique* est extrêmement injuste envers Artevelde, et renferme toutes les accusations que, dès cette époque, les ennemis du grand homme devaient élever contre lui, pour détourner

le peuple de son exemple, et aussi pour se venger d'une longue humiliation.

C'est pourtant ce livre unique, écrit au milieu des cours, sur des renseignements fournis par des chevaliers et des seigneurs, qui est la source de tous les récits postérieurs. Quant à ce qui touche les actes d'Artevelde, les rédacteurs de nos annales ont copié Froissart de leur mieux ; et, s'il s'en trouvait parfois un qui voulût rendre justice à Artevelde, il se voyait forcé, comme le patriotique Meyerns, de mutiler son œuvre, d'en omettre de longs fragments et de soumettre le reste à la censure officielle. Froissart lui-même s'est vu obligé de modifier la première rédaction de sa *Chronique*, et d'écrire sur Artevelde tout le contraire de ce qu'il en avait d'abord loyalement rapporté (1).

Cependant, comme les preuves de ce changement de rédaction n'ont été découvertes que depuis quelques années, le texte modifié de Froissart a été, durant cinq années, le fondement de l'opinion publique sur Artevelde.

Si, dans notre pays, sous les princes de la maison de Bourgogne, on a comprimé l'esprit communal, sous Charles-Quint, Philippe II et leurs successeurs, on ne lui a pas laissé la liberté de puiser, dans les souvenirs de son ancienne grandeur, la force et l'énergie de revivre. De plus, dès que s'opéra la réforme religieuse, toute autre préoccupation disparut en Europe devant la lutte engagée pour ou contre ce nouveau mouvement, et l'on perdit bientôt

(1) Voir la comparaison des deux textes de Froissart, dans l'ouvrage de Voisin, intitulé : *Examen critique des historiens de Jacques Van Artevelde*, où l'on trouvera aussi (p. 52) des détails sur la mutilation des Annales de Mayerns.

jusqu'au souvenir du héros qui avait jadis accompli une œuvre de géant au profit de son pays.

Que si l'on nous demande maintenant comment il se fait que des historiens postérieurs, vivant dans des temps de liberté politique, ont suivi les mêmes errements et persisté à traiter injustement Artevelde, nous répondrons qu'il y a de cela deux causes principales.

La première, c'est l'unanimité que l'on rencontre dans toutes les sources connues de l'histoire, quant au jugement des actes d'Artevelde, unanimité qui résulte de ce qu'on a suivi aveuglément la *Chronique* de Froissart. Grâce à cet accord de tous les écrivains, et au défaut de preuves qui eussent pu asseoir une autre opinion, l'erreur a pris l'apparence et la place de la vérité, si bien quo le soupçon est venu à peu de gens que, sous cette unanimité inouïe elle-même, se cachait une injustice calculée.

La seconde cause a sa source dans l'application erronée des idées politiques et sociales d'aujourd'hui, au temps où vivait Artevelde. Cette façon d'agir, mal fondée, conduit infailliblement à la conviction qu'Artevelde était un dangereux fomentateur de troubles et de séditions, et n'avait acquis son influence qu'en recourant à la violence et au mépris des lois, conviction qui néanmoins ne repose nullement sur la vérité.

Il faut bien prendre garde qu'à l'époque d'Artevelde, la Flandre ne constituait pas un État régi par une loi unique et uniforme : chaque ville, chaque bourg, formait une commune indépendante, ayant une constitution ou loi fondamentale particulière et qui souvent différait infiniment de celles qui régissaient les villes voisines. Dans ces constitutions qui étaient jurées publiquement à chaque avéne-

ment au trône, étaient inscrits les devoirs des bourgeois et des communes envers le comte de Flandre, et aussi les devoirs du comte vis-à-vis des communes. Le souverain et les sujets y trouvaient la délimitation précise de ce que chacun pouvait faire ou ne pas faire.

Depuis des siècles, les institutions du pays avaient été établies sur ce pied par les comtes de Flandre eux-mêmes; longtemps on s'y conforma loyalement des deux parts, sans qu'il surgît jamais un différend sérieux, jusqu'à ce que la France, moins avancée au point de vue politique, commençât à peser sur la Flandre de tout le poids de son étendue territoriale, et y allumât la discorde pour s'arroger le droit apparent d'anéantir les libertés communales.

Depuis plus de cent ans, la cour de France s'était efforcée de susciter une révolution en Flandre, c'est-à-dire de provoquer un renversement de l'organisation politique de notre pays; les communes comprenaient parfaitement le but des intrigues dont l'étranger les travaillait, et elles se soulevèrent maintes fois, les armes à la main, contre cette politique perverse, pour défendre leurs antiques libertés du danger qui les menaçait.

La cour de France ne tarda pas à trouver un moyen merveilleusement habile d'ôter aux Flamands jusqu'à l'ombre même d'une légitime défense et de transformer une lutte, éminemment nationale jusque-là, en une désastreuse guerre civile.

Grâce à un système compliqué de fourberies et d'intrigues, système qui est exposé dans le présent ouvrage, on fit des Français comtes de Flandre, et des comtes de Flandre des Français; la France en vint ainsi à dominer de ...onde main la Flandre, comme une propriété qui sem-

blait se trouver dans une dépendance légitime vis-à-vis d'elle. Si les Flamands se révoltaient contre cette oppression de l'étranger, la cour de France mettait en avant le comte de Flandre, et celui-ci se prêtait avec une étrange complaisance à répéter les ordres qu'il recevait de la France. Les bourgeois flamands qui, au nom du droit et du devoir, défendaient leur patrie et son indépendance, se trouvèrent placés par cette manœuvre en état de rébellion et d'émeute, et, paralysés par cette apparente culpabilité, se virent chaque fois obligés, malgré d'héroïques efforts, de courber la tête sous la volonté de la France.

Louis de Nevers, qui était comte de Flandre au temps d'Artevelde, avait été élevé en France et habitait ordinairement Paris. Il avait épousé une fille du roi de France et possédait dans ce dernier pays les comtés de Réthel et de Nevers. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il s'estimât lui-même Français et à ce qu'il voulût qu'on ne considérât la Flandre que comme un fief de la couronne de France. Aussi sa vie entière ne fut-elle qu'un continuel effort pour aider à anéantir les libertés de la Flandre et à soumettre notre pays, comme une province dépendante de la France, au régime politique de ce pays.

Il en était déjà venu à ce point que, d'après les exigences de la France, les communes avaient été dépouillées de leurs priviléges les plus importants, et particulièrement du droit de prendre les armes pour la défense des villes et de nommer les chefs des gardes urbaines. Quant aux priviléges qui n'étaient pas encore anéantis par des actes publics, on ne les en foulait pas moins aux pieds à plaisir, comme s'ils n'existaient point.

Ce fut dans ces circonstances que les rois de France et

d'Angleterre se préparèrent à entrer en campagne l'un contre l'autre. Le comte voulait que, dans cette guerre, les Flamands combattissent sous le drapeau français; mais eux, s'appuyant sur leurs priviléges, refusèrent de venir en aide à un souverain étranger qui était leur ennemi, contre le roi d'un pays auquel ils étaient attachés par des liens d'amitié et par les plus grands intérêts commerciaux. En effet, l'industrie de la Flandre entière, sa prospérité, son existence même reposaient uniquement sur l'importation de la laine anglaise qui alimentait ses milliers de fabriques de drap.

Sur ces entrefaites, le comte viola d'une manière criante les priviléges du pays. Il fit décapiter, sans procès ni jugement, un brave et renommé gentilhomme, lequel était bourgeois de Gand, sous prétexte qu'il était partisan de l'Angleterre et ennemi de la France; de plus, parce que le roi de France, pour certain fait qui s'était passé sur le territoire français, voulait se venger des Anglais, Louis de Nevers fit arrêter tous les marchands anglais qui se trouvaient en Flandre, et les fit conduire dans les prisons de France, en confisquant leurs biens au profit du roi.

Le roi d'Angleterre, par représailles, fit arrêter les marchands flamands qui se trouvaient dans son pays, et défendit l'exportation de la laine en Flandre, en faisant veiller sévèrement à l'exécution de cette défense.

La plus affreuse misère, la famine furent la conséquence immédiate de la coupable condescendance du comte et de son obéissance à la volonté d'un prince étranger. Tous les métiers de tisserands s'arrêtèrent; les meilleurs ouvriers quittèrent la Flandre, et des milliers de pauvres gens se répandirent dans les comtés voisins pour aller mendier de

porte en porte une bouchée de pain. Cette famine avait duré une année entière; la Flandre était humiliée, épuisée, prosternée comme une esclave aux pieds de la France... lorsque le citoyen Jacques Van Artevelde vint la délivrer et l'élever, comme par un coup de baguette magique, au comble de la gloire et de la prospérité.

Il a fait une révolution, dit-on? Une révolution, oui, si l'on entend par là un changement en bien ou en mal! En ce sens, il a fait la plus glorieuse révolution dont les annales des peuples fassent mention. Mais, si l'on entend par là un renversement des institutions établies dans le pays, on se trompe grandement. Ceux qui désiraient une révolution en ce sens et qui voulaient tout bouleverser en Flandre, c'étaient le roi de France et son instrument, Louis de Nevers. Quant à Artevelde, il n'a pas apporté le moindre changement dans les institutions du pays. Il s'est borné à faire usage de quelques priviléges des communes flamandes comme si ces priviléges n'eussent pas été déclarés confisqués par les intrigues et les violences de l'étranger. L'exécution de son simple mais admirable dessein, le salut de la patrie sous l'influence de ce grand génie, s'est fait sans coup férir; pas une goutte de sang n'a été versée, pas une seule persécution n'a été dirigée contre les personnes; les droits légitimes du comte n'ont pas eu à subir la moindre contestation; pas un seul fonctionnaire public à Gand n'a été destitué ou déplacé.

Les chroniqueurs français, pour flatter les chevaliers, leurs compatriotes, ont affirmé qu'Artevelde était poussé par sa haine contre la noblesse, et que le mouvement provoqué par lui doit être considéré comme une révolte des classes populaires contre les classes supérieures.

Il était impossible d'avancer une plus grande erreur : cinquante-deux d'entre les plus nobles familles de la Flandre ont secondé Artevelde dans sa patriotique tentative, et ont rempli durant son administration les plus hautes charges de la commune. S'il était, comme citoyen, ennemi de la suzeraineté française et des partisans flamands de cette suzeraineté, c'était parce que ceux-ci étaient vraiment les oppresseurs de la Flandre, et qu'ils avaient fondé sur son abaissement et sa ruine l'espoir de leur élévation personnelle.

Quant à l'attitude d'Artevelde envers son souverain légitime, il l'accueillit avec enthousiasme lors de son premier retour, et, par son influence et son éloquence, il avait obtenu des communes un nouveau serment de fidélité au comte, alors qu'une grande partie du pays voulait refuser ce serment. Le comte donna aussi plusieurs fois sa pleine approbation à tout ce que les communes avaient fait par le conseil d'Artevelde. D'ailleurs, on méconnut si peu en Flandre les droits du prince, que jamais il ne s'y fit une transaction de quelque importance avec d'autres pays, sans qu'elle se fît au nom du comte de Flandre.

Chaque fois que Louis de Nevers revint de France en Flandre, on lui montra respect et obéissance aussi longtemps qu'il se renferma dans les limites de la constitution ; mais, dès qu'il voulut la violer et exposer de nouveau le pays à la misère et à la famine, il rencontra de la part des communes un refus légitime mais calme. Il vint ainsi plusieurs fois en Flandre, et chaque fois, après un court séjour, quitta ce pays pour retourner en France. Jusqu'au dernier moment de l'administration d'Artevelde, les com-

munes ont adressé au prince des supplications de toute sorte pour lui faire abandonner le parti de la France et adopter celui de la Flandre ; mais Louis de Nevers, se considérant comme français, repoussa toujours ces sollicitations, qui, quelque fondées qu'elles fussent, semblaient l'engager à prendre une attitude hostile vis-à-vis de sa patrie présumée.

Les historiens ont fait d'Artevelde un homme de violence qui, selon eux, faisait tout ployer sous la force brutale. — Artevelde, au contraire, a dans tous ses actes respecté la loi et le droit. Il eût été beaucoup plus juste de dire qu'il a soutenu une lutte continuelle contre l'émeute et la violence, et qu'il a consacré ses plus nobles efforts au maintien de l'ordre public et de la paix.

On en a fait aussi un tyran, un despote, on l'a qualifié de *dictateur*.

Il n'était que capitaine en chef des bourgeois armés de Gand et administrateur (*beleeder*) de la ville. En cette qualité, il se trouvait subordonné aux vingt-six échevins de la commune et ne pouvait rien faire qu'en exécution des ordres du conseil des échevins, assemblée dans laquelle il avait un siége comme conseiller. S'il réprima parfois l'émeute par la force des armes, cela n'eut jamais lieu qu'après une décision préalable et sur l'ordre exprès du banc des échevins de Gand.

Lorsque, plus tard, Artevelde fut placé par Gand, Bruges et Ypres à la tête de l'armée flamande et investi du pouvoir exécutif, il n'en resta pas moins soumis au conseil des trois membres de Flandre.

L'illustre bourgeois de Gand a dominé ses contemporains, il est vrai ; il a joui de l'amitié des princes les plus

puissants et accompli des œuvres de géant; chacun lui obéissait, et sa volonté donnait l'impulsion et la direction à tout ce qui l'entourait; mais, tout cela, il le devait à son intelligence, à son génie, à son irrésistible éloquence, au noble ascendant qu'exerce une nature supérieure, à une âme des mieux douées, et non au coupable emploi de la force matérielle.

Il n'y a qu'un fait dans la vie d'Artevelde qui paraisse susceptible de blâme, c'est le projet qu'il avait formé de faire passer la couronne de Flandre dans une autre maison. On verra dans notre ouvrage par quelle nécessité, qu'il est impossible de méconnaître, il fut poussé à cette résolution comme à l'unique moyen de sauver sa patrie d'une ruine sans retour.

De nos jours, certains partis politiques ont invoqué bien à tort le nom d'Artevelde comme le symbole de leurs tendances. Les principes pour lesquels combattait le bourgeois de Gand n'existent plus et ne sauraient plus exister; ce n'est que dans la forme constitutionnelle de gouvernement que nous retrouvons ce qui en reste.

Artevelde est le symbole de l'éternelle lutte de la Flandre contre l'influence romane; — le symbole de l'indépendance du peuple flamand; — le symbole d'une politique qui prend pour seul mobile les intérêts du commerce, de l'industrie et de la dignité nationale; — le symbole d'une décentralisation qui n'est plus possible ni ne serait plus avantageuse aujourd'hui; — le symbole enfin de la liberté individuelle telle qu'elle est garantie dans les pays constitutionnels. Si son illustre nom pouvait devenir le drapeau d'une opinion, seul, assurément, le *mouvement flamand* pourrait revendiquer à bon droit, comme son



légitime héritage, ce glorieux emblème de la grandeur de nos ancêtres.

On peut nous demander avec raison où nous avons puisé les preuves sur lesquelles se fonde ce jugement si formel, puisque nous avouons nous-même que les sources actuelles de l'histoire rendent un témoignage tout contraire.

Nous pourrions rappeler les patriotiques efforts de Norbert Cornelissen, qui, le premier, revendiqua la gloire d'Artevelde ; nous pourrions mentionner les travaux de Voisin et les mémoires des écrivains contemporains que ce dernier a recueillis et confrontés dans son *Examen critique des historiens d'Artevelde;* mais cela ne suffirait pas, parce que les hommes que nous venons de citer n'ont fait qu'indiquer une direction à suivre ou ne se sont proposé d'envisager la vie d'Artevelde que sous un seul point de vue, et qu'en tout cas leur jugement, fût-il favorable à notre thèse, repose plutôt sur des conjectures que sur des preuves concluantes.

Celui qui a jeté un vrai jour sur l'époque d'Artevelde, le véritable vengeur de la mémoire du bourgeois de Gand, c'est M. Lenz, professeur à l'université de Gand, qui a choisi, pour ainsi dire, pour but de sa vie la réhabilitation de la glorieuse mémoire d'Artevelde.

Dans les archives de l'hôtel de ville de Gand reposent les comptes originaux de la commune au temps d'Artevelde. Ces documents, bien qu'ils ne soient pas complets, semblent avoir échappé à l'attention des détracteurs de la gloire d'Artevelde.

Comme le bourgeois de Gand, en qualité de capitaine général, recevait un traitement de la ville et qu'on lui

payait des frais de voyage dès que ses fonctions l'appelaient en dehors du territoire de la commune, ses faits et gestes, ses allées et venues, ses missions, les ordres qu'il a reçus, tout cela est consigné, presque jour par jour, dans les précieux documents dont nous parlons. On y mentionne où il se rendait, avec qui il faisait route, ce qu'il était chargé de faire et ce qu'il a fait. On y trouve l'indication tout aussi minutieuse des changements survenus dans le gouvernement de la commune.

En présence de ce témoignage si désintéressé, si ignorant même, inscrit dans leurs registres par les receveurs de la ville, dans le but unique de constater les dépenses, toutes les fausses assertions et les accusations calomnieuses des écrivains malveillants ou induits en erreur doivent disparaître.

M. Lenz a non-seulement scruté tous ces comptes en les soumettant au plus sérieux examen et en les confrontant entre eux, mais encore il a réuni à grands frais et à grand'-peine un arsenal de quelques milliers de documents pour la défense de la mémoire bénie du héros gantois. Il est allé rechercher la trace de la vérité sur Artevelde dans les archives de Paris et de Lille, et n'attend qu'une occasion pour trouver en Angleterre les derniers matériaux de la colonne triomphale qu'il veut élever au grand bourgeois flamand.

Son important ouvrage, d'après le prospectus, aura une étendue d'environ quinze cents pages, et, comme il ne doit traiter que d'une courte période, on peut se faire une idée de l'étendue des recherches et de l'abondance des documents. Ce n'est qu'après la publication de ce livre que la mémoire d'Artevelde sera pleinement vengée.

M. Lenz a accueilli l'auteur du présent ouvrage avec une extrême cordialité, et s'est réjoui, en généreux ami de son pays, que d'autres que lui voulussent aussi s'occuper de la réhabilitation de son héros favori. Il nous a, pendant plusieurs heures, exposé et communiqué les résultats de ses recherches; il nous a remis dans la bonne voie là où nous nous égarions, et, grâce à sa profonde connaissance du sujet, a affermi notre conviction, qui chancelait encore sur des bases incertaines.

Que M. Lenz reçoive ici nos plus sincères remercîments (1).

Puissent nos amis gantois voir dans ce fruit de nos efforts une preuve de reconnaissance pour l'aide obligeante qu'ils nous ont si généreusement prêtée dans nos recherches et nos études locales!

Quant à la nature même de notre ouvrage, nous avons peu de chose à en dire. C'est un roman historique où nous nous sommes efforcé de faire se mouvoir la grande figure d'Artevelde dans le cercle tracé par l'histoire. Selon nous, un roman ne mérite pas la qualification d'*historique* dès qu'il se sert de noms connus pour des faits et des intrigues étrangers à l'histoire, et altère et défigure ainsi les grands hommes pour leur faire un rôle vulgaire dans une œuvre d'imagination. La patriotique vénération que nous éprouvons pour nos illustres aïeux nous empêcherait d'en agir ainsi, si notre façon de voir en matière littéraire ne nous

(1) L'ouvrage de M. Lenz n'a pas encore paru jusqu'ici; mais l'auteur a bien voulu nous autoriser à faire entrer dans l'appendice de cet ouvrage, l'intéressante étude qu'il a publiée sur les *six premiers mois de l'administration d'Artevelde*, étude qui, nous n'en doutons pas, offrira à nos lecteurs le plus sérieux attrait. (Note du traducteur.)



indiquait elle-même une voie plus sérieuse quand il s'agit d'un sujet qui intéresse la gloire du pays et non pas seulement les moyens de plaire au lecteur.

Pour demeurer fidèle à ce principe, nous avons partout mis en harmonie le roman et l'histoire, de façon à ce que le lecteur puisse séparer facilement l'un de l'autre, et les notes insérées au bas des pages nous ont particulièrement aidé à atteindre ce but.

Sans doute, nous n'espérons pas qu'au point de vue historique notre travail puisse faire ce que l'ouvrage de M. Lenz est seul destiné à réaliser; mais, si M. Lenz doit fixer la conviction des lecteurs plus instruits sur la conduite d'Artevelde, il nous reste l'âme du peuple pour y dresser un autel en l'honneur du bourgeois de Gand; il nous reste la mission de tenter un effort pour faire revivre au foyer des familles bourgeoises et jusque sous la chaumière du paysan le grand nom d'Artevelde, comme la personnification de l'héroïque race thioise, et comme un réjouissant souvenir de sa grandeur, de la gloire et de la puissance d'autrefois!

Fasse Dieu que nous atteignions ce but, ne fût-ce qu'en partie! la conviction du bien que nous aurions pu faire à l'honneur de la patrie suffirait pour satisfaire notre cœur et nous récompenser de notre travail.

LE TRIBUN DE GAND

I

L'aspect seul de la place du marché du Vendredi, à Gand, ramène le poëte aux temps écoulés de gloire et de grandeurs nationales. Ce vieux champ-clos se déploie comme une page immense où se trouve écrite l'histoire entière des communes flamandes. Théâtre de bonheur ou de calamité, de puissance ou d'abaissement pour la Flandre, le sol y a tremblé cent fois sous les pas d'une foule furieuse ; cette terre a bu le sang de nos pères au temps de la fureur des guerres civiles ; l'air y a retenti de victorieuses acclamations, d'horribles rugissements de vengeance, de chants d'amour en l'honneur du prince aimé, de cris de malédiction contre les tyrans, de vœux ardents pour la patrie et pour la liberté !

Rien ne pouvait émouvoir le cœur des fiers Gantois, — joie, douleur ou colère, — sans qu'aussitôt le peuple ne se précipitât à flots pressés de toutes les rues vers le marché du Vendredi, comme vers un terrain qui appartenait à tous, et où le mendiant lui-même, s'il était *poorter* (1) ou ci-

(1) Le mot *poorter* désignait à cette époque l'habitant de la ville qui jouissait des droits et priviléges de la commune. Il a la même signification que le mot actuel *bourgeois* (burger), et dérive de l'ancienne racine *poort* qui signifie *ville* ou *bourg*. Nous substituerons presque toujours dans notre traduction au mot *poorter* son équivalent *bourgeois*.

toyen de Gand, pouvait dire : — Ceci est ma propriété!

Grâce à une longue habitude, le peuple en était venu à croire que tout bourgeois, qu'il fût pauvre ou riche, pouvait, sur ce marché du Vendredi, dire tout ce qu'il voulait sur les affaires de la commune et du pays, sans qu'il fût permis à l'autorité de mettre des bornes à la jouissance de cette liberté, ni de punir quelqu'un uniquement pour ce qui se serait passé sur la place. C'était, dans l'esprit de la multitude, comme une sorte de territoire franc, où nul, sinon le peuple, n'avait le droit de commander en maître ; aussi ce qu'on n'eût osé ni faire ni dire dans les autres rues ou sur les autres places, on le disait tout haut, on le faisait ouvertement sur le marché du Vendredi.

Dans les troubles ou dans les luttes légitimement engagées au nom du droit violé, c'était en ce lieu qu'accouraient en armes les gens des métiers, prêts à venger, au nom de la commune, jusqu'à l'ombre d'une violation de ses droits. C'était là enfin, devant le perron de la *Maison Haute* que Gand jurait fidélité à ses princes, et que ceux-ci prêtaient le serment de ne jamais toucher aux privilèges de la Flandre.

Au XIVe siècle, le marché du Vendredi avait un tout autre aspect que celui qu'il offre aujourd'hui ; l'église Saint-Jacques, isolée de tous les autres édifices, dominait la vaste place sans qu'aucune maison lui fermât l'horizon de la Lys (1). Ce temple était entouré d'un mur circulaire en deçà duquel le cimetière s'étendait avec ses tombes solitaires ; quatre sentiers traversaient le champ du repos et l'on y pouvait passer, la nuit comme le jour, pour aller faire sa prière devant l'ossuaire vénéré, ou pour abréger sa route. Devant le portail de l'église, à quelque distance, et au milieu de la place, se trouvait le *Collatiezolder*, antique édifice remarquable par sa

(1) Rivière qui avec l'Escaut partage Gand en un grand nombre d'îles.

tour ronde et svelte et où les doyens des métiers se réunissaient en *collace* ou assemblée générale, pour y prononcer sur toutes les contestations d'industrie. A mi-hauteur, la tourelle portait, comme une ceinture, une balustrade en fer surnommée le *Ring* ou l'Anneau. Toute pièce de drap ou de toile qui paraissait au marché du Vendredi, et qui était reconnue par les *vinders*, contrôleurs jurés des corporations, pour avoir été tissée de mauvais fil, ou pouvoir, de toute autre manière, porter atteinte à l'honneur de l'industrie gantoise, était, à la honte du fabricant, suspendue au *Ring*.

Comme dans les autres quartiers de la ville, les maisons qui entouraient le marché du Vendredi étaient la plupart bâties en bois et couvertes de chaume; quelques-unes, et c'étaient les demeures des bourgeois riches, avaient un toit de tuiles et une façade en briques, au milieu desquelles on voyait courir des poutres qui dessinaient de grands carrés. Les fenêtres s'allongeaient en ogive et affectaient les formes les plus variées ; mais toutes étaient partagées en deux par un pilier en pierre et étaient closes par des vitres artistement disposées. Ce serait une erreur de croire que les matériaux enchâssés et agencés dans ces constructions dussent leur donner une méchante apparence. Il en était ainsi, en effet, pour les maisons basses qu'habitaient les ouvriers ou les *poorters* pauvres ; mais les demeures, toujours très-élevées des habitants riches, étalaient assez d'art et de luxe pour laisser voir que la richesse et l'intelligence avaient présidé à leur construction. Ce luxe consistait surtout en sculptures et en festons en relief, dont toute la partie extérieure de la façade était pour ainsi dire surchargée, et dans les formes élégantes qui encadraient en les ornant les baies des fenêtres de mille combinaisons de feuilles et de fleurs sculptées. Mais bien que construites avec luxe et artistement décorées, les maisons de Gand n'offraient rien d'agréable au regard. Par toute la

ville, on ne voyait que le ton gris-brun du bois de chêne vieilli à l'air, et la teinte cendrée et terne du chaume à demi pourri.

A l'un des angles du marché du Vendredi, non loin de la rue *Waeistege*, s'élevait une sorte de château-fort, construit d'énormes blocs de pierres bleuâtres et rugueuses. Sur la façade antérieure, couronnée, dans tout son pourtour, de créneaux dentelés, se dessinaient d'admirables fenêtres ogivales ; à chaque coin de la façade s'élevait en saillie une tourelle percée de meurtrières et qu'on appelait alors *drommer* ou chaudron. Cet édifice était la demeure de la noble famille des *Utenohve* (1).

Ces maisons fortifiées, qu'on nommait *steenen*, étaient nombreuses à Gand. Elles appartenaient presque toutes à des nobles et ne connaissaient pas la juridiction de la commune, parce que, comme fiefs seigneuriaux, elles relevaient directement du comte.

On pourrait croire que ces *steenen*, placés au centre de la ville, n'étaient que des forteresses d'où les seigneurs dominaient le peuple, menaçant sans cesse sa liberté ou son progrès, ou le comprimant au moins lorsqu'il n'avait pas encore pu échapper à sa sujétion primitive. Cela était vrai en général pour les vieux manoirs féodaux proprement dits, répandus dans le *plat pays* ; mais dans la ville de Gand, l'esprit d'industrie et les idées de souveraineté populaire avaient depuis longtemps pénétré, même à travers les formidables murailles des *steenen*. Les nobles familles y avaient pris droit de bourgeoisie et étaient devenues sincèrement des membres de la commune, les conseillers du peuple, et secondaient le développement de son industrie et de sa liberté. Il en était

(1) Voy. dans le *Messager des sciences historiques de la Belgique*, année 1839, un beau dessin de cet édifice qui a été démoli en 1839.

résulté que les nobles gantois, bien qu'indépendants du banc des échevins pour leurs *steenen*, en tant que propriétés immobilières, s'étaient placés, pour leurs personnes, sous la juridiction commune de la ville de Gand. Ils partageaient sur le pied de la plus complète égalité les obligations et les charges, et jouissaient comme tout le monde des priviléges et de la protection de la puissante commune (1).

Il y avait pourtant quelques seigneurs et même des familles entières qui n'avaient pas suivi cet exemple. Ceux-là déploraient vivement que le peuple levât la tête d'une façon si menaçante pour la puissance féodale, et, comme la France était alors le pays où la chevalerie brillait encore de tout son lustre et pesait despotiquement sur le peuple, ces nobles avaient porté vers la France leurs espérances et leurs sympathies; ils s'imaginaient trouver là une puissance capable de mettre un frein à l'orgueil du peuple. En Flandre on qualifiait ces nobles, de même que tous les partisans de la France, du nom impérieux de *Léliards* (2).

Dans l'origine, il était strictement interdit à un bourgeois d'habiter un *steen;* les chevaliers seuls avaient le droit de résider dans une maison fortifiée; mais, dès le XIVe siècle, l'opulence des bourgeois de Gand était devenue telle que beaucoup d'entre eux avaient fini par se construire aussi des *steenen*, ou en avaient acheté de familles nobles tombées dans la gêne.

Le marché du Vendredi n'était pas toujours le théâtre de la joie ou de l'explosion triomphale des sentiments populai-

(1) Les nobles, dans les villes flamandes comme dans les villes commerçantes de l'Italie, confondaient leurs intérêts avec les intérêts du peuple; certains d'entre eux faisaient eux-mêmes le commerce; la plupart appartenaient à un métier ou l'autre, et se contentaient d'être considérés dans la commune comme un *poorter* important.

(2) D'après les lys (en flamand *lelie*) qui figuraient dans les armes de France.

res; il y a aussi, dans l'histoire de la Flandre, des pages sombres et tristes qui racontent la misère et l'abaissement du peuple.

C'est ainsi que le 25 décembre de l'an du Seigneur 1337, fut un jour sinistre. Depuis quatorze mois, une horrible famine ravageait l'opulente Flandre. Ce fléau, cent fois plus cruel que la peste et la guerre, avait comme desséché la séve populaire; il avait même tellement privé les indomptables Gantois de leur énergie morale et physique, qu'ils semblaient n'avoir plus le courage de souhaiter un meilleur sort. Chaque jour, la mort, comme un spectre qui rôde, emportait des centaines de victimes; les infortunés la voyaient venir avec ce regard vague et morne qui semblait dire que l'instinct même de la vie était éteint en eux.

Mais, tout affreux qu'il était de voir dans la ville ces travailleurs affamés, aux yeux caves, à l'esprit farouche, errer dans les rues comme des ombres muettes, plus horrible encore était le sort des pauvres habitants des villages qui jusqu'alors avaient trouvé le bien-être, une certaine abondance même dans le tissage de la laine ou du lin. Là, la famine courait de demeure en demeure, frappant l'ouvrier sur son métier au repos, tandis qu'il voyait en mourant sa femme et ses enfants se débattre contre les tortures de la faim. Et puis, suivant la trace du fléau destructeur, les maladies et la peste venaient enlever ceux que la famine avait laissés au bord de la tombe. Il y avait des communes où régnait le plus lugubre silence, comme si la mort n'y eût épargné aucun habitant. On voyait même dans les champs les femmes et les enfants gratter la terre comme des bêtes furieuses, pour arracher quelque aliment au sol durci par la gelée, et frappés soudain par la mort. Ah! y eut-il jamais rien de plus horrible que le spectacle de ce peuple actif, in-

dustrieux, luttant avec désespoir contre la peste, le froid et la famine.

Ce jour-là aussi la détresse du peuple se montrait dans toute son horreur sur le marché du Vendredi. Sur cette même place où si souvent les gens de métiers de Gand avaient célébré avec tant d'enthousiasme leur prospérité et leur liberté, ils tombaient maintenant épuisés, amaigris, l'œil égaré et fixé sur le sol! Quel morne silence! il n'était interrompu parfois que par le frémissement des lèvres d'une mère, réchauffant d'un ardent et suprême baiser les lèvres de son enfant engourdi par le froid! Ou bien, c'était la voix plaintive d'un pauvre petit qui disait en soupirant : Du pain! du pain! comme si la terre eût pu l'entendre.

Sous la tourelle de la *Collace*, devant la *Maison Haute*, et en remontant plus loin la place vers la Lys, cette sombre scène de désespoir et de mortelles douleurs changeait d'aspect. Là étaient réunis en groupes nombreux les gens de métiers qui avaient encore assez de flamme au cœur pour nourrir de la colère ou chercher des moyens de salut, là maint regard lançait de menaçants éclairs de vengeance contre les auteurs de la misère du peuple : on y voyait les poings se crisper convulsivement; on y entendait de sanguinaires menaces et d'amères railleries sur la lâcheté des Flamands.

— Sommes-nous bien des Gantois? s'écriait un robuste teinturier avec une rage mal contenue; nous, des Gantois! Eh quoi! nous périssons de faim, nos enfants meurent comme une ventrée de chiens, nos femmes gisent là-bas étendues contre les murs du cimetière comme le bétail qui attend la boucherie! Et nous, nous sommes ici à lancer des malédictions impuissantes!

— Mais, Liévin Comyne, que pouvons-nous faire? de-

manda un autre d'un ton découragé. Rien ne va dans le pays. Qui nous donnerait du travail?

— Ce que tu dis là, Simon, est une lâcheté. La commune ne peut laisser ses bourgeois mourir de faim, grommela un troisième.

— Ah! oui, dit Simon en soupirant, la commune a beaucoup fait en ce temps de misère. Il n'y a pas quinze jours qu'elle levait encore un emprunt et distribuait mille livres aux métiers. Notre corporation des teinturiers en a eu cent trente-sept; et tu dois le savoir, Liévin, car le quartier d'Oudenborgh a aussi reçu cent livres (1).

— C'est là, c'est là qu'il ne manque pas d'argent! s'écria un foulon en tendant un poing menaçant vers le *steen* des Utenhove; mais il faut du courage pour l'y aller prendre..... Oui, du courage! et nous sommes de vils couards!

Ces paroles surprirent étrangement les auditeurs, et tous regardèrent le foulon avec une sorte de colère et d'indignation.

— Tais-toi! s'écria Liévin Comyne; toi et Simon, vous ne savez ce que vous dites. Mendier, piller, quel est donc ce langage? Oui, je bénis aussi la main qui aide et soulage par ses dons généreux ces pauvres femmes et ces pauvres enfants; mais ce qu'il nous faut à nous, Gantois, est-ce une aumône? Est-ce de l'argent que nous irions ravir de vive force? Sommes-nous donc des mendiants ou des voleurs? Non, non, du travail, voilà ce qu'il nous faut, du travail et du commerce! Je ne veux manger d'autre pain que celui que je puis gagner à la sueur de mon front. Voilà comment doit parler un homme!

— Oui, oui, c'est ainsi que parle un homme quand il a mangé, répondit le foulon; mais ventre affamé n'a pas

(1) Voir les comptes de la ville de Gand, année 1337.

d'oreilles. D'ailleurs, toutes ces belles paroles n'aideront à rien; avant quinze jours, Gand sera sens dessus dessous, et alors nous irons voir combien de sacs de grain et de mesures de vin on cache dans tous ces *steenen.*

— Mauvais moyen, soupira Simon, qui nous fera tomber de fièvre en chaud mal!

— Comme s'il était possible de tomber plus bas que nous ne sommes, répondit le foulon en ricanant.

— Ah çà, s'écria Liévin avec colère en s'adressant au foulon, n'est-ce pas toi qui as bu et bavardé hier au *Lion d'Or* avec le marchand français?

— Oui, et je m'en suis bien trouvé; cela ne se rencontre pas tous les jours par le temps qui court.

— Ah! je sais maintenant qui t'a appris ce langage de furieux, et, je m'en souviens, tu as demeuré pendant cinq ans en France avec ceux qui se sont laissés embaucher pour porter la tisseranderie flamande à Amiens. Tu n'oses plus retourner dans ta ville d'Ypres, et tu n'es même pas bourgeois de Gand; tu es sous la surveillance des Ribauds (1).

En entendant ces reproches, le foulon entra dans une violente colère; on le vit assez à la rougeur dont ses joues s'empourprèrent. Cependant comme Liévin était un vigoureux compagnon qui d'un seul coup de poing eût terrassé son adversaire, beaucoup moins fort, celui-ci dévora l'affront et répondit ironiquement :

— Accommodez-les au saindoux, vos gracieux seigneurs qui exploitent vos sueurs et votre sang au bénéfice de leurs carrousels et de leurs festins; rampez à leurs pieds comme des serfs et laissez-vous fouler aux pieds jusqu'à ce que c'en

(1) Les *Ribauds* formaient à Gand une sorte de corps de police qui avait pour mission de surveiller ceux qui n'avaient pas droit de bourgeoisie, et par conséquent pouvaient être arrêtés, sans ordres spéciaux ni formalités préparatoires.

soit fait du peuple. Vous n'aurez alors que ce que vous méritez.

— Il parle des *Léliards*, fit observer un charpentier, et il a raison : nous saurons leur donner leur compte !

— Pourquoi alors désigne-t-il le *steen* des Utenhove ? reprit Liévin Comyne. Sais-tu bien, déserteur yprois, ce que c'est que messire Jean van Utenhove ?

— C'est un chevalier, un oppresseur du peuple, grommela le foulon.

— Un oppresseur du peuple ! s'écria Liévin avec une irritation croissante. Il est doyen de la *gilde* (1) de Saint-Georges, mon compagnon dans la teinturerie et juré de notre corporation ; il a fondé une école pour les enfants de nos compagnons pauvres ; il a bâti un hôpital pour les teinturiers vieux et infirmes ; il a déjà engagé près de la moitié de son bien pour soulager la détresse de notre métier ; il a déjà sauvé de la mort peut-être cinq cents bourgeois pauvres ; et c'est contre un tel homme que vous osez crier vengeance !

— Tenez, dit le charpentier, le voilà là-bas devant son *steen*, qui cause avec Baptiste le fileur.

— Eh bien ! s'écria Liévin, voyez-vous comme il donne au pauvre compagnon la poignée de main de l'amitié ?

— Oui, il y en a comme cela un sur mille ! dit le foulon en ricanant.

— On voit bien, reprit Liévin, que tu n'es pas Gantois et que tu viens de loin. Parce que tu as vu en France le peuple privé de liberté et opprimé par les barons et les chevaliers, écrasé sous des charges arbitraires et appauvri par la falsification des monnaies, tu viens nous chanter ici ce que tu as entendu là-bas (2). Mais cite-moi donc un chevalier gantois

(1) Nom générique des corporations et confréries.

(2) Voir Sismonde de Sismondi : *Histoire des Français*, tome VI. Sur

qui ne se tienne pas pour honoré de faire partie d'un métier ou qui refuserait de presser la main d'un compagnon ouvrier quand elle lui est offerte?

— Oui, oui, répondit un couvreur, cela peut être vrai pour les Waernewicks, les Goethals, les Berleghems et d'autres qui sont bourgeois de père en fils; mais les *Léliards?*

— Les *Léliards?* Ceux-là ne sont ni Gantois ni Flamands!

— Et que sont-ils donc?

— Ma foi, Jean, ce sont des Français, répliqua Liévin. Les voit-on jamais à Gand? Ils courent à Paris à la suite et au service du roi de France. Oui, ceux-là aident à faire le mal qui épuise et appauvrit la Flandre; mais vienne le jour de délivrance, et ils sauront ce qu'il en coûte de vendre sa patrie à l'étranger!

— Le jour de délivrance viendra apparemment quand il nous tombera du ciel du porc tout rôti? dit le foulon en ricanant; car je ne sais, à t'entendre parler ainsi, contre qui ni contre quoi tu te révolterais.

— Contre qui? s'écria Liévin Comyne. Qui a fait arrêter en Flandre les marchands anglais, et à qui la faute si le roi Edouard a prohibé l'importation de la laine anglaise en Flandre? Qui donc a fait arrêter nos milliers de métiers à tisser et réduit un peuple laborieux à la besace et à la famine? C'est le roi de France qui a fait tout cela, et il apprendra de nouveau sous peu ce que vaut le lion de Flandre quand il se réveille.

— Ah! c'est à la France que tu en veux! dit le foulon avec ironie; alors, je te plains. N'oublie pas l'histoire de Nicolas Zanneken. As-tu par aventure quelque goût de faire

l'état de la France à cette époque et sur la falsification des monnaies, p. 292, 326, 370, 379 et *passim*.

amende honorable en chemise, pieds nus et la corde au cou (1)?

Il devait savoir que de telles paroles irriteraient profondément les Gantois, car à peine avait-il achevé sa phrase à demi qu'il s'éloigna en toute hâte, tout prêt à courir si quelqu'un se fût mis à sa poursuite. Et vraiment le couvreur, dans sa colère, ne parlait de rien moins que de lui casser bras et jambes en plein marché du Vendredi; mais Liévin le retint en lui disant :

— Laisse-le partir, Jean; il n'en vaut pas la peine. Je lui donnerai son compte ce soir au *Lion d'Or*. Je ne sais, mais je ne serais pas étonné que ce déserteur yprois fût un espion soudoyé par la France.

— Avec tout cela, dit Simon avec tristesse, je ne vois pas d'issue à la situation. La querelle entre la France et l'Angleterre peut durer pendant de longues années. Avant qu'il soit décidé si Philippe ou Edouard portera la couronne de France, tous nos tisserands et quiconque vit en Flandre de la tisseranderie peuvent mourir de misère et de faim.

— Je te dis que cela n'arrivera pas! s'écria Liévin furieux. Roeland (2) sonnera à pleine volée avant la fin de la semaine; nous montrerons que le sang gantois ne se dément pas, quoi qu'on en pense aujourd'hui. Nous nous mettrons avec le roi d'Angleterre, et alors nous aurons en

(1) Peine habituellemene infligée par les comtes aux communes rebelles, et subie par les bourgeois de Bauges en 1328, après la défaite de Nicolas-Zanneker.

(2) Nom d'une cloche qui se trouvait dans le beffroi de Gand et sur laquelle se trouvait une inscription en vers dont voici le sens :

Je m'appelle Roland
Quand je tinte j'annonce l'incendie,
Quand je sonne à pleine volée, j'annonce
L'émeute ou le triomphe dans le pays.

Flandre de la laine et du travail à souhait. Qu'il vienne seulement un homme qui ait du sens et du courage; qu'il ose crier : « Flandre au lion! du travail! du travail! » et vous verrez le marché du Vendredi vomir des bataillons de Gantois armés. Nous voici plus de six cents sur la place. Que demandons-nous pour courir aux armes? que demande la Flandre pour sortir de sa honteuse torpeur? Rien qu'un mot, n'est-ce pas? Eh bien, ce mot.....

— Tiens, dit Simon en étendant la main, voilà le Sage Homme qui traverse le pont Ser-Bodin! Ah! si celui-là voulait dire le mot!...

Celui qu'on venait de désigner par le nom de Sage Homme s'avançait en effet au loin vers le marché du Vendredi. C'était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, et sur les traits duquel on pouvait deviner, au premier coup d'œil, que Dieu lui avait généreusement départi la raison et la sagesse. Sous son large front sillonné de rides et ombragé d'épais sourcils noirs, brillaient des yeux bruns qui, en temps ordinaire, n'annonçaient qu'une gravité réfléchie et la paix de l'âme, mais dont le regard, au moindre éveil, lançait un rapide et fugitif éclair. Son nez aux larges narines frémissantes annonçait l'énergie et le courage, tandis que ses lèvres, aux contours moins fortement accusés, trahissaient la bonté du cœur et la délicatesse du sentiment.

A en juger par son costume, ce bourgeois devait être riche, car il portait un manteau et un justaucorps de velours noir entièrement doublé de soie rouge; le chaperon qu'il avait ramené sur son front, était en drap d'un brun foncé; son haut-de-chausse était fait du plus beau drap rouge de Gand, et sa chaussure en cuir jaune de Cordoue. Son manteau, entr'ouvert du côté droit, permettait de voir

qu'il portait à la ceinture une poche en cuir et un poignard (1).

Dès que ce personnage déboucha de la rue *Zuivelstage* sur le marché du Vendredi et que le spectacle de l'affreuse détresse du peuple se déroula sous ses yeux, il tressaillit d'un subit frisson; on eût dit qu'il voulait s'arrêter, et je ne sais quelle expression d'amertume se répandit sur ses traits. Cependant il poursuivit lentement son chemin, et baissa même vers la terre son regard qu'une flamme subite venait d'illuminer.

Au même moment, un ribaud de la ville sortait de la *ruelle du Loup*, et apparaissait sur le marché. Il tenait par l'épaule une pauvre femme qui portait un enfant sur son bras et l'entraînait rudement à sa suite. L'infortunée mère versait un torrent de larmes, et, comme frappée de folie, elle appuyait ses lèvres et ses joues sur le visage de son enfant, ou cachait ses petits pieds dans son sein. C'était un navrant spectacle que de voir cette femme à demi insensée lutter avec tant d'énergie contre le froid et la faim qui venaient, jusque dans ses bras, tuer l'être chétif qu'elle emportait. Le ribaud ne faisait pas attention à ces efforts désespérés; la mère semblait aussi ne pas se douter de la violence qu'on lui faisait; elle se laissait entraîner avec résignation et marchait d'un pas chancelant à côté de son guide.

Au milieu du marché, le ribaud fut arrêté par la voix du Sage Homme :

— Ribaud, dit-il, ne malmène pas ainsi cette pauvre femme. Qu'a-t-elle fait de mal?

(1) M. Félix De Vigne, de Gand, qui par ses excellents ouvrages sur le costume au moyen âge s'est acquis une juste renommée, même à l'étranger, a eu la bonté de me faire un dessin du costume du Sage Homme de Gand, tel qu'il a dû être d'après ses recherches. Voy. F. De Vigne, *Vade-mecum du peintre*, et *Recherches sur les costumes, etc., des Gildes et Corporations des métiers.*

— Oh! je n'y puis rien, maître, répondit le ribaud avec un certain respect. C'est une femme de Westrem-Saint-Denis (1) qui vient mendier à Gand; il faut, bon gré mal gré, que je la fasse sortir de la ville; et vous voyez, maître, qu'elle ne veut pas avancer.

Une voix compatissante avait frappé l'oreille de la mère éplorée. Elle releva la tête et montra un visage amaigri, sur lequel la pâleur blafarde de la faim n'avait pas effacé le cachet de sa beauté d'autrefois.

— Hélas! maître, s'écria-t-elle en s'adressant au Sage Homme, je suis la pauvre femme d'un faiseur de bas de Westrem-Saint-Denis; mon homme et mon petit Siesken (2), ô misère! sont morts de faim la nuit dernière: leurs corps gisent encore sans sépulture dans notre chaumière. J'ai fui... fui pour sauver de la mort ma chère petite Agnès. Voyez, voici mon Agnès; mais il lui faut aussi mourir, puisqu'on nous chasse d'ici. Mon Dieu! mon Dieu! que ne suis-je déjà glacée par la mort! je ne sentirais plus ces déchirements d'entrailles... Mais, mon Agnès, mon enfant!...

Elle interrompit sa plainte pour cacher plus avant dans son sein les petits pieds de la pauvre créature inanimée; mais elle tressaillit tout à coup, s'arrêta et mit l'enfant sous les yeux du Sage Homme, tandis qu'un nouveau torrent de larmes s'échappait de ses yeux.

— Voyez, voyez, maître, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, mon enfant, mon Agnès est morte!

Et se tournant vers le ribaud avec un rire amer qui tenait de la folie:

— Viens maintenant, lui dit-elle, conduis-moi à la porte de la ville pour que j'aille déposer Agnès auprès de son pe-

(1) Village des environs de Gand.
(2) Abréviation de *Sies*, François, *Franciscus*.

tit frère. Aussi bien, demain c'en sera fait de nous tous.....

— Ribaud, dit le sage homme, tu peux te retirer; je me charge de cette femme. Tu n'as plus rien à faire ici..

Pendant que le ribaud satisfait regagnait la *ruelle du Loup*, le Sage Homme prit la pauvre femme par la main et la conduisit du côté de la *Maison Haute.*

— Mère, lui dit-il d'une voix émue par la pitié, ne pleure pas si amèrement et sois sans inquiétude : ton enfant n'est pas morte. Viens avec moi, nous allons guérir ton Agnès et calmer tes propres souffrances; je vous garantirai tous deux du froid et de la faim; aussi bien as-tu déjà trop souffert, n'est-ce pas?

La mère égarée parut ne pas comprendre entièrement le sens de ces paroles; cependant elle contemplait le Sage Homme d'un œil humide de larmes et avec un radieux sourire où la reconnaissance ressemblait à de l'adoration, comme si c'eût été Dieu lui-même qui lui servît de guide. Muette, elle se laissa conduire dans un magasin de draps voisin de la Maison Haute. Sur la prière du Sage Homme, chacun se mit avec empressement à son service. Il fit asseoir la mère à une certaine distance du feu et lui fit donner du pain et du vin. Il avait pris dans ses bras la pauvre enfant glacée, et lui fit frotter le corps avec des morceaux de laine bien chaude par la femme de la maison. La pauvre mère s'était levée et suivait cette opération avec une incertitude pleine d'angoisses; son esprit était d'ailleurs si troublé et son cœur si profondément ému que ses lèvres ne proféraient que des sons inintelligibles.

Tout à coup un cri lui échappa; elle arracha l'enfant des mains de son sauveur, et se jeta aux pieds de celui-ci avec une telle expansion de joie et de reconnaissance, que même sur la joue du Sage Homme coula une larme de compassion. La petite Agnès avait ouvert les yeux : son

premier regard avait pénétré jusqu'au fond du cœur de sa mère comme un rayon de béatitude! La mort avait lâché sa proie!

A la précipitation avec laquelle le Sage Homme avait fait coopérer tout le monde à son œuvre de salut, et à l'impatience de ses mouvements, il était facile de voir qu'il avait hâte de poursuivre sa route. Maintenant que la bonne action était accomplie, il dit quelques mots à voix basse au maître de la maison, puis il dit à la mère qui, oublieuse de tout le reste, baisait et caressait son enfant :

— Bonne mère, tu peux demeurer ici avec ton enfant, et quand tu voudras retourner à Westrem-Saint-Denis, on te donnera de l'argent et tout ce dont tu auras besoin pour faire le voyage. Aie donc bon courage, brave femme.

La pauvre femme s'élança vers le Sage Homme et couvrit sa main de baisers sans pouvoir dire une parole, jusqu'à ce que lui-même, ayant salué tous les assistants, quitta la maison et regagna la place.

Bientôt il s'y vit arrêté par les gens des métiers qui jusque-là s'étaient tenus devant la *Maison-Haute* et étaient maintenant réunis avec beaucoup de nouveaux venus devant le magasin de draps.

— Or çà, maître Jacques, s'écria Liévin Comyne, ce jeu honteux n'a-t-il pas encore duré assez longtemps? Faut-il que le dernier Flamand s'en vienne crever comme un chien dans la rue? Ne viendra-t-il pas un homme qui ait assez d'intelligence et de courage pour sauver le pays? Et vous, maître Jacques van Artevelde, vous le Sage Homme de Gand (1), pouvez-vous voir ces femmes étendues le long

(1) On connaissait son expérience dans les affaires, et les gens du commun peuple le nommant le *sage homme*. Edw. Leglay, *Histoire des comtes de Flandre*, tome II, p. 410.

du cimetière, sans vous dire : — Il est temps! il faut du sang ou du travail!

— Du sang! du sang! murmura Artevelde à part lui, en baissant les yeux vers la terre. Puis relevant aussitôt la tête, il dit :

— Compagnons, ne demandez pas de sang; c'est toujours assez tôt quand une implacable nécessité le fait verser.

— Il faut pourtant qu'on en finisse, dit un tisserand; il faut du travail et du commerce ou Roeland sonnera l'alarme, si bien que le beffroi en tremblera!

— Non, non, dit Artevelde, les choses iront mieux que cela. Je sais le moyen de rendre à la Flandre sa vieille liberté et son ancienne industrie; mais il faudrait pour cela oser être Gantois et Flamands, bien unis et bien convaincus de la justice de notre cause; il nous faudrait venger le droit violé avec un courage viril et une patience flamande, sans commettre ni excès ni injustice.

Tous les ouvriers s'étaient pressés autour d'Artevelde, pour entendre ses paroles. Ce qu'il disait gonfla leur poitrine et fit briller leurs yeux d'espoir et d'enthousiasme. Personne ne lui répliqua, et tous les regards l'interrogeaient comme pour lui demander une plus ample explication de son idée. Il reprit :

— Y aurait-il vraiment encore du pur sang gantois dans vos veines? Oseriez-vous jurer de mourir ici sur place ou de redevenir libres comme vos pères l'ont été?

Un murmure confus de cris de vengeance et de serments répondit à sa question, et les poings crispés se levèrent vers le ciel.

— Eh bien, compagnons, reprit Artevelde avec calme, soyez sans inquiétude; si vous osez le vouloir, la Flandre recouvrera sa liberté et sa florissante industrie! On travaille

à notre délivrance. En attendant, consolez-vous et conservez le courage flamand!

Après ces paroles d'adieu, Artevelde s'avança à travers les groupes des gens des métiers qui lui livrèrent passage avec respect, et le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'angle de la rue *de la Promenade.*

Mais à peine avait-il disparu à leurs yeux, qu'un mouvement tumultueux s'opéra parmi eux ; tous s'agitèrent vivement et parurent concerter un important dessein, jusqu'à ce qu'enfin Liévin Comyne poussa d'une voix puissante le cri : Travail et liberté! (1) qui retentit comme un appel jusqu'aux extrémités du marché. Liévin s'élança ensuite en continuant de crier dans la direction de la *rue Longue de la Monnaie.* C'était là une sorte de signal que chacun comprit. *D'autres gagnèrent le pont Serbodin*, le *Steendam* et l'Outre-Escaut. Beaucoup s'en allèrent vers les femmes et les enfants, en criant de loin d'un ton joyeux : — Travail et liberté! travail et liberté!

Comme si la trompette de l'archange eût évoqué ces morts du sommeil éternel, on vit tour à tour ces femmes et ces enfants accroupis, étendre leurs membres, se lever, et venir se mêler aux groupes animés des gens des métiers.

On vit, au bout de peu de temps, comme une étrange houle de têtes humaines ondoyer sur le marché du Vendredi. On allait d'un groupe à l'autre, on répétait partout les paroles du Sage Homme, on criait : — Travail et liberté! On courait vers toutes les rues avoisinantes pour porter la nouvelle dans tous les quartiers de la ville ; et bientôt après, de toutes les directions le peuple se précipita comme un torrent vers le marché du Vendredi. — Ils n'a-

(1) C'était là le cri qui servait de signe de rappel aux classes ouvrières. Voy. *Lenz.*

vaient plus faim, ces Flamands qui se sentaient comme rassasiés par ces mots : Travail et liberté! L'étoile de l'espérance s'était levée à leurs yeux; le courage et l'énergie étaient descendus dans leurs cœurs, et ces mêmes yeux, tout à l'heure encore mornes et baissés vers le sol, lançaient des éclairs de force et d'héroïsme.

Cependant rien n'annonçait que cette foule qui accourait de toutes parts eût l'intention de se livrer à des actes de violence. Au contraire, les hommes au caractère le plus farouche parlaient aussi de patience et de respect du droit de chacun. Certes, il fallait que cette foule eût en vue un but bien déterminé; car, après être demeurés quelque temps confondus dans une bruyante cohue, ces hommes commencèrent à se former en groupes, chacun selon son métier (1). On remarquait surtout Liévin Comyne qui, les traits illuminés par l'exaltation, courait de tous côtés, encourageant tout le monde à prendre part à l'entreprise qu'on allait tenter.

Sur ces entrefaites, Artevelde traversait en toute hâte la rue *Magelein* et regagnait sa demeure, située sur la place de la Calandre. Elle consistait en deux hautes maisons en briques, ornées d'élégantes fenêtres ogivales, et dont la façade en bois était relevée par des sculptures artistement travaillées. Un étroit perron de pierre conduisait à la porte d'entrée. Cette particularité aussi bien que la richesse de son ornementation distinguait cette maison des habitations voisines. Elle devait couvrir d'ailleurs une assez grande étendue de terrain, car elle se prolongeait, par une petite porte, très-avant dans la rue de *la Crapaudière*. Au milieu

(1) Artevelde avait dit à quelques-uns de ses amis qu'il pensait pouvoir remettre la Flandre en bon état et faire revivre le commerce et l'industrie... Ces paroles allèrent de bouche en bouche, de manière que bientôt la moitié de la ville en fut instruite. Des rassemblements se formèrent, si bien qu'un jour plus de mille hommes se trouvèrent réunis. *P. Lenz*, p. 277.

de cette place qu'on nommait *Montagne de la Calandre*, et qui était au moins trois fois plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, s'élevait un haut tilleul, et, à l'autre bout, vis-à-vis de la demeure d'Artevelde, se trouvait la taverne du *Renard*, alors fort en renom.

Dès qu'Artevelde eut frappé à la porte, une servante vint lui ouvrir; il traversa une vaste antichambre qui semblait avoir été jadis un magasin de draps (1), et pénétra dans une arrière-pièce où quatre personnes, à son entrée, se levèrent de leurs siéges et le saluèrent les unes avec joie, les autres avec respect. Mais lui, tout absorbé par ses profondes préoccupations, ne répondit que quelques paroles distraites; et se tournant particulièrement vers un robuste jeune homme qui était assis tout près de la cheminée, il lui dit :

— Maître Ghelnoot van Lens, veuillez m'accompagner; en ôtant mon manteau et mon chaperon, je vous ferai une importante communication.

— Ah! ah! y sommes-nous enfin? s'écria Ghelnoot avec vivacité. Le lion de Flandre a-t-il enfin secoué sa crinière? Va-t-il montrer les dents?

— Venez donc, dit Artevelde, vous allez savoir à quoi vous en tenir.

Ghelnoot pouvait avoir environ vingt-six ans. C'était un jeune homme aux grands yeux bleus, aux cheveux d'un blond foncé; il était taillé en hercule, mais il avait une physionomie franche et ouverte qu'un joyeux sourire semblait n'avoir jamais quittée.

(1) Qu'Artevelde ait fait le commerce de draps et appartenu à la corporation des tisserands, c'est ce qui résulte de preuves nombreuses, tirées des comptes originaux de la ville de Gand, couchées sur parchemin et qui se trouvent dans les archives de cette ville. Ces preuves ont été mises en lumière par MM. Voisin, dans son *Examen critique des historiens d'Artevelde*, par Lenz, dans le mémoire reproduit dans l'appendice de cet ouvrage, et par J. de Winter, dans son travail couronné au concours universitaire.

Au premier aspect on reconnaissait en lui le véritable type du Flamand et surtout du Gantois : ses membres étaient robustes, son maintien fier et dégagé; mais il était toujours prêt à rire, à plaisanter et à railler, tant qu'une impression extraordinaire ne le ramenait pas à la gravité, ou n'excitait pas sa colère : il était doux et naïf comme un enfant dans les choses de la vie ordinaire; furieux et intrépide comme un lion, dès que l'injustice, l'outrage ou l'oppression venaient aigrir son indomptable caractère.

Il y avait encore dans la salle deux femmes et un jeune homme d'une vingtaine d'années. L'une d'elles était l'épouse de Jacques van Artevelde. Les traits, l'attitude, le langage, tout en elle annonçait une noble origine. Elle appartenait en effet à la chevaleresque famille de Tronchiennes (1) et était fille de Seghers le Courtraisien, maréchal de Flandre, qui avait jadis partagé la captivité du comte Guy de Dampierre, et, sur les instigations du roi de France, avait été de nouveau jeté dans un cachot du château de Rupelmonde. A côté d'elle était sa fille, jeune vierge à peine sortie de l'enfance. Ses yeux noirs avaient déjà le regard ardent; sa taille était svelte et souple et ses traits fins et délicats. La simplicité et la fermeté semblaient s'unir en elle; car il y avait, dans son langage et dans ses gestes, un laisser-aller à la fois plein de résolution et de grâce qui prouvait que son éducation avait reçu un développement précoce, et qu'au point de vue de l'intelligence elle n'était plus une enfant. Elle avait pour tout vêtement

(1) Les historiens ont beaucoup discouru sur la question de savoir si Artevelde était de race noble ou appartenait à la bourgeoisie. Le défaut de documents laisse encore ce point indécis, bien que tout semble confirmer l'opinion que lui-même n'était pas noble, mais appartenait à une famille qui s'était étroitement alliée à des familles nobles, ainsi que le prouve son propre mariage avec Catherine de Tronchiennes.

une simarre ou robe traînante en soie bleu clair; un chaperon d'étoffe blanche encadrait son front, ses joues et son menton de telle sorte que le pur ovale de son visage restait seul découvert; elle portait des souliers en cuir noir fixés au-dessus du pied par une petite boucle d'acier. Sa mère était à peu près vêtue de même, avec cette différence que les couleurs sombres dominaient dans son costume et que sa simarre était en damas couvert de riches fleurs.

Cette charmante fille, unique enfant de Jacques van Artevelde, se nommait Veerle, diminutif du nom de sainte Pharaïlde, dont les reliques étaient alors vénérées dans la chapelle adossée au mur du château comtal.

Le jeune homme qui était assis non loin d'elle était Liévin (1) Denis, fils du banni Gérard Denis, doyen des tisserands, et qui était en même temps, en qualité de chef-doyen, à la tête de tous les métiers de Gand (2). Le jeune Liévin, enfant unique du chef-doyen, pouvait se vanter d'être le plus riche héritier de Gand; car son père avait gagné une immense fortune dans le commerce des draps. On eût dit que la nature et le destin s'étaient complus à combler ce jeune homme de tous leurs dons. Sa belle physionomie, peut-être un peu trop douce, semblait réfléchir une âme pure et aimante; son regard avait une expression pleine de poésie et de langueur; mais son large front et sa poitrine fortement bombée attestaient en même temps du courage et une grande énergie morale.

Veerle van Artevelde avait été sa compagne d'enfance. Aujourd'hui ils s'aimaient d'amour profond sous l'œil de

(1) Les reliques de saint Liévin sont à Gand l'objet d'un culte particulier, et, chaque année, le but d'un pèlerinage qui se reproduit depuis des siècles. Le prénom de *Liévin* est encore aujourd'hui très-répandu à Gand.

(2) Voir les *Comptes de la ville de Gand*. Le doyen des tisserands était en même temps chef-doyen de tous les métiers.

leurs parents, et espéraient que bientôt le père de Liévin donnerait son consentement à leur union.

Lorsque Jacques van Artevelde était entré dans la chambre, Liévin était occupé à raconter à Veerle la belle légende du Chevalier au Cygne, et la mère s'était assise à côté d'eux sous la cheminée et près du feu pour les écouter. La jeune fille le pria de continuer son récit, mais Liévin avait été trop ému par l'expression inaccoutumée de la physionomie d'Artevelde et par son air de mystère. Il soupçonnait que de grands événements se préparaient et écarta la demande qui lui était adressée pour tomber dans une profonde préoccupation. Le retour de son père, la délivrance de la Flandre, son amour même pouvaient se trouver dans la balance, car il craignait avec raison qu'à la moindre étincelle jetée au milieu du peuple en fermentation le feu n'éclatât aux quatre coins de la Flandre.

Peut-être allait-il confier à Veerle toute surprise ses espérances ou ses angoisses, mais il n'en eut pas le temps, car Artevelde et Ghelnoot van Lens rentrèrent immédiatement dans la salle.

Jacques s'approcha de sa femme et lui dit: Cathelyne, aie la bonté de dire à Jacquemine qu'elle fasse un grand feu dans la chambre d'en haut qui donne sur la rue et qu'elle ferme à clef la porte de la rue de la *Crapaudière;* j'attends plusieurs amis qui seront ici dans une heure. Jacquemine m'avertira dès qu'il y aura quelqu'un.

Tandis qu'Artevelde se dirigeait avec sa femme vers la porte de la salle et s'y entretenait encore un instant avec elle, Ghelnoot van Lens se frottait les mains en souriant auprès de la cheminée, comme un homme qui se réjouit d'une bonne nouvelle. Liévin et Veerle le regardaient fixement comme pour l'interroger, mais ils n'en obtinrent pas de réponse.

— Ah çà ! maître Ghelnoot, s'écria Liévin, à vous voir on dirait que vous voulez nous cacher ce qui se passe. Comme si je ne savais pas qu'on est occupé à dénouer les cordes de la cloche de Roeland.

Veerle s'effraya visiblement en entendant ces mots :

— Roeland? Roeland? s'écria-t-elle, que saint Liévin nous en préserve! Ah! c'est pour cela que la nuit dernière saint Bertulphe a frappé sur le plafond de fer de saint Pierre (1).

— Saint Bertulphe a raison, dit Ghelnoot, quoiqu'il semble que Roeland ne se mêlera pas de la partie. On l'espère du moins; mais vous connaissez le gaillard, il est très-sujet à s'emporter et ne se tait pas quand on veut. Bah! tant mieux, car c'est un maître chanteur dont les chansons vous font bouillonner le sang dans les veines et vous gonflent la poitrine à vous faire croire que vous pourriez porter le beffroi dans vos bras. Cela fait du bien au cœur de se sentir homme et flamand !

— Hélas! dit Veerle en soupirant avec inquiétude, il est donc vrai qu'on va recommencer à se battre ? Ces hommes, on dirait vraiment qu'ils ont soif du sang les uns des autres. Je ne comprends pas, maître Ghelnoot, que vous, qui êtes toujours si bon et si gai, vous vous mettiez tout à coup à parler avec tant d'amertume et de cruauté, que vos paroles me mettent la mort dans l'âme.

— Vous vous effrayez à tort, Veerle, dit Ghelnoot en riant; il n'y a pas à Gand si grande disette d'hommes que votre ami Liévin doive vous quitter pour aller lancer

(1) « A l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, derrière le maître-autel, se trouvait un plafond en fer artistement ouvré, au-dessus duquel on conservait dix châsses précieuses, renfermant les corps d'autant de saints. Parmi ceux-ci se trouvait saint Bertulphe, qui, à ce que l'on disait, frappait le plafond quand la guerre était imminente. » *M. Van Vaernewyck*. Hist. de Belgique.

sa première flèche avec la confrérie de Saint-Georges.

La jeune fille se sentit blessée par ces derniers mots. Elle jeta un rapide coup d'œil sur Liévin, comme pour lui dire : — Souffriras-tu cet affront ? Mais le jeune homme se leva brusquement, et, rouge de colère, il dit d'une voix sourde et étranglée :

— Maître Ghelnoot, quand Persemier (1), le sonneur de trompe de la ville, donnera l'alarme du haut du beffroi, je serai prêt avec mon arc, et moi aussi je saurai montrer que je me ris de la mort; mais je ne me réjouis pas d'avance à l'idée de verser du sang, car ceux que je puis frapper ou qui peuvent me tuer sont des hommes...

— Allons, allons, ne te fâche pas, dit Ghelnoot, l'interrompant en riant ; je sais qu'un vrai cœur flamand bat énergiquement dans ta poitrine ; mais chacun entend les choses à sa manière. Je vois, depuis un an, la plus affreuse famine sévir en Flandre ; on a pour ainsi dire anéanti nos antiques libertés ; contre tout droit et toute justice, on a jeté en prison des bourgeois de Gand ; on a banni ton père parce qu'il osait exprimer librement son opinion ; on nous sacrifie aux intérêts de la France ; on nous humilie comme un lâche ramassis de serfs ! Et tu crois que j'irai pleurer au moment où le lion gantois ouvre ses griffes et se prépare à briser ses chaînes ? Oh ! oh ! ce serait bien étrange !

Artevelde s'approcha en ce moment de la cheminée et s'assit. Il semblait encore tout absorbé dans ses pensées, et dit d'un ton affable :

— Il fait horriblement froid dehors, mes enfants. Que Dieu protége les malheureux ouvriers de la Flandre !

(1) Persemier, le vigilant sonneur de trompette, placé sur le sommet de la tour de Saint-Nicolas, promène ses regards autour de la ville. *Lenz.*

Veerle passa son bras autour du cou de son père et lui dit d'un ton caressant :

— Dis donc, père, maître Ghelnoot vient de nous faire bien peur.... c'est-à-dire à moi seulement, mais pas à Liévin. Ah ! oui ! j'ai eu bien peur ! Il parle de sa cloche Roeland, de guerre et de sang. Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, qu'il va y avoir des troubles à Gand ?

— Maître Ghelnoot a mal fait de parler ainsi, répondit Artevelde. Ne crains rien, Veerle, le vieux Roeland gardera le silence.

— Ah ! Veerle, dit Ghelnoot en riant, ce n'est pas chrétien de mettre à ma charge ce que Liévin lui-même a dit. Ce n'est pas moi qui ai parlé de Roeland.

Artevelde se tourna vers le jeune Denis et lui dit :

— Liévin, ton père revient de son exil.

— Mon père ! s'écria le jeune homme avec un joyeux étonnement.

— Oui, mais que ce seul mot te suffise : tu en auras bientôt l'explication.

— Quand le reverrai-je ?

— Cela dépend de certaines circonstances ; mais en tout cas, ce sera plus tôt que tu n'oserais même l'espérer.

— Comment cela serait-il possible ? Mon père a été injustement, mais, après tout, légalement banni pour cinq ans du pays de Flandre par le comte et par le magistrat de Gand.

— Il reviendra pourtant, je te le répète (1).

— Et mon excellent aïeul Segher ne reviendra-t-il pas aussi ? demanda tristement Veerle. Mon Dieu, comme il doit souffrir du froid dans ces affreux cachots de Rupelmonde !

(1) Gérard Denis s'était réfugié à cette époque à Ath, dans le Hainaut.

— J'espère que le vieux maréchal conduira encore les hommes de Gand à la victoire, répondit Artevelde ; mais en voilà assez, pour le moment, sur des affaires qui ne resteront pas longtemps secrètes. Parlons d'autre chose. Comment s'est passée la prise de voile à Peteghem ? Ta cousine Amalberge n'a-t-elle éprouvé aucun regret au moment de dire au monde un éternel adieu ?

— Oh ! c'était bien beau et bien solennel ! répondit la jeune fille ; mais la pauvre Amalberge pleurait si fort devant l'autel qu'il a fallu la soutenir quand il s'est agi de lui mettre l'habit de religieuse. L'abbesse a dit ensuite que c'était une émotion de joie ; et il paraît que c'est vrai, car j'ai vu Amalberge après la cérémonie et elle était rayonnante..... Mais écoutez donc ce bruit dans la cheminée ? Qu'est-ce que ce peut être?

Tous prêtèrent attentivement l'oreille à un bruit singulier qui se faisait entendre dans la vaste cheminée. C'était comme le mugissement d'une mer lointaine ; c'était un bruit inexplicable mais imposant, car il fit pâlir Artevelde qui jeta sur Ghelnoot un regard plein d'anxiété et dit en soupirant :

— Dieu ! il est peut-être trop tard !

— Que saint Liévin nous soit en aide ! s'écria Veerle en voyant l'effroi de son père. Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ?

— Rien, rien ! dit Artevelde avec amertume ; c'est un chariot qui marche sans conducteur et qui va peut-être, hélas ! se briser.

A peine avait-il prononcé ces mots que sa femme entra précipitamment :

— Vite, Jacques, vite ! dans l'allée, près de la porte de derrière, quelqu'un t'attend qui veut te parler sur-le-champ. Il dit qu'il y va du salut de la Flandre !

Artevelde se leva, courut à l'arrière de sa maison et y trouva le premier échevin de la *Keure* (1), messire Maes van Vaernewyck, abattu, atterré.

— Maître Jacques, dit celui-ci précipitamment, plus de délai, ou notre projet échoue infailliblement : le marché du Vendredi fourmille de peuple qui remplit l'air des cris : *Travail et liberté!* Ils ont été chercher leurs doyens et ils s'écrient maintenant qu'ils veulent consulter le Sage Homme. Ecoutez : on dirait que le bruit approche! Il est temps, il est grandement temps; si le peuple est abandonné à lui-même, le sang va couler à flots dans les rues de Gand.

— Eh bien! allons annoncer au peuple sur le marché du Vendredi ce qu'il convient de faire; cela l'apaisera.

— Non, non, ne nous rendons pas au marché du Vendredi; cela doit se faire en dehors de la *cuve* (2) de Gand. Si l'affaire ne réussissait pas, Gand serait de nouveau frappé de lourdes amendes; moi, le premier échevin de la *Keure* et tous mes collègues, nous y laisserions notre tête. Il est inutile d'exposer sans raison la ville à un pareil danger.

— Vous avez raison; eh bien! laissez-moi faire, j'en prends sur moi seul toute la responsabilité. Mais avez-vous parlé à vos collègues et avez-vous sondé leurs sentiments, de ceux-là surtout que leur titre de chevalier pourrait faire reculer devant la hardiesse de notre tentative?

— Oui, tout va bien de ce côté-là. La grande majorité est pour nous (3); quatre ou cinq seulement semblent mal

(1) Le magistrat de Gand se composait de trente échevins de la *Keure* et de treize échevins des Parchons. Les premiers étaient chargés de l'administration proprement dite; les seconds de la justice. Ils se réunissaient en un seul conseil. Le premier échevin de la *Keure* remplissait à peu près les fonctions du bourgmestre d'aujourd'hui.

(2) Territoire de la commune.

(3) Dans la dernière édition de l'*Histoire de Belgique* de Van Vaernewiyk, on trouve l'énumération de cinquante-cinq familles nobles qui ont secondé ou-

goûter nos projets. Faites ce que vous voudrez, nous ne cherchons qu'à vous seconder secrètement. Maintenant, je me hâte de partir d'ici; car ils sont peut-être déjà dans la rue *Magelein*. A bientôt donc la réunion! Mais faites en sorte que le peuple se calme et se disperse sans commettre de violences.

Pendant qu'Artevelde s'entretenait ainsi avec le premier échevin, une nuée d'hommes quittaient le marché du Vendredi, et le cri tonnant : *Travail et liberté!* devançait la foule comme la voix de l'ouragan qui approche. Les foulons, avec leurs doyens en tête, s'avançaient par la rue *Longue de la Monnaie*; les petits métiers avaient pris la rue de *la Promenade*, et les tisserands la rue *Royale*, pour monter par le *Sablon*. Ils avaient dû se diviser ainsi pour pouvoir avancer; une seule rue n'eût pu livrer passage à une pareille multitude. Plus ils avançaient et plus le cri : *Travail et liberté!* retentissait lugubrement dans la ville; car les métiers se répondaient maintenant des trois rues à la fois.

Sur leur passage on voyait çà et là un bourgeois effrayé fermer à la hâte sa porte et ses fenêtres; mais la plupart cependant restaient sur leur seuil et suivaient d'un œil effaré le flot sans cesse renaissant de la multitude. Ils ne pouvaient comprendre ce que tous ces gens des métiers, sans armes, voulaient faire, et se hasardaient de temps en temps à demander à l'un ou l'autre de la bande où allait cette foule.

La réponse était toujours la même : « Nous allons consulter le Sage Homme. » Mais cette réponse était loin de satisfaire leur curiosité; aussi dès que les métiers étaient passés, voyait-on partout les voisins se grouper et s'inter-

verlement les entreprises d'Artevelde, et dont des membres ont fait partie avec lui du magistrat de Gand.

roger avec anxiété sur la cause de l'émeute, comme ils disaient.

Les tisserands, dont la route avait été la plus courte, arrivèrent les premiers sur la place de la Calandre; mais à peine s'étaient-ils développés et rangés en partie devant la taverne du *Renard* que déjà les foulons, suivis de près par les petits métiers, se montraient dans la rue *Magelein*.

Dès que la place de la Calandre se trouva couverte d'autant d'hommes qu'elle en pouvait contenir, on se mit à appeler le Sage Homme avec un redoublement de cris; mais un cornet qui se trouvait à côté du doyen des tisserands porta à la bouche son instrument de cuivre et lança sur la place quelques notes perçantes. A ce signal, les clameurs cessèrent tout à coup et le plus grand silence régna immédiatement dans la foule. Sur ces entrefaites, les doyens et les jurés des métiers s'étaient réunis et se dirigeaient vers la maison de Jacques van Artevelde.

Un d'entre eux prit les devants pour monter au perron et frapper à la porte, mais il n'en eut pas le temps; car au même instant Artevelde sortit de sa maison et vint au-devant de la députation. A son apparition, un murmure joyeux courut dans les rangs des gens des métiers, mais personne n'éleva la voix. Seulement, au fond des rues avoisinantes, on entendait encore quelques cris isolés de : *Travail et liberté!*

Jacques, arrivé devant les doyens, les salua avec affabilité et leur dit :

— Compagnons, que désirez-vous de moi?

— Maître van Artevelde, répondit le doyen des bateliers qui était chargé de prendre la parole, veuillez nous écouter. Nous venons chercher conseil auprès de vous; on nous a dit que par votre sagesse et vos grands biens vous pouviez rendre à la Flandre sa liberté et son opulence. Nous

voici prêts à vous suivre et à vous obéir : dites-nous ce que nous devons faire.

— Amis, répondit Artevelde, je suis né à Gand; c'est assez vous dire que le courage ne me manquera pas pour servir notre ville et le pays. Je suis prêt à sacrifier ma vie, ma fortune, et à soutenir énergiquement celui qui voudra se mettre à la tête des Gantois, pour délivrer la Flandre de la famine et la faire sortir de son abaissement.

— Personne n'est plus capable que le Sage Homme de Gand d'entreprendre une tâche aussi difficile, dit le doyen des bateliers, tandis que ses compagnons témoignaient de leur plein assentiment par la parole et par le geste.

Artevelde baissa un instant les yeux vers la terre, puis, relevant la tête, il dit :

— Me voulez-vous être fidèles, amis et compagnons, en toutes choses, et ne m'abandonnerez-vous pas à l'heure du danger?

— Au nom de tous ceux qui sont sur cette place, répondit le doyen des bateliers, nous vous promettons sincèrement de vous soutenir en toute occasion et d'y risquer notre vie et notre avoir. Là où vous nous l'ordonnerez, nous verserons notre sang pour la patrie, et vos sages conseils seront notre unique loi. Sur ce, je vous donne la main.

Tous les doyens mirent tour à tour la main dans la main d'Artevelde, à titre de serment de fraternelle fidélité.

— Or çà, reprit Jacques, voilà qui est dit : il y aura travail et liberté au pays de Flandre. Convoquez tous vos compagnons et quiconque est bourgeois de Gand, sur la plaine de la *Byloke* (1) pour après-demain, à trois heures

(1) Il désigna la Byloke comme lieu de réunion, pour délibérer sur les affaires, car il ne voulait pas compromettre la commune, en provoquant des assemblées sur le territoire soumis à la juridiction de l'échevinage. » *Lenz*, p. 278.

de l'après-dînée. Là nous nous concerterons publiquement sur ce qu'il faut faire, et je vous dirai ce qui me semble pouvoir relever immédiatement la Flandre de son état de misère et d'abaissement, — et cela se fera peut-être sans qu'une seule goutte de sang soit versée. Rejoignez maintenant vos compagnons et recommandez-leur le calme et l'ordre. Un seul acte de violence suffirait pour tout perdre. Le bonheur ou le malheur de la patrie est entre vos mains, compagnons; pour l'amour de la liberté, ne l'oubliez pas (1)!

Les doyens lui donnèrent l'assurance que tout serait tranquille jusqu'au surlendemain, et le saluèrent par de joyeuses acclamations, jusqu'à ce qu'il eût franchi la porte de sa demeure; alors chacun d'eux s'en alla trouver les gens de son métier et leur fit part des promesses et des conseils d'Artevelde, en leur recommandant expressément de se tenir en paix et en repos jusqu'au jour de l'assemblée générale, à la *Byloke.*

Les gens des métiers reçurent ces nouvelles avec de grandes démonstrations de joie, et s'en entretinrent avec animation; il se fit bien alors dans les groupes un mouvement tumultueux, parce que chacun cherchait ses amis pour leur parler de la grande affaire, mais pas un seul cri ne s'éleva du sein de la foule; et peu de temps après, on vit les gens des métiers, sur le conseil des doyens, s'en aller tout joyeux par les rues et regagner paisiblement leurs quartiers.

Un quart d'heure après, il n'y avait plus sur la place de la Calandre que quelques bourgeois qui s'étaient arrêtés à causer devant la porte de la taverne du *Renard,* et contemplaient attentivement la demeure d'Artevelde. Ils virent successivement entrer dans la maison du Sage Homme, du

(1) Voir sur cette réunion du peuple devant la demeure du Sage Homme, *Froissart*, éd. Buchon, tome III, p. 453.

côté de la rue de la Crapaudière, plusieurs personnes notables de la ville, bourgeois, échevins et nobles, et ils se demandèrent ce que cela pouvait signifier. Mais bientôt la curiosité cessa d'être excitée, et comme ils ne voyaient plus venir personne, ils s'en allèrent chacun de son côté.

La place de la Calandre resta déserte et silencieuse, comme si rien ne s'y fût passé.

II

C'était le jour fixé pour la réunion à la Byloke. Une heure avant le temps convenu, on voyait déjà, de tous les quartiers de la ville, les *poorters* ou bourgeois de Gand se diriger en foule du côté de la Lys pour suivre le chemin qui longeait cette rivière et devait les conduire au lieu de l'assemblée. Pour se faire une idée de l'énorme affluence de peuple, il fallait se placer à l'une des portes par lesquelles les habitants d'*outre-cuve* (1) entraient en ville par groupes nombreux. C'est ainsi qu'une demi-heure ne suffit pas à la porte de la Tour-Rouge pour engloutir la foule qui quittait la ville Saint-Bavon pour se rendre à la Byloke. Il en était de même à la *Walpoort* par laquelle descendait une partie des habitants du quartier Saint-Pierre, tandis que l'autre partie traversait la porte de la Cuve.

Tous les habitants de Gand et jusqu'à ceux des seigneuries d'*outre-cuve* étaient obligés de passer par la ville

(1) La banlieue.

proprement dite, parce qu'il n'y avait, à cette époque, qu'un seul pont pour arriver du côté de la Lys de Byloke et de la Lys-au-Bois. Tous devaient nécessairement passer par la porte de la Cuve et par le pont du Jugement.

Ce fut à cette heure que messire Jean van Steenbeke, échevin de la *Keure*, quitta son *steen* de la rue du Haut-Escaut. Il poursuivit sa route jusqu'au pont des Dominicains, où il rencontra un échevin du ban des *Parchons* (1).

— Salut à maître Zoetaerde, dit-il en prenant le même pas que son collègue, — et vous aussi, vous allez voir ce qu'on veut faire là-bas.

— Eh ! oui, messire van Steenbeke, répondit l'autre. Dieu seul sait ce qu'il en sera, mais je suis d'avis qu'il en pourrait sortir un grand bien pour la commune ; et, en tout cas, toujours faut-il entendre et voir avant de juger.

— Ah ! vous croyez, vous, qu'on peut sauver la commune par des troubles et des agitations populaires ?

— Je pourrais vous demander avec plus de raison pourquoi vous parlez de troubles quand il n'y en a ni apparence ni idée. Voyez donc tout ce peuple : il s'en va joyeux et souriant, sans armes, sans arrière-pensée ; il y en a même qui emmènent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Je me suis même déjà demandé avec étonnement si nous n'allions pas tous voir le pèlerinage de saint Liévin.

— Tout cela ne dit rien, maître Zoetaerde, le peuple se revêt assez souvent d'une peau de mouton ; mais il y a un lion dessous, et quand ce lion rejette sa peau d'emprunt, il mord amis et ennemis, et va jusqu'à déchirer ses propres entrailles.

— Votre comparaison est vraiment charmante, messire van Steenbeke, dit Zoetaerde en riant ; le peuple serait bien

(1) Magistrats chargés de rendre la justice.

malheureux s'il était condamné à porter toujours la peau de mouton ; on ne laisserait pas le temps à la laine d'y croître.

— Dites ce que vous voudrez, maître Zoetaerde, il n'en est pas moins fort imprudent de convoquer la multitude pour la consulter sur ses propres intérêts. Elle n'y entend absolument rien, et ne connaît qu'une langue, la violence.

— Je crois que vous vous trompez cette fois-ci. Le Sage Homme y avisera.

— Je comprends : il va, contre le vœu de son souverain légitime, proposer l'alliance avec l'Angleterre. Et vous croyez que le roi de France souffrira cela ?

— Eh bien, si cela ne lui convient pas, il n'a qu'à en prendre son parti. Qu'il ne se mêle pas de nos affaires, il n'a rien à y voir. Chacun chez soi !

— Vous comptez sans votre hôte, maître Zoetaerde ; ici il est facile de parler étourdiment du roi et du comte de Flandre ; mais s'il arrivait qu'une armée française de soixante mille hommes envahît notre pays, que feriez-vous ?

— Eh ! qu'a-t-on fait à Courtrai, à la bataille des Eperons d'or? Ils étaient bien plus nombreux encore. Ce n'est pas que je sois partisan de la guerre, loin de là. Quand ma besogne est finie, j'aime à causer sous la cheminée, devant un bon feu ; mais peu importe ! Je suis dans la soixantaine, messire van Steenbeke, dans la soixantaine, depuis la Saint-Liévin, et cependant je reprendrais encore mon *goedendag* (1) pour marcher avec mes jeunes compagnons au-devant de l'ennemi.

Messire van Steenbeke sourit d'un air demi railleur et dit :

(1) Le *goedendag* était une arme particulière aux Flamands ; c'était une sorte de lance terminée par une pointe de fer, et son nom (littéralement *bonjour*) lui venait du terrible salut qu'elle adressait à l'ennemi. F. De Vigne, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, a donné la première description fidèle de cette arme sous ses différentes formes.

— Tout cela aiderait peu. La France est assez forte aujourd'hui pour écraser la Flandre d'un seul coup.

— C'est possible, répondit Zoetaerde avec dépit, et c'est ce qu'il faudrait voir. Mais, dites-moi donc, messire van Steenbeke, que répondriez-vous si l'on venait vous dire : — Vous allez cesser de vivre! et que vous fussiez bien convaincu vous-même que vous ne pouvez échapper à la mort; si, dans de telles conditions, on vous laissait le choix de mourir de faim au milieu d'affreuses convulsions, ou de tomber les armes à la main sur un champ de bataille, que choisiriez-vous?

Cette question déconcerta visiblement messire van Steenbeke; il ne savait sans doute qu'y répondre, car il saisit l'occasion de se séparer de son compagnon, au moment où ils arrivaient à la porte de la Cuve, et où il fallait se laisser entraîner par le flot populaire qui s'engouffrait dans cet étroit passage.

Quand ils eurent dépassé le pont du Jugement, messire van Steenbeke reprit, comme s'il savait oublié la question qui venait de lui être adressée :

— Qui vous dit que maître Jacques van Artevelde, que vous nommez le Sage Homme, Dieu sait pourquoi, n'agit pas par ambition et ne soulève pas le peuple contre son souverain légitime, pour s'emparer lui-même de l'autorité pour quelque temps? Je dis : pour quelque temps; car le peuple a coutume de briser ses idoles dès qu'il les a hissées aussi haut que son bras peut atteindre.

— Il y a une navrante vérité dans ce que vous dites là, messire van Steenbeke, mais de deux maux choisissons le moindre! Sauvons d'abord la Flandre de la famine, ensuite nous réfléchirons et nous aviserons. Vous pourriez me prédire que nonseulement un homme, — une idole du peuple comme vous dites, — y perdra la vie; mais même que trente mille hommes disparaîtront de ce monde à la suite de notre

tentative. Eh bien, périssent trente mille hommes plutôt que de voir tout le peuple flamand descendre dans la tombe par la famine, ou, épuisé et le sang vicié, s'étioler et languir comme une nation à jamais abâtardie!

— Ah! vous croyez qu'il va vous parler de moyens propres à chasser la famine? Oh que non! il va se déchainer et vous surexciter contre notre souverain; il va parler bien haut de liberté, car la liberté, c'est le miel avec lequel on prend dans ses filets le pauvre peuple, comme un essaim de mouches étourdies.

— Nous allons l'entendre. Quant à moi, j'ai assez d'expérience du monde pour savoir que la liberté est sans doute une belle chose pour les gens qui ont mangé; mais aujourd'hui, c'est du travail et du commerce qu'il nous faut. Là où le peuple trouve, à la sueur de son front, une existence aisée, la liberté ne se fait pas attendre. Si le Sage Homme ne voulait nous payer que de mots, moi, Pierre Zoetaerde, maître orfévre et échevin des Parchons de la ville de Gand, je pourrais bien aussi m'aller placer sous le tilleul et faire voir que la liberté à elle seule ne suffit pas à remplir le ventre..... Mais voyez donc comme la Byloke est encombrée; il n'y a pas moyen d'y pénétrer. Venez par ici, on nous livrera bien passage.

La Byloke dans laquelle Artevelde avait convoqué l'assemblée du peuple était une vaste plaine quadrangulaire toute close de murs (1). Du côté de l'est s'élevait l'abbaye de la Byloke avec sa belle et gracieuse chapelle; tout auprès se trouvait l'hôpital des frères et des sœurs de la vie commune où étaient soignés une partie des malades de la ville.

Au centre de la plaine se trouvait un haut tilleul au pied duquel il y avait une sorte de tertre bordé de planches.

(1) De là sans doute lui venait son nom (*beluik*, local).

Un curieux spectacle se déroulait sur ce vaste emplacement; il était tellement couvert de monde que ce n'est qu'à grand'-peine qu'on eût pu apercevoir çà et là le sol au milieu de cette fourmillante cohue. Cependant on ne remarquait pas de désordre dans la foule; chacun semblait avoir cherché son égal; car jusqu'au costume même on pouvait s'apercevoir qu'une certaine règle avait guidé le peuple dans l'occupation des divers points de la Byloke. Tout près de l'abbaye se trouvait un groupe nombreux de bourgeois vêtus de longs pourpoints de velours ou de fin drap gantois, où dominait le noir et le bleu foncé. Ils portaient de plus autour des reins une ceinture avec une poche en cuir de Cordoue et une sorte de coutelas. Quelques-uns portaient aussi des manteaux tout ouverts d'un côté. Là se tenait le Sage Homme entouré de la plus grande partie des échevins de Gand, de marchands et de bourgeois notables. Ils étaient occupes à s'entretenir avec le plus grand calme en attendant que l'heure sonnât. Plus loin, à l'angle de l'hôpital et le long d'une partie de la muraille du sud, étaient rangées les corporations qui relevaient de la tisseranderie; près de l'enceinte du cloître de Sainte-Agnès s'étendaient les Foulons, et le reste de la plaine était occupé par les compagnons des cinquante-deux petits métiers.

Ils ne s'étaient néanmoins pas si bien divisés par rang d'importance que les limites entre les gens des diverses corporations et entre celles-ci et les bourgeois notables fussent bien visiblement dessinées; au contraire, il y avait une continuelle fluctuation qui semblait faire de toute la foule une masse uniforme, bien que chaque métier eût choisi son point de ralliement à un endroit déterminé et reconnaissable. Personne n'avait conseillé ni ordonné ces dispositions, mais les gens des métiers étaient tellement habitués à se réunir partout avec les compagnons de leur corporation, que même,

quand ils jouissaient d'une pleine liberté, ils ne pouvaient s'empêcher de le faire.

Un certain nombre de femmes et d'enfants, attirés par la curiosité, s'étaient aussi enhardis à assister à cette réunion. Ils étaient assis ou debout près des contreforts saillants du mur dont le faite était entièrement couvert de jeunes garçons de différents âges.

A voir ce peuple joyeux et animé, on ne se fût pas aperçu qu'il régnait un froid piquant; seulement les épais vêtements d'hiver et le tilleul veuf de son feuillage disaient assez qu'on était dans la dure saison.

Le costume de tous ceux qui devaient gagner leur vie par le travail de leurs mains était à peu près uniforme. Un court justaucorps bien fermé leur venait à peine jusqu'au-dessus du genou; leur ceinture était de rude cuir tanné, sans bourse, mais beaucoup portaient le coutelas, et un plus grand nombre encore des outils de leur métier, des truelles, des marteaux, des haches et des crochets. Ils portaient, comme tous les autres bourgeois, un chaperon ou cape de drap sur la tête et des hauts de chausses en drap qui leur montaient des souliers jusqu'aux reins. Les gens d'Ackerghem, de Boerhem et d'autres paroisses d'*Outre-Cuve* pouvaient le plus souvent se reconnaître aux carreaux noirs et blancs qui étaient tissés dans leurs bas jusqu'à mi-jambe. Le vert, le rouge et le brun, tous très-hauts de ton, étaient les couleurs qu'on remarquait le plus dans le vêtement des hommes.

Les femmes des gens des métiers, — il n'y en avait pas d'autres à la Byloke, — portaient une longue robe de drap pourpre ou bleu qui leur descendait jusqu'aux talons, un tablier de *canewat* ou étoffe grossière, et un capuchon de toile de lin bien blanche, reployé au-dessus et autour de la tête de mille façons diverses.

Trois heures tintèrent à la tour de l'abbaye. Artevelde allait

s'approcher du tilleul pour gravir le tertre et parler au peuple, lorsque tout à coup une grande ondulation se produisit dans la foule à l'entrée de la Byloke où se fit entendre un murmure confus de voix. C'était le chef-doyen des métiers, Gérard Denis, qui, en compagnie de son fils Liévin, arrivait sur la plaine et était salué par les joyeuses acclamations des ouvriers. Que ce bourgeois qui avait été banni pour la hardiesse de son langage, osât revenir dans sa ville natale et se montrer à la Byloke sous les yeux mêmes des échevins de Gand, c'était déjà pour eux un signe de puissance populaire et un présage de délivrance. Bien que Gérard Denis ne fût guère aimé auparavant et qu'il se fût même attiré, par son blessant orgueil, la haine d'un grand nombre, les circonstances lui donnaient une certaine importance aux yeux de la multitude qui l'acclamait triomphalement sur son passage.

Un observateur aurait pu facilement lire sur sa physionomie ce qu'il y avait de passions ardentes dans le cœur de Gérard Denis. Son front était haut mais étroit, quoique assez large pour accuser, sinon la grandeur et l'élévation de la pensée, du moins l'habileté en matière de calcul et d'intrigues; ses petits yeux noirs presque toujours à demi fermés pour voiler un regard de chat, ardent et louche, scintillaient d'égoïsme et de duplicité, tandis que ses lèvres minces, tirées en arrière par un perpétuel grimacement ou une sorte de sourire amer, laissaient deviner des instincts de haine et une orgueilleuse présomption. Il était d'ailleurs de taille moyenne, avait l'allure hautaine, et était plein d'affectation dans ses paroles et dans ses gestes.

Au lieu de se diriger vers l'endroit où se trouvait Artevelde avec les bourgeois les plus notables, Gérard Denis s'enfonça dans les rangs des compagnons des métiers, serrant cordialement la main à tous, et adressant à chacun en particulier un mot agréable. Ceux qui le connaissaient et

n'avaient pas oublié sa roideur d'autrefois, étaient stupéfaits de voir le chef-doyen si affable. Il y en eut même qui s'entredisaient ironiquement que l'exil lui avait fait du bien.

Quand il arriva auprès des tisserands, de nouvelles et bruyantes acclamations retentirent. De toutes parts on saluait le doyen à grands cris et on répondait avec effusion à ses poignées de main. Gérard Denis, après avoir recueilli avec un certain orgueil ces marques de la sympathie populaire, se dirigea vers Artevelde, comme pour lui dire : — Vous pouvez commencer!

Le salut d'Artevelde fut amical, mais bref; il avait déjà dans la matinée parlé au chef-doyen. Il se contenta de lui adresser quelques mots en souriant et se dirigea immédiatement vers le tilleul.

Lorsque le peuple gantois vit au haut du tertre Artevelde qui semblait mesurer la plaine de son regard imposant, un long cri de : — Vive le Sage Homme, monta vers le ciel, et il fallut longtemps pour que l'effervescence de la foule se calmât.

Celui qui, en ce moment, eût observé le visage de Gérard Denis y aurait remarqué un sourire plein de fiel et d'envie. Le chef-doyen luttait dans son for-intérieur contre la haine et la jalousie, et pour dissimuler ce combat, il souriait; il croyait sourire du moins, tandis qu'une expression d'amertume contractait seule ses traits.

Dès qu'un silence complet régna sur la plaine, Artevelde éleva sa voix pénétrante et forte, et dit au peuple, en accompagnant ses paroles de gestes de nature à faire une profonde impression sur son auditoire :

« Compagnons et amis,

» Beaucoup d'entre vous pensent que nous ne sommes réunis ici que pour chercher des remèdes contre la disette

qui menace d'ôter à notre infortunée patrie ce qui lui reste de force. Sans nul doute, c'est bien là le premier but que nous ayons à atteindre; mais je vous en conjure, amis, prenez une idée plus haute de l'œuvre; de géant que nous allons entreprendre, il ne faut pas seulement que la Flandre ait du travail, elle doit avoir aussi force et liberté pour pouvoir défendre son travail et ses droits contre tout arbitraire.

» Pour vous faire comprendre la force des mesures que je vais proposer dans le dessein de rendre à la Flandre, la grandeur et la gloire d'autrefois, il est nécessaire que j'examine avec vous les causes de son abaissement d'aujourd'hui. Compagnons, prêtez-moi toute votre attention! »

Un profond silence régnait dans l'innombrable foule; tous les yeux se fixèrent imperturbablement sur l'orateur; la puissante ampleur et l'harmonieuse souplesse de sa voix avaient déjà exercé une sorte d'influence magique sur les auditeurs.

Artevelde poursuivit :

« Nos pères possédaient de grandes et nombreuses libertés; ils les avaient payées de leur sang et de leur or, ou les avaient obtenues de généreux princes, en récompense de leur fidélité et de leur dévouement. L'industrie nationale est fille de la liberté; c'est un enfant qui meurt dès que sa mère l'abandonne. Ainsi, si toute industrie en Flandre languit et dépérit; si des milliers de Flamands périssent de l'affreuse mort de la faim, ce n'est pas, selon moi, parce que nous manquons de laine anglaise, mais c'est parce que, en Flandre, la liberté a délaissé son enfant, parce que le peuple n'a plus la force de protéger et de défendre son travail.

» Souvenez-vous de ce qui était autrefois : chaque commune flamande avait son droit écrit où se trouvaient nettement et loyalement définis ses devoirs envers le prince et les devoirs du prince envers les bourgeois. Comte et peuple, chacun prenait, sous le ciel bleu, Dieu à témoin que ce droit ne

serait jamais violé (1). Mais aujourd'hui voilà que le droit des communes est devenu un mensonge, tandis que le droit du prince dans les mains des rois de France s'est renforcé de toutes les libertés qu'on nous a arrachées.

» Comment se fait-il que nous, les descendants de ceux qui ont été les premiers apôtres de la liberté en Occident, nous nous soyons laissé river si lâchement de si lourdes chaînes? Le sang flamand se serait-il abâtardi dans nos veines? Serions-nous un peuple déchu et devenu indigne de la liberté? Non, non, mes amis, les fils de la vieille Flandre ne sont pas des bâtards; ils sont victimes d'une infernale conspiration que je veux dévoiler à vos yeux; — mais aujourd'hui, — je l'espère, frères, — aujourd'hui ils vont se lever, ils vont briser leurs fers, saluer le lion gantois comme l'emblème de la délivrance, et par ce seul mot : *Nous voulons!* ils feront tomber en poudre l'échafaudage sous lequel la tyrannie croit avoir enseveli nos libertés... »

Artevelde avait dit ces derniers mots avec une émotion visible; aussi fut-il interrompu tout à coup par une explosion de cris : Flandre au lion! Travail et liberté! qui, de tous les points de la Byloke, montèrent, tonnants, vers le ciel.

Bientôt le silence se rétablit, et Artevelde reprit la parole en ces termes :

« Qui nous a ravi nos libertés et par quels moyens a-t-on étouffé en nous la jalouse vigilance avec laquelle nous les gardions? Ah! c'est une trahison séculaire, une lâche intrigue de trois cents ans! La cour de France avait vu d'abord avec effroi les communes flamandes s'élever et grandir, parce qu'elle craignait que nous n'eussions com-

(1) Ces constitutions flamandes se nommaient *keures* ou *joyeuses entrées*, parce que, lors de leur entrée dans chaque ville importante, les souverains devaient en jurer l'observance en même temps que les magistrats de la commune.

muniqué aux autres peuples la soif de la liberté (1); plus tard elle eut en outre à envier notre richesse et notre prospérité. Elle a cru longtemps que la force du nombre pouvait nous écraser; mais elle a appris à ses dépens ce que peut un citoyen qui défend sa patrie, ses biens et sa liberté. Aussi longtemps que nos princes nous connurent, nous appartinrent, comme nous leur appartenions; aussi longtemps que les comtes flamands demeurèrent à l'abri de l'influence étrangère, la Flandre fut invincible; rien ne put nous arrêter sur cette route de la prospérité et du libre développement que nous nous étions ouverte. Mais quand la force et le courage font défaut à la tyrannie, elle a recours à la trahison et à la félonie. Ainsi en fut-il avec nous. Les rois de France, par un calcul infernal, n'épargnant ni corruption ni violence, ont fait venir à Paris les enfants de nos comtes; ils les ont élevés au gré de leur ambition, dans l'ignorance de la langue et des mœurs de la Flandre; ils ont abâtardi le sang flamand dans leurs veines et en ont fait des courtisans français, prêts à travailler à la grandeur de la France, fût-ce au prix du bonheur de ces sujets dont Dieu leur avait confié la défense (2). Ah! que c'était chose aisée de nous extorquer nos libertés, dès qu'on le faisait au nom de princes que nous respections, en mémoire de leurs aïeux!... Mais tout cela était encore trop lent; les blessures des communes se cicatrisaient vite parce qu'il y avait une vitalité énergique dans ce corps. Prince et peuple étaient encore unis, sinon par un sentiment d'affec-

(1) « Les gentilshommes français regardaient la guerre avec les communes de Flandre comme soutenue pour une cause qui leur était personnelle: ils savaient que dans chaque ville de France les bourgeois soupiraient après cette liberté dont ils voyaient les Flamands en possession. » *Sismonde de Sismondi*, Hist. des Français, année 1326.

(2) Ce système d'abâtardissement des princes flamands commence en 1205. Nous reviendrons plus loin et à plusieurs reprises sur ce point de notre histoire.

tion réciproque, du moins par de communs intérêts. Il fallait briser ce lien : on sema la discorde et l'émeute ; on aida tour à tour le peuple à l'encontre du comte et le comte à l'encontre du peuple : la haine naquit, et avec elle la division et l'épuisement.

» C'est alors que, sous le manteau de l'amitié, les rois de France attirèrent nos comtes à Paris et les y firent traîtreusement arrêter, pour les contraindre à sceller de leur sceau notre honte et notre esclavage. Savez-vous, frères, où serait le tombeau de notre liberté, si elle pouvait mourir? A Paris, dans les cachots du Louvre! C'est là que le comte Ferrand a signé la cession de la Flandre Wallonne; c'est là que le comte Gui a sanctionné la honteuse paix de Melun ; c'est là que le comte Robert de Béthune a souscrit à l'infâme traité d'Iniquité ; c'est là qu'aujourd'hui notre comte Louis a reconnu la suzeraineté immédiate de la France sur la Flandre ; c'est là qu'il a livré de nouveau à la France les villes de Lille. Douai et Orchies ; c'est là, en un mot, qu'il a juré l'anéantissement de nos franchises (1) !

» Depuis ce dernier attentat, on n'a pas seulement foulé aux pieds tous nos priviléges, on nous a aussi ôté l'énergie nécessaire pour faire jamais quelque effort afin de reconquérir l'héritage de nos pères. A la bataille des Eperons d'or (2), la France avait découvert ce qui faisait notre force : la bourgeoisie flamande y avait écrasé la chevalerie française ! Aussi

(1) « Tout ce que Ferrand de Portugal, Guy de Dampierre, Robert de Béthune et Louis de Nevers avaient autrefois accordé aux rois de France, qui les retenaient également prisonniers, le jeune comte Louis le ratifia. Il se vit en outre forcé de s'engager par serment à remettre les rênes du gouvernement de la Flandre à des commissaires royaux, toutes les fois et aussi longtemps qu'il plairait à Sa Majesté le roi.

Il fut condamné par le roi à annuler peu à peu les libertés et franchises, sauvegarde du pays. » *Lenz*, p. 265.

(2) Cette bataille eut lieu en 1302. Voir tous les historiens.

fallait-il désarmer les communes, non par la violence, mais par la ruse. Il en fut ainsi; nous fûmes jetés sans défense aux pieds des rois de France; ils purent faire de nous ce qu'ils voulaient, et ils recueillirent ainsi le fruit de cent quarante ans de séductions exercées sur nos comtes et d'infâmes trahisons.

» Il nous fallut bientôt reconnaître que même ces libertés apparentes qu'on nous avait laissées n'étaient plus que des mensonges pour nos maîtres. Le roi Edouard d'Angleterre commença de contester à Philippe de Valois ses droits à l'héritage de la couronne de France; nous n'avions rien à voir dans cette querelle, et néanmoins le roi de France força notre comte à faire arrêter en Flandre, contre toute loi et tout droit, les marchands anglais pour les jeter dans les prisons de France. Hélas! la Flandre a été l'innocente victime de cet acte de violence; le roi Edouard, par représailles, a interdit l'exportation de la laine anglaise pour la Flandre; il a fait occuper nos côtes par des vaisseaux armés; il a fermé son pays à nos draps, transporté l'entrepôt des laines en Hollande et excité les peuples voisins à nous ravir notre industrie, si c'est possible (1). Il y a un an que ce coup nous a frappés, et, vous le voyez, la plus affreuse famine règne par toute la Flandre!

» Qu'a fait notre comte qui, par sa faute, avait attiré tous ces maux sur la Flandre? Sur le conseil de la France, il convoqua une assemblée des communes à Bruges; en apparence, on devait y rechercher les moyens de faire revivre l'industrie flamande. Trahison! On s'efforça d'y circonvenir nos délégués pour obtenir de plus larges concessions en faveur de la France. Un seul citoyen, — ah! c'était un bour-

(1) « Louis Ier de Flandre, à la suggestion de Philippe, fit arrêter en un jour tous les Anglais qui se trouvaient en Flandre. » *Sismondi*. an. 1335.

geois de Gand! — osa y élever la voix pour démontrer qu'il fallait rétablir les bonnes relations entre la Flandre et l'Angleterre. Celui qui disait cela, c'était un chevalier de renom qui, durant quarante ans, avait loyalement servi ses princes, et qui même avait été l'ami intime du comte Robert de Béthune. Tout cela ne put le mettre à l'abri de la trahison et de l'injustice; un ordre du roi de France jeta le maréchal de Flandre, le vieux Seghers le Courtraisien, dans un cachot du château de Rupelmonde (1). Vous savez ce que Gand a fait pour obtenir la liberté de son noble citoyen. Le comte repoussa longtemps les supplications de nos députés, et enfin, quand il fut touché par nos prières et peut-être aussi par le sentiment de son injustice, il nous dit, comme s'il eût fait une généreuse réponse : — Allez à Paris et demandez au roi qu'il y consente?

» Lâcheté! abjection! Une commune flamande doit aller plaider à Paris pour le droit d'un de ses bourgeois! S'agenouiller devant l'étranger, le supplier de faire justice comme si c'était une faveur (2)! Voilà à quelle profondeur nous sommes tombés, amis et compagnons; eh bien! nous sortirons glorieusement aujourd'hui de cet abîme d'humiliation, si le sang de nos aïeux coule encore dans nos veines et si nous osons nous rappeler ce que nous sommes : des Flamands et des Gantois (3)! »

A ces mots, un tonnerre d'acclamations éclata dans les airs. Au milieu de cette explosion tumultueuse et enthou-

(1) La réunion dont nous parlons ici eut lieu à Bruges, le 6 juillet 1337. Sur la captivité de Seghers, voir *Gens*, Histoire du comté de Flandre, p. 108 et suiv.

(2) Voir les *Comptes de la ville de Gand*, an. 1337-1338.

(3) « Artevelde était l'homme le plus éloquent et le premier orateur de son temps; soit qu'il parlât au peuple ou lût un discours dans une réunion de personnages illustres, il étonnait, surprenait et séduisait ses auditeurs. » *Dierick*, Appendice aux Mémoires sur la ville de Gand. — Gand, 1816.

siaste, il était impossible de comprendre distinctement les clameurs de la foule. Seulement on entendait çà et là le cri : Flandre au lion! Travail et liberté! dominer tous les autres.

Sur ces entrefaites, Gérard Denis disait, avec un sourire présomptueux, à ceux qui l'entouraient :

— Voilà de belles paroles, mais ce ne sont que des paroles. Si c'est par là qu'il faut sauver la Flandre, il n'en sortira pas grand'chose.

Peu de personnes avaient entendu cette raillerie du chef-doyen, parce que chacun reportait déjà toute son attention sur ce qu'allait dire Artevelde, qui reprit ainsi :

« Compagnons, je vous ai parlé longuement des causes de notre abaissement. J'avais une raison particulière d'en agir ainsi. Il y a à Gand beaucoup, oui beaucoup de bourgeois qui croient que nous n'avons pas le droit d'agir contrairement aux traités scellés du sceau de nos comtes... »

— Ce sont des Léliards! Nous les mettrons à mort! s'écria une voix sauvage.

Cette clameur féroce fit visiblement une pénible impression sur Artevelde, car il pencha la tête sur sa poitrine, comme s'il eût été accablé par une grande tristesse. Mais tout à coup il promena de nouveau son regard calme sur la plaine et poursuivit :

« De quelque part que vienne cette opinion, je la respecte. On nous rappelle notre devoir. Mais est-ce nous, bourgeois, qui avons oublié notre serment pour violer le droit du prince? D'où vient donc que nous, nous avons perdu tous nos droits? Non, non! chaque fois qu'un traité a été signé dans les cachots du Louvre, ce furent nos comtes et non pas nous qui méconnurent le solennel serment! Hélas! je n'accuse pas nos malheureux princes ; d'abord abâtardis dans leur sang, puis domptés par la violence, ils étaient,

autant que nous, les victimes de la force brutale et de la trahison.

» On parle d'obligations que nos comtes auraient acceptées en notre nom. Mais ces obligations ne sont d'aucune valeur; elles ont été arrachées par la violence à des prisonniers; leur existence atteste l'odieuse ambition de la France et non un devoir qui nous lie. Vous qui contestez notre droit, admettez-vous donc qu'un peuple libre et viril doive se laisser condamner à l'éternel servage, par respect pour des traités qui ont été conclus entre le geôlier et le bourreau? Admettez donc aussi qu'un assassin qui met le couteau sur la gorge d'un voyageur et lui fait donner son argent, a un droit légitime à la possession de cet argent! Et si cela ne suffisait pas pour donner aux plus méticuleux la conviction de notre droit, j'ajouterai qu'il y a une loi à laquelle ne peuvent échapper ni princes ni peuples, une puissance si grande que les païens grecs en avaient fait une divinité qui dominait toutes les autres : c'est la nécessité. Et cette nécessité, c'est de sauver la Flandre avant que la famine en ait fait un désert!......

» J'ai établi notre droit, compagnons; je vais maintenant vous parler des moyens de le faire valoir. Sans doute, vous vous étonnerez de leur simplicité; mais j'espère qu'en même temps vous en comprendrez la merveilleuse puissance. Voici donc comment j'entends que la Flandre aura travail et liberté.

» Avant notre abaissement, toute la puissance des communes consistait dans notre admirable organisation militaire; on savait en Flandre qu'il ne suffit pas d'un cœur pour aimer la liberté, mais qu'il faut aussi une arme pour la défendre. Eh bien, compagnons, demain matin, que chaque bourgeois de Gand apporte en plein soleil son *goedendag*, son arbalète ou son épée; qu'il renouvelle connaissance

avec ces vieux amis de nos pères, et qu'il les mette en bon état. La commune fournira à ses frais une arme aux citoyens pauvres. Chaque quartier sera, comme autrefois, organisé par centaines et dizaines, sous des centeniers et dizainiers; à la tête de toutes les forces de la commune de Gand, on placera quatre chefs et un chef suprême ou capitaine général que choisira le peuple (1). Nous aurons de cette façon retrouvé en une fois la puissance sur laquelle s'appuyaient nos pères. Au premier appel, nous nous lèverons comme un mur de fer entre la tyrannie et nos libertés; on ne signera plus notre esclavage dans les cachots du Louvre; non, non, ce n'est que sur nos cadavres et dans le sang du dernier Flamand que la liberté pourrait succomber... si elle n'était pas l'oiseau-phénix qui chaque fois sort de son tombeau avec des forces nouvelles!

» Comme premier acte de la commune libre de Gand, nous déclarons solennellement, sous le ciel de Dieu, que nous renions tous les traités arrachés au Louvre à nos comtes, comme étant des fruits de félonie et de parjure; de Gand, nous faisons retentir par toute la Flandre le cri de liberté et de délivrance, et je vous le dis, parce que je le sais bien, de tous les points du pays le cri: Flandre au lion! Travail et liberté! nous répondra comme le signal du réveil. Bruges et Ypres sont prêtes; elles n'attendent que notre appel fraternel.

» Ah! compagnons, quand la Flandre pourra lancer ainsi soixante mille hommes sur ses frontières, on y regardera à deux fois avant d'oser montrer une muselière au fier lion!

» Dès que nous serons devenus forts, il nous appartiendra

(1) « Artevelde leur fit comprendre que le peuple, menacé dans ses droits et courbé sous le joug de l'étranger, devait prendre des mesures pour la défense de ses libertés, et nommer des capitaines de paroisse pour rétablir l'organisation militaire tombée en désuétude. » *J. de Winter*, p. 33.

de mettre en avant nos exigences, et de les faire valoir contre tous ceux qui ont méconnu nos droits. Non-seulement il faut qu'on nous rende toutes nos libertés, mais encore il faut que la Flandre wallonne revienne à la patrie commune ; oui, compagnons, avec l'aide de Dieu, nous délivrerons Lille, Douai et Orchies du joug de l'étranger. Voilà pour la liberté et la puissance ; voici maintenant pour le travail et le commerce...

» Les rois de France et d'Angleterre se préparent à se faire une guerre sanglante et acharnée ; l'épée de la Flandre pèsera lourdement dans la balance. Même désarmé et affamé, le peuple flamand inspire encore de l'effroi ; vous savez quels efforts inouis les deux princes ont faits pour conserver ou gagner notre alliance. Eh bien, nous proclamerons que la Flandre est un territoire libre et neutre, dont les habitants ne se déclarent ni pour ni contre la France, ni pour ni contre l'Angleterre.

» Nul de nous n'ignore que le comte de Gueldre, au nom du roi Edouard, a déclaré vingt fois que la prohibition qui frappe la laine serait levée sur-le-champ, si les Flamands voulaient s'engager à ne pas combattre dans les rangs français contre l'Angleterre. Si pareille proposition a été faite à la Flandre endormie, combien ne se hâtera-t-on pas d'accepter la même offre de la Flandre réveillée ! Il y aura du travail et du commerce en abondance ; car, tandis que les autres peuples iront s'épuisant dans une longue guerre, nous travaillerons en paix et en sûreté au développement de notre industrie (1). Ainsi, si nous voulons la puissance et la prospérité, il nous

(1) Avec la haute raison qui le distinguait, sa perspicacité dans les prévisions de l'avenir, et la profonde intelligence des vrais intérêts de son pays, il comprit que la prospérité de la Flandre dépendait de sa neutralité, de son attitude passive au milieu de la guerre qui menaçait l'Europe. » *E. Van Hoorebeke*, cité par *Voisin, examen critique*, etc., p. 96.

faut faire respecter notre neutralité, avec courage et persévérance. Nous ne provoquons personne, nous n'attaquons personne; mais, quel que soit le peuple, quel que soit le prince étranger qui mette le pied sur notre libre sol, qu'il soit pour nous un ennemi, et qu'il éprouve ce que peut le lion de Flandre (1) !

» Voilà, compagnons, le conseil que vous m'avez demandé ; si quelqu'un de vous connait un meilleur moyen de sauver la Flandre, qu'il le dise ! »

A peine Artevelde fut-il descendu de dessous le tilleul, que le cri : Vive le Sage Homme ! Travail et liberté ! monta vers le ciel comme une immense acclamation. Ces joyeuses clameurs furent répétées à plusieurs reprises et se prolongeaient toujours, bien qu'un autre orateur fût sous le tilleul, et de la main réclamât le silence.

Cependant Artevelde était retourné à sa première place, et y recevait les félicitations des échevins et d'autres personnes notables. Ghelnoot van Lens se jeta à son cou en riant et pleurant à la fois. Liévin Denis avait saisi la main d'Artevelde, et, la tête penchée, frémissait d'enthousiasme et d'admiration.

L'orateur qui était monté sur le tertre, sous le tilleul, après Artevelde, était Gérard Denis. Il se passa un assez long temps avant qu'il se fit dans la foule assez de silence pour qu'il pût se faire entendre. A la fin, cependant, chacun porta les yeux vers le chef-doyen qui attendait avec quelque impatience. Il commença d'une voix nette et distincte, mais qui n'avait rien de cet accent qui remue les cœurs. Au contraire, la passion donnait à ses intonations quelque chose de dur, et il n'était

(1) « En la fin fust l'accord que Flamens se debvoient tenir tout quois en leur lieu, et garder le pays que nul n'y entrast. » *Chronique du* XIVe *siècle en patois Rouchy*. Recueil de Buchon, p. 668.



pas rare qu'elles dégénérassent en cris discordants. Il parla en ces termes :

« Compagnons, ce qu'on vient de vous dire peut être au fond très-beau ; mais, à mon sens, cela n'a qu'un défaut : sous l'apparence d'une grande énergie, il n'y a là que faiblesse et appréhension. La commune de Gand, le pays de Flandre, doivent avoir d'autres moyens de punir les oppresseurs des peuples. Que ferons-nous, par exemple, si notre comte veut revenir ? Nous remettrons-nous à caresser le tyran, et nous laisserons-nous derechef muscler par ruse ? Ramperons-nous de nouveau sous la main qui nous a flagellés ? Délivrons d'un coup la Flandre de ses oppresseurs. Qu'on déclare le comte déchu de la couronne ; nous choisirons ensuite un prince à notre gré. Et puis, il y a à Gand beaucoup de gens qui sont connus comme ennemis du peuple, et qui ont toujours conspiré avec le comte et la France. Il faut arracher cette ivraie ; ce sont là des serpents qui baveraient bientôt leur venin sur notre liberté. Le peuple a faim ; eh bien, qu'on confisque les biens des *Léliards*, et qu'on en distribue le produit au peuple souffrant; de cette façon du moins il pourra attendre que la laine qu'on nous promet arrive jusqu'à Gand... »

Ces paroles éveillèrent parmi quelques petits métiers, et parmi les foulons, des acclamations qui finirent par s'étendre jusqu'aux autres corporations.

Encouragé par ces marques d'assentiment, Gérard Denis éleva de nouveau la voix :

« Et je n'entends pas ici parler du magistrat de Gand qui s'est fait complice de nos tyrans pour bannir un bourgeois qui avait parlé avec une courageuse franchise. Je ne dis pas cela pour moi, car je suis fier d'avoir été victime de mon amour du peuple; mais nous laisserons-nous commander par des hommes qui ont si lâchement violé le droit de bour-

geoisie gantoise dans la personne de votre chef-doyen? Arrière tous ces couards ! Le peuple doit se choisir des échevins qui aient du courage et osent risquer, pour la commune, leur vie et leur fortune ! Vous allez rétablir l'ancienne organisation militaire? C'est bien. Mais si vous voulez que tout ne se réduise pas à un impuissant bavardage, choisissez un chef suprême qui soit digne de vous commander; un homme au cœur d'airain, au bras de fer, qui ose aller en avant sans hésiter. Ah ! si vous étiez assez imprudents pour remettre le pouvoir aux mains de ceux qui cachent la peur qui les domine sous le nom de prudence, vous succomberiez bientôt sous votre propre faiblesse. Non, non, le chef de la commune gantoise doit être un homme qui ne craigne pas, s'il le faut, de verser son propre sang et le sang des autres pour la liberté du peuple. C'est le conseil que je vous donne ! »

Le peuple se remit à applaudir énergiquement l'orateur qui descendait du tertre, non pas qu'il approuvât complétement ses paroles; mais Gérard avait parlé de liberté, et cela suffisait. D'ailleurs, la foule était tellement surexcitée, qu'elle eût peut-être accueilli aussi chaudement tout autre orateur. Il n'en faut pas moins reconnaître que, dans les petits métiers de Gand, il y avait beaucoup de gens qui, aigris par de longues souffrances, partageaient entièrement le désir de vengeance du chef-doyen.

La nuit commençait à tomber; il se produisait déjà parmi les gens des métiers un certain mouvement, comme si un grand nombre d'entre eux se préparaient à quitter la Byloke, pensant que tout était fini; mais tout à coup un grand silence se fit sur la plaine. Artevelde se trouvait de nouveau sous le tilleul; il reprit la parole en ces termes :

« Amis, écoutez-moi encore un instant; l'assemblée ne peut se séparer ainsi. J'ai entendu avec joie que maître Gérard Denis est d'accord avec moi, au fond, sur les moyens de

relever la liberté et l'industrie de la Flandre; mais, tout en rendant hommage à sa courageuse résolution et à son profond amour pour le peuple, je ne puis, selon mon sentiment et dans l'intérêt du pays, approuver tout ce qu'il vient de vous dire.

» Je reconnais, comme principe éternel et incontestable, que celui qui blesse violemment les droits d'autrui, ne mérite pas lui-même la liberté, et qu'il est même son plus grand ennemi. Loin de moi la pensée d'appliquer cette loi à mon courageux ami, maître Gérard Denis; mais j'ai entendu tout à l'heure sortir, — Dieu soit loué ! ce n'était que d'une seule bouche, — des paroles qui m'ont fait frémir d'anxiété ; il me semblait voir un glaive sanglant menacer la liberté ! Eh quoi ! le premier usage que nous ferions de nos forces reconquises, ce serait de recourir à l'oppression et au meurtre, comme moyen de substituer violemment nos idées à celles de nos concitoyens ? Si nos ennemis nous pouvaient conseiller, c'est assurément à de telles violences qu'ils nous exciteraient. Ils nous diraient : Versez mutuellement votre sang, épuisez-vous par la haine, l'intolérance et l'arbitraire, et quand, après de longues dissensions, après de fatales guerres civiles, vous vous affaisserez anéantis, nous viendrons poser le pied sur votre poitrine haletante et nous jetterons un regard ironique et railleur sur cette multitude insensée qui ne sait pas que l'union est le boulevard de la liberté. Mais en voilà assez sur cette idée erronée; je sais que la commune gantoise en jugera comme il convient à des bourgeois qui sont convaincus de leur force et de leur droit (1).

» On a demandé ce que nous ferions si notre prince légitime

(1) « Van Artevelde le premier sentait la nécessité d'appuyer son pouvoir naissant sur la justice et la raison. » *Edw. Le Glay*, Hist. des comtes de Flandre, t. II, p. 413.

revenait à Gand ? S'il revient comme comte de Flandre et non comme général français, s'il consent à défendre avec nous la libre neutralité de la patrie, eh bien, nous l'accueillerons avec joie et respect ; nous lui apprendrons à parler flamand ; nous en ferons un Flamand ; nous lui ferons offrir, par soixante mille sujets armés pour le servir, une couronne qui vaut bien la couronne de France pour celui qui la saurait porter avec courage. N'oubliez pas, compagnons, que le comte Louis a été emmené en France par violence et contre le gré de son père, et qu'on l'y a élevé pour qu'il n'apprît pas à nous connaître tels que nous sommes (1). N'oubliez pas non plus que le sang héroïque de nos anciens princes coule dans ses veines. S'il veut se détacher de la France et devenir comte de Flandre, pour la gloire et l'honneur de la Flandre, qu'il vienne !... »

Une voix s'éleva non loin d'Artevelde et lui cria :

— Mais si le comte revient à la tête d'une armée étrangère ?

« Alors nous enterrerons cette armée étrangère dans notre libre sol ! répondit Artevelde avec énergie. Alors encore nous demanderons à notre comte s'il veut être Flamand. Ne vous imaginez donc pas que les droits du prince doivent être nécessairement violés, pour que le droit de la commune se puisse maintenir. Respectés loyalement et sincèrement de part et d'autre, ces droits ne sont pas ennemis. Prenez aussi garde à ceci, compagnons : nous n'avons affaire qu'au roi de France seul ; notre malheureux comte a été placé

(1) « Louis, petit-fils de Robert de Béthune, fut élevé en France contre la volonté de son malheureux père, et par les ennemis de son pays ; son éducation n'eut d'autre but que de perpétuer son enfance, et de le mettre dans l'impossibilité d'acquérir les connaissances les plus indispensables pour lui : celle de la langue du pays qu'il devait gouverner, et les lois qu'il devait observer lui-même et faire respecter à ses sujets. » *Lenz*, p. 264.

entre l'étranger et nous, pour que nous fassions peser notre haine sur lui et que nous dissipions ainsi nos forces. Ne vous y laissez pas tromper! Portez plus loin vos regards pour découvrir qui agit secrètement derrière tout cela, et au profit de qui sont concertés tous ces attentats contre nous.

» Quelques-uns pensent que le magistrat de Gand doit être renouvelé. Pourquoi cette injure à vingt-six de nos plus puissants concitoyens, que vous bénissiez encore hier pour leur généreux dévouement dans ce temps d'affreuse disette? Pourquoi se montrer injustes vis-à-vis des descendants de ceux qui, les premiers en Flandre, ont uni la chevalerie avec la bourgeoisie et ont fait par là de notre pays l'admirable modèle des peuples libres et justes? Seriez-vous ingrats maintenant et oublieriez-vous que ceux-là même qu'on veut bannir comme indignes, se sont toujours trouvés à votre tête quand il s'est agi de combattre pour la liberté et les droits du peuple? Non, cela n'est pas possible.

» Les échevins des Parchons ont banni un *poorter* de Gand. Ils l'ont fait d'après les lois établies. Ces lois étaient injustes, mais les juges ne l'étaient pas. C'est à nous qu'il appartient de changer et d'améliorer ces lois arbitraires.

» Au surplus, j'ignore ce que chacun de nos échevins pense sur ce que nous allons entreprendre, mais je me porte garant du sincère amour de la plus grande partie de notre magistrature pour la liberté.

» Tout déploiement de force quand il est inutile devient nuisible; cela aigrit les esprits et prépare la ruine des meilleures causes. C'est pourquoi je m'oppose à toute violence... »

— Et les *Léliards*, ces lâches esclaves de la France! s'écria la même voix qui avait déjà interrompu l'orateur. Laisserons-nous passer l'occasion de faire justice de toutes leurs trahisons?

Artevelde ne parut pas fort ému de cette interpellation passionnée; il ne tourna même pas les yeux du côté d'où elle lui était venue, et y répondit avec un parfait sangfroid, comme si l'objection eût surgi de son propre esprit.

» Quant à ce qui concerne les *Lêliards*, je dis que la commune n'a aucun pouvoir ni aucun droit sur les opinions de ses membres; elle n'a le droit do punir que les actions seules quand elles portent atteinte à l'intérêt général. Il y a des lois; ne sont-elles pas assez sévères? on peut en augmenter la rigueur; et il appartiendra aux échevins des Parchons de faire justice des attentats contre le pays et la liberté, comme de tout autre crime.

» Comprenez-moi bien, mes amis, si vous suivez mon conseil, le vieux Gand donnera un exemple qui excitera l'admiration jusque dans les siècles les plus reculés. Nous allons briser toutes nos entraves, élever la liberté sur un autel inébranlable, chasser la famine et planter en terre cent mille *goedendags* bien ferrés, pour notre commune défense. D'autres peuples, moins accoutumés que nous à la liberté et au droit, répandent pour un tel résultat des torrents de sang et s'agitent comme des tigres déchaînés, jusqu'à ce que la liberté, sortant mutilée et souillée de la lutte, leur inspire à eux-mêmes du dégoût! Nous, au contraire, nous étouffons la servitude par ce seul mot : Nous voulons! Nous nous couchons esclaves opprimés, nous nous levons bourgeois affranchis; — et pour accomplir cet effort de géant, il ne sera pas porté un seul coup, proféré une seule injure! C'est ainsi que la délivrance doit être annoncée sur la terre natale de la liberté et de la puissance populaire!

» Un mot encore. Maître Gérard Denis, dans son énergique allocution, vous a dit que le capitaine général que vous aurez à choisir doit être un homme au cœur d'airain et au bras de fer; un homme qui, s'il le faut, sache verser son

sang et le sang des autres... En effet, mes amis, s'il le faut; mais sinon, non. C'est sans doute ainsi que l'entend maître Denis. Son conseil est donc un sage et bon conseil que je vous engage à suivre : choisissez un tel homme pour guider vos phalanges, vous ferez bien. Néanmoins, je crois nécessaire de vous rappeler ce que sera votre capitaine général, en tant que gardien de la loi. Il siége de droit au conseil avec les échevins de la *Keure*, mais ne vous abusez pas sur l'étendue de son pouvoir : pour tout ce qu'il veut faire ou ordonner, il est soumis à la décision de ce même banc échevinal; il est votre chef pour la guerre, mais il n'est pas le chef de la commune ; il doit, comme le dernier des citoyens, obéir aux décisions du magistrat de Gand.

» On a dit aussi que les pauvres compagnons des métiers avaient encore longtemps à souffrir avant que la laine qu'on nous promet arrivât en Flandre. Mes amis, je vous apporte une bonne nouvelle : un certain nombre de riches *poorters*, dont plusieurs sont ici présents et au milieu de vous, verseront demain des sommes considérables dans la caisse de la commune; le montant de cet important secours dépasse tout ce qu'on oserait espérer. Dès demain matin, les jurés des métiers iront au domicile de chaque ouvrier, et donneront ce qu'il lui faut pour attendre gaiement avec sa femme et ses enfants le retour du travail et le réveil du commerce! Demain matin aussi, une députation partira pour Anvers, ira auprès du comte de Gueldre et de là à Dordrecht, pour y acheter, aux frais de la commune de Gand, toute la laine qui pourra se trouver à l'entrepôt. Cette laine sera distribuée aux bourgeois à titre de prêt : on la paiera en des temps meilleurs (1).

(1) « La joie des métiers fut au comble lorsque l'administration communale

» Et maintenant, amis et compagnons, êtes-vous prêts à soutenir au prix de votre sang et de votre bien, en toute rencontre et en tout péril, les magistrats et les capitaines que vous allez élire? consentez vous à tout ce qu'on veut entreprendre pour notre délivrance? Eh bien! faites comme moi : levez la main vers Dieu en signe de serment de foi et d'union fraternelle! »

Il serait impossible de décrire ce qui se passa dans la foule, quand Artevelde, la main levée vers le ciel, parut implorer d'elle la délivrance de la patrie. Sous le charme de sa voix puissante et persuasive, l'assemblée haletante avait écouté sa parole, en versant silencieusement des larmes arrachées par une profonde émotion ; mais au moment où l'orateur lui-même arracha cette multitude à sa muette admiration, des milliers de mains s'élevèrent à la fois vers le ciel, des clameurs enthousiastes planèrent sur cette foule ondoyante comme les flots d'une mer agitée. Ce furent des trépignements, un tumulte, une agitation, des cris incessants de : Vive le Sage Homme! Travail et liberté! Flandre au lion! Ce mouvement était si grand qu'on n'y pouvait plus rien voir ni entendre.

Artevelde, pour se soustraire aux hommages de ses concitoyens, s'était rendu à l'abbaye de la *Byloke*.

Comme il faisait presque nuit, de nombreux groupes de peuple quittèrent bientôt la plaine pour rentrer en ville par le pont du Jugement. On pouvait, aux cris de : Travail et liberté! que poussait la foule, mesurer la distance qu'elle avait

prit la résolution patriotique de faire les premiers achats de laine à ses risques et périls.

... » Ils firent une convention provisoire d'après laquelle les Gantois obtinrent la permission d'acheter de la laine à l'entrepôt de Dordrecht. » *Lenz*, p. 287.

parcourue; et au bout de peu de temps, ce même cri plana comme une nuée d'orage sur la cité entière.

Dès qu'Artevelde eut quitté le tilleul, au milieu des applaudissements unanimes, Gérard Denis s'était glissé à travers les rangs épais du peuple, et avait quitté la *Byloke,* sans même avertir de son départ son fils Liévin.

Le chef-doyen se trouva ainsi en tête de la foule qui s'en retournait, et put gagner promptement et sans encombre le pont des Frères-Mineurs où il passa la Lys. De là il traversa le *Kauter,* sorte de prairie où s'entre-croisaient de nombreux sentiers. Bientôt il tourna l'angle de la *Rue du jour,* et aperçut dans une sorte de pénombre la *Walpoort,* dont les épaisses murailles et les hautes tours se détachaient massivement sur un ciel à demi envahi par les ténèbres.

La *Walpoort* était une des entrées fortifiées de Gand (1); aux deux angles extérieures se dressaient deux tours colossales reliées entre elles par les murs d'un vaste et grossier édifice, sous lequel on avait ménagé l'ouverture de la porte. C'est là qu'on conservait les engins ou machines de guerre de la ville, tels que la grande arbalète de Gand, les balistes, les catapultes et les béliers. Les ribauds de la ville, avec leur roi ou chef, y demeuraient avec la charge de veiller sur l'arsenal. Ces ribauds, qui n'étaient qu'au nombre de vingt-quatre, formaient la seule troupe soudoyée que la ville de Gand tint à son service en temps de paix. Quand l'armée entrait en campagne, les ribauds avaient pour mission d'escorter les chariots qui portaient les vivres et les machines de guerre; mais, dès qu'ils revenaient à Gand, leurs devoirs changeaient; ils étaient chargés de la police des cabarets borgnes, des maisons de bain et de tous les lieux mal famés;

(1) Cette porte avait pour destination spéciale la conservation des engins et des machines de guerre de la ville.

de la surveillance des mendiants, des vagabonds, des voleurs et des assassins; en un mot, tous ceux qui ne jouissaient pas du droit de bourgeoisie, tombaient de ce chef sous le droit des ribauds (1). Par la nature même de leurs fonctions, les ribauds se trouvaient du matin au soir, et souvent même pendant la nuit, dans les tavernes et les maisons où l'on débitait de la bière; ils étaient renommés comme les plus intrépides buveurs de Gand, mais en même temps comme les plus joyeux compères, toujours disposés à rire, à chanter et à boire. Leur chef portait le titre de *roi*, titre qui avait sans doute été jadis attaché à cette charge par moquerie, mais qui, à l'époque dont nous parlons, était reconnu et consigné officiellement, même dans les lettres échevinales et autres documents publics.

Gérard Denis entra sous la voûte de la *Walpoort* et alla frapper à gauche à une lourde porte bâtarde. Un ribaud lui ouvrit et il demanda :

— Ton roi, maître Muggelyn, est-il ici?

Sur la réponse affirmative du ribaud, le chef-doyen ajouta :

— Mène-moi auprès de ton roi, j'ai à lui parler.

En même temps, il glissa une pièce d'argent dans la main du ribaud, qui le conduisit avec empressement par un obscur escalier de pierre. Là, il passa une porte et dit :

« Item au roi des ribauds et à ses vingt-quatre compagnons. » Voir *Comptes de la ville de Gand*, 1337-38.

« La garde des bagages est confiée à une troupe de joyeux compagnons en casaque blanche qui se rallient autour d'un drapeau de *canewaet* (toile grossière dont on faisait des sacs). Le chef de ces ribauds est Muggelyn le roi » *Lenz*, p. 293.

« Dans sa chronique de 1307, l'abbé de Saint-Martin désigne par le nom de *ribauds* des hommes d'armes entretenus par la commune pour le maintien de l'ordre public... Les magistrats de Tournay rendirent, en 1338, une ordonnance qui attribue au roi des ribauds certains pouvoirs... Il était chargé, entre autres, de la perception de l'impôt sur les maisons de prostitution » *Chotin*, Hist. de Tournay, t. 1, p. 293 et 294.

— Entrez là, maître; vous y trouverez le roi.

Le roi des ribauds était assis au fond de la chambre, à côté d'une grande lampe de fer, sur un mauvais escabeau, et s'occupait de rapiécer soigneusement une vieille paire de hauts-de-chausses. Une lourde cruche se trouvait devant lui sur une table, et à côté de cette cruche un grand verre vide.

Cet étrange roi portait sur ses traits les traces irrécusables d'une vie de désordre et de tous les excès de la débauche. Son nez et ses joues étaient d'un rouge vif, marbré çà et là de taches de pourpre; un rire hébété, dépourvu de sentiment et d'intelligence, donnait à sa physionomie un cachet repoussant, tandis que son front bas et surplombé et ses yeux presque fermés trahissaient une basse et avide duplicité. Il était du reste de haute taille et robustement constitué.

Dès qu'il reconnut le chef-doyen, il s'écria sans quitter sa besogne :

— Eh! maître Gérard Denis, qu'est-il donc arrivé, pour que vous veniez rendre visite au roi des ribauds dans sa cour de la *Walpoort?* Prenez donc un escabeau et asseyez-vous.

— Eh bien, Muggelyn, dit le chef-doyen, ce que vous m'avez prédit ce matin près de la *Ketelpoort*, s'est réalisé.

— Ah! je le savais bien! On va élire des capitaines, n'est-ce pas?

— En effet! ce ne serait rien encore, mais il y a quelques imbéciles à Gand qui veulent choisir Jacques van Artevelde pour capitaine-général! Que vous semble-t-il de cette incroyable stupidité?

— Ah! ah! maître Denis, peu m'importe, je vous l'assure, qui sera capitaine-général, et m'est avis que le Sage Homme remplirait peut-être mieux cette charge que tout autre.

— Mais, Muggelyn, c'est un homme timide, qui craint tout et reculera devant le premier danger.

— Bah! croyez-vous vraiment cela?

— Sans doute; il vient de faire à la *Byloke* un discours duquel il ressort évidemment qu'il n'a pas l'énergie nécessaire pour se trouver à la tête d'une commune telle que Gand.

— C'est ce qu'il faut voir, maître Denis; et après tout, qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Comment, Muggelyn, ce que cela vous fait? Si vous étiez convaincu qu'on va mettre en jeu la prospérité et la liberté de la commune; si vous saviez qu'un fourbe ambitieux égare le peuple pour se mettre lui-même au-dessus de ses concitoyens, ne vous lèveriez-vous pas avec indignation et ne travailleriez-vous pas à sauver la patrie?

— Oh! maître Denis, dit le roi des ribauds d'un ton railleur, je ne me lèverais toujours pas avant d'avoir raccommodé mes hauts-de-chausses.

— Allons, allons, reprit Denis, vous ne parlez pas selon votre cœur, Muggelyn. La patrie demande que tous les bons citoyens veillent et travaillent à faire échouer un dangereux attentat, et vous, vous ne refuserez pas votre concours à l'accomplissement de ce devoir sacré.

Le roi des ribauds regarda le chef doyen en souriant à demi d'un air ironique, et répondit:

— Ah! maître Denis, comment voulez-vous que le pauvre roi Muggelyn se mette à parler de la liberté et de l'honneur de la ville de Gand, alors qu'il en est à ravauder ses hauts-de-chausses et qu'il est mélancoliquement assis depuis une heure et demie devant un pot vide? Je suis en dette depuis six mois au moins envers l'hôte du *Cerf*, près du beffroi; j'ai déjà essayé de le payer en belles phrases sur la liberté, la gloire et la patrie, mais le ladre ne veut pas de cette monnaie-là.

La grossière ironie et l'abject égoïsme avec lesquels le roi des ribauds accueillait ses paroles, causèrent un vif dépit à Gérard Denis. Il attendait mieux de l'intelligence et de la

finesse de Muggelyn, et il était tout décontenancé de ne voir aucun moyen de donner à l'entretien la tournure qu'il eût souhaitée.

— Ainsi, Muggelyn, dit-il, il est inutile de réclamer votre appui au nom de la patrie et de la liberté ? Il paraît que ces nobles mots n'ont pas de pouvoir sur votre âme ?

— De tous les mots que l'homme prononce, répondit le roi des ribauds, il n'y en a plus que quatre que je comprenne bien ; ce sont : argent, dés, femmes et vin. Et encore oublierais-je bien les trois autres pour le premier, car, avec celui-là, il n'est pas difficile de se procurer le reste. Mais, maître Denis, pourquoi tant de détours pour en venir à ce que vous voulez me dire ? Voyons, parlez franchement : après tout, vous n'êtes pas venu me trouver en ma cour de la *Walpoort* pour m'entretenir de semblables niaiseries !

— Soit, dit le chef doyen avec dépit, vous n'êtes pas Gantois, Muggelyn ; par conséquent la gloire et la prospérité de notre ville ne vous doivent pas toucher de bien près ; mais il en est autrement de moi. Mon cœur bat d'indignation quand je vois qu'on veut sacrifier à son ambition le bonheur de sa ville natale, et je suis résolu a n'épargner ni argent ni peines pour faire triompher la bonne cause.

— Je commence à comprendre, dit Muggelyn en souriant.

— Et puisque vous tenez peu aux belles phrases, vous ne me refuseriez apparemment pas votre aide, s'il y avait trente livres à gagner ?

En entendant ces mots, Muggelyn étourdi laissa tomber les hauts-de-chausses de dessus ses genoux, et une flamme étrange brilla dans ses yeux.

— Je n'ai pas bien compris, dit-il.

— Trente livres, répéta Denis, mais sous la condition que la commune soit sauvée.

— Trente livres ! grommela le roi des ribauds.

— Appointements doubles et vingt-quatre suppôts en plus! ajouta le chef-doyen à sa première promesse, en déposant une poignée d'argent sur la table.

— Voilà qui s'appelle parler! s'écria avec joie le roi des ribauds en se levant et en serrant la main de Denis. C'est merveille comme mon esprit s'est ouvert tout d'un coup; je comprends maintenant tout à fait ce qu'il vous faut. Voyons donc. On va élire des capitaines de paroisse, comme je vous l'ai prédit ce matin; le capitaine qui est choisi par la paroisse Saint-Jean est de droit capitaine général (1), cela a toujours été et cela sera encore ainsi. Vous, maître Denis, vous habitez la paroisse Saint-Jean; vous y êtes le plus riche bourgeois, de plus chef-doyen des métiers de Gand, puissant par votre influence personnelle, par votre parenté, par vos amis; on connaît votre patriotisme; votre bannissement l'atteste assez. J'en conclus que, en droit et en raison, vous devriez devenir capitaine général; mais, par malheur, il y a dans cette même paroisse Saint-Jean un homme que vous ne pouvez souffrir (2), un vaurien, un hypocrite, un trompeur ambitieux, un séducteur du peuple, un traître, un ladre, qui se nomme Artevelde et qui court grand'chance d'être élu capitaine général. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, maître Denis? Oh! je comprends parfaitement l'affaire!

Le roi des ribauds se mit à rire avec une béate satisfaction comme un homme convaincu de la dissimulation de ses paroles, et qui veut montrer qu'il ne se fait pas du moins illusion à lui-même. Ce rire fit monter la rougeur de la honte au

(1) « Les bonnes gens de Gand furent convoqués dans leurs paroisses respectives à l'effet d'élire cinq capitaines (*hoofdmans*). Le capitaine de la paroisse Saint-Jean avait, en cette qualité, le commandement en chef des forces communales, sous la surveillance des échevins de la Keure. » *Lenz*, p. 280.

(2) « Gérard Denys était un ennemi personnel d'Artevelde. » Eug. Gens, *Hist. du comte de Flandre*, t. II, p. 134.)

front du chef-doyen ; celui-ci se contint néanmoins et répondit avec un sourire de commande :

— Eh oui ! c'est à peu près cela.

— Quand élit-on les capitaines de paroisse ? demanda le roi des ribauds ?

— La veille de sainte Pharaïlde, au dire des échevins qui étaient à la *Byloke*.

— C'est donc dans six jours ! Le temps est court, maître Denis.

— La récompense en est d'autant plus belle, Muggelyn.

— Au fait, vous êtes un homme généreux, et à de pareilles conditions, je passerais à travers le feu pour vous rendre service ; car, voyez-vous, maître Denis, la commune me donne une solde qui suffirait bien à m'engraisser de fèves et de navets en ma cour de la *Walpoort ;* mais elle a oublié que, de voir les autres boire et ripailler du matin au soir, est d'un très-fâcheux exemple. C'est pourquoi je suis condamné à ravauder moi-même mes hauts-de-chausses et à mourir de soif durant cette agréable besogne.

— Aidez-moi à préserver la ville des attentats d'un ambitieux et, si nous réussissons, rien ne vous manquera pour mener à tout jamais joyeuse vie. Vous avez beaucoup d'influence sur le peuple, vous connaissez l'opinion de la plupart des compagnons des métiers, et jusqu'aux secrets des familles... Eh bien, mettez tout cela en œuvre pour faire échouer l'élection d'un séducteur ambitieux.

— Et pour vous faire élire.

— Si Artevelde, par ses intrigues, ne me ravit pas ce à quoi j'ai droit, personne autre que moi ne peut être élu.

— Et messire van Steenbeke ?

— Ne vous inquiétez pas de celui-là, Muggelyn, c'est un *Léliard* avéré.

— Il a pourtant beaucoup d'amis, et des plus puissants.

— Peu importe : nous n'avons rien à craindre de ce côté.

— Fort bien, mais voyons donc ce que nous pourrions exécuter?

— Ah! je m'étonne, Muggelyn, que vous puissiez faire une semblable question. Il vous faut sortir sur-le-champ, courir de taverne en taverne, et vous efforcer partout d'éclairer sur leurs véritables intérêts les bourgeois que l'on égare; il faut aller trouver vos connaissances et mettre en campagne tous ceux sur lesquels vous avez quelque influence. Il faut dire à chacun ce qui s'accorde avec sa pensée favorite, et faire en sorte que tous les *poorters* soient convaincus que le choix de l'ambitieux Jacques Artevelde serait préjudiciable aussi bien à la commune qu'à chaque citoyen en particulier. Caressez l'opinion de l'un, effrayez l'autre sur ses intérêts...

Ici Gérard Denis s'arrêta et regarda avec défiance et colère le roi des ribauds, dont les traits étaient contractés par un étrange sourire.

— Çà, Muggelyn, s'écria Denis, pensez-vous mériter votre argent en vous raillant du chef-doyen des métiers? Ou me serais-je trompé, et n'êtes-vous qu'un lourd hâbleur qui se croit influent et n'a pas même assez de sens pour comprendre ce qu'il faut faire quand il s'agit d'ouvrir les yeux du peuple?

— Quelle mouche vous pique ainsi tout à coup, maître Denis? dit le roi des ribauds sans sourciller. Moi railler! Par saint Liévin, je vous admire, au contraire : vous êtes passé maître dans l'art d'éclairer le peuple sur ses intérêts! Est-ce que je ne vous comprends pas? Je dois aller partout dire et prouver que Jacques van Artevelde est un ambitieux

trompeur; que c'est dans un intérêt égoïste qu'il agite le peuple, et qu'on serait bien sot et bien fou de se laisser séduire par un pareil hâbleur?

— Il faut dire aussi qu'il n'a pas d'énergie, Muggelyn, et qu'au premier danger il abandonnerait la commune.

— Qu'il tient secrètement avec les *Léliards*, et veut faire choir le petit ouvrier plus bas encore qu'il n'est tombé?

— Ah! Muggelyn, il faut y aller avec prudence. Ce n'est certes pas à vous, qui avez de l'expérience, que je dois apprendre que, pour sauver son pays et la liberté, il ne faut pas être assez enfant pour regarder de trop près aux moyens qu'on emploie pour le succès d'une bonne cause.

— Compris, maitre; aux *Léliards* je dirai qu'il a le secret dessein de déshériter notre comte et de confisquer les biens des chevaliers.

— Oui, Muggelyn; et aux partisans de l'Angleterre, vous direz qu'il a offert le pays de Flandre au roi Philippe, si on voulait le faire maréchal de Flandre.

— C'est cela même. Aux partisans de la France, nous dirons qu'il veut vendre la Flandre à l'Angleterre. Inutile, maitre Denis, de me parler plus longuement de tout cela : le moyen que nous allons employer est aussi vieux que le monde, et il faudrait n'être né que d'hier pour ne pas le connaître. Celui qui en est victime appelle cela calomnie et diffamation; mais, au fond, ce n'est qu'une arme dont il faut se servir quand l'ennemi est trop haut et trop puissant... Il est bien entendu, n'est-ce pas, que je dois dire de vous tout le bien possible, et prouver que vous seul à Gand possédez assez de courage, de richesse et de patriotisme pour être capitaine général avec honneur et profit pour la commune. Ce n'est pas, au surplus, bien difficile; car, à ne vous point flatter, maître Denis, il ne vous manque rien pour faire un digne et surtout un habile général. Mais il y a une seule

chose qui me chiffonne : pensez-vous qu'on nous croira, moi et mes émissaires, quand nous débiterons toutes ces impostures sur le compte du Sage Homme ?

— Que cela ne vous arrête pas, Muggelyn. On ne croit pas précisément aux paroles; mais elles font chanceler l'opinion, elles jettent la défiance dans les esprits, et, en tout cas, elles détruisent la sympathie qu'on portait à l'homme. Six jours, c'est peu, en effet; mais pour un homme comme vous, Muggelyn, ce temps doit suffire à démasquer un fourbe et à le montrer à tout le monde tel qu'il est.

— C'est bien, maître; je ferai mon possible. En attendant, j'espère que vous ne dormirez pas non plus de votre côté : vous avez tant d'amis et de connaissances qui ont intérêt à votre élévation !

— N'ayez de cela nul souci : le courage et l'énergie sont des qualités qui ne me sont pas aussi étrangères qu'à l'ambitieux que nous allons combattre. Maintenant, Muggelyn, hâtez-vous de mettre votre chaperon, et ne perdez pas un instant. Demain, à la tombée de la nuit, je reviendrai ; et si je puis m'apercevoir que nous avons gagné du terrain, je vous apporterai un nouveau renfort de courage.

— C'est là le principal, maître Denis, dit le roi des ribauds d'un ton expressif; on a une influence égale à la quantité de vin par laquelle on peut appuyer ses paroles.

— Ainsi, à demain, Muggelyn; faites de votre mieux, et que Dieu vous garde!

Le roi des ribauds prit la lampe et éclaira le chef-doyen jusqu'au bas de l'escalier. Quand il fut de retour dans la chambre, il murmura en riant :

— En voilà un qui n'est pas un mince hypocrite! Mais que m'importe? Quand ce serait le diable, au fait! C'est une vache grasse qui est venue dans ma prairie et qu'il faut traire. Bien, très-bien ; c'est un office auquel nous nous en-

tendons.. Trente livres! Ah! Muggelyn, quelle vie cela ferait! Mais, mon cher ami, cette fois-ci, ce n'est pas pour ton bec. Il serait plus facile de boire la Lys à sec que de faire élire le chef-doyen capitaine général... Et pense-t-il que le roi des ribauds soit assez sot pour travailler ouvertement à calomnier un homme qui, dans cinq ou six jours, le pourra faire et défaire, et le chasserait probablement du pays? Non, non, je plumerai bien l'oiseau sans cela; il me paraît assez aveugle pour croire tout ce que je lui raconterai. En tout cas, allons voir ce que pense et dit de tout cela le bon peuple.....

A ces mots, le roi des ribauds ceignit son épée, assura son chaperon sur sa tête, s'enveloppa d'un vieux manteau de drap brun, et descendit le sombre escalier pour se rendre au centre de la paroisse Saint-Jean.

III

Dans la rue de l'Eglise, non loin de Saint-Jean (1), une maison nouvellement bâtie semblait indiquer déjà, par la prétention de sa façade, la vanité que commençaient à mon-

(1) Aujourd'hui, l'église Saint-Bavon et la cathédrale de Gand. Cette église fut consacrée le 17 mai 941. Ce fut lorsque l'empereur Charles-Quint eut fait abattre l'ancienne église de Saint-Bavon pour construire la citadelle, que la collégiale de Saint-Bavon fut transférée à l'église Saint-Jean, et que celle-ci changea de nom. (VOISIN, *Guide de Gand*, p. 171.) Tout ce que nous disons de l'église et de la paroisse Saint-Jean s'applique donc à l'église et à la paroisse actuelles de Saint-Bavon.

trer, à Gand, certains bourgeois enrichis. On ne pouvait la nommer un *steen*, et cependant un étranger ne l'eût jamais prise pour la demeure d'un bourgeois; elle avait, en effet, une apparence hybride. Bien que l'édifice fût construit de lourds blocs de pierre et s'élevât à une hauteur imposante, il ne faisait pourtant que reproduire les formes traditionnelles des maisons gantoises, car les fenêtres s'ouvraient très-bas sur la rue afin que les chambres de devant pussent servir de magasin ou de boutique, et la façade offrait de nombreux ornements qu'on ne rencontrait pas dans les véritables *steenen*. Cependant, aux deux angles du bâtiment, on avait imité, par une saillie en maçonnerie, les *drommers* ou tourelles qui flanquaient les demeures des chevaliers, avec cette différence pourtant, que les tourelles surplombaient moins en dehors de la façade et n'étaient pas percées de meurtrières.

Cette habitation devait évidemment appartenir à un bourgeois rempli de vanité, voulant se donner une résidence féodale, mais qui avait été empêché par une sorte de pudeur de s'affranchir entièrement des limites imposées par sa condition sociale. Il en résultait que cette maison offrait un mélange du style noble et du style bourgeois; elle n'y gagnait pas en élégance, car elle était comme surchargée d'ornements de mauvais goût qui, plus que tout le reste, prouvaient que le propriétaire avait eu pour but unique de surpasser ses voisins en luxe et de faire par là parade de sa richesse. Au-dessus de la porte brillaient les armes de la corporation des tisserands, un lion d'argent en champ de gueules flanqué de deux navettes d'or, et sous l'écusson on lisait en grandes lettres : *Gérard Denis, maître tisseur de laine.*

A côté de ce bâtiment bizarre, s'élevait la belle église de Saint-Jean, surmontée de sa tour massive et entourée de son

cimetière, si bien que, des fenêtres de la maison de Gérard Denis, la vue plongeait presque perpendiculairement sur les tombes et sur l'ossuaire, composé de quelques centaines de crânes maçonnés dans le mur de l'église.

L'intérieur de la maison faisait la même impression que l'extérieur : les magasins de devant étaient encombrés de pièces de drap de toute couleur et de tout prix ; dans les appartements de derrière tout resplendissait de richesse : les siéges étaient recouverts de cuir de Cordoue ou de velours et garnis de clous dorés ; les tables et les autres meubles offraient dans toutes leurs parties de charmantes et délicates sculptures.

Quelques jours après la réunion de la *Byloke*, Liévin Denis se trouvait avec sa mère dans l'arrière-pièce de leur opulente demeure. Tout ce qui entourait cette femme de mœurs simples contrastait étrangement avec son modeste costume et ses allures véritablement bourgeoises. Bien qu'elle commandât en maîtresse dans ces lieux, on l'eût plutôt prise pour une servante assise sur un siége richement sculpté; sous la cheminée, elle filait du lin, tandis que son fils, assis à une table non loin d'elle, était occupé à relever des comptes.

— Qu'il est heureux, Liévin, dit la mère, que tu aies été à l'école du magister de la ville Saint-Bavon ! Bien peu de clercs, sur ma foi, savent aussi gentiment écrire et aussi prestement calculer que toi ; et nous pouvons bien en remercier le ciel, car si tu ne soignais pas les affaires de la maison, c'en serait bientôt fait de nous. Ton père,— devenu fou de vanité, — ne s'inquiète plus de ce qui se fait ici.

— Pourquoi donc le ferait-il, ma mère ? répondit Liévin. Toute sa vie il a pris peine et souci, n'est-il pas juste qu'il se repose enfin, puisqu'après tout je suis déjà à même de le remplacer ?

— Je n'ai jamais rien vu de pareil en ma vie! reprit la mère. Il s'en va à la *Byloke*, parler et discuter sur des choses qu'il ne connaît pas plus que mon rouet. Il a gagné son argent par un rude labeur; ne vaudrait-il pas mieux qu'il en profitât, sans courir encore après les soucis et les crève-cœur? Mais non, il faut qu'il se fasse bannir comme un criminel, et cela pour avoir le plaisir du franc-parler sur des affaires qui ne nous regardent pas.

— O ma mère! vous me parlez toujours ainsi, mais c'est pour plaisanter, n'est-ce pas? N'est-il pas du devoir de tout bon *poorter* de se rendre utile à la commune, quand il le peut? Mon père a maintenant du temps et de l'argent de reste; que pourrait-il faire de mieux que de travailler au bien-être général?

— Je sais, Liévin, qu'on est fort mal venu auprès de toi, quand on ne dit pas de ton père tout le bien imaginable. Cela te fait honneur, mon enfant; mais moi, vois-tu, je le connais depuis si longtemps, je sais si bien tout ce qu'il a et tout ce qu'il n'a pas en tête! Mieux vaudrait que tu me prêtasses aide pour le guérir de ses folles idées, car sois sûr qu'au train dont il y va maintenant, il fera de plus lourdes sottises encore que celles qui l'ont fait bannir de la commune.

— Non, non, ma mère, vos craintes ne sont pas fondées; mon père est sans doute un peu vif et prompt dans ses déterminations, mais il ne manque pas non plus de prudence et de sagesse, et s'il lui arrivait encore de se mettre en péril, ce ne serait jamais qu'à cause de l'ardent amour qu'il porte à son pays et à la liberté : or c'est là un louable dévouement...

— Ta! ta! ta! dit la mère Denis en haussant les épaules, je ne sais où vous allez prendre les mots, vous autres, pour enjoliver toutes ces folies. Dis-moi, par exemple, pourquoi

depuis six jours ton père est sur pied du matin jusqu'au soir et s'échappe après le souper, comme un voleur, pour passer des nuits entières hors de la maison. Ses yeux sont tout effarés, et il s'endort de lassitude partout où il s'assied. Et tu crois que c'est uniquement par amour pour le pays qu'il se fatigue ainsi et compromet sa santé?

— C'est que, voyez-vous, ma mère, il y a de grandes choses en jeu, vous devez le savoir. La ville entière court avec le même acharnement : il faut veiller à ce que le peuple ne se trompe pas dans ses choix, et à ce que les capitaines de paroisse soient de dignes et courageux citoyens. Dans une heure, tout le monde connaitra le résultat des élections; eh bien! tout rentrera dans le repos et la tranquillité : les temps d'élections sont des jours d'agitation et de passion.

— Eh! Liévin, s'écria la mère avec surprise, que tu es encore naïf, mon enfant! Sais-tu pourquoi ton père use ses jambes à battre le pavé, et n'a pas fermé l'œil depuis cinq nuits? Il s'imagine qu'il sera élu capitaine de la paroisse Saint-Jean.

— Capitaine général? dit Liévin d'un ton incrédule.

— Capitaine général! oui, sans doute, répondit la mère : je te demande si ce n'est pas là une folle espérance, puisque personne ne peut l'être que maître Jacques van Artevelde? Ne le dit-on pas partout dans la paroisse?

— Ce que vous dites là de mon père est impossible, ma mère. Ce n'est pas qu'il ne soit capable d'occuper ce poste aussi bien que tout autre, ni qu'il n'ait pas le droit d'obtenir cette marque de la confiance générale; mais il sait sans doute que nul autre que le Sage Homme ne sera nommé. Après tout ce qui s'est passé à la *Byloke*, le doute n'est plus permis à personne. Si nous habitions l'une des quatre autres paroisses, j'admettrais moi-même sans peine que mon père

pût être nommé capitaine; mais capitaine général! soyez sûre, ma mère, qu'il n'y songe même pas.

— Et moi, je te dis, Liévin, qu'il grille d'être élu! Il ne t'en parle pas, à toi, car il t'aime beaucoup et sait que cela t'attristerait; peut-être pense-t-il aussi que tu commences à voir à fond les choses. Moi, au contraire, il me regarde comme une innocente cervelle, et il me dit par-ci par-là un mot qui me fait voir facilement où le bât le blesse. Pourvu seulement que, dans son inconséquence, il n'aille pas dire ou faire des choses qui irriteraient à bon droit le père de Veerle!

— Oh non! ma mère, dit Liévin en soupirant tristement; cela n'arrivera pas.

— Qui sait, Liévin? Mais qu'il s'avise de gâter les choses de ce côté par sa folle étourderie, et il verra à qui il a affaire! Je suis lasse de toutes ces lubies, mon enfant; il faut une fin à tout. Depuis que nous avons quitté notre vieille boutique de la rue *Longue de la Monnaie*, pour venir, bien contre mon gré, demeurer dans ce *steen*, notre maison est devenue un enfer de mécontentement et de chagrin. Ton père est malade, Liévin; il a la fièvre en tête, et, si je puis le guérir, bon gré malgré lui, je n'y manquerai pas.

Tout à coup Liévin se leva vivement de son siége, et prêta l'oreille avec surprise à une voix qui dans la boutique adressait de grossières paroles à la servante; mais avant qu'il eût pu faire un pas pour s'assurer de la cause de ce bruit, apparut dans l'arrière-pièce un personnage qui s'avançait hardiment et se disait à lui-même d'une voix brusque:

— Ah çà! il paraît que mon ami Gérard n'a pas appris à ses domestiques les égards qu'on doit à un roi. Me faire attendre au milieu de ces maussades pièces de drap! Encore, si c'était en compagnie d'un pot de vin! A propos de vin,

m'est avis qu'à cette h eure le chef-doyen doit avoir une furieuse soif; si la gorge ne lui brûle pas en ce moment, je tiens qu'il pourra se garder de boire sa vie durant...

Liévin et sa mère considéraient avec une sorte de curiosité mêlée de colère, l'homme qui, tout en grommelant et le poing appuyé sur la hanche, s'approchait d'eux en trébuchant.

— Que voulez-vous de nous? demanda Liévin d'un ton qui montrait assez que la visite ne lui était nullement agréable.

— Ah! ah! s'écria l'autre en ricanant, aurais-je changé de peau sans m'en douter, pour qu'on ne reconnaisse plus le joyeux roi des ribauds?

— Au fait, que désirez-vous? répéta Liévin.

— Si je ne me trompe, vous êtes le fils de mon digne ami Denis, dit le roi des ribauds en continuant de ricaner; donc, votre père n'est pas céans?

— Non, non! s'écria la mère; il n'est pas ici; si vous avez à lui parler, revenez frapper à la porte dans une couple d'heures.

— Ah! vous croyez que j'ai besoin de lui? reprit Muggelyn à demi-ivre. C'est lui qui a besoin de moi. Je vais prendre un siége, ma chère dame; mais, en attendant que votre mari revienne, je boirais volontiers quelque chose; car j'ai gagné une soif terrible à courir et à faire rage pour notre ami. Remplissez bien le pot, je boirai deux fois à votre santé.

Ma douce amie est sans pareille;
Onc ne vis bouche si vermeille,
Si jolis yeux....

Holà! apportez le pot! J'ai le cœur à la chanson; je vais vous la dégoiser sans point de faute; cela fera passer le temps.

Dame Denis mit les deux mains sur les hanches, et elle allait chasser de chez elle le roi des ribauds avec grand renfort d'injures, quand elle vit tout à coup son fils pâlir et frissonner de colère. Elle se contint et s'approcha de Liévin pour le calmer; mais le jeune homme cria avec une rage concentrée à Muggelyn tout ahuri :

— Ribaud, tu es venu ici sans permission et tu y restes contre notre gré. Sais-tu quelle peine est réservée à celui qui viole ainsi la demeure d'un libre *poorter* de Gand ?

— Oh, oh! dit Muggelyn en plaisantant, est-ce là le vin ou du moins la bière que vous me baillez ?

— Il ne s'agit pas de plaisanter ici, poursuivit Liévin, et je ne vous le répéterai pas deux fois. Partez sur-le-champ ou je vais chercher des témoins de ce qui se passe. Ainsi, maître Muggelyn, si vous ne tenez pas à ce que les échevins des Parchons se mêlent de l'affaire, décampez au plus vite et nous laissez en paix.

— Eh bien! gardez votre vin, et puisse-t-il tourner en vinaigre! Mais laissez-moi au moins me reposer un instant; j'ai mal aux jambes, jeune homme; cela vient d'avoir couru pour cette maudite élection de votre père... Aïe! aïe! Il devrait bien me faire cadeau d'un fauteuil comme celui-ci, votre père.

Le jeune homme irrité ne put se contenir davantage, et dit en s'efforçant de se dégager des bras de sa mère :

— Ah! vil ribaud, nous verrons si tu peux impunément honnir un citoyen gantois dans sa demeure! Encore un instant, et je te fais jeter à la porte! Va-t-en, te dis-je!

— Eh! par saint Liévin! s'écria le roi des ribauds en se levant, vous êtes encore plus intraitable que l'hôte du *Cerf* sous le beffroi! Moi qui ne pensais qu'à m'ébaudir un instant, en attendant le retour de notre ami Denis! Il paraît que vous n'entendez pas raillerie, jeune homme! Soit; cha-

cun est maître chez soi; il n'était pas nécessaire de faire de si grands yeux pour me le remettre en mémoire. Dites à votre père que le roi des ribauds, Muggelyn, l'attendra ce soir à sept heures, dans la cour de la *Walpoort*. Je lui rendrai dûment le vin que vous m'avez si généreusement offert! Je vous salue, et Dieu vous garde!

A ces derniers mots, le roi des ribauds avait déjà regagné la porte de la rue et descendait le perron en trébuchant à chaque marche.

Dès qu'il eut disparu, dame Denis se répandit en exclamations et en apostrophes violentes à l'adresse de l'impudent ribaud. Liévin ne disait mot : il avait posé la tête dans ses mains, et, muet, plongé dans de douloureuses réflexions, il se penchait sur son livre de comptes.

Lorsque la mère, par un torrent de plaintes et de menaces, eut allégé son cœur du poids qui l'oppressait, elle dit à son fils avec amertume :

— Eh bien, Liévin, que dis-tu de cette visite? N'est-il pas bien honorable pour nous qu'un ribaud s'en vienne céans se réclamer de ton père comme d'un ami, et traite notre maison comme on fait d'une taverne? Quand je te disais, que grâce à sa sotte vanité, il tomberait de mal en pis, j'avais tort, n'est-ce pas? Voilà le chef-doyen des métiers de Gand qui court avec des ribauds! Il y a de quoi en mourir de honte!

— Ma mère, ce que cet ivrogne a dit est faux! s'écria Liévin en relevant la tête. Que mon père connaisse le roi des ribauds, il n'y a là rien d'étonnant; mais qu'il soit avec lui sur un pied de familiarité, je le nie; c'est impossible!

— Tant mieux! je désire que tu ne te trompes pas; mais que signifient donc les paroles du ribaud affirmant qu'il a couru pour l'élection de ton père?

— Libre à lui de courir à propos d'élection pour qui il veut; il n'a nul besoin pour cela de la permission de mon père.

— Et puisqu'il attendra ton père à la *Walpoort* à sept heures? Ton père va donc quelquefois dans cet infâme repaire de ribauds? C'est beau pour un homme issu d'une aussi honorable famille! mais qu'il revienne à la maison, je l'arrangerai d'importance; je lui dirai nettement son fait, dût-il mettre tout sens dessus dessous. Je lui apprendrai à jouer au capitaine général et à hanter les ribauds!

— Ne vous emportez pas ainsi à l'avance, ma mère, dit Liévin avec douleur et d'une voix suppliante; nous demanderons à mon père lui-même ce qu'il en est, et vous verrez que cet impudent Muggelyn ne savait ce qu'il disait. Pourquoi soupçonner mon père sur une parole étourdie d'un ivrogne? Nous n'aurons pas longtemps à attendre, car les élections doivent être à peu près terminées... Ecoutez, la porte s'ouvre : voici mon père!

La servante entra dans la chambre et dit :

— Maîtresse, maître Jean Calevoet, le doyen des tisseurs de coutil, est là.

— Priez-le d'entrer, répondit dame Denis avec un mécontentement visible.

La servante s'étant retirée, elle dit à son fils :

— Ce Calevoet est encore un de ceux qu'il faudrait enfermer à l'hospice de Saint-Jean-des-Furieux : lui et ton père sont deux fous sous le même chaperon... Il vient sans doute encore pousser Gérard à quelque folie.

Jean Calevoet entra avec une inclination froide et d'allure vulgaire, ôta son chaperon, prit un siége et s'assit sous la cheminée, en marmotant une sorte de salutation.

Le doyen des tisseurs de coutil était de petite taille, et n'avait rien dans son extérieur qui attirât l'attention, si ce n'est des yeux singulièrement petits, un front bas et de

grandes oreilles minces qui semblaient collées à ses tempes. On eût pris ce visage comme une preuve évidente de nullité et de stupidité, si ses lèvres pincées, son regard pénétrant et son attitude compassée n'eussent trahi en lui un mélange de présomption et de sottise.

Lorsqu'il se fut installé à son aise au coin du feu, il dit d'un ton de colère :

— Ah ! dame Denis, cela ne se passera pas ainsi !

— Qu'est-ce qui ne se passera pas ainsi ? demanda la bourgeoise.

— Je vous dis que cela ne se passera pas ainsi ! répéta le doyen des tisseurs de coutil en frappant du pied dans les cendres du foyer.

— Ah çà ! maitre Calevoet, dit dame Denis en riant, à qui ou à quoi en avez-vous ? Nous comprendrions beaucoup mieux ce que vous dites là, s'il vous plaisait de nous dire quelle mouche vous a piqué ?

— Quelle mouche ! quelle mouche ! Ecoutez, dame Denis, je vous dis que cela ne se passera pas ainsi, et vous pouvez m'en croire. Est-ce que maitre Denis ne rentrera pas bientôt ?

— Vous devez savoir cela mieux que moi, car vous venez sans doute des élections.

— Les élections ! les élections ! s'écria Calevoet en se remettant à piétiner dans les cendres. Vous appelez cela des élections, dame Denis ? Un tissu de fourberies et d'intrigues ourdi par d'ambitieux trompeurs : voilà ce que c'est, rien de plus, rien de moins !

— Mais veuillez vous expliquer, maitre Calevoet, dit Liévin en l'interrompant, nous ne vous comprenons pas.

— Ah ! vous ne me comprenez pas ! Je parle flamand pourtant !

— Les choses n'ont pas marché dans la paroisse Saint-

Michel comme vous l'auriez voulu, je le vois bien, dit dame Denis avec quelque impatience ; mais tout ne peut marcher au gré de tout le monde, et il n'y a pas de quoi tant se chagriner pour ceux qui se trouvent loin de compte; la chose n'en vaut guère la peine.

— Guère la peine? C'est ce que nous verrons quand maître Denis rentrera. Il paraît que dans la paroisse Saint-Jean on l'a miné par des intrigues sans vergogne; là comme partout, les foulons ont de nouveau montré leur vieille haine contre la tissanderie; mais cela n'en restera pas là, dût la cloche Roeland se mettre de la partie! Quoi! on préférera au doyen des tisserands, au chef-doyen des métiers de Gand, un hâbleur qui n'a pour lui que de belles paroles! On osera élire dans la paroisse Saint-Jean un autre capitaine que maître Denis!

— Qu'est-ce que je te disais? demanda dame Denis à son fils ; voilà déjà l'affaire ; maître Denis veut être capitaine général. As-tu jamais ouï pareille folie?

Voyant que Liévin, vaincu et pour ainsi dire honteux, baissait les yeux, elle se tourna vers Calevoet, et lui dit d'un ton d'amère raillerie :

— Il vaudrait mieux, maître Calevoet, qu'on laissât mon mari en paix et qu'on ne lui bourrât pas la tête d'idées folles. Peut-être désiriez-vous être nommé capitaine de la paroisse Saint-Michel; c'est votre affaire, et si vous vous êtes cassé le nez, frottez-le de baume vous-même, sans venir agacer maître Denis, et le rendre encore plus fou qu'il n'est.

— Oui, oui, dame Denis, si Artevelde est élu, vous verrez bientôt lequel sera le plus irrité de nous deux. J'aurai l'air d'un agneau auprès de maître Denis. Attendez-vous à un terrible orage; il est en état de faire un malheur dans sa colère; et, après tout, cela se conçoit : on ne reçoit pas pa-

reil affront sans que le désir de la vengeance vous fasse bouillonner le sang dans les veines.

— Ah! ah! dit dame Denis en riant, s'il en est ainsi, on vous verra, dès aujourd'hui, aller tous deux, en vous donnant la main, du côté de Saint-Jean-des-Furieux; car, sur ma foi, vous êtes fous tous deux, et l'un autant que l'autre.

— Je sais fort bien, dame Denis, dit Calevoet avec dépit, que les femmes n'entendent rien aux affaires de la commune; je ferai mieux de me taire sur ce sujet important jusqu'au retour du chef-doyen. Vos railleries n'empêcheront ni lui ni moi de faire tout ce qui doit être fait dans l'intérêt de la liberté et du pays, dussions-nous y risquer notre fortune et notre vie! Aussi bien, cela va-t-il trop loin; il y a de quoi se manger l'âme. Faire un capitaine général d'un beau parleur qui n'a ni volonté ni énergie, d'un ambitieux qui ne cherche qu'à précipiter la commune dans l'abîme pour s'élever au-dessus des autres!

Le feu de la colère monta au front de Liévin; un rire amer contracta ses lèvres, et il dit :

— A qui faites-vous allusion ainsi, maître Calevoet? Quel est cet ambitieux que vous injuriez sans pitié ?

— Qui ? s'écria le doyen des tisseurs de coutil, tombez-vous donc du ciel, Liévin? A qui aurais-je le droit d'adresser ces injures, sinon à Jacques van Artevelde?

— Et maître van Artevelde est un beau parleur sans énergie ni courage?

— Oui, et de plus un trompeur qui égare le peuple.

— Un ambitieux?

— Oui, et de plus un couard sans intelligence qui nous veut livrer aux mains des *Léliards*.

L'excès d'indignation que ressentit le jeune homme en entendant ces paroles, le calma soudain; la rougeur disparut de son visage pour faire place à une expression de pitié,

peut-être même de mépris ; il dit d'une voix accentuée :

— Je suis peiné, maître Calevoet, d'entendre parler ainsi un ami de mon père. Depuis un an déjà, la Flandre lutte contre la plus horrible famine ; depuis un an le peuple appelle la délivrance et le retour de l'industrie ; personne, durant tout ce temps, ne s'est senti assez de sens et de courage pour sauver la patrie : un homme vient qui ose risquer d'engager sa fortune et sa vie dans l'intérêt de tous, il réveille le peuple de sa torpeur et de son découragement ; il forme un gigantesque projet pour rendre d'un seul coup à la Flandre sa prospérité et sa liberté ; il prouve avec une merveilleuse éloquence, que Dieu l'a doué d'assez de génie pour mener à bonne fin sa noble entreprise ; le peuple l'acclame comme le sauveur de la patrie et se réjouit de la certitude d'une prochaine délivrance..... Et c'est dans un pareil moment que quelques *poorters*, poussés par un inconcevable aveuglement, crient vengeance contre lui et osent parler de perfidie ! c'est dans un pareil moment qu'on ose dire du Sage Homme qu'il est un couard sans intelligence ! Sans intelligence ! lui qui pourrait écraser ses adversaires sous la puissance de son génie ! Un couard ! maître Jacques van Artevelde, qui a le courage d'attirer sur lui la vengeance et la haine de tous les ennemis de la liberté et de la patrie, enfin de poser sa tête sur le billot en gage de la délivrance de la Flandre ! (1) Ah ! si la France était assez puissante pour punir la rébellion de notre commune, qui donc serait la première victime ? Serait-ce vous, maître Calevoet ? Non, ce serait le Sage Homme : son sang coulerait à flots pour expier la noble et fière attitude qu'a prise la Flandre !

— Bien dit, Liévin ! s'écria la mère radieuse. Que maître

(1) D'après un traité conclu à Arques, la peine de mort menaçait celui qui accepterait le titre de capitaine général (V. Lenz, p. 279).

Calevoet empoche cela; cela lui apprendra à remplir la tête de ton père de folles idées!

Le doyen des tisseurs de coutil avait écouté en souriant la sortie du jeune homme, quoiqu'au fond il fût vivement blessé.

— Oh! oh! Liévin, répondit-il, vous retenez à merveille les leçons de maîtres Jacques; il paraît que vous aussi, vous savez passablement de grands mots; mais tout cela ne fait rien. Vous parlez bien haut, jeune homme, et j'aurais quelque droit de m'offenser de votre langage blessant; mais je vous pardonne volontiers, en considération de votre inexpérience des affaires publiques. Plus tard vous apprendrez que l'apparence est trompeuse et que les mots ne sont que des mots. Par exemple, on a conseillé à maître Jacques d'aller, avec une armée gantoise, donner l'assaut au château de Rupelmonde, pour délivrer par la force le vieux Segher le Courtraisien de sa prison. Eh bien, il ne le veut pas; il dit que cette expédition mettrait tout en péril. Segher le Courtraisien est son propre beau-père, et malgré cela maître Jacques n'ose tenter sa délivrance! N'est-ce pas là une couardise inouïe?

—Je reconnais là le noble cœur du Sage-Homme! s'écria Liévin avec admiration et enthousiasme. Vous croyez donc qu'il a réveillé le peuple de sa léthargie pour tirer son beau-père du cachot? Vous ne le connaissez pas! C'est la Flandre qu'il veut sauver, c'est la Flandre qu'il veut délivrer de la famine et à laquelle il veut rendre son antique liberté. Ah! s'il osait compromettre la délivrance de la Flandre pour sauver son beau-père, c'est alors que ce serait une lâcheté! S'il y a des âmes étroites qui ne comprennent pas un pareil sacrifice, et qui haïssent maître Jacques parce que, par le cœur et par l'intelligence, il est trop au-dessus du niveau de leurs petites passions, qu'elles le blâment et l'outragent :

il dédaignera de s'occuper de ce qui s'agite à ses pieds, et il sauvera la Flandre comme il l'a dit !

Le doyen des tisseurs de coutil se leva, irrité, de son siége et s'écria vivement : — C'est par trop fort ! Comment ! vous osez m'insulter à ce point ? Vous perdez la tête, jeune homme ; car, en attaquant ainsi un ami de votre père, en osant l'appeler âme étroite et je ne sais quoi encore, c'est votre père même que vous attaquez ; en cette matière, il pense encore pis que moi. Si je n'avais pitié de votre étourderie, je quitterais à l'instant cette maison pour n'en plus jamais franchir le seuil.

Liévin s'effraya de l'effet de ses paroles et sentit qu'il s'était en effet laissé emporter trop loin.

— Pardonnez-moi, maitre Calevoet, dit-il, je me suis exprimé peut-être avec trop de passion ; mais c'était uniquement parce que vous invoquiez à tort le nom de mon père, en le mettant de moitié dans cette haine que vous semblez porter au Sage-Homme. Mon père est un ami de maître Jacques.

— Un ami de maitre Jacques ? dit Calevoet en riant : je crois vraiment, Liévin, que vous devenez fou. Vous entendrez, quand votre père reviendra, comme il criera vengeance contre cet ambitieux qui lui ravit le titre auquel il a droit, pour nous mettre à tous le pied sur la tête : mais attendez.....

Sur ces entrefaites, la porte de la rue s'ouvrit. — Ah ! le voilà, s'écria tout à coup le doyen des tisseurs de coutil.

C'était en effet Gérard Denis qui entrait dans la boutique et, dès le premier pas, rudoyait la servante sur son passage. Ses traits portaient l'empreinte d'un profond dépit et ses yeux étincelaient de colère ; cependant, quand il atteignit la porte de l'arrière-pièce, l'expression de courroux disparut tout à coup de son visage ; un sourire de commande y succéda, sourire plein d'amertume, mais qui lui semblait assez naturel pour cacher à sa famille les passions qui l'agitaient.

Il salua brusquement tout le monde, en se débarrassant de son chaperon et de son manteau.

—Eh bien ! maître Gérard, dit Calevoet en se levant, comment cela s'est-il passé dans la paroisse Saint-Jean ? En vous voyant si satisfait, je commence à douter...

— Maître Jacques van Artevelde est élu capitaine général à l'unanimité des voix, ou peu s'en faut (1), répondit Gérard avec calme.

— Ne l'ai-je pas prédit ? A Saint-Michel, c'est Pierre van den Hovene, un chevalier !

— A Saint-Jacques, c'est Willem van Vaernewyck, le frère du premier échevin.

— Encore un chevalier, chef-doyen ! Cela s'appelle une régence populaire !

— A Saint-Nicolas, on a élu Ghelnoot van Lens, et à Saint-Martin d'Ackergem, Willem van Huse (2)

—Quoi ! s'écria Calevoet furieux, Ghelnoot van Lens qui passe des journées entières chez Artevelde ! Willem van Huse, le juré des foulons ! M'est avis qu'on crache un peu trop insolemment à la face de la tisseranderie ? C'est une odieuse conjuration ; mais nous n'en resterons pas là, non, quand la moitié de la ville devrait brûler, non, vous dis-je, nous n'en resterons pas là !

— C'est une affaire faite, maître Calevoet, dit le chef-doyen ; il faut voir ce qui en sortira ; puis, maître Artevelde, après tout, appartient à la tisseranderie.

Le calme de Denis surprit étrangement le doyen des tisseurs de coutil. Celui-ci s'en trouva d'autant plus blessé que Liévin et sa mère le regardaient d'un air de triomphe.

— Quoi ! s'écria-t-il en s'adressant au chef-doyen, on vous

(1) « Jacques Van Artevelde fut élu capitaine de la paroisse Saint-Jean à l'unanimité des voix. » (Lenz, 380.)

(2) Voir les *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1337-38.

a privé d'un droit qui vous revenait, on vous a fait une sanglante injure, et vous n'êtes pas furieux? Vous moqueriez-vous de moi, peut-être?

— Je ne suis nullement irrité, ami Calevoet, dit Denis avec un sang-froid plus grand encore; si l'on m'eût élu capitaine-général, assurément j'aurais accepté, pour guider la commune dans la voie où elle trouverait la liberté et la puissance; mais le peuple est souverain; il a exprimé sa volonté.

— Et vous le souffrirez? demanda Calevoet avec un étonnement mêlé de colère, vous laisserez abaisser votre pays par des intrigants, vous laisserez les foulons marcher sur la tête de la tissanderie? et vous-même, vous vous laisserez méconnaître à ce point? Ah! Denis, Denis, j'avais meilleure opinion de vous! Maintenant qu'il est puissant, vous reculez et vous abandonnez vos amis. Ce n'est pas là ce bras de fer et ce cœur d'airain dont vous avez coutume de nous parler!

— Quand le peuple reconnaîtra son erreur, vous apprendrez à connaître Denis, maître Calevoet : il saura se sacrifier pour le bonheur de ceux-là même qui, aujourd'hui, ont donné leur confiance à un autre, et il montrera ainsi la générosité qui l'anime.

— Et maintenant? maintenant?

— Maintenant, il attend les événements.

Le doyen des tisseurs de coutil trépignait de rage dans le foyer, si bien que la cendre enveloppait ses pieds comme une fumée. Il ne pouvait comprendre ce qui s'était passé dans l'âme du chef-doyen, car le matin encore il l'avait entendu se répandre en terribles imprécations contre Artevelde, tandis qu'en ce moment il le trouvait insensible à l'injure qui venait de lui être faite. Il soupçonna quelque feinte ou quelque raillerie et dit, en remettant son chaperon et en se dirigeant vers la porte :

— C'est bien, maître Gérard Denis; si vous abandonnez la

bonne cause, il y a, Dieu merci, à Gand des hommes qui auront assez d'énergie pour sauver le pays et démasquer les traîtres. Soyez bien assuré qu'on ne viendra pas demander votre permission, et puisque le cœur vous a failli, vous pouvez vous ranger du côté des couards; vous n'y serez nullement déplacé. Il se passera du temps avant que vous me revoyiez ici!

A ces mots, il ouvrit la porte et sortit de la chambre. Gérard Denis quitta vivement son siége et rejoignit Calevoet dans la boutique, où tous deux s'engagèrent de nouveau dans une longue discussion.

D'abord dame Denis et son fils purent entendre très-distinctement les reproches que Calevoet adressait au chef-doyen; mais ils ne comprirent pas ce que celui-ci répondait d'une voix plus basse. Enfin, les deux voix devinrent si retenues qu'on n'entendit plus dans l'arrière-pièce qu'un murmure interrompu. Liévin prêta l'oreille assez longtemps dans la crainte que le débat ne s'envenimât dans la boutique; puis cessant d'y faire attention, il dit avec joie à sa mère :

— Vous voyez bien que tout est faux et que mon père ne partage pas les passions de cet écervelé de Calevoet. Je savais bien que je ne me trompais pas. Je ne veux plus songer à l'impudent bavardage de cet ivrogne de Muggelyn; car cela est déraisonnable et ridicule.

Dame Denis haussa les épaules en souriant.

— Ah! ma mère, dit Liévin, vous n'êtes pas juste, car vous doutez encore!

— Je t'admire, Liévin; tu es un bon fils, et je ne veux pas te causer plus de chagrin que tu n'en as déjà; mais attends encore : le jour n'est pas à sa fin; il y aura de l'orage, tu peux m'en croire.

— Oui, si vous allez fâcher de nouveau mon père en lui parlant avec trop de vivacité, ou en lui faisant des questions

auxquelles il ne veut pas répondre. Vous savez combien il doit être harassé ; pour ce soir, ma mère, laissez-le en paix, je vous en prie.

— Tu n'as pas besoin de me donner ce conseil, Liévin ; quand, à son entrée, j'ai vu un bienveillant sourire sur son visage, j'ai su à quoi m'en tenir. Je me retirerai aussitôt que possible ; toi, cherche à le calmer s'il s'emporte ; il n'est jamais aussi brusque envers toi qu'envers moi. C'est demain que je lui ferai la leçon, — et quant à cet insensé Calevoet...

Au moment où ce nom s'échappait de ses lèvres, Gérard Denis rentra dans la chambre. Le sourire avait disparu de son visage, sur lequel on ne lisait plus que le chagrin, le dépit et la colère.

— Femme ! s'écria-t-il en montrant le poing d'un air furieux, tu renonceras à rudoyer maître Calevoet, sinon tu pourrais avoir à t'en repentir. Quand on ne sait pas comment on doit recevoir les gens chez soi, on l'apprend. Tu es bien osée et bien impolie, femme, pour insulter aussi grossièrement mes meilleurs amis ; mais je sais qu'on n'a rien de mieux à attendre de toi !

— Voilà le vent qui se lève, murmura dame Denis ; que celui qui craint l'orage se gare !

— Que marmottes-tu là, femme intraitable ? s'écria le chef-doyen avec l'intention visible d'entamer une violente querelle. Mais sa femme n'y paraissait nullement disposée ; elle prit son rouet, comme pour quitter la chambre, et dit :

— Vois-tu, Gérard, si tu te remets à faire le diable à quatre, et si tu veux me malmener comme une servante, je vais de ce pas chez ma sœur, je te le déclare... et alors, tâche de me faire revenir si tu peux !

— Voyons, mon père, dit Liévin d'une voix suppliante, asseyez-vous et prenez du repos, car vous devez être horriblement fatigué. Il se peut que les choses ne se soient pas

passées au gré de vos désirs; mais quand on a la conscience d'avoir loyalement rempli son devoir de citoyen, on ne doit pas tant se préoccuper de cette contrariété.

Gérard Denis ne répondit pas, bien qu'il suivît le conseil de Liévin et approchât un fauteuil de la cheminée. Il s'affaissa sur le vaste siége et n'ouvrit la bouche que lorsque la servante entra avec une lampe allumée qu'elle vint placer sur la table. Alors, éloignant la lumière de lui :

— Qu'est-ce que cette sotte fille vient faire ici? dit-il; je veux être seul, femme! Que personne ne s'avise plus de venir ici, ou je le jette à la porte! Ne me le faites pas dire deux fois!

Dame Denis se hâta de sortir de la chambre avec la servante. Liévin rassembla ses papiers, ses plumes et les porta avec son livre de comptes sur un pupitre à l'autre bout de la chambre; il allait se retirer aussi, mais son père le retint :

— Je n'ai pas dit cela pour toi, Liévin; ôte cette lampe de la table et continue de travailler à ton pupitre. Je vais essayer de dormir un peu; soigne le feu, de manière que je n'aie ni trop chaud ni trop froid.

— J'y ferai attention, mon père, dit Liévin, comme s'il eût été tout heureux du ton plus calme de la voix de son père. Il se sentit encouragé, par cet heureux changement de disposition, à décharger son cœur d'une pensée qui l'oppressait.

— Mon père, puis-je vous dire quelque chose avant que vous vous endormiez?

— Assurément, Liévin: qu'est-ce donc?

— Il y a une heure, Muggelyn, le roi des ribauds, est venu ici pour vous parler.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'étrange en cela?

— Oh! rien, mon père; mais il se disait votre ami, et par-

lait tout à fait sans façons, comme s'il eût été très-intime avec vous.

— Il était ivre, à coup sûr. Cela ne lui arrive qu'une fois par semaine, mais dure du lundi au dimanche. Et tu as cru ce qu'a pu te dire ce fou ?

— Non, sans doute, mon père ; je l'ai mis à la porte et l'ai menacé d'une poursuite devant le banc des échevins.

— Tu n'aurais pas dû faire cela, Liévin ; le roi des ribauds est du nombre de ceux qui me croient plus capable que les autres de servir la commune, en qualité de capitaine général ; il s'est vraisemblablement donné quelque peine pour faire partager son opinion à d'autres. Qu'il se trompe ou non, il ne faut pas récompenser le bon vouloir, de quelque part qu'il vienne, par de la brusquerie.

— C'est vrai, mon père, j'ai peut-être été trop vif. Son impudent langage m'a mis hors de moi. Il a dit aussi qu'il vous attendrait à la *Walpoort*, ce soir, à sept heures. Vous n'irez certainement pas à ce rendez-vous, n'est-ce pas, mon père ?

— Qu'irais-je y faire, Liévin ? L'ivrogne a dit cela comme il aurait débité toute autre baliverne. — Est-ce là tout ce que tu avais à me demander ?

— Oui, mon père et je suis très-aise maintenant que cela soit faux. Dormez tranquillement, je veillerai au feu.

— Tiens-toi donc tranquille et ne fais pas de bruit autour de moi ; je ne tarderai pas à m'endormir, car mes yeux se ferment malgré moi.

Liévin gagna doucement son pupitre et reprit son travail. De temps en temps, en dirigeant les yeux vers son père, il remarquait avec tristesse qu'il ne pouvait s'endormir, car il se tournait et se retournait sans cesse dans son fauteuil ; puis, par moments, ouvrait les yeux pour les refermer ensuite, mais toujours en vain.

Enfin, au bout d'une demi-heure, la respiration bruyante

de son père lui prouva qu'il avait trouvé le repos et était profondément endormi.

Pendant plus d'une heure, le silence le plus complet avait régné dans la chambre. Depuis longtemps Liévin, absorbé par de longs calculs, n'avait plus songé au feu, quand tout à coup un râlement étouffé attira son attention et lui fit jeter les yeux sur son père. Ce que vit le jeune homme devait être affreux, car il pâlit et, comme frappé par une lugubre apparition, resta immobile, les yeux fixés vers la cheminée.

En effet, le visage de son père avait une expression épouvantable. Ses yeux écarquillés étaient fixes, immobiles, hagards; ses lèvres contractées en arrière laissaient voir ses dents convulsivement serrées; sur son front et sur ses joues couraient des rides frémissantes; ses cheveux étaient hérissés sur sa tête. La flamme ardente du foyer jetait une rouge lueur sur cette physionomie décomposée et sur les objets voisins, puis donnait à toutes les ombres une profondeur singulière et au visage du chef-doyen je ne sais quelle expression horrible et diabolique.

Liévin, tout saisi, avait bondi de son siége; mais devant cet effrayant spectacle, il s'arrêta comme pétrifié et sans oser faire un pas. Un violent frisson courut dans tous ses membres lorsqu'il entendit les paroles suivantes tomber de la bouche contractée de son père :

— Ici, Roeland! Roeland!... tuez-le!... Ah! vengeance... Connais-tu le doyen des tisserands? Tu railles? Du sang! du sang!... Qu'il meure! Traînez son cadavre par les rues... Foulez-le aux pieds... comme cela, comme cela... Ah! c'est bien! ribaud, ribaud, par ici! en voilà encore un qui s'enfuit... lui aussi! Cours, cours!

A mesure que le chef-doyen prononçait ces mots, sa physionomie devenait de plus en plus affreuse, et il agitait ses

mains et ses pieds avec une force extraordinaire. Liévin, tout tremblant, ne sut faire un pas que lorsque son père étendit la main et se leva en s'écriant : « En voilà encore un ! » La crainte que Gérard ne tombât dans le foyer arracha le jeune homme à son épouvantable fascination. Il courut à la cheminée, et saisissant son père par le bras pour l'éveiller :

— Mon père, mon père, vous rêvez !

Gérard Denis ouvrit les yeux et contempla pendant quelque temps son fils avec un égarement plein d'anxiété. Puis il demanda, en passant douloureusement la main sur son front :

— Que m'est-il arrivé ? Je suis comme paralysé de tous mes membres. La sueur découle de mon front !

— Vous avez rêvé, mon père, répondit Liévin ; oh ! vous avez dû faire un rêve affreux ?

— Ai-je donc parlé ? demanda Denis avec effroi. Qu'ai-je dit ?

— Je ne sais, mon père ; il s'agissait de sang et de quelqu'un qu'on assassinait ; d'un cadavre qu'on traînait par les rues...

Le chef-doyen resta longtemps muet, comme un homme qui cherche la signification de quelque chose. Enfin il dit :

— Ah ! je sais d'où cela vient ! C'est maître Joos Apare qui, ce matin, à la *Sirène*, près du *steen* de messire Gérard le Diable (1), m'a parlé, pendant une heure au moins, d'un marchand de grains qu'on a assassiné à Bruges dans le temps. Ce Joos a une façon de raconter qui vous fait voir les choses !... quand il vous parle du corps sanglant du marchand

(1) Surnom d'un certain Gérard Vilain.

traîné sur le pavé, cela vous fait dresser les cheveux sur la tête...

— Oh ! c'est bien cela, mon père, dit Liévin avec une sorte de joie ; mais vous appeliez aussi un ribaud?

— C'est que tu m'en as parlé toi-même avant que je m'endorme.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Rasseyez-vous dans votre fauteuil, mon père, et tâchez de vous rendormir. Vous avez si peu reposé.

Gérard Denis réfléchit un instant, puis dit d'un air distrait :

— Quelle heure est-il, Liévin ?

— D'après l'horloge de saint Jean, il doit être un peu plus de six heures et demie.

— Je dois sortir, Liévin.

— Encore ce soir, mon père?

— Oui, je l'ai promis à maître Joos Apare ; mais je serai de retour avant une heure. Dis à ta mère qu'on me prépare à souper.

En disant ces mots, Gérard Denis mit son manteau et son chaperon, puis sortit de la chambre. Liévin le suivit jusqu'à la rue, en proie à un profond sentiment de tristesse ; il vint ensuite rejoindre sa mère. Il avait quelque idée que son père allait peut-être rendre visite au ribaud ; mais son cœur pur et aimant se révolta contre ce soupçon, et quand il arriva dans la cuisine auprès de sa mère, il l'avait entièrement banni de son esprit.

IV

Un dimanche matin, la taverne renommée du *Cygne d'Or*, voisine du *steen* des Serbraem, dans la rue Basse, était remplie de gens des métiers et de bourgeois qui, devisant joyeusement, buvaient assis devant de longues tables, ou, la cruche de grès à la main, allaient d'un bout à l'autre de la salle trinquer avec leurs amis. On y entendait parler et discuter sur les plus importantes affaires avec une étonnante liberté : chacun exprimait sa façon de voir sans le moindre détour, qu'elle fût blessante ou non pour le comte, pour le roi de France ou pour le magistrat de Gand.

La grosse hôtesse circulait au milieu de cette foule bruyante, distribuant çà et là des sourires et s'empressant de servir ses chalands, tandis que son mari se tenait à l'entrée de la cave, prêt à monter, au moindre signal, du vin ou de la bière dans de grandes cruches d'étain.

Il y avait aussi, au *Cygne d'Or*, quelques personnes qu'on reconnaissait pour des étrangers à leur costume disparate et à leur silence; il y avait même dans le coin le plus reculé de la taverne un jeune nègre au visage d'un noir de jais, aux cheveux crépus et laineux, au nez percé par un anneau d'or.

Non loin de la porte d'entrée étaient attablés une dizaine de gens des métiers qui semblaient extrêmement animés et faisaient, à eux seuls, plus de bruit que tous les autres; ils

faisaient remplir coup sur coup leurs coupes de grès et chantaient de temps en temps quelque joyeux couplet dont les échos puissants retentissaient jusque dans la rue.

L'un d'eux achevait en ce moment le refrain populaire des émigrants :

Pour l'Orient, amis, partons gaîment,
Partons, partons pour l'Orient,

lorsqu'un robuste compagnon, qu'à ses mains bleuies on reconnaissait aisément pour un teinturier, entra tout rayonnant dans la taverne en s'écriant :

— Çà, hôtesse, debout! du vin et du meilleur!

— Liévin! Liévin Comyne! s'écrièrent les autres, en élevant vers lui leurs coupes. Ici!... fais-nous raison!

L'hôtesse servit au nouveau venu le vin qu'il avait demandé, et lui, s'approchant de ses amis, s'écria transporté de joie :

— Vive la libre commune de Gand! Vive le Sage Homme! Flandre au lion!

Tous les hôtes de la taverne, à l'exception des étrangers, répétèrent ces acclamations avec enthousiasme.

La physionomie de Liévin portait tous les symptômes d'une joie profonde; un radieux sourire illuminait ses traits, et ses yeux étincelaient comme le cristal.

— Nous pensions être déjà de joyeux compères, dit l'un des chanteurs; mais il paraît, Liévin, que tu sens mieux que nous encore qu'il est bon de vivre.

— Je le crois bien! s'écria le jeune teinturier; rien qu'à voir ce moricaud, je pleurerais de joie. Ah! il faut que l'Africain boive dans ma coupe!

A ces mots, il courut au nègre, lui offrit son vase de grès, et lui dit en quelques mots :

— Voyez-vous, messire le Maure, dans la libre ville de Gand tous les hommes sont frères ; blanc ou noir, peu importe ! Buvez avec votre ami Liévin, et dites dans votre pays combien les Gantois sont de bons gars. N'êtes-vous pas arrivé du pays d'Orient avec les deux chameaux qui sont au marché du Vendredi ?

Bien que l'Africain ne comprit pas ce que Liévin lui disait, il voyait bien cependant sur le visage de son interlocuteur que c'était un sentiment d'amitié et non pas la raillerie qui l'inspirait. Un doux sourire de remerciement découvrit ses dents blanches et brillantes ; il prit la coupe de la main du Gantois, mais il la lui rendit aussitôt en faisant signe qu'il ne voulait pas boire.

— Le vin lui est défendu ! fit observer un vieux bourgeois ; c'est la loi de Mahomet.

— En ce cas, qu'on apporte de la bière ! cria Liévin au tavernier.

— Il ne peut en boire non plus, dit le vieux bourgeois.

— Les tavernes ne doivent pas avoir grande chalandise en Afrique, dit Liévin en plaisantant. Mais qu'importe ! je veux que ce bon moricaud sache bien que je suis son frère.

Il appuya son bras sur l'épaule de l'Africain ébahi, et le baisa sur la joue, au milieu des bruyants applaudissements, des joyeuses acclamations de tous les spectateurs.

— Bien fait ! Liévin, bien fait ! s'écrièrent ses amis quand ils le virent quitter le nègre et revenir de leur côté. Grand fut leur étonnement néanmoins, quand Liévin fut auprès d'eux ; il riait bien encore, mais des larmes brillaient dans ses yeux.

— Qu'est-ce à dire ? reprit l'un d'eux. Ce n'était donc pas de tout cœur que tu y allais ? Prends bien garde de devenir furieux aujourd'hui, Liévin.

— Cela pourrait bien arriver, répondit le jeune teinturier

en s'asseyant; je suis fou de joie et ne pourrais vous dire ce que je ressens : un roi ne saurait être plus fier que je ne le suis en ce moment. Je viens de traverser le marché du Vendredi. En voyant combien il y a aujourd'hui de marchands étrangers à Gand, et les richesses inouïes que notre foire annuelle va étaler, en entendant le peuple gantois chanter et danser dans toutes les rues, le cœur me bat : moi aussi, je danserais bien de joie!

— Il a raison! s'écria un compagnon couvreur assis à une autre table; assez longtemps nous avons souffert de la misère et de la famine : aujourd'hui il y a du travail à Gand et le commerce y va bien. Nous avons le droit de nous réjouir, et de remercier Dieu par notre gaieté.

— Vous allez savoir maintenant pourquoi je suis si animé, dit Liévin Comyne en désignant avec orgueil le compagnon couvreur. Jean, tu étais là quand cela s'est passé. Tu t'en souviens encore : c'était au temps de la famine; par une froide matinée, nous étions devant la *Maison-Haute*, et nous plaignions le sort des pauvres femmes et des pauvres enfants qui grelotaient de froid sur le marché du Vendredi.

— Si je m'en souviens! répondit le couvreur avec orgueil; je sais de quoi tu vas parler et je ne l'oublierai pas tant que je vivrai.

— Qui a dit alors, reprit Liévin, qu'un compagnon gantois ne doit vivre qu'à la sueur de son front et non d'aumône ni de pillage? Qui a interpellé ainsi le Sage Homme? Il est temps, maître Jacques; il faut du travail ou du sang! Qui a crié le premier à Gand : Travail et liberté! en signe de délivrance? C'est Liévin le teinturier qui a fait tout cela!

— C'est vrai, dit Jean le couvreur; je l'ai vu et entendu; car j'étais là quand maître Jacques nous a dit : Il y aura travail et liberté dans le pays de Flandre.

— Eh bien, poursuivit Liévin, quand les premiers chariots

chargés de laine de Dordrecht sont arrivés, le peuple gantois est allé, en dansant et en chantant, les recevoir sur la route d'Anvers ; moi, j'ai versé des larmes dans l'excès de ma joie. Il n'y a pas bien longtemps de cela, et déjà l'abondance règne dans la ville de Gand ; la famine est oubliée, et la foire qui va s'ouvrir sera une des plus belles et des plus riches que nous ayons jamais vues !

— Le drap a encore monté de trois gros hier, remarqua un tisserand ; on dit que pas moins de trois mille pièces de fin gantois rouge sont demandées pour l'Allemagne et pour la France ; mais, ma foi, nous ne les avons plus : les marchands qui sont venus pour la foire ont déjà mis la main sur presque tout le fin rouge.

Liévin ne fit pas attention à cette interruption et poursuivit :

— C'est vrai ; le Sage Homme a opéré notre délivrance et nous a rendu la liberté et le travail ; mais le pauvre compagnon teinturier Liévin Comyne se rappellera avec orgueil jusque sur son lit de mort qu'il a pris part à cette grande entreprise ; ce souvenir sera sa consolation et son soutien jusqu'au bord de la fosse.

Liévin avait une voix pénétrante et une éloquence que lui donnait sa profonde émotion. Ce qu'il disait avec un fier accent d'enthousiasme remua vivement ses auditeurs, et un silence solennel régna même dans la taverne quand il eut cessé de parler.

Mais cet air sérieux n'était pas naturel, un jour de liesse ; aussi cela changea-t-il bientôt dès qu'un maître charpentier se leva, la coupe à la main, et provoqua tous les autres à boire en s'écriant :

— Honneur à maître Jacques Artevelde ! Honneur au courageux compagnon Liévin Comyne !

Tous répondirent à cette santé, puis allèrent se rasseoir.

— Pourvu, dit un tonnelier, que ce beau temps dure à Gand! Il paraît que le roi de France se prépare à envahir la Flandre, à la tête d'une formidable armée, et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque les *Léliards* et les Français de la forteresse de Biervliet (1) se sont vantés qu'ils viendraient, un de ces jours, écrire avec la pointe de leurs épées sur les portes de Gand que nous sommes des manants et des couards.

— Eh bien! qu'ils se montrent au plus tôt! dit Liévin en riant: Français ou *Léliards*, nous leur ferons goûter la différence qu'il y a entre l'eau de l'Escaut et celle de la Lys (2). Il y a trop longtemps que nos *goedendags* se rouillent derrière la porte... Et puis, que signifie cette garnison de Biervliet? Quelques centaines de cavaliers! Gand en culbuterait dix fois autant du premier choc!

— On dit qu'il y a trois jours, mille soudards français ont pénétré dans la place.

Liévin allait répliquer, lorsqu'il vit le couvreur se lever et se diriger vers la porte. Il le rappela :

— Attends-moi, Jean, je sortirai avec toi : reste encore un moment.

— Non! non! répondit le couvreur, il est temps; on va proclamer le franc-marché, et je veux être là; cela ne se voit pas tous les jours.

— C'est vrai, je laisserais passer l'heure, moi aussi, dit Liévin en s'approchant de l'hôtesse pour payer son écot. A son exemple, tous les compagnons, sortant de la taverne, se rendirent au marché du Vendredi.

(1) Petite ville forte à six lieues de Gand.

(2) Ces deux cours d'eau traversent la ville de Gand et partagent, avec la *Liere*, la *Moere* et quelques canaux, le territoire de la ville en vingt-six îles, qui sont reliées entre elles par quatre-vingt-huit ponts. L'eau de l'Escaut est trouble et jaunâtre; l'eau de la Lys est plus limpide et d'une teinte verdâtre.

Le spectacle qu'il offrait aux regards était riant et animé. La place entière était couverte d'une multitude fourmillante qui circulait d'un bout à l'autre par caravanes de familles, avec père, mère, enfants, en attendant que le franc-marché fût proclamé du haut du balcon de la *Maison-Haute.* Mainte troupe de jeunes compagnons parcourait la place en chantant et en se saluant de loin par le cri : Travail et liberté ! Gardons notre courage flamand !

De tous les coins du marché, des chants et des acclamations montaient vers le ciel.

Bourgeois et gens des métiers avaient revêtu leurs habits de fête, et s'avançaient, non sans quelque vanité, en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants endimanchés. Tous les visages rayonnaient de joie et de contentement; dans toutes les voix il y avait comme un écho du bonheur public. Un soleil radieux versait des flots de lumière sur ce tableau mouvant du bonheur d'un peuple, et ses rayons faisaient chatoyer les couleurs éclatantes et bigarrées des vêtements de la foule.

Au centre du marché et autour de l'église Saint-Jacques jusqu'à l'hospice de Saint-Jean-des-Furieux, s'étendaient de longues rangées de baraques, de tentes et de boutiques en bois, encore fermées pour la plupart, en tout cas, sans étalage de marchandises. On y voyait des marchands venus de tous les pays lointains, même de l'Orient, comme on pouvait le remarquer aux deux chameaux agenouillés près de la tourelle de la *Collace* et que leurs maîtres étaient occupés à décharger; il y avait des habitants des bords de la Baltique, des Allemands de Cologne, des Italiens de Florence, une multitude d'Anglais et de Français, si bien que, près des boutiques et des tentes, on entendait parler toutes sortes de langues.

Le rapide retour du commerce et de l'industrie portait au

comble l'enthousiasme des Gantois; et, dans leur joie de voir la splendeur inespérée de la foire, ils apportaient des tavernes voisines de grandes cruches de vin pour fêter les marchands étrangers et leurs serviteurs. On entourait les Anglais et les Français surtout de toutes sortes de prévenances amicales: les premiers par reconnaissance pour la levée de la prohibition qui frappait les laines anglaises; les autres, pour leur faire comprendre que la Flandre ne portait pas de haine systématique au peuple français, bien qu'elle fût armée en ce moment contre le roi de France, au nom de la liberté et de l'industrie. Rien n'était plus amusant que d'entendre et de voir les bourgeois de Gand s'efforcer de faire comprendre tout cela aux étrangers, dans un langage hybride et à grand renfort de gestes. Les marchands, à la vue d'une si grande affluence, et séduits par la sympathique bienveillance que chacun leur témoignait, prévoyaient une bonne vente et prenaient part de bon cœur à l'allégresse générale.

On n'apercevait dans la foule d'autres hommes armés que les seize hommes d'armes de la paroisse Saint-Jacques qui arpentaient tranquillement la place, sous le commandement de leur chef Willem van Vaernewyck, et les ribauds avec Muggelyn leur roi, auquel était dévolue la mission de surveiller les baladins et escamoteurs qui avaient dressé leurs tentes et leurs tréteaux non loin du pont de Baudeloo.

Devant la porte de la *Maison-Haute* se trouvaient vingt-deux hommes d'armes. C'était la garde de la paroisse Saint-Jean (1): elle était venue avec Jacques van Artevelde, le capitaine en

(1) Chaque capitaine avait quinze hommes sous ses ordres pour veiller au repos public et le seconder dans l'exercice de ses fonctions. Le capitaine général avait seul vingt-deux hommes.

Les écrivains français ont fait à tort de cette escorte d'Artevelde une sorte de garde-du-corps sanguinaire et prête à mettre à mort le premier venu au moindre signe de leur chef.

chef, qui se trouvait en ce moment avec les échevins de la ville et les doyens des métiers dans la salle de l'étage de la *Maison-Haute*, pour proclamer le franc-marché dès que l'heure en serait venue.

Tandis que sur la place tout le monde dansait, chantait, s'agitait, Artevelde, le grand citoyen de Gand, les bras croisés sur la poitrine et placé dans l'embrasure d'une fenêtre, contemplait ce spectacle. Le visage du Sage Homme était en ce moment comme illuminé par un rayonnement mystique; ses yeux étincelaient d'une noble fierté, et même un léger frisson semblait par moments parcourir ses membres.

Ce qui se passait alors dans le cœur de Jacques van Artevelde ne peut être senti que par celui qui est capable de comprendre la joie ineffable que doit goûter un héros quand il voit sa patrie libre et heureuse et peut se dire : Voilà mon œuvre! Or, il en était bien ainsi! Ce peuple qui se presse sur la place et la fait retentir de ses chants, qui boit joyeusement du vin devant toutes les tavernes, qui remplit l'air de clameurs de triomphe; ces femmes qui, en compagnie de leurs enfants, circulent si parées et si heureuses; ces compagnons, ces ouvriers si gais, si épanouis... Artevelde les a trouvés jadis luttant contre l'esclavage et la famine, épuisés, désespérés, plongés dans un abîme de misère... Maintenant ils fêtent leur délivrance et leur liberté reconquise; aujourd'hui, leurs chants joyeux montent vers Dieu comme des hymnes de reconnaissance, et, transportés de bonheur, ils s'embrassent sous le regard humide de celui-là même qui, par la puissance de son génie, a accompli l'œuvre merveilleuse de leur libération... Et lui, frémissant de joie, il s'oublie à contempler le noble fruit de ses travaux, il essuie une larme qui brille sur sa joue, tandis que les battements de son cœur lui promettent encore plus de grandeur et de gloire pour sa Flandre bien-aimée!

Tous ceux qui l'entourent, et surtout son ami messire Thomas van Vaernewyck, voient et comprennent ce qui se passe en ce moment solennel dans le cœur du Sage Homme; eux aussi sont profondément émus, car ils l'ont secondé de tout cœur dans l'œuvre de délivrance du peuple et de la patrie; plus leur admiration pour l'héroïque citoyen grandit, plus ils s'énorgueillissent eux-mêmes de la part qu'ils ont eue à sa glorieuse entreprise. Aucun d'eux cependant ne traduit en paroles les émotions qu'il éprouve; le regard respectueusement fixé sur Jacques van Artevelde, ils sont comme fascinés par cette noble, calme et radieuse physionomie, miroir vivant d'intelligence et de courage.

Peut-être le Sage Homme fût-il resté très-longtemps plongé dans sa méditation solitaire, savourant, sous le coup d'une profonde émotion, la plus douce récompense qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre; mais en ce moment un nouveau flot de peuple se précipita de l'église Saint-Jacques sur le marché. La deuxième messe était finie et la cloche sonnait à pleine volée sur la paroisse. L'heure de la proclamation était arrivée.

On ouvrit la grande fenêtre de la *Maison-Haute*, et deux sonneurs de trompe appelèrent sur eux l'attention de la foule par des fanfares retentissantes. Puis le sire van Waernewyck s'avança avec le capitaine général et les échevins, et Jean van Loven, maître-clerc de la Reuze, lut à haute voix au peuple le privilége comtal qui avait jadis institué le franc-marché.

Cette lecture dura assez longtemps; la foule écoutait à peine la voix sonore de maître Jean van Loven, parce que vingt fois, en pareille circonstance, on avait entendu lire la même lettre de franchise.

Dès que le maître-clerc fut au bout de son parchemin, il se retira en arrière et disparut dans la salle; alors les éche-

vins s'avancèrent jusqu'à la balustrade de la fenêtre, et le premier échevin, au milieu du plus profond silence, adressa au peuple d'un ton solennel les paroles suivantes :

— De par le comte de Flandre et de par la commune de Gand, j'annonce en ce moment le franc-marché, — à savoir que chacun, durant toute cette franchise, pourra trafiquer et faire négoce de toute espèce de marchandises, qu'il pourra aller, venir, arriver et s'en retourner sans être inquiété, à quelque pays ou à quelque peuple qu'il appartienne, sauf ce qui est dit des bannis du seigneur comte et du franc pays de Flandre.

Les sonneurs de trompe firent de nouveau retentir leurs instruments.

A peine le signal était-il donné que le peuple se dirigea, en poussant de bruyantes acclamations, vers le centre de la place, où retentissait un violent tapage. De la *Maison-Haute*, on pouvait voir les boutiques s'ouvrir et les marchands se hâter d'étaler en montre leurs marchandises : on y voyait des étoffes de soie de tout prix et de toute nuance, des draps d'or, du velours, du damas, des épiceries du pays d'Orient, des bijoux en or et en argent, des ustensiles de ménage en étain et en verre, des images sculptées, des armes ; en un mot, tout ce que l'art et l'industrie pouvaient produire de plus exquis était offert en vente aux Gantois et aux étrangers. Plus loin, derrière l'église Saint-Jacques, on alléchait les enfants par toutes sortes de friandises et de jouets ; et du côté du pont de Baudeloo on entendait déjà les tambours et les cymbales des escamoteurs et des baladins.

La plupart des échevins et des doyens avaient quitté la *Maison-Haute* pour se rendre sur le marché. Artevelde allait aussi descendre l'escalier, lorsqu'il fut retenu par le premier échevin, qui l'entraîna dans l'angle le plus reculé de la salle.

— Maître Jacques, dit l'échevin avec une certaine tristesse, je vous ai vu tout à l'heure devant la fenêtre, perdu dans une noble et généreuse extase; moi aussi mon cœur battait vivement à la vue du bonheur du peuple; mais, mon excellent ami, il ne m'a pas été donné de goûter cette joie sans quelque crainte.

Artevelde connaissait la force d'âme du premier échevin; il fut donc tout surpris de voir son noble ami recourir à de tels détours pour lui faire une communication, et il pensa qu'il ne pouvait être question que de mauvaises nouvelles.

— Expliquez-vous plus vite, messire van Vaernewyck, vous m'effrayez!

— Un terrible orage s'amasse sur notre tête, reprit le premier échevin; pendant qu'ici nous nous réjouissons de la joie du peuple et oublions tout danger, peut-être, au moment même où je parle, la ruine de la Flandre se prépare-t-elle.

Artevelle regarda d'un air scrutateur son ami, qui poursuivit :

— Tout à l'heure un messager secret de Lille est venu me trouver chez moi; il était envoyé par messire Sander, notre fidèle ami en France. Ecoutez, maître Jacques, ce qui se passe, et vous comprendrez que nous nous trouvons sur le bord d'un abîme sans que nous nous en soyons doutés. Une puissante armée française est rassemblée sur nos frontières; on y a ajouté les garnisons qui occupaient les places fortes de la Flandre wallonne; cinq cents cavaliers français, se faisant passer pour des volontaires flamands, ont pu se jeter dans Biervliet.

— Je ne comprends pas encore ce que nous avons à craindre, fit observer Artevelde; je désire et j'attends une attaque depuis longtemps : la liberté de la Flandre doit en sortir;

puis nous ne pouvons, sans sortir de notre droit, nous armer et entrer en campagne avant que l'ennemi ne nous ait provoqués. Qu'on tente la moindre pointe contre Gand, ou contre la Flandre, et aussitôt nous marchons avec une armée sur Rupelmonde pour délivrer le vieux Segher le Courtraisien. Laissez les Français nous attaquer; ils ne pourraient nous rendre de plus grand service!

— Aussi n'est-ce pas là ce qui m'inquiète, maître Jacques; mais laissez-moi vous exposer plus amplement l'infernal projet que la France a formé contre nous. Quelque jour, la grande armée s'abattra sur la Flandre; la garnison de Biervliet ravagera le territoire de Gand; et au moment où nous appellerons le peuple aux armes, arrivera la nouvelle que les Flamands, en punition de leur désobéissance envers le roi de France, sont mis au ban de la sainte Eglise. Le peuple ne déposera-t-il pas humblement les armes devant l'ordre fulminé au nom du Saint-Père? Par respect et par piété, ne courbera-t-il pas le front sous la volonté de la France? Et, à supposer que nous repoussions la première agression de l'ennemi, souvenez-vous que nous ne sommes pas loin de la semaine sainte; on ne pourra dire la messe en Flandre; nul ne pourra aller se confesser ni communier... Croyez-vous que la Flandre ose résister jusqu'après Pâques? Ah! le roi de France est rusé et méchant; il redoute nos armes et nous combat par notre propre religion!

Artevelde avait écouté le premier échevin avec la plus profonde attention; peut-être même un sentiment d'anxiété s'était-il aussi emparé de lui, bien qu'on ne pût le remarquer sur sa calme et pensive figure.

— Le Saint-Père aurait-il donné mission spéciale pour cet anathème? demanda-t-il. Cela me semble impossible.

— Cela n'est pas nécessaire, répondit messire van Waernewyck. Lorsque le roi de France a été invité par le pape à entreprendre une croisade contre les païens, le roi a promis de le faire sous la condition que les Flamands lui jureraient fidélité. Les communes de Flandre, en ce temps-là sans force et sans ressources, et voulant faire ce sacrifice pour le salut de la chrétienté, ont prêté serment entre les mains du pape; le Saint-Père, à cette occasion, a octroyé aux rois de France une bulle en vertu de laquelle ils peuvent, à la moindre rébellion, faire jeter l'interdit sur la Flandre par les évêques français. Les rois de France n'ont pas entrepris la croisade promise; mais, depuis l'année 1309, ils ont secrètement gardé la bulle papale en leur possession (1). On met au jour, à cette heure, cette arme félonne, et Dieu sait comment elle nous frappera!

Le Sage Homme, tout pensif et les yeux fixés à terre, était absorbé dans ses propres réflexions.

— Eh bien! maître Jacques, n'ai-je pas raison de m'inquiéter de la tempête qui va fondre sur nous de tous les points de l'horizon?

Artevelde, relevant la tête :

— Philippe de Valois, dit-il, risque peut-être sa couronne à ce jeu-là; il va peut-être frayer à Edouard d'Angleterre la voie par laquelle il montera sur le trône de France. Assurément ce que vous venez de m'apprendre est grave, messire van Waernewick ; mais, avec l'aide de Dieu, la Flandre sortira sauve de cette lutte et conservera sa liberté!

— Et notre serment, maître Jacques, le romprons-nous?

(1) Mézeray dit : « Les Flamans s'estoient obligés envers le pape, l'an 1336, de lui payer une amende de deux millions de florins s'ils portoient jamais les armes contre le roi de France, et de subir les plus griefves censures de l'Eglise. »

Puis, la Flandre nous suivra-t-elle dans cette voie périlleuse?

— Notre serment? Il nous faut, au contraire, le maintenir, fût-ce par la force des armes, dit Artevelde. Les communes flamandes ont, dans un temps de malheur et par esprit de religion, juré fidélité aux rois de France; mais c'était sous condition, pour un certain nombre d'années et à la couronne de France, mais nullement à des hommes qui sont montés sur le trône en vertu d'une fausse interprétation de la loi salique. L'interdit serait injuste; la Flandre en appellera au pape lui-même, qui nous rendra justice; car, même contre notre devoir, nous sommes fidèles à notre serment. Philippe de Valois n'est pas roi de France; à Edouard d'Angleterre seul appartient la couronne française (1). Comprenez-vous ce que cela veut dire, messire van Vaernewyck?

Le premier échevin serra avec effusion la main d'Artevelde et le regarda fixement sans prononcer un mot.

— Ce que nous avons à craindre, poursuivit le Sage Homme, c'est la fâcheuse influence que la fulmination de l'interdit peut exercer sur les *poorters* de Gand. Eh bien, dès demain matin, je parlerai au peuple et je l'armerai de courage contre une nouvelle qu'il apprendra de ma bouche même. Vous, en attendant, convoquez les échevins pour ce soir à l'Hôtel-de-ville. Nous enverrons immédiatement maître Jean van den Bossche à Liége, chez les grands clercs en

(1) Philippe-le-Bel, roi de France, laissa trois fils qui montèrent successivement sur le trône, mais moururent tous sans héritiers. La mère d'Edouard, roi d'Angleterre, était fille de Philippe et prétendait qu'elle ou son fils, après la mort de ses trois frères, devait hériter de la couronne de France. Philippe de Valois, fils d'un frère de Philippe le Bel, soutenait de son côté qu'il devait être considéré comme l'héritier le plus proche, en se fondant sur ce que la loi salique déclarait les femmes incapables d'hériter de la couronne.

théologie, afin d'avoir conseil au sujet de l'appel au pape (1). Le clergé est avec nous ; nous prierons le doyen de la chrétienté d'aller trouver l'évêque de Tournai pour obtenir le sursis de la sentence, jusqu'à ce qu'il soit statué sur notre appel (2). Quoi qu'il en advienne, le doute seul sur le maintien de l'interdit sauvera la Flandre. Dès demain, j'ordonne une revue de toutes les compagnies gantoises sur le *Kouter* (3). Nous serons prêts, ami Maes; mais nous avons le temps encore; on n'arrive pas en un jour de Lille à Gand, surtout quand il y a des Flamands sur la route.

— J'admire votre sagesse, dit le premier échevin ; de cette façon, en effet, l'arme perfide de la France perdra toute sa force; mais je ne sais si nous pouvons compter sur les autres villes de la Flandre. En donnant à Bruges et à Ypres leurs malencontreux priviléges, le comte paraît avoir détaché de nous la plupart des Flamands ; peut-être Gand se trouvera-t-il seul en face de l'orage (4) ?

— C'est possible, répondit Artevelde, mais je n'en ai pas moins la conviction que la Flandre se lèvera comme un seul homme à l'approche de l'armée française. En tous cas, je n'hésiterais pas à marcher à la tête de mes braves Gantois à la rencontre de la chevalerie française, non sans espoir d'une glorieuse victoire. Et si l'événement trahissait le bon droit, nous appellerions à notre aide le roi Edouard d'Angleterre, pour venger la neutralité du territoire flamand : il ne demande pas mieux. Ah ! Philippe de Valois ne sait pas quel jeu dangereux il joue là, il ne sait pas qu'il est

(1) Voir, sur cette ambassade à Liége, les *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1337-38.

(2) Voir Octave Delepierre, *Précis de l'histoire de Bruges*, p. 28.

(3) Place publique à Gand, dont le nom est une corruption du français *coulture*, *culture*. Cette place est désignée aujourd'hui encore par cette ancienne dénomination ; mais elle porte aussi le nom de *Place d'armes*.

(4) Octave Delepierre, *Précis de l'histoire de Bruges*, p. 28.

peut-être réservé à la Flandre de conduire à Paris le légitime roi de France.

— Merci, maître Jacques, dit le premier échevin en pressant de nouveau la main de son ami. Vous m'avez rendu le calme et le courage; un sombre avenir s'était dévoilé à ma pensée; votre puissante parole a fait briller à mes yeux une lumière rassurante. Marchons donc en avant pour la liberté et la patrie! Je vais préparer tout pour la réunion des échevins et avertir maître Jean van den Bossche de la mission dont il sera chargé.

A ces mots, le premier échevin voulut quitter le Sage Homme, mais celui-ci le retint par la main, le conduisit à la fenêtre et dit:

— Voyez, messire van Vaernewyck, comme le peuple gantois s'ébat joyeusement sur cette place; peut-être, dans quelques jours, aura-t-il déjà versé son sang pour la liberté; plus d'une de ces femmes aura à pleurer son époux, plus d'un de ces enfants ne retrouvera plus son père au foyer. Il serait cruel, n'est-ce pas, de troubler cette joie si franche, quand on ignore si dès demain la terreur et la désolation ne l'auront pas remplacée? Laissons, mon ami, quelques heures de tranquille bonheur à ces courageux citoyens; ne troublons pas, aujourd'hui du moins, l'allégresse générale.

— Que voulez-vous dire, maître Jacques?

— J'entends que vous ne disiez à âme qui vive ce que vous savez, sinon vers la fin de l'après-dînée; car, du secret le mieux caché, il en circule toujours quelque chose dans le peuple, comme un vent qui précède l'orage.

— Cette journée est en effet la plus belle que nous ayons eue depuis notre réveil, et je ne veux pas la troubler.

— Avez-vous quelque affaire pressante pour ce matin, messire van Vaernewyck? demanda Artevelde.

— Non, répondit le premier échevin; j'avais l'intention de parcourir la foire; mais ces graves nouvelles m'en ont ôté l'envie.

— Allons donc ! s'écria Artevelde qui se mit à rire de bon cœur en accompagnant son ami jusqu'à l'escalier; il y a un temps pour tout, messire Maes; peut-être aurons-nous bientôt trop de besogne. Aujourd'hui nous sommes en fête, venez avec moi : ma femme et ma fille m'attendent en bas avec maître Ghelnoot et le fils du chef-doyen; nous irons, en devisant ensemble, visiter la foire : la joie relève l'esprit, cela nous donnera peut-être quelques bonnes idées.

Ils étaient arrivés au bas de l'escalier et à la porte de la *Maison-Haute*.

— Soit, dit le premier échevin, j'accepte avec plaisir votre proposition; mais comment traverser cette cohue avec la garde de la paroisse Saint-Jean ?

— Ma garde restera ici, répondit Jacques; vous trouvez cela imprudent, n'est-ce pas ? Vous songez aux assassins gagés qu'on lance contre moi ? Ah ! les Gantois sont ma plus sûre garde, et je le dis avec un profond sentiment de fierté, ce serait mal choisir son temps pour frapper Jacques van Artevelde, quand il est au milieu du peuple gantois. Ainsi, point de soucis : Dieu nous garde tous !

Non loin de la *Maison-Haute*, à l'angle de la rue Longue de la Monnaie, ils trouvèrent dame Cathelyne de Tronchiennes, la femme de Jacques, avec sa fille et ses serviteurs. Ghelnoot van Lens s'entretenait en riant avec un maître boucher de son voisinage.

Liévin Denis donnait la main à la charmante Veerle. Son cœur battait d'orgueil et de joie en voyant le regard des passants s'arrêter avec admiration sur la jeune fille. Et, à vrai dire, une sorte d'atmosphère magique de bonheur et d'amour enveloppait la jeune Veerle en ce moment; sur son

visage rayonnait le doux sourire qui précède un bonheur promis; ses grands yeux noirs erraient sur la foule avec l'aplomb naïf de l'innocence, et elle portait haut sa tête si gracieuse, comme si elle eût senti qu'après tant de patriotique dévouement le sang d'Artevelde s'était ennobli jusque dans les veines de sa fille. Assurément, elle n'avait besoin, pour être belle et séduisante, ni de riches vêtements ni de splendides joyaux comme ceux qu'elle portait ce jour-là. Une robe en soie bleu-de-ciel flottait en plis chatoyants autour de sa taille élancée; une chaine d'or artistement ouvrée brillait sur sa poitrine, et une coiffure blanche et transparente se jouait sur sa tête et autour de son cou, en relevant le pur incarnat de ses joues.

Liévin Denis se tenait près d'elle dans une attitude toute différente; de rapides aspirations soulevaient sa poitrine et l'orgueil gonflait aussi son cœur; cependant il osait à peine lever de temps en temps les yeux sur Veerle, et le plus souvent son regard vague et rêveur était fixé vers la terre. On eût dit qu'il craignait de laisser voir à personne ce qui se passait dans son âme, et de perdre quelque chose de la douce émotion qui le dominait. Souvent une vive rougeur montait à son front quand le regard d'un passant s'arrêtait longuement sur lui et semblait vouloir mesurer l'extase qui ravissait son âme. Parfois, quand un chant en l'honneur de son père s'élevait du sein de la foule, Veerle pressait sans le savoir la main de Liévin qu'une délicieuse émotion faisait tressaillir visiblement. Le jeune rêveur eût au prix de sa vie emporté sa bien-aimée Veerle loin de cette foule curieuse et indiscrète. Et cependant, quel n'était pas son bonheur! Ne se promenait-il pas, sous les yeux de tous, la main dans la main, avec la belle Veerle, la fille du Sage Homme? N'était-ce pas là un gage sacré qu'elle n'aurait jamais un autre époux que lui?

Après avoir échangé les salutations ordinaires et quelques paroles affectueuses avec le premier échevin, dame van Artevelde appela sa suivante et se dirigea vers le marché du Vendredi, entre son mari et le sire van Vaernewyck, tandis que Veerle et Liévin les suivaient à quelque distance. De l'autre côté de la jeune fille marchait Ghelnoot van Lens, capitaine de Saint-Nicolas; il ne faisait que rire et plaisanter de tout ce qu'il voyait et entendait.

Partout où se présentait le Sage Homme avec sa famille, la foule s'ouvrait respectueusement et lui souhaitait joyeusement la bienvenue, tandis que filles et garçons se montraient les uns aux autres la charmante Veerle. Ils atteignirent bientôt les boutiques et s'arrêtèrent quelque temps devant un magnifique étalage de toutes qualités de draps d'or; dame Artevelde avait déjà examiné une pièce toute pailletée d'or et d'argent, lorsqu'Artevelde, qui s'entretenait avec le marchand, entendit tout à coup derrière lui une voix qui disait :

— Comment! il ne me reconnaîtrait pas? Je gage tout ce que vous voudrez, — et je lui parlerai de façon à ce que vous puissiez tous le voir et l'entendre. Attendez seulement qu'il se retourne.

Cette voix devait avoir frappé Artevelde, car il se tourna en souriant vers les gens des métiers qui se trouvaient derrière lui, et allant droit à l'un d'eux en lui tendant la main :

— Eh, bonjour, hardi compagnon, je suis heureux de vous rencontrer. Vous souvient-il encore que vous m'avez dit : Du travail ou du sang!

La main de Liévin Comyne frémissait d'émotion dans la main du Sage Homme; il le regardait dans les yeux sans prononcer une parole, tandis qu'une expression de bonheur illuminait sa mâle figure.

— Du travail, il y en a, poursuivit Artevelde; du sang,

pas encore; mais si la Flandre l'exige, le vrai sang gantois ne lui manquera pas non plus, n'est-ce pas, compagnons?

— Notre sang manquer, quand il s'agit de la patrie? murmura le jeune teinturier, en proie à la plus grande exaltation. Que Persemier du haut du beffroi crie : L'ennemi! l'ennemi! et vous entendrez les lions de Gand rugir de joie.

— En attendant que la Flandre nous appelle, jouissons tranquillement et joyeusement de la prospérité que Dieu nous a envoyée, dit Artevelde; mais que le cœur reste bon, comme l'est le vôtre, brave compagnon.

— Maître, vous avez dit : Gardez le courage flamand! répondit Jean le couvreur, qui se tenait derrière les autres et se frappait la poitrine avec force; cette parole restera écrite là!

Artevelde laissa la main de Liévin pour saisir celle du couvreur.

— Encore un de mes bons amis! dit-il en souriant.

— Moi aussi, vous me reconnaissez encore? s'écria Jean, ivre de joie et d'orgueil.

— Ne sommes-nous pas tous enfants de Gand, et n'avons-nous pas juré de nous soutenir mutuellement de corps et de biens pour la délivrance de la Flandre? répondit Artevelde. Ne sommes-nous pas frères dans la joie, frères dans la souffrance, frères jusque dans la mort des héros?

Liévin Comyne s'était détourné pour cacher son visage; depuis longtemps déjà il luttait contre le sentiment qui débordait de son cœur; il était vaincu enfin, et des larmes avaient jailli tout à coup de ses yeux.

Le Sage Homme regarda avec admiration le généreux et sensible compagnon; il lui frappa sur l'épaule :

— Mon ami, lui dit-il, vous vous nommez, je crois, Liévin Comyne et vous demeurez près de la chapelle Sainte-

Pharaïlde? Si jamais la Flandre demande pour son salut la vie d'un héros, je me souviendrai de vous.

— Merci, merci, maître Jacques, répondit Liévin d'une voix étouffée, j'attendrai; mais je compte sur votre parole...

En ce moment, Veerle vint tirer son père par le bras, en lui disant :

— Mais, mon père, comme vous nous laissez seuls; cela n'est pas bien; voyez donc quelle belle pièce de drap d'or ma mère a là!

Artevelde pressa encore une fois la main de Liévin Comyne et de ses amis, puis il se retourna du côté de l'étalage.

Le teinturier Liévin essuya vivement ses larmes et s'écria comme hors de lui :

— Allons, compagnons, je donne quatre pots de vin au *Cygne d'Or*. Buvons! buvons! car mon cœur est en feu! Fêtons encore une fois cet heureux jour. Gardons le cœur flamand! gardons le cœur flamand!

Au moment où Artevelde se retournait, ceux qui l'accompagnaient quittaient la boutique; il vit sa femme donner à sa servante Jacquemine une pièce de drap d'or, et lui dit en riant affectueusement :

— Oh! oh! Catherine, le cadeau peut compter! Que donnez-vous pour cela?

— Rien, répondit dame Artevelde, c'est un cadeau de foire de messire van Vaernewyck.

— Au fait, messire Maes, dit Jacques, vous me rappelez que tous les amis se font des présents aujourd'hui.

— Quant à moi, je suis veuf, répondit en riant le premier échevin; il faut donc bien que je vous tienne quitte de toute revanche.

— C'est ce que nous verrons, dit Artevelde en ramenant sa fille vers la boutique. Allons, Veerle, toi qui as si bon

goût, choisis-moi une pièce de drap d'or pour damoiselle Christine van Vaernewyck.

Le choix fut bientôt fait et le marché conclu : Artevelde ouvrit la poche attachée à sa ceinture et paya, puis il mit aussi son cadeau sur le bras de Jacquemine et s'avança le long des boutiques, tout en devisant avec sa compagnie. Près de la Tourelle, à l'endroit où les chameaux avançaient leurs longs cous au-dessus des tentes, et captivaient la curiosité de la foule, Veerle s'arrêta devant une boutique où étaient exposés tous les précieux joyaux de l'Orient. Un Turc à côté duquel se tenait son esclave africain, buvait dans une coupe d'argent quelque breuvage chaud. De l'autre côté se trouvait un interprète.

Déjà Veerle avait pris en main tour à tour quelques-uns des riches objets étalés et les avait examinés d'un air de convoitise, lorsqu'elle parut enfin hésiter entre deux colliers de perles ; l'un était lourd et sans doute de haut prix, l'autre plus petit et plus léger. Elle demanda ce que coûtaient ces joyaux à l'interprète, qui lui répondit :

— Le plus grand coûte dix livres de gros : on laisserait le petit pour trois livres.

— Eh bien, dit Veerle en se tournant vers Liévin Denis et lui montrant le plus grand des deux colliers, vous cherchez depuis si longtemps un cadeau de foire pour moi ; en voici un qui me plaît fort. Voyez si le marchand ne veut rien rabattre de son prix.

Liévin Denis abandonna la main de Veerle et pencha la tête pour cacher la rougeur qui montait à son front.

— C'est bien cher, Veerle, dit-il en soupirant tristement ; je n'ai pas autant d'argent sur moi.

— Ah ! s'écria Ghelnoot van Lens, faudrait-il que, pour une pareille raison, le désir de la charmante Veerle ne fût pas satisfait ? Moi aussi, il faut que je donne mon cadeau

de foire; eh bien, je prends le collier: Liévin trouvera bien autre chose.

Un frisson convulsif parcourut les membres de Liévin, et il jeta un regard foudroyant sur Ghelnoot, qui le considérait avec stupéfaction, comme s'il n'eût pas soupçonné la cause de cette soudaine colère.

Sur ces entrefaites, Veerle avait repris la main de Liévin, et sentant que le jeune homme tremblait, elle avait compris ce qui se passait dans son âme. Elle lui dit en feignant l'étonnement :

— Ah çà, vous ne me comprenez pas ou je me suis mal expliquée. Croyez-vous que je voudrais porter au cou ce lourd collier? c'est bon pour une vieille matrone. Ce sont ces jolies petites perles que je voudrais... et sachez bien, messire Ghelnoot, que je n'accepterais jamais un premier cadeau de foire d'un autre que de Liévin. Voyons, Liévin, achetez-moi ce collier, je le mettrai tout de suite à mon cou.

Le jeune homme consolé pressa la main de la jeune fille et releva fièrement la tête. Tandis que Ghelnoot riait de bon cœur, Liévin paya le bijou et le donna à Veerle, qui se le mit en effet tout aussitôt au cou. Cette marque de préférence et d'affection émut profondément Liévin et dissipa entièrement la jalousie qui s'était emparée de lui un instant auparavant. Il s'approcha même de Ghelnoot et lui saisit la main en disant :

— Maître van Lens, il faut me pardonner; j'éprouvais un sentiment que je n'ai pu comprimer; mais je n'avais pas de méchante intention. N'y songez donc plus et demeurons bons amis.

Liévin et Veerle suivirent Ghelnoot jusqu'auprès du reste de la compagnie, qui s'était arrêtée devant un magasin d'armes; après avoir échangé quelques mots sur le cadeau de Liévin, tous allaient poursuivre leur route pour aller voir les

baladins et les escamoteurs, lorsqu'on entendit subitement au loin, dans la direction du *Steendam*, le galop d'un cheval. Tout aussitôt le peuple se précipita en foule de ce côté, comme s'il eût prévu qu'il s'agissait d'une affaire importante.

Le cavalier, qui traversait à bride abattue le pont de l'Eglise, se trouva tout à coup au milieu de la foule et se vit obligé d'arrêter brusquement son cheval. Sa figure brûlante accusait une profonde lassitude; la sueur ruisselait à flots sur le corps tout fumant de sa monture; homme et bête étaient couverts de poussière et haletaient à l'envi.

Dès que le cavalier eut repris quelque haleine, il se dressa sur ses étriers, et s'écria en levant les bras au ciel :

— Malheur, malheur sur Gand!

— D'où venez-vous? lui cria-t-on de tous côtés.

— De Rupelmonde, répondit-il; il faut que je voie le capitaine en chef. Où le trouverai-je?

— Il est sur la place! lui cria-t-on.

Un compagnon de corporation prit le cheval par la bride, et l'entraînant à travers la foule :

— Venez, lui dit-il, je vous conduirai près du capitaine en chef.

Une profonde tristesse se répandit sur la physionomie de tous les bourgeois présents, qui chuchotèrent à voix basse en se demandant :

— Seghers le Courtraisien serait-il mort?

Les gens des métiers au contraire s'élancèrent à la suite du messager et l'accompagnèrent, comme une nuée sans cesse grossissante, jusqu'auprès du capitaine en chef.

Jacques van Artevelde, avec messire van Vaernewyck, s'approcha du messager qui lui remit un parchemin fermé. Le peuple s'écarta respectueusement et forma un grand cercle vide autour du capitaine en chef; tous les regards étaient fixés sur lui.

Le Sage Homme ouvrit le message sans que sa physionomie trahît la moindre émotion; mais à peine eut-il déployé le fatal parchemin et lu la nouvelle qu'il renfermait, qu'il devint pâle comme un mort et pencha profondément la tête, tandis qu'il saisissait convulsivement la main du premier échevin et lui disait d'une voix étouffée :

— Le maréchal de Gand est décapité ! Le corps de Seghers le Courtraisien a été emporté dans un cercueil de plomb hors du château de Rupelmonde (1).

En ce moment, Artevelde entendit un cri d'angoisse s'échapper du sein d'une femme et retentir sur la place.

— Pour l'amour de Dieu ! messire van Vaernewyck, dit-il en soupirant, qu'on emmène ma femme : la victime est son père !

Le premier échevin comprit que le marché du Vendredi n'était pas le lieu où dame Artevelde devait recevoir la confirmation de son affreux pressentiment; il quitta Artevelde accablé, qui se couvrait les yeux de ses mains, et fit connaître à Ghelnoot et à Liévin le désir du Sage Homme.

Pendant qu'on entraînait à travers la foule les deux femmes, le peuple, les yeux pleins de larmes, se groupait, silencieux et muet, autour d'Artevelde. Il sentait instinctivement toute la douleur qui devait déchirer le cœur du Sage Homme, et la respectait trop pour la troubler par un seul cri de vengeance.

(1) « On apprit le même jour que la hache du bourreau avait fait rouler la tête vénérable de Sohier le Courtraisien... » (Lenz, p. 289.)

« Il fut arrêté et traîné dans les cachots infects de la prison d'état de Rupelmonde. Il n'en devait sortir, après une longue captivité, que dans un cercueil de plomb, fermé par la main du bourreau... » (Id., p. 272.)

« Si feist prendre un chevalier de Flandres, qu'on appeloit Courtroisien... Le comte, qui cette chose avoit faict par le commandement du roi de France, lui feit couper la teste. » (Denis Sauvage, *Chroniques de Flandres*. Lyon, 1562.)

Tout à coup Artevelde releva la tête et prêta l'oreille en souriant à un bruit lointain. La foule étonnée leva aussi les yeux.

On entendait le porte-voix de Persemier crier du haut du Beffroi : — L'ennemi ! l'ennemi ! et aussitôt après la voix de bronze de Roeland sonna l'alarme avec une telle force que toute la ville en tressaillit.

Ce fut un moment à la fois sinistre et solennel, quand les femmes et les enfants, quittant la place, s'enfuirent effarés par toutes les rues, en poussant des cris déchirants, tandis que les hommes, les bras levés au ciel, se groupaient radieux autour de leur capitaine, comme si la vieille voix de Roeland leur eût annoncé une fête.

Pendant que chacun, indécis, cherchait à deviner la véritable cause de l'alarme, un messager de la ville accourut en toute hâte vers Artevelde et lui dit :

— Capitaine en chef, Persemier voit une nuée de cavaliers sur la route de Biervliet qui s'avancent au grand galop vers la ville ; ils sont maintenant aux environs d'Everghem (1).

— Ah ! ah ! s'écria Artevelde d'une voix tonnante, voici les *Léliards* de Biervliet ! Nous allons venger le meurtre de Seghers ! Sus, sus, Gantois ! Aux armes ! aux armes !

Cet appel s'était à peine échappé de ses lèvres que déjà tous les hommes valides s'élançaient vers les rues voisines pour aller prendre leurs armes.

Quelques instants après, on vit accourir des mêmes rues les compagnons avec des *goedendags*, des arbalètes et des épées. L'affluence fut bientôt telle que le marché du Vendredi

(1) « Un corps de cavalerie ennemie s'était avancé jusqu'aux portes de la ville. On se met à la poursuite de ces audacieux ; les corps de milice vont occuper les grandes routes des environs... Ce corps de cavaliers était probablement venu de Biervliet ; c'est là du moins qu'il s'est retiré. » (LENZ, p. 291.)



se trouva en peu de temps comme couvert de bannières, de pennons de toutes formes et de toutes couleurs. Chacun se rangeait sous la bannière de son métier, et à mesure qu'il survenait de nouveaux compagnons, on formait des compagnies régulières, comme c'était toujours la coutume en pareilles circonstances.

Et puis, dans chaque quartier de la ville, un homme à cheval parcourait les rues, le pennon rouge en main, en s'écriant : — Aux armes! aux armes! pour appeler au marché du Vendredi les bourgeois qui appartenaient à l'armée des métiers.

Pendant que les métiers se rangeaient en ordre de bataille, Artevelde se tenait près de la *Maison-Haute,* entouré des capitaines de paroisse, des échevins et des doyens. Le temps manquait pour délibérer longuement; aussi le plan du capitaine en chef fut-il bientôt arrêté. Bien qu'il prévît que la cavalerie de Biervliet attaquerait la ville du côté de la *Muidepoort,* parce que, sur les autres points, elle en serait empêchée par les bras de l'Escaut et de la Lys, il donna néanmoins l'ordre d'envoyer une forte garde à chaque porte.

Lui-même se plaçant à la tête de la plus grande partie de l'armée, passa par le pont de Ser-Bodin la *Grauwpoort,* puis la *Muidepoort,* et vint camper avec sa troupe sur la route de Biervliet.

Là, il se posta en travers du chemin et ordonna aux tisserands de planter en terre l'extrémité inférieure de leurs *goedendags;* massés en rangs épais, ils formaient comme un mur de fer qu'aucune cavalerie n'eût pu rompre.

Alors, Artevelde s'adressant à l'armée :

— Compagnons, bon courage! ceux qui vont nous assaillir se sont vantés de venir écrire sur les portes de Gand que nous sommes des lâches. Nous leur apprendrons comment

Gand sait répondre à de pareilles bravades... Restez tous immobiles et silencieux...

Après ce peu de mots, Artevelde fit avancer la moitié des autres compagnons, les établit dans un bois qui longeait la route, et donna à Ghelnoot van Lens l'ordre de placer la seconde moitié de l'autre côté du chemin.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que la cavalerie ennemie apparut au loin; et comme elle n'apercevait sur la route qu'un corps peu nombreux de bourgeois, elle se lança en avant avec la pensée de passer d'un seul coup sur le corps de ces tisserands armés de *goedendags*. En effet, quand ils furent à quelques portées de flèche des Gantois, ils donnèrent de l'éperon à leurs chevaux et se précipitèrent, dans un élan désordonné, sur la pointe des *goedendags*. Ce choc formidable jeta un certain désordre dans les rangs des tisserands; déjà les cavaliers poussaient des clameurs de triomphe, quand les compagnons de Jacques van Artevelde et de Gheelnoot van Lens sortirent de leurs embuscades, tombèrent des deux côtés sur l'ennemi, et terrassèrent en un instant tous ceux qui se trouvèrent à portée de leurs terribles *goedendags*.

A cette vue, les cavaliers des derniers rangs se mirent à crier: Trahison! trahison! et s'éloignèrent du champ de bataille de toute la vitesse de leurs chevaux, en reprenant la route de Biervliet, si bien qu'ils laissèrent environ deux cents des leurs enveloppés par plus d'un millier de Flamands qui les taillèrent en pièces.

Les survivants levèrent alors leurs épées la poignée en l'air et demandèrent merci.

Le combat cessa; on désarma les cavaliers, et on les plaça avec les chevaux qui restaient sous la surveillance d'une forte garde.

Après quelques heures de repos, si chèrement acheté,

et les chirurgiens de la ville, maître Spelliaerde et Arnold van Leene (1), secondés par leurs aides, ayant donné les premiers soins aux blessés, Artevelde fit sonner la retraite.

Dès que l'armée se retrouva en rang sur la route, Artevelde dit à ses hommes :

— Compagnons, ce que nous venons de faire ne vaut pas la peine qu'on en parle; mais nous avons maintenant les mains libres! On nous a attaqués; nous nous vengerons selon notre droit. Préparez-vous à une expédition sérieuse. A notre tour nous les dénicherons de leur nid de Biervliet!

Aussitôt il donna l'ordre du départ; l'armée gantoise se mit en marche en chantant, et rentra par la *Muidepoort* avec le butin et les prisonniers de guerre qu'elle avait faits.

V

A six heures de marche de Gand, se trouvait la petite ville de Biervliet qui de ses grosses tours et de ses hautes murailles dominait la plaine environnante. Bien que peu étendue, elle était néanmoins très-forte et avait la réputation d'être imprenable. Sur le conseil du comte, le roi de France avait choisi cette place pour inquiéter les Gantois et les contraindre à diriger de ce côté une partie de leurs

(1) Voir *Comptes de la ville de Gand*, ann. 1340-41.

forces, pendant que la grande armée française envahirait la Flandre par les frontières du Hainaut.

D'abord Biervliet avait été le refuge de tous les bannis, des *Léliards* et des partisans de la domination française, qui, sous la secrète protection de la France, s'y étaient tous retirés librement.

Il en résultait qu'on ne pouvait dire que Philippe de Valois ou le comte attaquassent les Flamands; et les Gantois, paralysés par cette ruse, ne pouvaient trouver un motif légitime de déclarer la guerre dans la formation de ce corps hostile, tant qu'un de ces princes n'envahirait pas le territoire de leur ville.

Dans les derniers jours, une centaine de cavaliers étaient entrés dans Biervliet, dans le but évident de se réunir aux *Léliards* et de seconder avec eux le roi de France dans l'expédition qu'il allait entreprendre contre Gand. Ces soudards et ces chevaliers étrangers se faisaient aussi passer pour un corps franc; mais il était impossible de méconnaître, à leur langue et à leur armure, qu'ils avaient récemment fait partie de l'armée française.

Par elle-même, la ville de Biervliet, quelque forte que pût être sa garnison, ne pouvait inspirer aux Gantois la moindre inquiétude pour leur liberté; mais un pareil centre de réunion attirant tous les *Léliards* et les mécontents des villes flamandes, les Gantois finirent par craindre qu'il ne s'y formât un puissant parti d'opposition contre la liberté reconquise. Cela était d'autant plus à redouter, que l'argent de la France faisait régner l'abondance parmi ces soi-disant volontaires, et que l'espoir de mener joyeuse vie et de gagner beaucoup donnait à bien des gens la tentation de se joindre aux *Léliards*.

Depuis longtemps, Artevelde avait vu avec inquiétude s'accroître la garnison de Biervliet; mais comme il avait

pour système de ne jamais sortir de la légalité ni du droit de la commune, il n'entreprenait rien contre la forteresse ennemie, assuré qu'il était que les *Léliards* lui donneraient eux-mêmes l'occasion légitime de les écraser.

Cet espoir s'était réalisé au gré de ses vœux par la dernière agression contre Gand ; la commune attaquée avait eu le droit de se défendre contre ses propres ennemis, et comme ceux-ci, à titre de volontaires, ne se trouvaient sous les ordres ni sous la protection de personne, on pouvait aller les combattre, sans que cette expédition portât atteinte à l'autorité du comte. Le roi de France s'était ainsi pris dans ses propres filets et avait donné à la commune gantoise le droit incontestable de porter la guerre même en dehors de son territoire.

Comme il l'avait dit, le Sage Homme ne laissa pas échapper cette occasion de détruire le nid des *Léliards*. Six jours s'étaient à peine écoulés qu'il apparaissait déjà devant Biervliet à la tête de quatre mille intrépides Gantois, et, après un combat opiniâtre avec la cavalerie ennemie, plantait ses tentes en vue, mais hors de portée de la forteresse (1).

Il songea d'abord à forcer par la famine la garnison à se rendre, et fit, dans ce but, cerner la ville de près et garder tous les chemins. Mais il reconnut bientôt que ce moyen ne réussirait pas, car la forte cavalerie des *Léliards* faisait chaque jour des sorties, et passait facilement à travers l'infanterie gantoise pour rapporter en ville des vivres et même des troupes de secours.

(1) « Cette petite armée bourgeoise, brûlant du désir d'en venir aux mains avec les routiers et les *Léliards*, passa par Assenede et se dirigea de là vers Biervliet. Un combat assez rude y fut livré, mais le champ de bataille resta aux Gantois. Après ce premier succès, van Arteveldе y posa ses tentes et commença à traiter avec les autres villes, qui presque toutes se montrèrent prêtes à prendre les armes et à faire cause commune avec les Gantois. » (P. G. Lenz, p. 293.)

Artevelde semblait prolonger à dessein son séjour devant Biervliet et ne se hâtait nullement de donner à la forteresse un assaut décisif. Il s'y trouvait, en effet, dans le voisinage de la Flandre occidentale et profitait de l'occasion pour décider les autres villes à faire résistance et à se liguer avec les Gantois. Il y réussissait pleinement. Chaque jour arrivaient à son camp des envoyés de Bruges, d'Ypres, de Thorout, de Dixmude, de Furnes ou d'autres communes flamandes, pour s'entendre secrètement avec lui sur les conditions de l'alliance(1). De plus, sept des échevins les plus capables de Gand se trouvaient avec Artevelde devant Biervliet, et voyageaient dans toutes les directions pour influencer le sentiment patriotique, partout où les partisans de la France en comprimaient encore l'explosion. Bientôt il se forma une ligue puissante entre toutes les villes de Flandre, qui jurèrent de se soulever et de courir aux armes, dès que l'étranger oserait mettre le pied sur le sol flamand. La ville de Gand était reconnue comme le centre de la conjuration, et, afin d'agir avec accord, on était convenu de suivre son exemple.

Quand Artevelde vit son dessein secret réalisé, il songea sérieusement aux moyens de s'emparer de Biervliet. Ses hommes murmuraient chaque jour de ce qu'on les laissât inactifs, et il craignait avec raison que leur confiance et leur courage ne vinssent à faiblir, s'il leur refusait plus longtemps la lutte si ardemment désirée.

Il résolut donc, à la grande joie des Gantois, de tenter un assaut général, d'escalader les remparts avec ses hommes

(1) « C'est là que les députés des villes de la Flandre tudesque vinrent le trouver pour faire alliance avec lui et lui dire que tout le pays était disposé à prendre les armes et à défendre l'indépendance nationale. » (Edw. Leglay, *Hist. des comtes de Flandre*, t. II, p. 416.)

et de se rendre maître de la ville par une attaque décisive.

Le matin du jour fixé pour l'assaut, la plus grande activité régnait dans une grande partie du camp flamand. Les ribauds y préparaient, derrière les tentes, les balistes et les béliers, pendant que de jeunes garçons donnaient la pitance aux chevaux destinés à être attelés aux machines de siége. Non loin de là, des charpentiers fixaient les unes aux autres de pesantes échelles d'assaut, et de toutes parts on apportait des pièces de bois, des cordes et de longs crochets, là où se tenaient les maîtres ouvriers avec leurs aides.

Sur différents points du camp, sur beaucoup de chemins, se trouvaient de nombreux chariots chargés de fagots de bouleau et de fascines pris dans les forêts de Maldeghem et d'Eccloo, car on rencontrait peu d'arbres dans la plaine marécageuse de Biervliet. Le métier des foulons, qui devait former l'avant-garde lors de l'assaut, travaillait au déchargement des chariots. Chaque compagnon reçut une lourde fascine, avec l'ordre de la porter en avant au moment de l'attaque et de la jeter dans le fossé de la ville à un point désigné.

Au milieu de cette foule affairée circulaient de nombreux marchands qui offraient aux Gantois du vin et toutes sortes de viandes et de poissons séchés. En attendant l'heure du combat, on buvait gaiement au triomphe, et on chantait mainte chanson guerrière.

Cette partie de l'armée devait donner l'assaut et était sous les ordres immédiats de Jacques van Artevelde et de Ghelnoot van Lens. Elle se composait principalement de foulons et de gens des petits métiers (1).

(1) Les métiers de Gand se partageaient en trois catégories : les tisserands,

La seconde moitié de l'armée comprenait les tisserands, les arbalétriers renommés de la confrérie de Saint-Georges, et était placée sous le commandement du chef-doyen, Gérard Denis. Ce corps ne devait pas prendre part à l'assaut. Comme les Flamands n'avaient pas de cavalerie devant Biervliet, il était à présumer que, pendant l'assaut, la cavalerie des *Léliards* tenterait une vigoureuse sortie et s'efforcerait de prendre à revers les assaillants. De cette façon il n'eût pas été difficile à la garnison de jeter le désordre dans les rangs des Gantois et peut-être de les forcer à une honteuse retraite; mais Artevelde prévit la possibilité de cette situation, et pour être à même d'y remédier à l'occasion, il ne disposa que de la moitié de ses forces pour l'assaut. Il plaça l'autre moitié sous les ordres de Gérard Denis en face de la porte principale de Biervliet, afin de préserver les assaillants de toute attaque imprévue, et, si cela était nécessaire, de livrer bataille en rase campagne. Il leur était aussi ordonné de veiller attentivement sur le point où devait se donner l'assaut, et de porter aide et secours partout où il faudrait.

Dans la partie du camp occupée par ces troupes de réserve, il y avait peu de mouvement; les arbalétriers de la confrérie de Saint-Georges essayaient leurs *cranequins* (1); les porteurs de targes (2) se tenaient à côté d'eux avec le bouclier qui devait protéger chaque tireur, ou les aidaient à revêtir leur armure, tandis que devant les autres tentes on voyait çà et là des impatients s'escrimer entre eux, pour abréger le temps, avec le *goedendag* ou l'épée.

Gérard Denis avait fait venir devant sa tente les doyens,

les foulons et les petits métiers. Parmi ces derniers était compris tout ce qui n'était ni tisserand, ni foulon, c'est-à-dire les bouchers, boulangers, forgerons, etc.

(1) Instrument de fer qui servait à armer les arbalètes.

(2) *Targe*, bouclier porté par un servant d'armes devant l'arbalétrier ou l'archer.



es centeniers et les constables (1) placés sous ses ordres, et leur avait communiqué les instructions d'Artevelde. En ce moment, il les renvoyait auprès de leurs hommes en leur disant :

— Ainsi, compagnons, je ne saurais trop vous le répéter : quoi qu'il arrive, suivez l'étendard de saint Georges; je serai toujours à côté et vous guiderai là où il faudra. Ne laissez pas rompre vos rangs par la cavalerie; que personne en cela n'oublie mes ordres. Rejoignez vos hommes et montrez-vous courageux comme de vrais Flamands.

Dès que les chefs se furent éloignés, le chef-doyen dit quelques mots à un compagnon tisserand placé en sentinelle à cinq ou six pas de lui, et entra dans sa tente. Il s'assit sur un banc, baissa les yeux vers la terre et tomba dans une profonde préoccupation. Assurément l'âme de Gérard Denis devait être émue par un sentiment de joie, car un sourire flottait sur ses traits... un sourire empreint d'une infernale satisfaction, d'une amère et triomphante jalousie; rien qu'à la vue de son odieuse et perverse physionomie, on eût reculé d'horreur, en songeant à la trahison et au meurtre.

A peine était-il seul depuis un instant que le rideau de la tente s'ouvrit; Jean Calevoet, le doyen des tisserands de coutil, entra mystérieusement et dit au chef-doyen :

— Vous m'avez soufflé à l'oreille tout à l'heure que je devais venir vous trouver en toute hâte. Avez-vous de bonnes nouvelles?

— Excellentes! répondit Gérard en se frottant les mains avec une sorte de ravissement. Asseyez-vous, Calevoet, et parlez bas; on pourrait nous entendre... En tout cas, j'ai

(1) *Centenier*, chef de cent hommes; *constable* (constavel), commandant de dix hommes, ou dizainier.

donné ordre qu'on ne laisse approcher personne de ma tente... Ah! maître Jean, aujourd'hui même la Flandre sera délivrée de ses oppresseurs! Je pouvais accomplir seul cette grande œuvre pour n'en partager le mérite avec personne; mais vous êtes mon ami, et jusqu'ici nous avons travaillé en commun pour le salut de la patrie.

— C'est vrai : je vous remercie d'avoir songé à moi; mais je crois que vous vous flattez d'un vain espoir, maître Gérard. Il me semble impossible, au moment d'un assaut, de penser au salut de la Flandre. Qu'avez-vous l'intention de faire?

— Approchez, Calevoet, et admirez combien ma combinaison est heureuse. L'ambitieux tyran va se mettre à la tête des assaillants; vous savez ce que c'est qu'un assaut : la rapidité et l'énergie même de l'élan entraînent une confusion générale au milieu de laquelle on ne peut, pour ainsi dire, ni recevoir ni donner d'ordres. Croyez-vous, Calevoet, que si la cavalerie de Biervliet tombait sans obstacle sur les assaillants, il s'en échapperait beaucoup?

— Mais nous sommes ici pour nous y opposer, observa Calevoet.

— Et si nous laissions faire? demanda Denis.

— Oh! ce serait une lâche trahison que de laisser écraser tant de Gantois! dit Calevoet.

— Mais Artevelde disparaîtrait de ce monde! dit le chef-doyen avec un sourire de triomphe.

Calevoet luttait contre un instinctif sentiment d'horreur; il se tut un instant et répondit enfin :

— Mais c'est un meurtre affreux, maître Gérard!

Une expression de pitié ou de dédain contracta les lèvres du chef-doyen; il dit d'un ton impatient :

— Ainsi, Calevoet, vous n'avez ni plus de résolution ni plus d'intelligence que le dernier de nos compagnons? Vous

ne voudriez faire pour le bonheur de votre pays que ce que le vulgaire déclare digne d'éloges? Vous ne vous sentez pas assez fort pour tout sacrifier à la liberté... tout! la vie, la considération et l'honneur? Vous reculeriez devant ce qui s'appelle un crime dans les circonstances ordinaires? Vous ne savez pas que l'amour de la patrie justifie tout, même le meurtre?

Tandis que Gérard parlait ainsi, sa physionomie avait pris une expression si repoussante et si affreuse, que Calevoet, épouvanté, fit un pas en arrière et répondit d'une voix tremblante de saisissement :

— Non, non, je n'adopte pas de semblables principes ; je ne voudrais pas faire ce dont j'aurais honte vis-à-vis de moi-même.

— Quel enfantillage! dit Denis d'un ton railleur. Oh! oh! ami Jean, vous ne vous y entendez point : il vous faut une excuse vis-à-vis de vous-même, voulez-vous dire? Maintenant que la passion ne vous aveugle pas encore : vous demandez un moyen de tranquilliser votre conscience timorée. Eh bien! je vais vous le donner.

— Timorée! grommela Calevoet avec colère : si tout autre me parlait ainsi, il saurait à l'instant ce qu'il en coûte. L'ennemi saura tout à l'heure si Jean Calevoet ose ou non regarder la mort en face.

— Je sais depuis longtemps à quoi m'en tenir là-dessus, dit le chef-doyen en l'interrompant. Quel est le Flamand qui n'a pas ce courage-là? Mais je sais pourquoi vous ne me comprenez point. Laissez-moi vous expliquer le projet merveilleusement sage que j'ai formé, et vous serez en paix parfaite avec votre vertueuse conscience.

Du doigt, il écarta derrière lui la portière de toile de la tente, et dit :

— Tenez, remarquez-vous ce marchand de vin qui se

trouve là-bas avec sa brouette à côté de mon fils Liévin? C'est un émissaire de messire Raneel, le chef des *Léliards* de Biervliet. Ecoutez maintenant : tout à l'heure, quand vous saurez tout, je ferai, selon nos conventions, appeler le marchand de vin dans ma tente; je lui dirai ce qu'il doit rapporter à messire Raneel pour faire réussir notre entreprise décisive contre le tyran. Voici en quoi elle consiste : Artevelde donne l'assaut aux remparts; comme à l'intérieur on connait tout son plan, on lui oppose sur le seul point attaqué une résistance invincible. Irrités par cette résistance même, ses hommes s'élancent avec rage contre la forteresse et s'efforcent de dresser leurs échelles. Alors quelques cavaliers se jettent dans la plaine par la grande porte : suivant l'ordre d'Artevelde, je fais attaquer ces ennemis; ils reculent, nous les poursuivons, et de cette façon nous échappons à la vue des assaillants. Sur ces entrefaites, la véritable sortie a lieu ; la cavalerie se lance au grand galop sur le point où Artevelde cherche à escalader les murailles avec ses troupes. Chaque homme a reçu mission d'ôter la vie au tyran et même d'épargner les autres pour le frapper lui seul. On espère que la mort d'Artevelde décidera infailliblement la victoire. C'est pourquoi il tombera dès aujourd'hui...

— Mais c'est dangereux et mal avisé ce que vous proposez là! s'écria Calevoet. Qu'on hache en pièces cet ambitieux séducteur du peuple, qu'on sacrifie même pour cela quelques Gantois, je n'aurais rien à y redire, et même par amour pour ma patrie égarée, j'y prêterais la main sans hésiter; mais donner la victoire aux *Léliards* et voir peut-être le lâche Louis de Nevers entrer triomphalement à Gand? Non, jamais; j'aimerais mieux mourir à l'instant!

— Bien dit, ami Calevoet, répondit Denis avec son faux sourire; j'admire votre noble patriotisme; mais je vous en prie, ne croyez pas que ce généreux sentiment soit moins

ardent dans mon cœur. Laissez-moi poursuivre... Dès qu'Artevelde sera mort, Muggelyn fera un signal dans la direction de notre tente avec son pennon de *canewaet;* je laisse ici notre fidèle compagnon Baudouin Stichel, qui viendra tout d'une haleine m'apporter la bienheureuse nouvelle. Savez-vous ce que nous faisons alors? Nous laissons le petit détachement de cavalerie s'en aller au diable s'il le veut, et nous revenons tout à coup vers la forteresse en poussant des cris de triomphe; nous tombons avec rage sur messire Raneel et les siens, en renversant tout ce qui se rencontre dans notre chemin; nous délivrons les foulons et les petits métiers et nous exterminons en rase campagne les *Léliards* jusqu'au dernier. Le tyran est mort, la bataille est gagnée, et on nous proclame les libérateurs de la patrie!

— Ah! ah! dit Calevoet en riant et avec une joyeuse surprise, comme on peut se tromper! Cela me semblait tout à l'heure une honteuse trahison, et c'est la plus habile ruse de guerre.

— C'est vrai. Nous sacrifions quelques hommes pour attirer l'ennemi dans les filets et assurer la victoire. A cette occasion nous délivrons la commune de Gand de l'oppression qui dépense inutilement ses forces dans de veines forfanteries.

— Et vous êtes sûr que cela réussira comme vous le dites?

— C'est infaillible! Quant à vous, maître Calevoet, je vous ai placé avec vos cent hommes tout à fait à l'arrière; vous en étiez mécontent parce que vous ignoriez mon dessein. Voici ce que vous avez à faire : dès que nous tombons sur la fausse sortie, il faut avancer énergiquement et empêcher les rangs qui vous précèdent de donner la moindre attention à l'assaut. Puis, si le bruit du combat faisait découvrir à quelques-uns de nos hommes qu'Artevelde est en danger, et s'ils témoignaient la volonté de se diriger de ce côté, il faut vous

y opposer de toutes vos forces. C'est la seule chose que je demande de vous, c'est peu; vous ne faites rien autre chose que ce que j'ai commandé à chacun tout à l'heure.

Le chef-doyen serra avec effusion la main de Calevoet et lui dit, les yeux rayonnants de la joie du triomphe :

— Demain, nous serons les maîtres à Gand, ami Jean, et nous ferons voir comment nous comprenons la liberté et la puissance du peuple. Nous chassons tous nos lâches échevins; nous bannissons du pays les *Léliards* et les amis du tyran, et nous confisquons leurs biens au profit de la commune. Ensuite nous armons tous les Gantois, bon gré mal gré, et nous forçons toute la Flandre à suivre notre exemple. Alors nous marchons contre la France et, si cela est nécessaire, nous appelons l'Angleterre à notre aide..... Dans huit jours vous serez peut-être déjà capitaine de Saint-Michel, maître Calevoet.

— Comment, peut-être?

— Je veux dire que cela pourrait bien tarder quelques jours de plus, parce qu'une révolution aussi profonde demande toujours un peu de temps. Capitaine de Saint-Michel et receveur de la ville, ami Calevoet!

— Il est bien entendu que je n'accepte pas si maître Gérard Denis n'est pas élu capitaine général.

— Je vous remercie de votre attachement, maître Calevoet; j'ose espérer que Gand ne me méconnaîtra pas deux fois, et je saurai montrer qu'avec un cœur d'airain et un bras de fer on est mieux fait pour commander à une libre commune, qu'un timide phraseur qui n'a pour tout mérite qu'une insatiable ambition.

Calevoet porta la main à son front comme un homme auquel vient tout à coup une idée.

— A propos, que je vous parle de cela! dit-il : nous allons destituer les échevins et bannir les *Léliards*; mais que ferons-

nous de messire de Steenbeke? Je vous vois lui parler presque chaque jour, il paraît être devenu un excellent ami pour vous. Comment cela se peut-il, je l'ignore; c'est bien le plus ardent *Léliard*, le plus chaud partisan de la France que je connaisse dans tout le pays de la Flandre; l'épargnerions-nous?

— C'est lui qui m'a procuré le moyen de m'entendre avec le commandant de Biervliet; cependant le premier que nous bannirons sera le sire de Steenbeke.

— Ah! dit Calevoet avec surprise, pourquoi lui témoignez-vous donc tant d'amitié?

— Parce que j'ai la force de contenir ou d'oublier, dans l'intérêt de la patrie, mes sentiments personnels de haine ou d'aversion, maître Jean. Messire de Steenbeke est un *Léliard :* je le déteste du fond du cœur; mais il porte à Artevelde une haine aussi ardente que la nôtre : je le flatte pour le maintenir dans la bonne voie et pour le surveiller de près lui-même. Quand je le vois, mon sang bout; je me contiens néanmoins, et je le flatte parce que l'intérêt de la commune l'exige.

— Ainsi, point de grâce pour messire de Steenbeke?

— Non, tous les échevins doivent disparaître, vous dis-je; nous ferons élire à leur place des hommes qui soient, comme nous, d'énergiques et francs partisans de la patrie.

— Encore un mot avant que je rejoigne mes gens. Votre fils était tout à l'heure à côté du marchand de vin. Liévin connaît-il notre projet?

— Il n'en sait pas un mot.

— Je veux dire que votre fils semble en toute occasion un terrible partisan d'Artevelde, et qu'il fait partout à haute voix l'éloge de l'imposteur. Je ne me fie guère à lui; il faut lui faire la leçon et le forcer à ouvrir les yeux du peuple sur

ses véritables intérêts au lieu de travailler au profit de celui qui nous opprime.

Depuis que Calevoet avait prononcé le nom de Liévin, une expression d'inquiétude et de tristesse s'était peinte sur les traits du chef-doyen; sa voix avait pris un autre ton. Il répondit :

— Laissez mon fils en paix, ami Jean; il ne sait pas encore ce qu'il fait. Sa sympathie pour le tyran tient à une cause excusable et qui ne vous est point inconnue. D'ailleurs, libre à lui d'avoir telle opinion qui lui plait; je veux lui laisser le temps de se former lui-même à l'école de l'expérience. Et puis, sût-il quelque chose de notre projet, il ne pourrait en entraver l'exécution; il fait partie de la confrérie de Saint-Georges, par conséquent il ne sera jamais très-éloigné de moi... Maintenant, rejoignez vos tentes et avisez à bien prendre vos dispositions pour empêcher que personne ne quitte son rang.

— Je voulais encore vous parler du roi des ribauds. Il me semble...

— Non, non, ami Calevoet, celui-là m'est attaché par de solides liens; ne craignez pas pour lui. Allez en paix, capitaine de Saint-Michel!

— Que Dieu vous ait en sa garde, capitaine général de Gand!

— Les deux amis, en se séparant, se serrèrent la main avec effusion.

A peine le doyen des tisserands de coutil s'était-il retiré, que Gérard Denis se montra un instant sur le seuil de sa tente; le marchand de vin, qui n'avait pas tardé à l'apercevoir, s'approcha de lui et feignit de lui offrir divers objets à vendre; le chef-doyen l'engagea à entrer, et tous deux disparurent sous la tente.

Tandis que dans l'autre partie du camp on projetait sa

mort, Artevelde, devant sa tente, examinait tranquillement la forteresse. Son visage était calme et froid; seulement son viril regard attestait parfois de l'impatience, et il murmurait en lui-même contre le long retard des chariots.

Non loin de lui se trouvait un sonneur de trompe qui ne pouvait jamais le quitter, même au milieu du combat le plus terrible.

Artevelde se promenait de long en large, lorsque Ghelnoot van Lens vint le rejoindre et lui dit:

— Capitaine en chef, les chariots de fascines ne sont plus qu'à dix portées d'arbalète d'ici.

— Enfin! dit Jacques avec une expression de contentement. Comment sont nos hommes, maître van Lens?

— Comme de vrais Gantois, dit Ghelnoot en riant; vous les verrez grimper comme des chats et se battre comme des lions. Il va faire chaud, capitaine; je voudrais que nous fussions déjà en train.

Artevelde, serrant la main de son ami :

— Toujours gai, Ghelnoot, même avant un assaut. C'est pourtant une chose sérieuse qu'attaquer Biervliet avec de simples échelles, sans béliers ni tours. L'aide de Dieu et le courage flamand sont bien nécessaires au succès d'une pareille entreprise; mais ni l'un ni l'autre ne nous feront défaut. J'espère que, cette après-dinée, le nid sera purgé, car le roi de France est déjà entré dans Tournay avec son armée. Il faut que nous ayons les mains libres pour donner une bonne leçon aux Français, s'ils ont vraiment l'intention d'attaquer Gand.

— Doutez-vous donc qu'ils viennent? demanda Ghelnoot avec une espèce de dépit.

— Assurément j'en doute, répondit Artevelde; je gagerais même que le roi de France ne mettra pas le pied sur le sol de Flandre. Il l'eût fait si sa ruse de la mise au ban lui

eût réussi, parce qu'il espérait par là nous désarmer et nous réduire en peu de jours à une complète soumission. Maintenant que notre appel au pape a rendu sa tentative impuissante, il ne sait plus que faire ; car il craint avec raison que le roi Edouard ne saisisse l'occasion pour tomber sur la France.

— Cependant, observa Ghelnoot, l'échevin messire de Steenbeke disait tout à l'heure en ma présence qu'il tenait pour certain que, depuis hier, le roi était en marche sur Gand.

— Messire de Steenbeke ne marche pas droit, maître van Lens ; je sais à quoi m'en tenir sur ce point. La nouvelle qu'il répand n'est pas fondée : il ne fait qu'exprimer ses propres vœux. D'ailleurs nous n'avons pas à craindre d'être surpris. Les ponts sont rompus partout sur la Lys et sur l'Escaut ; le capitaine van Vaernewyck se trouve au passage de Deynze, le doyen Guillaume Ywens occupe la route d'Audenaerde ; tous les points importants sont occupés (1) : Gand même est suffisamment gardé par nos braves compatriotes de Huse et de Hovene. Le roi de France n'arrivera pas facilement jusqu'à Gand.

— Mais voyez donc, maître Jacques, dit Ghelnoot en étendant la main, voyez donc sur les murs de la ville comme on accumule tous les moyens de défense à l'endroit même où nous devons donner l'assaut ! Ces coquins sentent-ils que nous voulons faire escalade de ce côté, ou y aurait-il trahison ?

Artevelde dirigea les yeux vers la forteresse et parut en-

(1) « Artevelde ayant pour principe de ne jamais être agresseur et de tirer une prompte vengeance de toute insulte, prit ses mesures sur-le-champ. Il fit rompre les ponts de Deynze et des environs et confia la garde des *pas* à de petits détachements, pour protéger la ville contre les troupes réunies Tournay... » (Lenz, p. 292.)

core calculer toutes les chances possibles de l'assaut. Après cet examen, il frappa sur l'épaule de Ghelnoot et lui dit :

— Il est temps de commencer, mon ami. Allez aux chariots; si le déchargement n'est pas encore terminé, hâtez ce travail, et envoyez-moi un messager quand ce sera fini.

Ghelnoot van Lens courut tout joyeux vers l'armée et disparut derrière la tente; à peine s'était-il éloigné qu'un compagnon vint annoncer à Artevelde que tout était prêt.

— Aux armes! cria Artevelde au trompette qui attendait ses ordres.

Celui-ci porta son instrument à ses lèvres et fit retentir dans la plaine quelques sons prolongés : les mêmes sons y répondirent de tous les points du camp, et même de l'autre partie.

Aussitôt les compagnons des métiers apparaissent en foule devant les tentes et se mettent en rang autour de leurs étendards. Ils couvraient une immense étendue de terrain, grâce à tout le bagage d'assaut dont chacun d'eux, pour ainsi dire, était chargé.

En avant et le plus près de la place se trouvait la nombreuse corporation des foulons, qui portaient autant de fascines que leurs forces le leur permettaient. La grande bannière de leur métier, qui portait deux cardes d'or en champ de gueules, flottait au milieu de leurs rangs. Ils avaient laissé leurs *goedendags* dans les tentes, et, après avoir jeté leurs fagots dans le fossé, ils devaient retourner prendre leurs armes et revenir à l'assaut. Derrière eux se trouvaient les couvreurs en paille, les couvreurs en tuiles et les charpentiers, tous munis d'échelles, de crochets d'assaut, de cordes, et de tout ce qui était nécessaire pour une escalade. Venaient ensuite les autres *guildes* et métiers, disposés en

rangs serrés et que n'entravait aucun instrument de siége : c'était la belle confrérie de Saint-Sébastien avec ses longues épées; — les bouchers avec leurs haches resplendissantes ; — les poissonniers avec leurs justaucorps rayés et leurs longues lances; — les boulangers tout vêtus de blanc, portant avec orgueil le pesant *goedendag*; — les brasseurs armés de même, mais vêtus de pourpoints mi-partis blanc et rouge; — et enfin, jusqu'aux extrémités du camp, la plus grande partie des petits métiers de Gand.

L'armement des compagnons était sans distinction à peu près la même : ils portaient une cotte de mailles formée d'anneaux de fer et fixée par des courroies sur un justaucorps de cuir; au-dessus ils avaient un pourpoint de drap qui différait de couleur et de façon pour chaque métier. Leur tête était protégée par un casque de fer contre les épées de la cavalerie, et leur bras droit par une petite rondache ou par un bouclier triangulaire sur lequel on voyait resplendir deux petits écussons aux couleurs de Flandre et de Gand (1).

Au-dessus de ce corps compacte ondoyaient les nombreuses bannières des *guildes* et des métiers, et plus nombreux encore étaient les guidons rouges qui précédaient chaque centaine d'hommes.

On avait fait avancer les machines de siége à l'aile droite de l'armée. C'étaient des springales et des engins formés de pesantes poutres et destinés à lancer de lourdes pierres pardessus les murs. L'instrument le plus remarquable était néanmoins le célèbre arc de Gand (2). Quatre chevaux conduisaient péniblement ce terrible engin de guerre; chaque fois

(1) Ces détails sur le costume et l'armement des métiers de Gand sont tirés de l'ouvrage de M. F. De Vigne, déjà cité plusieurs fois, et où l'on trouve la reproduction de dessins coloriés de l'époque.

(2) On ne connaît pas la forme de cette machine, qui était ordinairement servie par huit archers et huit valets.

qu'on lâchait cet arc gigantesque, on pouvait lancer d'un seul coup au delà des remparts une vingtaine de flèches de la dimension d'une lance. Les autres machines à projection, toutes montées sur roues, étaient également traînées par des chevaux et suivies de chariots remplis de pierres et de traits.

A côté des engins de siége, marchaient les chaperons blancs, troupe de vaillants compagnons qui servaient volontairement dans l'armée et la suivaient toujours, même alors que leur devoir comme membres des métiers ne les appelait pas sous les armes. Ils portaient comme signe distinctif une sorte de bonnet de feutre plissé qu'on nommait chaperon.

Tout près d'eux et plus particulièrement occupés des machines, on voyait les joyeux ribauds tout vêtus de blanc, avec leur roi Muggelyn en tête. Leur drapeau, par plaisanterie sans doute, était formé de grossière toile à sac ou *canewaet*.

Ils contenaient avec impatience leurs chevaux par la bride, et, selon l'ordre du capitaine en chef, attendaient le premier signal pour se jeter en avant sur le flanc des assiégeants et lancer de là une grêle de pierres et de flèches sur les murs.

Dès qu'Artevelde eut d'un puissant regard inspecté les troupes et trouvé tout en règle, il alla se placer avec son trompette à la tête de la confrérie de Saint-Sébastien, et fit sonner l'assaut.

Toute l'armée se mit en mouvement dans le plus profond silence. Succombant presque sous le poids de leur fardeau, les foulons coururent d'une seule haleine jusqu'au fossé et y jetèrent leurs fagots, pour le combler à l'endroit indiqué et pour qu'on pût sur une grande étendue le traverser à pied sec.

A peine les foulons avaient ils quitté le fossé pour aller prendre leurs *goedendags*, que les couvreurs en tuiles et les charpentiers gagnèrent le pied du mur et y dressèrent leurs échelles.

Quelques membres de la confrérie de Saint-Sébastien tentèrent l'escalade avant que la moitié des échelles fût placée; mais les assiégés écartèrent les intrépides Gantois en les accablant d'une pluie de pierres, et ils se virent forcés de reculer et d'attendre que l'assaut général commençât.

Artevelde fit renverser un chariot non loin du fossé, monta dessus afin que son regard portât partout, et ordonna bientôt de monter à l'assaut sur toute la ligne. A ce signal, les ribauds lâchèrent les *springales* et le grand arc de la ville, et une nuée de pierres et de flèches volèrent, en sifflant, avec la rapidité de l'éclair; tous les métiers s'élancèrent en avant et se précipitèrent avec rage sur les échelles en se suivant de si près que le corps de l'un servait de bouclier à tous les autres. Au milieu du tumulte et des cris, les compagnons blessés ou écrasés tombaient lourdement des échelles au pied du mur, mutilés ou morts. Déjà quelques-uns avaient atteint la crête du rempart, mais ils en furent aussitôt précipités par l'ennemi. L'assaut fut terrible et sanglant; néanmoins tout faisait prévoir qu'au bout de quelque temps un certain nombre de Gantois atteindraient le sommet du rempart et y tiendraient la garnison en échec pour permetre à toute l'armée assiégeante de pénétrer sans obstacle dans la forteresse.

En ce moment, la porte de Biervliet s'ouvrit, et le pont-levis s'abaissa; un petit détachement de cavalerie se précipitant au dehors, tomba sur le corps commandé par Gérard Denis. Le chef-doyen courut avec ses hommes au-devant de l'ennemi; mais celui-ci recula pas à pas tout en combattant, et

attira par ce moyen l'armée des tisserands à une assez grande distance du point où se donnait l'assaut.

Gérard Denis, par ses cris furieux, provoquait les clameurs de ses hommes, et surexcitait tellement leur ardeur guerrière qu'ils se mirent à poursuivre avec un aveugle acharnement le faible ennemi auquel ils avaient affaire.

Cependant, la porte de Biervliet s'ouvrit pour la seconde fois. Le gros de la cavalerie des *Léliards* s'élança au galop, la pique en avant et l'épée haute, sur les Gantois qui donnaient l'assaut.

Artevelde, du haut de son char, vit avec stupéfaction cette multitude imprévue d'ennemis. Il fit aussitôt sonner la retraite et former, autant que possible, un formidable carré; mais avant que ce mouvement se fût opéré comme il le voulait, le corps des *Léliards* tomba à bride abattue sur ses hommes.

Le premier choc fut terrible; plus de cent Flamands mordirent la poussière, et l'on put craindre que bientôt c'en fût fait des assiégeants. En ce moment suprême, Artevelde leva son glaive, sauta à bas du chariot, et se jetant sur les *Léliards*, il cria d'une voix tonnante à ses hommes qui commençaient à céder :

— Gand! Gand! courage! que tout Flamand me suive! En avant! en avant!

A ces mots, il renversa trois ou quatre cavaliers et se précipita au milieu des rangs ennemis. Encouragés par son exemple, les Gantois firent un nouvel effort, et une partie d'entre eux parvinrent avec le capitaine en chef à percer la ligne ennemie. La position de ces hommes intrépides fut bientôt des plus terribles : les cavaliers en voulaient principalement à Artevelde; car, abandonnant les autres corps gantois, ils cernèrent tout à coup le capitaine en chef et se mi-

rent, en poussant des cris de triomphe, à abattre les hommes qui l'entouraient.

Artevelde avait déjà reçu une légère blessure à la tête; le sang coulait sur ses joues. Sans nul doute, il n'eût pas tardé à succomber sous la supériorité du nombre, car toutes les lances, toutes les épées étaient dirigées contre lui; mais le robuste Ghelnoot van Lens était à côté de lui comme un invincible géant; il trépignait dans le sang et faisait tournoyer comme l'éclair sa formidable épée qui frappait quiconque osait s'aventurer à sa portée. Sous les coups de son bras vigoureux, les lances volaient en éclats comme des branches sèches, et il écrasait le corps des cavaliers même sous leur cuirasse de fer. L'héroïque Gantois, tout en combattant valeureusement, raillait l'ennemi et, l'injure à la bouche, lui criait qu'il n'atteindrait pas le capitaine en chef. Il était tout couvert de sang, et de ses narines dilatées s'échappait une haleine brûlante qui montait de sa poitrine comme une vapeur.

Cependant, quelque bravoure que montrât le courageux Ghelnoot, il se trompait sur l'issue probable de cette terrible lutte. En effet, tel que se présentait le combat, rien ne pouvait sauver le capitaine en chef ni lui-même d'une mort certaine. Ils étaient cernés de toutes parts par une haie impénétrable d'ennemis; tandis que sur les autres points les Gantois démoralisés étaient refoulés et avaient assez de peine à se défendre eux-mêmes.

Pendant ce temps Gérard Denis continuait toujours un simulacre de combat contre la poignée de cavaliers qu'il poursuivait; toutefois ses hommes avaient remarqué la grande sortie des *Léliards*, et les cris affreux des combattants arrivaient jusqu'à eux comme un tonnerre lointain. Beaucoup de centeniers et de dizainiers commencèrent à soupçonner et à craindre avec raison que l'attaque qu'ils repoussaient n'était qu'une ruse de guerre, dans le but d'éloigner des assaillants

le corps destiné à les protéger. Le même sentiment régnait parmi les compagnons; mais ils ne pouvaient quitter les rangs, sans encourir une punition sévère et infamante, car le doyen des tisserands de coutil qui se trouvait à l'arrière-garde, poussait toujours l'armée en avant, tandis que Gérard Denis, par ses cris continuels, rendait impossible tout conseil et toute observation.

Liévin Denis se trouvait à l'extrémité du troisième détachement de la confrérie de Saint-Georges. Son attitude était surprenante en pareille circonstance; il était pâle, tremblait visiblement, et ses yeux étaient sans cesse fixés vers le point où se donnait l'assaut, bien que sa vue ne pût porter jusque-là. Ce n'était pas pour lui-même qu'il craignait ainsi; une voix secrète disait à son cœur passionné qu'Artevelde courait péril de la vie et était peut-être déjà écrasé par la cavalerie ennemie. Cette pensée le faisait souffrir horriblement: l'image de sa bien-aimée Veerle et le cadavre sanglant du père de sa fiancée passaient tour à tour devant ses yeux; tout entier à ces lugubres visions, il marchait machinalement en avant, sans prendre garde à ce qui se passait autour de lui.

En ce moment, l'armée approchait d'une sorte de digue en avant de laquelle s'étendait un étroit fossé. Le jeune Liévin, apercevant cette élévation, se laissa tout à coup emporter par l'anxiété qui le dominait et se jeta dans l'eau jusqu'au-dessus du genou pour gravir la digue. Parvenu au sommet, il jeta les yeux sur le théâtre de l'assaut et vit la cavalerie en pleine lutte avec le corps d'armée d'Artevelde; la vue de Flamands qui prenaient la fuite lui prouva que l'ennemi avait le dessus.

N'écoutant que son affection sans bornes pour le Sage Homme, il jeta un cri perçant, traversa de nouveau le fossé et courut de toutes ses forces vers la bannière de Saint-Georges; d'un regard rapide il chercha son père autour de

lui; mais, n'apercevant pas Gérard assez tôt, il arracha l'étendard des mains de celui qui le portait, et s'élançant en avant avec ce signe de ralliement, il cria de toutes ses forces :

— A moi! à moi! en avant! suivez-moi! On a massacré le capitaine en chef! Au secours de nos frères! vite! vite!

L'acte énergique de Liévin fut acclamé par les troupes et même par les chefs; tous firent volte-face et le suivirent en courant.

Lorsque Gérard Denis s'aperçut qu'on méconnaissait ses ordres et qu'il lui serait désormais impossible de retenir son armée, il s'efforça lui-même de devancer la confrérie de Saint-Georges. Il y réussit, car il prit l'étendard des mains de son fils, et se mit à courir vers le lieu de l'assaut, comme s'il avait hâte de délivrer Artevelde.

Mais les Gantois n'avaient pas besoin des exhortations du chef-doyen pour voler au secours de leurs frères. Comme un impétueux ouragan, ils tombèrent à l'improviste sur la cavalerie ennemie en poussant des cris de rage et de vengeance; comme ils attaquaient leurs adversaires par derrière et que, selon leur coutume, ils brisaient ou coupaient les jambes des chevaux avec leurs *goedendags* et leurs épées, chacun de leurs coups abattait un cavalier. En moins d'un instant, le combat se transforma en une effroyable boucherie : les assaillants, dégagés par leurs frères, s'élancèrent avec une nouvelle fureur sur l'ennemi qui, enfermé à son tour dans un cercle devenu de plus en plus étroit, fut d'abord mis en déroute puis taillé en pièces. Cependant deux héros flamands, se glissant au milieu des chevaux, s'étaient frayé un chemin jusqu'à Artevelde. Liévin Denis et le teinturier Comyre, combattant comme des lions, le protégeaient par devant, tandis que Ghelnoot et ses compagnons repous-

saient de côté et par derrière les derniers efforts des ennemis désespérés. Bientôt Liévin Comyre et le jeune Denis avec d'autres braves parvinrent à percer la cavalerie qui entourait encore Artevelde et ramenèrent le capitaine en chef au milieu de l'armée flamande.

Artevelde monta aussitôt sur un monceau de chevaux abattus, brandit son épée pour que toute l'armée le vît, et s'écria d'une voix inspirée :

— Vive Gand! vive Gand! à nous la victoire! courage, Flamands!

Il descendit aussitôt; tandis que des acclamations enthousiastes succédaient à ses paroles, il dit quelques mots à Ghelnoot et s'éloigna de quelques pas en arrière du théâtre de la lutte. Là il rassembla à la hâte un fort détachement et courut à sa tête au champ de bataille.

Les cavaliers, remarquant ce mouvement, crurent à une déroute des Flamands et reprirent courage; mais lorsqu'ils virent le capitaine en chef arrêter ses hommes non loin de la porte de la ville et les former en carré, ils furent saisis d'effroi. Il n'y avait plus d'issue pour eux : il leur était impossible de vaincre; ils ne pouvaient fuir non plus, puisque le pont de Biervliet leur était coupé.

Cette heureuse précaution d'Artevelde hâta évidemment le dénouement de la bataille. Peu à peu les épées se levèrent la poignée en l'air, et les *Léliards* se mirent à demander grâce; bientôt ceux qui tenaient encore se rendirent prisonniers, et les cris de victoire des Flamands succédèrent au tumulte de la mêlée.

Artevelde quitta le pont et se rapprocha de l'armée triomphante.

Le premier qui vint au-devant de lui fut Gérard Denis. Le chef-doyen serra la main d'Artevelde et lui dit avec une joie feinte :

— Je vous félicite de cette belle victoire, capitaine en chef!

— Ah! maître Denis, dit le Sage Homme, il était temps que vous vinssiez nous dégager. Pourquoi donc avoir tardé si longtemps?

— On m'a trompé, je l'avoue, répondit Gérard d'un ton humble, on a envoyé contre moi un détachement de cavalerie, et pendant que j'étais à sa poursuite, on vous a attaqué. Heureusement mon fils Liévin a découvert cette ruse de guerre. Nous sommes accourus à perte d'haleine et nous avons écrasé l'ennemi.

— Que cette méprise ne vous attriste pas, maître Denis, dit Artevelde en avançant vers le champ de bataille; le plus habile général peut se tromper.

Le chef-doyen suivit Artevelde d'un regard oblique; une expression de cruauté féroce contracta ses lèvres.

— Tu n'échapperas pas à ma vengeance! murmurait-il entre ses dents.

Son fils Liévin accourut en ce moment vers lui et l'embrassa avec effusion. Le chef-doyen lui rendit son baiser et dit :

— Liévin, Liévin, tu t'es rendu coupable d'un grand crime et je devrais te faire mettre les poucettes aux mains devant ma tente, pendant huit jours au moins. Cependant je te pardonne en considération de l'heureux résultat de ta témérité. Mais que cela n'arrive plus, ou je me verrai forcé de te faire exclure de la confrérie de Saint-Georges.

— Ah! mon père, s'écria Liévin Denis les yeux rayonnants de fierté, j'ai sauvé le capitaine en chef et peut-être la patrie. Les poucettes aux mains! Mais je mourrais en souriant aujourd'hui! Je suis jeune, mon père, je ne puis

encore me signaler; mais avoir sauvé le libérateur de Gand, le Sage-Homme, c'est là une action qui comptera dans ma vie !

— Vraiment, dit Gérard avec une colère concentrée, il parait que l'orgueil t'enivre. Qu'est-ce que ce transport, Liévin? On dirait en vérité que tu as remué le monde!

Il remarqua que cette plaisanterie causait à son fils une peine profonde; aussi lui tendit-il la main en reprenant:

— En tout cas, tu t'es comporté en héros; je l'avoue volontiers. Va dans ta tente effacer ces traces de sang : il faut que j'aille voir comment on soigne les blessés. Tiens-toi sur la réserve, Liévin, et ne te vante pas trop de ce que tu as fait; cela diminuerait ton mérite.

A ces mots il quitta son fils et se dirigea vers le centre du champ de bataille où la plupart des Gantois étaient occupés à dégager de dessous les chevaux les blessés, amis ou ennemis, pour les transporter auprès des chirurgiens.

A une centaine de pas de là, les bouchers et les boulangers formaient un grand carré au centre duquel se trouvaient les *Léliards* prisonniers, tandis que leurs chevaux attachés aux pieux des tentes étaient sous la garde des selliers.

Artevelde, tout lassé qu'il fût d'avoir rudement combattu, et bien que la blessure qu'il avait reçue à la tête saignât encore, allait d'un endroit à l'autre pour réconforter chacun par sa présence et consoler les blessés. Il surveillait aussi d'un regard attentif la forteresse et la porte devant laquelle il avait envoyé comme poste de garde les tonneliers et les mesureurs de vin. Après qu'il eut pour ainsi dire avisé à tout, il se rendit auprès de maître Spelliaerde, chirurgien de la ville, et se fit visiter et panser la tête. Sa blessure n'était pas dangereuse, et, de l'avis de

maître Spelliaerde, devait se guérir d'elle-même en quelques jours.

A peine le chirurgien avait-il fixé une étroite bande sur le front d'Artevelde qu'il se tourna avec stupéfaction vers le champ de bataille où l'on remarquait un mouvement singulier. Tous les Gantois étaient débout ou montaient sur les cadavres des chevaux pour mieux reconnaître le personnage qui arrivait au loin à bride abattue sur la route de Gand.

Avant que personne pût dire au capitaine en chef ce qui excitait ainsi la curiosité générale, deux cavaliers apparurent sur le champ de bataille. C'était maître Augustin, clerc de la ville de Gand, accompagné d'un envoyé royal qu'on reconnaissait à l'instant pour tel à ses armoiries et à son sceptre.

Maître Augustin chevauchait, les traits épanouis, et criait aux Gantois :

— Le capitaine en chef! le capitaine en chef!

On lui indiqua la tente où Artevelde se trouvait avec maître Spelliaerde; mais aussitôt on entoura de toutes parts le clerc de la ville, en lui demandant quelles nouvelles il apportait.

— La paix! la paix, compagnons! s'écria-t-il avec transport. Gand a vaincu! Vive le libre Gand (1)!

On saisissait son cheval par la bribe pour s'approcher de plus près du cavalier.

— Lâchez donc, dit-il, je ne puis rien dire. Le capitaine en chef vous annoncera la chose lui-même tout à l'heure;

(1) Ce fut un sergent royal qui apporta aux Gantois les préliminaires du traité de paix, au nom du roi. Il s'était rendu le même jour au camp de Biervliet, auprès des échevins et des capitaines. Augustin, clerc des receveurs de la ville, lui avait servi de guide. (P. A. Lenz, *Arch. hist.*, t. I, p. 295.)

mais réjouissez-vous toujours en attendant, car il s'agit de bonnes nouvelles.

On lui livra passage et il se dirigea avec le héraut d'armes vers Artevelde, qui déjà avait fait quelques pas de leur côté. Maître Augustin avait à peine dit quelques mots au capitaine en chef, que déjà celui-ci donnait ordre à son trompette de convoquer le conseil de guerre et les doyens, et il se rendit avec les deux cavaliers à sa tente, où les échevins et les doyens des métiers vinrent le rejoindre dès qu'ils eurent entendu le signal de la trompette.

Sur ces entrefaites, les Gantois se réunissaient en groupes sur le champ de bataille, et s'entretenaient avec une extrême curiosité de l'arrivée de maître Augustin et du héraut d'armes. Chacun voulait deviner la nouvelle qu'ils apportaient; mais quoi qu'ils cherchassent ou s'imaginassent, ils en revenaient toujours à l'idée que le roi d'Angleterre devait avoir fait la paix avec le roi de France. C'était bien une garantie pour le travail et l'industrie des Flandres. Mais la liberté? Les Gantois devaient-ils se laisser désarmer et se courber comme jadis sous le bon plaisir de la France? Telles étaient avec bien d'autres les questions qui s'échangeaient en attendant que la véritable situation des choses fût connue.

Enfin, après un long quart d'heure, on vit le capitaine en chef sortir de la tente avec les échevins et les doyens. Le grand étendard de Gand fut planté sur le champ de bataille et on plaça à côté une springale. Le trompette d'Artevelde donna le signal de la réunion; les étendards et les guidons des métiers se rangèrent en ordre de bataille, et tous les compagnons, sur l'indication de leurs doyens et de leurs centeniers, se disposèrent en rangs autour d'Artevelde. On porta l'ordre aux tonneliers de ne pas quitter leur poste d'observation devant la porte de la ville.

Dès que le silence se fut établi, Artevelde s'élança sur le

springale. Il tenait à la main un parchemin muni de grands sceaux rouges et fit signe à l'armée qu'il allait parler. La joie et l'orgueil rayonnaient dans ses yeux ; il désigna du doigt le parchemin et s'écria :

— Compagnons, honneur à l'héroïque ville de Gand ! Ce que je tiens en main, ce n'est pas seulement la paix, c'est la reconnaissance de la Flandre indépendante ; c'est le triomphe de la liberté du peuple sur l'oppression et la perfidie ; c'est la défaite de l'étranger et l'insigne triomphe de la ville qui nous a vus naître ! Ecoutez à quelles conditions le roi de France nous propose la paix, et réjouissez-vous au fond du cœur, car nos ennemis cèdent sous le poids de notre héroïque bravoure (1).

Premièrement, les Flamands pourront faire le commerce avec tous les marchands de quelque nation qu'ils soient ; les marchands de tous les pays pourront venir et demeurer librement en Flandre avec leurs familles.

Deuxièmement, les Flamands pourront faire des traités de commerce avec l'Angleterre et avec toutes les nations, comme il leur semblera bon.

Troisièmement, le roi de France ne permettra jamais que son armée envahisse le sol flamand, et les Flamands ne recevront jamais dans leur pays les ennemis du roi armés et en grand nombre.

Quatrièmement, les Flamands ne pourront jamais être forcés de prendre les armes que pour la défense de leur propre territoire et pour faire respecter sa neutralité.

Cinquièmement, si le roi d'Angleterre accepte cette paix, il s'engagera à ne jamais faire la guerre en Flandre ; de plus, il permettra aux Flamands de commercer librement dans son pays.

(1) Voyez le texte original de ce traité à la fin de l'ouvrage.

Voilà, compagnons, les dispositions fondamentales du traité que nous propose la France. Le comte de Flandre les a déjà acceptées et viendra tenir sa cour à Gand si nous souscrivons aux conditions offertes. Mais ces conditions, qui les a faites? Est-ce Philippe de Valois? N'est-ce pas plutôt la libre ville de Gand qui a dit : Il en sera ainsi et non autrement. Il n'y a donc pas à hésiter sur notre décision; nous ne pouvons rejeter ce que nous-mêmes avons proposé. Ainsi, amis, nous sommes reconnus, par notre adversaire même, peuple indépendant, libre de conclure des traités avec toutes les nations sans l'intervention de personne; nous conservons nos armes pour faire respecter notre territoire et punir la moindre atteinte à ce traité par qui que ce soit. Notre souverain Louis se montre tout disposé à gagner l'affection des libres Flamands, et dans peu de jours il viendra habiter au milieu des Gantois. Remercions Dieu avec ferveur de la belle victoire qu'il nous a accordée. Nous avons reconquis notre antique liberté; nous saurons la conserver et la défendre. A nous maintenant, compagnons, le travail, le commerce, la richesse, la paix; Gand va briller entre toutes les villes comme un splendide soleil; et quand on parlera désormais de liberté et de puissance du peuple, on montrera avec respect notre ville natale, où réside la véritable force civique, et qu'habitent les Flamands au courage de lion. Vive Gand! liberté! industrie! Flandre au lion!

Artevelde termina par ce cri son allocution.

Des clameurs confuses et d'indicibles cris de triomphe éclatèrent dans l'armée et montèrent vers le ciel.

Sans doute les cris d'allégresse se seraient prolongés encore, si le trompette n'eût fait retentir de nouveau son instrument pour appeler l'attention de l'armée. Quand le silence fut rétabli, Augustin parut sur le springale et s'écria :

— Au nom de la ville de Gand : Compagnons, ce jour doit

être un jour de réjouissance pour fêter notre triomphe et l'heureux retour de notre bien-aimé comte. Dans un instant, les centeniers seront appelés auprès des chariots pour y recevoir du vin; chaque compagnon recevra une double mesure et deux jours de solde comme cadeau en l'honneur de la paix (1). L'envoyé du roi se rend à la forteresse pour y proclamer l'armistice et faire ouvrir la porte. Les bourgeois sans armes de Biervliet pourront aller et venir dans notre camp, y vendre et y acheter. Quant à nous, nous ne mettrons pas le pied sur le pont; et, quoi qu'il arrive, le capitaine en chef ordonne que quiconque ne sera pas à son poste au premier son de trompette, soit renvoyé de l'armée. Que chacun regagne maintenant les tentes de son métier, et, selon le vœu du magistrat de Gand, boive en l'honneur de la patrie victorieuse!

L'armée se dispersa comme un essaim, en poussant des cris de joie plus énergiques encore qu'auparavant, et chacun se rendit à l'endroit où son métier était campé.

VI

Quelques jours après la bataille de Biervliet, le premier échevin Maes van Vaernewyck se rendit à Bruges, d'où il ramena le comte dans le camp gantois. Au son triomphal des trompettes et des chants de joie, les troupes flamandes,

(1) Voir les *Comptes de la ville de Gand*, anno 1337-1338.

le comte Louis à leur tête, firent leur entrée à Gand, dont les habitants reçurent leur suzerain avec un enthousiasme et une magnificence extraordinaires. Devant la *Maison Haute*, sur le marché du Vendredi, le comte Louis jura de nouveau de respecter les libertés du peuple gantois, et la commune prêta également entre ses mains serment de fidélité et d'obéissance (1).

Le comte, avec sa suite de chevaliers et de conseilliers, établit sa cour aux *S'Gravensteen.*

Grande fut, durant les premiers jours, la joie des Gantois, de voir leurs efforts couronnés d'un si heureux succès. Ils s'étaient réconciliés avec leur prince; la paix, le commerce, l'industrie, tout répandait la vie et l'aisance dans leur ville; la commune avait regagné son ancienne puissance : elle restait armée pour repousser toute agression, et l'avenir promettait gloire et grandeur à la patrie.

On devait tout cela aux sages conseils, à l'héroïque courage d'Artevelde; aussi la reconnaissance des Gantois pour le capitaine en chef ne connaissait-elle plus de bornes. Partout où il se montrait, il était salué par de vives acclamations; on s'inclinait sur son passage avec respect, devant le grand homme dont le génie avait fait surgir la richesse, la puissance et la liberté, là où, quelques mois auparavant, régnaient la famine, la servitude et le désespoir.

L'envieux Gérard Denis, cependant, n'avait cessé de veiller, et avait travaillé dans l'ombre en mettant en œuvre toutes sortes de moyens pour irriter nombre de gens contre Artevelde ou les préparer à se poser en adversaires contre lui. La

(1) « Le comte Louis, conduit par Macs van Vaernewyck, premier échevin de Gand, rentra lui-même dans ses Etats... Le prince se rendit à l'armée, où il fut reçu avec des acclamations unanimes. Le camp fut aussitôt levé, et l'armée rentra à Gand au son des cornets et bannières déployées. » (LENZ, pp. 295-296.)

haine et la jalousie donnaient à son esprit une infatigable énergie. Partout où un Gantois laissait échapper un seul mot de mécontentement sur la marche des affaires, aussitôt Denis lui-même ou quelqu'un de ses affidés se trouvait là pour attiser le feu dans les cœurs avec une infernale habileté, pour exciter les passions, pour nourrir les espérances ambitieuses, et pour imputer à Artevelde, par d'adroites allusions, tout ce qui pouvait mécontenter.

Grâce à ces perverses machinations, il se forma, dans la nuit du mystère, une conjuration contre le grand citoyen gantois, conjuration à laquelle s'associèrent les passions les plus opposées, les opinions les plus hostiles entre elles, mais qui, pour le moment, avaient consenti à se donner la main, pour travailler en commun à la chute d'Artevelde.

Les envieux ennemis du Sage Homme comprenaient bien que leurs lâches attaques ne pouvaient avoir de succès à Gand, en ce moment; un seul espoir leur restait d'entraver l'exécution de ses grands projets et d'anéantir peut-être tous les fruits de sa victoire : ils savaient que quelques villes de la Flandre occidentale étaient irritées contre le comte, aussi bien à cause de la paix même qu'à cause du maintien de certains priviléges qu'il s'était réservés, en vertu de ce que les Flamands nommaient les *mauvaises libertés* (1). Mettant à profit ce mécontentement, ils envoyèrent des émissaires pour exciter la population des villes de la Flandre occidentale à la résistance, et ils répandirent en même temps toutes sortes de bruits calomnieux sur la prétendue mauvaise foi et les intentions parjures du comte. Pendant ce temps, ils ne négli-

(1) « Il conserva néanmoins pour lui les rentes fixées *par les mauvais priviléges*, aussi bien que le droit de faire rendre compte aux communes de leurs revenus et de leurs dépenses...

» Néanmoins, les habitants de la Flandre occidentale refusèrent, pendant quelque temps, de se soumettre. » (V. LENZ, pp. 295-296.)



geaient rien pour imputer secrètement, vis-à-vis du comte, ces coupables manœuvres à Artevelde, si bien qu'avec cette arme à deux tranchants ils s'estimaient certains d'atteindre leur but et de battre sérieusement en brèche l'influence du Sage Homme.

En effet, on apprit bientôt que beaucoup de villes de la Flandre occidentale refusaient de se réconcilier avec le comte et d'accepter le traité de paix; la fermentation des esprits avait même atteint un tel degré dans certaines communes, qu'on commença à craindre une guerre civile, une partie de la Flandre occidentale menaçant de se révolter contre Gand.

Artevelde ne se trompa pas sur les véritables origines du mal; il remarqua parfaitement que les ennemis de son système politique profitaient de l'aide des émissaires du roi de France, qui, depuis la paix, parcouraient en grand nombre la Flandre, pour y semer la discorde et y susciter des dissensions. Cependant il avait assez de confiance dans sa force pour ne pas s'émouvoir trop tôt de ces légers obstacles, et il attendit que le comte lui-même fît appel à la commune de Gand, pour faire rentrer sous son autorité toutes les parties de la Flandre.

Alors Artevelde quitta Gand avec quelques échevins et doyens. Il obtint par son irrésistible éloquence qu'en peu de temps toutes les communes non-seulement acceptassent la paix et jurassent fidélité au comte (1), mais encore fissent pleine et entière alliance avec Gand pour la défense de l'indépendance et de la neutralité du pays.

Le grand citoyen devait être doué d'une faculté extraordinaire de prévoyance; car, quoi qu'il entreprît, il n'oubliait jamais de voir aussi s'il ne pouvait en tirer quelque autre avantage pour la patrie. Tandis qu'il parcourait toutes les

(1) Voir *Comptes de la ville de Gand*, anno 1337-1338.

villes flamandes pour réintégrer le comte dans sa légitime autorité, il saisit cette occasion pour organiser partout une milice civique armée et pour faire fixer le nombre d'hommes que chaque commune, au premier appel, pourrait envoyer à la grande armée flamande, si la formation de cette armée devenait nécessaire à la défense du pays. Les forces que les communes s'engagèrent à amener, en cas de besoin, s'élevaient au nombre considérable de soixante mille combattants. Artevelde fit en même temps reconnaître de nouveau la ville de Gand comme le centre du mouvement national et comme la gardienne du droit commun.

A peine le Sage Homme avait-il rempli cette importante mission qu'un envoyé apporta à Gand la nouvelle que le roi Édouard d'Angleterre avait paru devant l'Écluse avec une flotte formidable, et se préparait à faire une descente sur la côte de Flandre. Cette nouvelle jeta le comte dans une grande inquiétude, non pas qu'il crût qu'Édouard voulût faire la guerre à la Flandre, car on savait que les Anglais ne désiraient que le passage à travers le pays pour aller attaquer l'armée française dans la Flandre wallone; mais le comte, qui était ami de la France et ardent ennemi des Anglais, frémissait de rage et de dépit à la pensée que la Flandre, contrairement aux conditions de la paix récemment conclue, pût permettre aux ennemis de la France de passer sur son territoire pour faire la guerre à Philippe de Valois. Il avait d'autant plus de raisons de craindre que cela n'arrivât, qu'à Gand même le roi d'Angleterre avait un parti considérable, et qu'on s'y réjouissait ouvertement de son arrivée. Il y avait même dans le conseil des échevins des membres qui exprimaient le vœu qu'on laissât Édouard traverser la Flandre sans obstacle, et, comme de coutume, les ennemis d'Artevelde ne négligèrent pas cette occasion de lui susciter des difficultés. Ils savaient combien il tenait au système d'une neutralité absolue

et s'efforçaient, à cause de cela même, de persuader au conseil des échevins de permettre le passage; mais le capitaine en chef combattit leurs arguments d'une façon si triomphante, que les échevins lui donnèrent l'ordre de s'opposer même par la force au débarquement des Anglais.

Le même soir, Artevelde partit de Gand avec la plus grande partie des gens des métiers armés. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, il disposa ses forces le long de la côte, et fit rappeler au roi Édouard par un héraut d'armes qu'aux termes du traité accepté par lui-même, le territoire de la Flandre devait rester strictement neutre, — en lui déclarant de plus que les Gantois avaient pris la ferme résolution de faire respecter cette neutralité au prix de leur sang.

A la suite de ce message, le roi toucha terre dans une barque et s'efforça de décider Artevelde à changer d'avis; mais il comprit bientôt que c'était impossible. Plein d'admiration pour la haute intelligence et la sagesse d'Artevelde, il regagna sa flotte, fit mettre à la voile et se dirigea vers Anvers, en s'éloignant avec respect du sol de la Flandre (1).

Le succès qui couronnait toujours les entreprises du capitaine en chef et le rapide accroissement de son autorité sur toutes les villes de Flandre augmentèrent encore l'influence presque sans bornes qu'il exerçait sur la commune de Gand. Il est vrai qu'il n'avait le droit de rien ordonner sans en avoir été préalablement chargé par le conseil des échevins, et que jamais il ne dépassait ses pouvoirs légaux; mais la plupart sentaient si vivement la puissance de son génie et reconnais-

(1) « La même année, le roi d'Angleterre parut devant la ville de l'Ecluse avec une grande flotte, et dans l'intention d'y opérer un débarquement ; mais les Flamands, commandés par Artevelde, s'opposèrent à ce projet. Il se dirigea vers Anvers, où il séjourna cette année. » (*Chronique d'Egidius le Muisis*, traduite sur le manuscrit latin, par Octave Delapierre, dans ses *Chroniques, traditions et légendes de l'ancienne histoire de Flandre*, p. 256).

saient si franchement sa prudente et pénétrante sagesse, qu'il était rare qu'un conseil ou un mot de lui ne fût pas considéré comme un jugement auquel il y avait peu ou rien à objecter.

La grande influence d'Artevelde et surtout la complète indépendance de la commune de Gand, semblaient profondément déplaire au comte, non qu'il désirât pour lui-même une plus grande autorité, mais parce que le roi de France, dont il s'estimait le vassal, lui envoyait chaque jour des chevaliers pour le prier de faire certaines choses auxquelles la ville de Gand s'opposait avec une constante énergie. Le comte, nourri dans des idées chevaleresques, ne pouvait supporter que son pouvoir en Flandre fût renfermé dans des limites si étroites. Plus d'une fois, Philippe de Valois lui avait conseillé et l'avait supplié d'amener la commune à ses fins en recourant à la ruse; mais le comte était loyal au fond et ne pouvait se résoudre à de tels moyens, bien que l'orgueilleuse fierté des Gantois l'humiliât profondément.

Les courtisans français ne négligeaient rien d'autre part pour complaire à leur roi, et, comme, dans leur ignorance des institutions du pays, ils croyaient que toute la faute était à Artevelde, ils faisaient tous les efforts possibles pour le rendre suspect aux magistrats et au peuple, et pour anéantir ou du moins amoindrir par là son influence.

Cette circonstance donna tout à coup un nouveau courage aux ennemis du Sage Homme, et la calomnie, la diffamation, sous l'inspiration de secrets instigateurs, commencèrent à dresser la tête contre lui. Les rumeurs les plus contradictoires étaient mises en circulation. Tantôt il avait traité secrètement avec le roi de France; tantôt il s'était laissé acheter sous main par les Anglais; tantôt il se proposait de déposséder le souverain légitime pour monter lui-même sur le trône; on fouillait dans sa vie privée; ses parents, ses

amis avaient à lutter, à cause de lui, contre les plus odieuses et les plus fausses imputations; et l'on alla jusqu'à lui prêter à lui-même les vices les plus infâmes ou les travers les plus rdicules.

C'est ainsi que la plus basse envie commençait à s'agiter aux pieds du grand homme. Mais lui, insensible à ces viles attaques, dédaignait ses envieux ennemis et s'appliquait tout entier à rechercher les moyens qui pouvaient amener la prospérité et la grandeur de la Flandre (1).

Sur ces entrefaites, le roi Édouard s'était reudu en Allemagne où il avait gagné un grand nombre d'alliés contre la France : il avait même été revêtu par l'Empereur du titre de vicaire de l'Empire (2).

Cette dignité mit sous son autorité la partie de la Flandre qu'on nommait *Flandre impériale*, et lui donna aussi une grande influence sur d'autres contrées des Pays-Bas. Se voyant si puissant, il prépara contre la France une guerre acharnée; il eut même l'intention de pénétrer jusqu'à Paris et de dépouiller Philippe de Valois de la couronne.

Le roi de France, commençant à concevoir des craintes sérieuses, ne négligea rien de son côté, pour trouver des alliés. Il était très-peiné d'être privé du secours de la Flandre, parce que ce pays était alors assez puissant pour faire pencher la balance en faveur de l'un des deux rois; d'ailleurs,

(1) « Artevelde a été calomnié indignement. » (LENZ, 308.)

Tu n'aurais donc trouvé pour terminer la vie
Qu'un poignard d'assassin soudoyé par l'envie!

ERN. BUSCHMANN, *A.-J. van Artevelde.*

(2) « L'empereur Louis prononça ensuite qu'il nommait Edouard vicaire impérial dans toute la partie située à la gauche du Rhin et au delà de Cologne, ordonnant à tous les princes des Pays-Bas de lui obéir à la guerre pendant sept années à venir. »

(SIMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français*, VI, p. 377.)

Philippe de Valois, n'ignorant pas combien la France avait peu de droits à l'amitié de la Flandre, n'était nullement assuré que les Flamands persisteraient à refuser à Édouard leur concours efficace.

Dans cette situation, il employait tous les moyens pour faire changer en Flandre l'opinion publique en sa faveur, et n'épargnait ni argent ni ruses pour parvenir à son but. Les villes flamandes fourmillaient d'émissaires français qui ébranlaient la foi de maint citoyen, en lui faisant des dons ou des promesses.

Le parti des *léliards* grossit ainsi sensiblement en peu de temps sous la direction secrète du sire de Steenbeke; aux *léliards* se joignirent naturellement les envieux d'Artevelde, Gérard Denis à leur tête, bien qu'au fond ces deux partis fussent ennemis mortels l'un de l'autre.

Tandis que le roi de France se réjouissait à tort des nouvelles qu'il recevait de la Flandre, Artevelde combinait un dessein profondément mûri et qui devait créer de grands embarras à la France.

Au moment où Philippe de Valois se croyait sûr d'une prochaine victoire, Artevelde fit tout à coup, au conseil des échevins, la proposition que les communes flamandes envoyassent une ambassade au roi de France pour revendiquer les villes de Lille, Douai et Orchies; il démontra d'une manière irréfutable que la Flandre wallone avait été arrachée au territoire de la patrie par la fraude et la violence, et que ce n'était que par le parjure et la trahison que la France était restée si longtemps maîtresse de cette importante contrée flamande (1). Il représenta ensuite combien ce serait

(1) « Artevelde avait fait demander à Philippe de rendre aux Flamands les trois villes de Lille, Douai et Béthune, que la France leur retenait injustement, dès le temps de Philippe le Bel. » (SISMONDI, t. VI, p. 389.)

une honteuse lâcheté, de laisser sous le joug de l'étranger tant de frères par la langue et par le sang, lorsqu'on pouvait redresser et venger le droit outragé, et délivrer tous les Flamands de la domination étrangère.

Malgré l'opposition de quelques membres du conseil échevinal, la proposition d'Artevelde fut acceptée avec enthousiasme; et, peu de jours après, les principales villes de Flandre déclarèrent qu'elles étaient prêtes à envoyer les ambassadeurs et à seconder au besoin par la force des armes la revendication patriotique de la ville de Gand.

Cette décision, appuyée par une armée de soixante mille hommes, fut un coup de foudre pour le comte aussi bien que pour le roi de France. Renoncer à la Flandre wallone? laisser échapper les fruits d'un siècle de ruse et de duplicité politique? rendre plus puissante encore la Flandre, déjà si menaçante? Philippe de Valois ne pouvait y consentir.

Quant au comte, c'était un Français dans tout le sens du mot, et lui-même se considérait comme tel; la Flandre n'était pour lui qu'un fief qui ne lui tenait pas plus au cœur que les comtés de Réthel et de Nevers qu'il possédait aussi en France. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il regardât comme un mal à déplorer la prospérité et la puissance de la Flandre, dès qu'il pouvait en résulter un préjudice pour la grandeur de la France, qui était à ses yeux sa vraie patrie (1).

L'ambassade des villes flamandes partit pour Paris et y fit valoir en termes énergiques la revendication de la Flandre wallone. On n'osa, à la cour de France, éconduire nettement les envoyés et l'on prolongea à dessein pendant quelque temps les négociations sans résultat décisif. Néanmoins

(1) « Le comte de Flandre, qui à cette heure était bon Français. » (*Annales et chroniques de France*, par Nicolas Gilles. Paris, 1557, II, F. r. — Voir aussi *Sismondi*, tom. VI, pp. 250 et 354.)

cela ne pouvait durer ainsi : les ambassadeurs devinrent impatients et commençaient déjà à parler de prise d'armes et à devenir menaçants. Le roi était fort embarrassé; car, s'il refusait de satisfaire à la réclamation, il s'attirait sur les bras peut-être une armée de soixante mille Flamands, au moment où il avait besoin de toutes ses forces pour tenir tête aux Anglais et à leurs alliés.

Enfin, on eut recours au crime pour se tirer d'embarras. La puissance de la Flandre résidait dans la sagesse d'Artevelde, dans la sympathique unanimité avec laquelle l'immense majorité du peuple suivait ses conseils. Si l'on parvenait à renverser ce pilier de la grandeur populaire de la Flandre, le temple même s'écroulerait aussi; on l'espérait du moins! Un lâche attentat fut concerté; le roi de France allait appeler l'assassinat à son aide! Le noble sang d'Artevelde allait couler sous le poignard de scélérats soudoyés (1)!

Il fut, en effet, menacé plusieurs fois en peu de temps par le poignard d'hommes inconnus, et sa vie fut souvent mise en danger. La commune de Gand augmenta sa garde, et, sur les instances de ses amis, il ne se montra plus en public qu'avec une certaine circonspection. De plus, le peuple gantois fut tellement exaspéré de ces attentats contre la vie d'Artevelde, qu'il y avait toujours devant sa porte quelques centaines de gens des métiers armés et prêts à l'accompagner partout où il se rendait. Ni exhortations ni prières ne pouvaient décider ces hommes à renoncer à leur dessein; ils avaient juré de veiller sur le capitaine en chef et étaient bien décidés à tomber sus au premier venu qui lui voudrait du mal (2).

(1) FROISSART.

(2) « Le comte ne pouvait luy nuire (à Artevelde) ny dresser aucune embûche a sa vie, comme il eût bien désiré, pour ce qu'il avait ordinairement des gardes autour de soy et estait conservé et gardé des yeux, de l'affection et de la garde du peuple, qui l'honorait comme s'il eust été son seigneur. » (BER-

Bien que Louis de Nevers fût un partisan dévoué de la France, rien ne prouve qu'il ait participé au projet de ces assassins; c'était plus probablement le fait de ses courtisans français, ou des émissaires de Philippe, ou des gens qui portaient envie à la grandeur d'Artevelde, et peut-être de tous ces ennemis à la fois (1). Néanmoins une profonde défiance à l'égard du comte grandissait de plus en plus dans le cœur des bourgeois; on lui imputait une grande part de responsabilité dans ces attentats, à cause de son attachement bien connu à la France et au régime politique de ce pays.

Quoi qu'il en soit, l'attitude de la bourgeoisie gantoise et les précautions prises par Artevelde lui-même, ne laissèrent pas à la France le moindre espoir de se délivrer d'une aussi atroce manière du capitaine en chef.

Sur les instances de Philippe de Valois, qui ne savait plus comment éluder la réclamation des communes, le comte Louis résolut d'avoir recours à des moyens moins violents, et, en conséquence, il fit un jour prier en secret le capitaine en chef de venir le trouver au *S'Gravensteen*.

Artevelde se montra tout disposé à satisfaire au désir de son souverain; mais il en donna d'abord connaissance aux échevins de la ville, afin qu'on n'attribuât à cette visite que sa véritable cause. L'invitation du comte fut ainsi connue du peuple gantois, et tous les esprits s'émurent dans la crainte qu'il n'y eût là-dessous un piége tendu à Artevelde.

Le *S'Gravensteen* était situé au delà de la Lys, dans un quartier de la ville qu'on appelait le Vieux-Bourg, et qui,

NARD DE GIRARD, *Histoire générale des roys de France*. Paris, 1615, p. 612. — Voy aussi *Lenz*, p. 284.)

(1) « Le comte n'était point méchant et rancuneux de sa nature, mais plutôt facile à se laisser diriger par les impressions du moment. » (EDW. LE GLAY, t. II, p. 418.)

comme fief princier, relevait directement de la cour de justice du comte, sans être soumis au banc des échevins de Gand. Ce *steen* était une formidable forteresse, construite en l'année 868 par Baudouin Bras-de-Fer, pour servir de refuge contre les agressions des Normands. Il était de forme ronde et entouré de remparts d'une hauteur extraordinaire, flanqués de tours en saillie dont les murs étaient percés de toutes parts de menaçantes meurtrières. La Lieve baignait l'édifice d'un côté et l'entourait de ses eaux, détournées de leur cours naturel, si bien que le château fort n'était accessible que par le pont de pierre et par une étroite porte (1).

La teinte sombre et triste que le temps avait répandue sur cette demeure du souverain, le caractère grossier et lourd de son architecture, faisaient une étrange impression sur celui qui, au sortir des rues vivantes et animées de Gand, venait jeter un regard craintif sur ce formidable colosse de pierre; un sentiment glacial d'anxiété serrait son cœur, et il se croyait reporté comme par magie à ces temps de servitude et d'oppression du peuple dont le souvenir était perdu depuis des siècles déjà dans les industrieuses communes flamandes.

Les basses et chétives demeures qui entouraient le château des comtes, la misère, la malpropreté des habitants demi-nus qui les habitaient, le morne silence qui régnait aux alentours, augmentaient encore cette pénible impression, et, quand on s'éloignait enfin de ce dernier asile de la puissance féodale, on sentait sa poitrine se comprimer comme si l'on eût respiré un air empesté.

Sur les remparts, des sentinelles se promenaient comme des ombres muettes; même en plein jour, rien ne troublait

(1) Voyez le dessin de cette antique demeure des comtes de Flandre dans les *Monuments du moyen âge*, publiés par F. De Vigne, pl. IV.

le silence qui environnait le suzerain redouté, sinon les aboiements monotones des chiens de chasse, à l'intérieur du château fort.

Le jour où Artevelde devait s'y rendre, les alentours de la demeure du comte présentaient un tout autre aspect : de nombreux bourgeois de Gand et des gens des métiers y étaient réunis en groupes et s'entretenaient avec une bruyante vivacité ; d'autres, qui étaient armés, se promenaient dans les rues en petits détachements ; car, comme ils ne se trouvaient pas sur le territoire de la ville, ils ne pouvaient s'y arrêter avec des armes. Néanmoins, pour remplir leur dessein, ils feignaient ne faire que passer ; mais ils ne s'éloignaient guère de la place Sainte-Pharaïlde, sur laquelle s'ouvrait la porte du *steen*. On ne devait pas être sans inquiétude dans la forteresse au sujet de ces rassemblements ; car on avait abaissé la herse de la porte, et doublé les gardes sur les remparts (1).

Dans l'angle de la place, près du nouvel hospice de Wennemaer, on discutait surtout avec une vivacité particulière sur les causes qui avaient attiré les habitants de Gand de ce côté de la ville.

— Oui, disait un compagnon maçon, vous pouvez dire ce que vous voudrez, mais qu'on ose toucher un seul cheveu de la tête de maître Jacques, et, demain, vous ne trouverez plus deux pierres du vieux château qui tiennent ensemble !

— Nous leur apprendrons à nager dans la Lieve, murmurait un autre.

— Mais, disait avec un sang-froid affecté le chef-doyen Gérard Denis, qui se trouvait dans le groupe, je ne sais,

(1) « Le comte de Flandre manda à Artevelde de venir lui parler en son hôtel. Le bourgeois se rendit à son invitation, mais accompagné d'une si grande foule, que le seigneur n'eut ni le courage ni le pouvoir de mettre la main sur lui. » (Lenz.)

compagnons, qui vous a mis encore une fois ces idées en tête? Notre gracieux prince a invité maître Artevelde à se rendre auprès de lui; c'est une marque d'honneur et de sympathie, – et vous voilà ici, menaçant et tempêtant, comme si notre comte était capable d'attirer par fraude ses sujets dans un guet-apens et de les faire égorger en sa présence. Qui de vous oserait dire qu'il a vraiment cette pensée?

Comme Denis s'y attendait, personne ne répondit à cette question, sauf par des signes contenus d'impatience, tant à cause du respect qu'on croyait devoir à sa haute dignité, que parce qu'aucun des auditeurs n'eût osé élever contre le comte une accusation aussi explicite.

Un seul compagnon semblait irrité et grommela d'une voix sourde en s'adressant à son voisin :

— Par saint Liévin! depuis quand le chef-doyen est-il devenu un ami du comte et un *léliard*? Il y a certainement là-dessous quelque chose de louche!

— Il vaudrait mieux, reprit Denis, regagner tous votre demeure; car ces attroupements tumultueux font grand tort au capitaine en chef. Savez-vous ce qu'on dit là-bas près de Sainte-Pharaïlde? On accuse maître Artevelde d'avoir fait répandre dans la commune la nouvelle de l'invitation qu'il a reçue du comte, et la crainte qu'il ne soit victime d'une trahison. Je n'en crois rien; mais on ajoute que, depuis longtemps déjà, il cherche à rendre le prince odieux aux Gantois, pour que le comte s'éloigne d'ici et que lui puisse seul agir en maître envers nous.

En ce moment, un jeune teinturier s'approcha du rassemblement et entendit les dernières paroles du chef-doyen. On put lire sur ses traits qu'il en éprouvait un vif mécontentement; mais il se contint et parut n'écouter que par simple curiosité.

— Et puis, compagnons, poursuivit Denis, avec toutes ces démonstrations de sympathie, vous rendrez le capitaine en chef tellement orgueilleux, qu'il ne regardera plus le peuple que comme de la boue. On dit déjà qu'il renie la bourgeoisie et a offert sa fille en mariage à un chevalier français. Il est probable que ce n'est qu'un faux bruit; mais faites bien attention que maître Jacques traite sur un pied d'égalité avec les rois et les comtes, et qu'il ne s'estime pas moins que s'il avait une couronne sur la tête. C'est dangereux pour maître Artevelde lui-même, et, si nous devons être dominés ou opprimés, mieux vaut que ce soit par notre prince légitime que par un homme que nous n'aurions fait ce qu'il est que pour nous donner en lui un orgueilleux tyran.

— Cela est vrai, dit un tisserand. Qu'est-ce qui donne, par exemple, au capitaine en chef de Gand le droit de commander à toute la Flandre comme s'il était le comte lui-même, et de faire prendre les armes aux communes? Qui lui donne le droit d'entretenir des relations secrètes avec le duc de Brabant et le comte de Hainaut, sans en informer le magistrat de Gand? Qui lui a donné le droit de traiter brutalement à l'Écluse le bon roi d'Angleterre et de faire peut-être, grâce à sa hautaine présomption, de ce souverain un ennemi mortel et irréconciliable de la Flandre?

A ces mots, le jeune teinturier pâlit et un regard enflammé jaillit de ses yeux; cependant il pencha la tête sans dire un mot.

— Et maintenant, continua Denis, que va-t-il encore arriver? Vous voici devant le château du comte comme si vous le menaciez d'un assaut ou d'un siége. Cela l'aigrira grandement contre nous; ce n'est pas là le moyen d'avoir la paix. Il pourrait en résulter une grande hostilité entre le prince et la commune de Gand. Ne pourrait-on dire, avec quelque apparence de raison si cela arrivait, que maître Artevelde a pro-

voqué ce dissentiment uniquement pour se débarrasser du comte et lui faire reprendre le chemin de la France? Et, si vous donnez à maître Artevelde des raisons de croire qu'il est plus que le comte, qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il lui prit vraiment envie de devenir lui-même comte de Flandre?

Le tisserand qui était venu avec le chef-doyen avança la tête au milieu du cercle, comme pour confier un secret à l'auditoire :

— Savez-vous, dit-il à demi-voix, ce que j'ai entendu raconter par quelqu'un qui assure en avoir été témoin? Il paraît que maître Artevelde, entre quatre murs, est un joyeux compagnon et boit plus de vin qu'il n'en peut porter. Ainsi récemment, chez certain bourgeois, il en serait venu jusqu'à perdre la tête et aurait déclaré très-nettement qu'il veut devenir comte de Flandre et que tous, il nous...

Tremblant comme une feuille et pâle de colère comme un mort, le teinturier bondit en avant et s'écria en s'adressant au tisserand :

— Tais-toi, tais-toi, ou je t'écrase sous mes pieds, lâche calomniateur !

Et, promenant son regard flamboyant sur les autres détracteurs du grand citoyen, il poursuivit, transporté de colère :

— Savez-vous ce que vous êtes, vous tous qui lancez vos infâmes crachats contre le capitaine en chef? Vous êtes de lâches chiens qui aboyez contre le soleil, parce que sa lumière vous aveugle ! Ainsi vous avez déjà oublié qui a sauvé la Flandre de la famine et l'a relevée de son abaissement; qui a répandu des torrents d'or dans les rues de Gand; qui a rendu à notre patrie humiliée la liberté et la considération? Le héros, le libérateur est un ambitieux, un tyran, un ivrogne, n'est-ce pas? Parce que sa grandeur vous écrase, vous cherchez à souiller son nom; parce que vous ne pouvez atteindre ni à sa tête ni à son cœur, vous lui rongez les

pieds, vils vermisseaux, ingrate race de vipères que vous êtes! S'il y a des doyens ici, qu'ils sachent que c'est Liéven Comyne qui parle ainsi!

Le chef-doyen se trouva tout confus en présence de cette sortie, et ne sut que dire, parce qu'il ne jugeait pas prudent de soutenir publiquement ses odieuses et hypocrites calomnies. Il murmura quelques paroles, fit volte-face et quitta la place Sainte-Pharaïlde en prenant le pont de la Tête.

Liéven Comyne, tout tremblant encore, suivit de l'œil le chef-doyen, jusqu'à ce qu'il eût disparu. Puis il se tourna de nouveau vers le tisserand effaré et s'écria :

— Ah! ah! à nous deux maintenant! Sais-tu ce qu'on fait d'un serpent qui lance son venin contre ses bienfaiteurs? On lui tord le cou et on l'écrase sous son talon!

A ces mots, il étreignit, en effet, le cou du tisserand de ses deux mains, comme dans une tenaille, le jeta à terre à demi étranglé et lui lança un coup de pied dans les reins. Il le laissa néanmoins se relever, et, tout en riant ironiquement des raisons que le tisserand cherchait à faire valoir pour s'excuser :

— Va, dit Liévin Comyne avec mépris, ta lâcheté prouve que tu es un calomniateur!

— Faut-il noyer le coquin dans la Lieve? demandèrent les spectateurs, qui applaudissaient la conduite du teinturier.

Déjà ils avaient saisi leur victime et l'entraînaient violemment vers la rivière pour l'y jeter sans miséricorde, mais tout à coup les cris de « Vive le capitaine en chef! » s'élevèrent dans les airs dans la direction du pont du Comte, et tous coururent de ce côté de la place, sans s'inquiéter davantage du tisserand.

Jacques Artevelde s'avançait seul à travers les rangs du peuple; il avait laissé sur le marché aux Poissons sa garde de vingt-huit hommes, pour s'approcher de la demeure de

son souverain comme il convient à un sujet. Grande fut sa surprise et même son chagrin, lorsqu'il vit la place Sainte-Pharaïlde envahie par une foule dont les exclamations prouvaient qu'elle ne s'était réunie en cet endroit que par défiance pour la loyauté du comte. Il s'arrêta, et le peuple, dès qu'il vit que le capitaine voulait parler, fit silence et écouta respectueusement.

— Braves compagnons, dit Artevelde, qu'est-ce qui vous émeut ainsi? Pourquoi cette réunion mécontente devant le palais du comte? Ce n'est pas bien à vous!

Un forgeron qui se trouvait devant lui, le marteau au poing, lui répondit dans son rude langage :

— Peu importe que ce soit bien ou non! Si d'ici à deux heures notre capitaine en chef n'est pas de retour de cette caverne de *lèliards*, nous démolirons ce repaire jusqu'à la dernière pierre et nous exterminerons tous ceux qui peuvent s'y trouver! Cela dure depuis assez longtemps, maître Jacques; qu'ils osent mettre la main sur vous, et ce n'est pas eux qui porteront au roi de France la bienheureuse nouvelle de la mort de Jacques Van Artevelde!

— Compagnons, répondit Artevelde, vous outragez à tort notre noble souverain par cette défiance. Pouvons-nous rendre le comte responsable des méfaits des étrangers qui nous sont envoyés d'autres pays? Non, ce serait une grande injustice de notre part; nous devons plus de respect à notre prince légitime. Vous êtes tous mes bons amis, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez ma voix, quittez cette place et regagnez vos demeures avec une pleine confiance : vos craintes sont sans fondement. Retirez-vous, je vous serai reconnaissant de cette preuve de sympathie.

— Capitaine en chef, passerez-vous par le marché du Vendredi en rentrant chez vous? demanda le forgeron. Si vous nous promettez cela, nous nous retirerons.

— Je le ferai, répondit Artevelde.

— C'est bien, dit le forgeron, nous vous y attendrons jusqu'à la tombée du soir. Au marché du Vendredi! au marché du Vendredi!

Le flot populaire se dirigea, par le pont du Comte et par le quai de la Grue, vers le marché du Vendredi. Peu d'instants après, il n'y avait plus devant la demeure du comte que de pacifiques bourgeois que la curiosité y avait retenus.

Déjà la sentinelle qui veillait au-dessus de la porte du *S'Gravensteen* avait donné le signal. La herse était levée, et, quand Artevelde se présenta à l'entrée du manoir seigneurial, il y fut introduit par deux serviteurs qui le conduisirent dans une salle où le comte se trouvait en compagnie de plusieurs personnes.

Louis de Nevers était un homme d'âge moyen, bien fait et d'une physionomie assez douce; son geste et son langage avaient de la distinction et de la noblesse; on reconnaissait au premier abord que le sang royal et l'éducation princière qui avaient donné la dignité de l'attitude et l'urbanité chevaleresque. Cependant ses traits peu accusés, son regard sans feu et sa complexion délicate permettaient de supposer que, s'il était doué de toutes les autres qualités, la virilité de la volonté et l'énergie du caractère lui faisaient défaut.

Lors de l'entrée d'Artevelde, les courtisans et les conseillers du prince, qui étaient tous étrangers (1), dirigèrent les yeux avec une curiosité insultante sur le célèbre bourgeois de Gand; mais le comte se leva de son siége et les pria tous de quitter la salle. Dès qu'ils eurent disparu par les portes latérales, le prince s'avança vers Artevelde, lui prit affec-

(1) « Son premier conseiller, qui avait dirigé son éducation et le suivait partout, était le sire de Vazelay, ennemi mortel de la Flandre et fils du chancelier Pierre Flolle, qui jadis avait contribué à l'oppression de la Flandre et avait péri à la bataille des Eperons d'or. (Voir *Sismondi*, t. VI, p. 260.)

tueusement la main, l'amena vers un siége et lui dit en français, langue qu'il savait que le bourgeois de Gand parlait parfaitement (1) :

— Soyez le bienvenu, capitaine général de ma bonne ville de Gand; il y a longtemps que j'aurais dû vous consulter sur bien des choses, car on raconte des merveilles de votre haute sagesse; mais quelques obstacles m'en ont empêché. Enfin, me voici seul avec vous. Vous le voyez, ma confiance est grande, j'espère que vous serez franc aussi envers moi. Prenez ce siége, je veux vous parler en ami.

Artevelde résista pendant quelque temps à l'invitation du comte. Enfin, il s'assit vis-à-vis de Louis de Nevers, et dit :

— Puisque mon gracieux seigneur le veut, je serai franc, et, si mon vœu peut s'accomplir, de cet entretien solennel sortiront la gloire de mon souverain et l'éternelle grandeur de mon pays!

— Je l'espère aussi, répliqua Louis. Écoutez bien ce que je vais vous dire, capitaine général. La renommée de votre sagesse a pénétré jusque dans les pays lointains; le roi de France lui-même a témoigné plus d'une fois en ma présence qu'il ferait les plus grands sacrifices pour avoir un homme comme vous dans son conseil, bien que vous soyez simple bourgeois, si je ne me trompe?

Un indéfinissable sourire parut sur les traits du Sage Homme.

(1) Beaucoup d'anciens chroniqueurs disent que Jacques Van Artevelde séjourna pendant quelques années à la cour de France. Mézeray dit qu'il s'y trouvait comme simple commerçant; d'autres, qu'il appartenait comme page à la suite de Louis le Hutin. Il fit aussi la campagne de l'île de Rhodes avec le comte de Valois. C'est ce que rapporte Denis Sauvage dans ses *Chroniques de Flandre*. Lyon, 1562, p. 142 : « Cestuy Artevelde avait été avec le comte de Valois oultre les monts en l'isle de Rhodes. » Il résulte des divers témoignages que nous avons recueillis qu'Artevelde devait avoir beaucoup voyagé dans sa jeunesse.



— Je n'ai d'autre intention en vous disant cela, reprit le comte, que de vous prouver que le plus puissant souverain de l'Europe sait lui-même apprécier votre mérite. Quant à moi, je regrette qu'un homme comme vous soit placé à la tête d'un peuple séditieux et remuant et se voie forcé d'employer son génie contre la légitime autorité de ses souverains, jusqu'à ce que ce même peuple, dans son inconstance, vous traîne dans la fange et mette votre cadavre en lambeaux; car n'est-ce pas toujours le sort des idoles d'une multitude insensée? Vous vous trouvez fort honoré aujourd'hui du titre de capitaine général d'une ville qui vous donne la ridicule pension de trois sous de gros (1) par semaine; mais ne serait-il pas plus avantageux pour votre pays, pour votre suzerain et pour vous-même que vous occupassiez une charge digne de vous, celle de maréchal de Flandre, par exemple?

Le comte regardait le Sage Homme comme pour obtenir une réponse de lui; une expression de profonde tristesse avait assombri les traits d'Artevelde, et il baissait les yeux, comme anéanti.

— Ne croyez-vous pas, maître Artevelde, demanda le comte, que la Flandre apprendrait avec joie votre nomination de maréchal? Pourquoi cette proposition semble-t-elle vous causer une émotion pénible (2)?

— Au nom de Dieu, seigneur comte, cessez ce langage; il me blesse jusqu'au vif.

— Pourquoi?

— Ah! puisse Dieu punir celui qui a mis de semblables paroles dans la bouche du comte de Flandre! Je suis Flamand et bourgeois de Gand, pour tout l'or de France,

(1) Il touchait, comme capitaine général, douze livres de gros par an, ou trois *stuivers* de gros (27 centimes) par semaine. (Voir Lenz et les *Comptes de la ville de Gand.*)

(2) Voir Froissart sur cette entrevue.

pour la couronne de France même, je ne l'oublierai pas!

Il fallait que Louis de Nevers eût agi de bonne foi; car la parole exaltée du capitaine en chef l'étonna plus qu'elle ne l'émut, et il dit avec un parfait sang-froid :

— Vous ne me comprenez pas, maître Van Artevelde. Soupçonneriez-vous par hasard ma bonne foi?

— Aucunement, répondit Artevelde d'un ton plus calme; je comprends que mon gracieux seigneur, comme chevalier et obéissant aux idées qu'on nourrit en France, doive regarder comme un grand bonheur pour un bourgeois de pouvoir quitter son humble condition pour prendre un rang plus élevé dans la vie publique; mais on vous a trompé, seigneur comte: en Flandre, il n'en est pas ainsi. Ici, il ne faut être ni chevalier, ni seigneur suzerain pour pouvoir servir sa patrie avec honneur, et pour être estimé des gens de la commune, selon ce qu'on a fait pour la gloire ou la prospérité du pays. Je suis prêt à faire pour vous ce qui peut se concilier avec l'intérêt de la Flandre, c'est-à-dire avec l'inspiration de ma conscience; mais ni promesses ni dignités ne sauraient me faire dévier d'un pas du chemin que j'entends suivre. Ainsi, si vos efforts pouvaient avoir un autre but que celui de faire de moi autre chose qu'un bourgeois de Gand et un défenseur de la liberté de la commune, renoncez à toute instance, mon gracieux seigneur, elle serait inutile.

— Je ne sais quelle espèce d'homme vous êtes, dit le comte avec impatience; on veut vous faire du bien, vous combler d'honneurs et de richesses, et vous vous en irritez! Faut-il donc me tromper, pour me donner le désir de reconnaître et de récompenser vos éminents mérites?

— Avec votre permission, seigneur comte, dit Artevelde, je ne serai jamais rien qu'un fidèle et dévoué serviteur de la ville de Gand et du pays de Flandre; mais, si je pouvais vous rendre quelque service, je le considérerais comme un véri-

table bonheur : dites-moi donc, seigneur comte, ce que je pourrais faire pour vous être agréable.

Louis de Nevers regarda cette question comme un demi-triomphe et répondit d'un ton affable :

—Rien que de juste, capitaine en chef. D'abord, vous devriez exciter les communes flamandes à venir en aide à notre souverain naturel, le roi de France, contre son irréconciliable ennemi, Édouard d'Angleterre. Puis, pour ne pas importuner le roi par des requêtes mal fondées, il faudrait faire renoncer les villes de Flandre à leur revendication de la Flandre wallone, qui aussi bien a été cédée par de bons et loyaux traités. N'est-il pas du devoir de fidèles vassaux de défendre leur suzerain contre un ennemi ambitieux qui ne tend pas à moins qu'à lui ravir sa couronne? Enfin, l'intérêt de la Flandre exige qu'elle se range du côté du plus fort. Vous voyez bien qu'Édouard ne peut faire la guerre à Philippe de Valois, sans aller chercher des alliés dans tous les pays de l'Europe! La Flandre ne doit-elle pas, d'ailleurs, une éternelle reconnaissance à la France pour la protection que ce puissant pays lui a toujours accordée? La France mérite-t-elle cette haine ardente qu'on lui porte si injustement en Flandre et qui, dans votre famille, capitaine, semble un sentiment héréditaire (1).

— Et c'est là tout ce que vous demanderiez de moi ? demanda Artevelde en proie à une profonde préoccupation.

— C'est le principal pour le moment, poursuivit le comte; mais ce n'est pas tout cependant. Avouez avec moi, capitaine, que la Flandre, par la révolte et la violence, s'est mise en possession de libertés qui compromettent sa prospérité,

(1) « Artevelde appartenait à une des grandes familles de Flandre, et sa maison était depuis longtemps antifrançaise. » (*L'Indépendant*, 20 août 1835). Article attribué à M. J.-B. Nothomb.

et qui ont introduit dans ce pays le monstrueux système que la vile et stupide multitude a seule droit de commander, à la grande humiliation des gens de noble souche; — des libertés qui feraient du prince l'humble serviteur de ses sujets, si un prince pouvait accepter ce joug honteux. Un pareil état de choses est contre toutes les lois de la nature, et crie vengeance au Ciel, qui témoigne son courroux d'une manière assez visible, par les troubles, les émeutes et les effusions de sang qui ne cessent d'affliger la Flandre. Voyez ce qui se passe dans la belle France : là du moins, le prince est maître, et il y commande comme il convient au légitime souverain d'un puissant royaume; là, un bourgeois, roturier obscur, n'oserait se prétendre l'égal d'un chevalier : c'est le pays de la courtoisie, des éclatants faits d'armes et des beaux poëmes d'amour (1). Le peuple y trouve la paix et le bonheur dans l'obéissance au roi et aux seigneurs. Ici, au contraire, tout sujet est l'ennemi du prince, et l'on dirait que chaque Flamand a sucé l'esprit de rébellion avec le lait de sa mère. La Flandre ne doit pas persévérer dans cet état de maudit orgueil populaire; il faut que les droits du prince soient rétablis par l'amoindrissement ou la suppression de ces prétendus priviléges communaux qui portent atteinte au bien-être du pays, aussi bien qu'à l'autorité du souverain légitime. Vous, capitaine en chef, vous pouvez contribuer beaucoup à me faire atteindre ce but utile et désirable; votre influence est grande, le peuple vous aime, et, sur vos conseils, comprendrait facilement ce qui est juste et équitable. Et, si la puissance vous manque au commencement, mon secours et

(1) « La noblesse de France se vantait de tenir le premier rang en Europe pour la courtoisie, l'élégance des manières, l'adresse dans tous les exercices chevaleresques et la valeur... Elle occupait en Europe le rang auquel elle avait prétendu : on la regardait comme le centre de la chevalerie. » (Simonde de Sismondi, *Histoire des Français*, t. VI, p. 331.)

l'aide du roi de France vous feraient assez fort pour tenir le rebelles en respect. Réfléchissez combien votre mission sera plus belle et plus noble ; car elle vous vaudrait dans le mond entier la faveur et l'estime des rois et des chevaliers.

Artevelde était toujours devant le comte, la tête baissée et détournant le visage pour cacher l'expression de colère qui, malgré lui, se lisait sur ses traits. Même lorsque le prince se tut, il garda la même attitude, comme s'il pensait que le discours du comte ne fût point fini. Louis de Nevers lui dit :

— Ne parlé-je pas selon la vérité et la raison, capitaine ? Je n'ai pas trop compté sur votre dévouement, n'est-ce pas, en espérant que vous mettriez votre génie et votre influence à mon service pour m'aider à recouvrer l'autorité qui m'appartient ?

Tout à coup Artevelde releva la tête avec résolution, et, l'œil étincelant d'une exaltation à laquelle se mêlait de la colère :

— Seigneur, je ne puis dire sans votre gracieuse permission ce que j'ai à vous répondre. Il est probable qu'il ne me sera plus jamais donné de me trouver seul à seul avec mon souverain. Mon cœur est plein !... plein de colère... plein d'indignation.... plein de tristesse... ; mais le respect que je dois à mon seigneur ne me permet pas de dire librement mon opinion sur ce qu'il vient de me demander, ni d'énoncer franchement les motifs sur lesquels cette opinion est fondée.

— Parlez sans crainte ! dit le comte en souriant.

— Et, si quelque chose dans mes paroles vous paraissait blessant pour vous-même ou pour le roi de France, il me serait néanmoins permis d'aller jusqu'au bout, en considération de mes intentions respectueuses ?

— Je vous donne pleine liberté, maître Artevelde ; parlez comme bon vous semblera et dites ce qui vous plaît : il me serait agréable de connaître par moi-même les opinions po-

litiques d'un homme dont on vante partout la sagesse.

Jacques Van Artevelde fixa sur le prince un regard plus résolu et s'adressa à lui en ces termes :

— Mon gracieux seigneur, l'erreur est le lot de l'humanité ; les princes et les peuples sont également exposés à se méprendre sur les plus grands intérêts. Ne m'en veuillez donc pas si je vous prouve avec quelle perfidie on vous a trompé et déçu sur notre compte, à nous Flamands. Seigneur comte, vous avez sans doute entendu lire souvent des chroniques qui traitent de l'histoire de la Flandre, et qui racontent comment nous, bourgeois et vilains, nous avons, en sujets indociles et avec une dédaigneuse hauteur, refusé obéissance à nos princes et humilié la chevalerie. Je sais que, dans votre jeunesse, à la cour de France, on vous a lu beaucoup de chroniques, — chroniques écrites en français et dont le contenu était faux ! écrites sur l'ordre des rois de France pour abâtardir les fils des comtes de Flandre et en faire des Français... Ne vous irritez pas, monseigneur, je vais vous donner la preuve de ce que j'avance, si vous le permettez. Je vais, pour toute réponse, vous dire ce que les chroniques de notre pays vous eussent raconté, si l'on n'eût empêché le comte de Flandre d'apprendre la langue de ses ancêtres. On vous a soutenu, en appuyant cette assertion de preuves mensongères, que la Flandre avait arraché par la violence à ses princes ses priviléges et ses libertés. C'est une fausseté et un mensonge ! En d'autres temps, les comtes de Flandre étaient des Flamands de cœur et d'âme, qui, dès leur enfance, respiraient avec nous l'air de la patrie, qui parlaient notre langue, qui nous connaissaient tels que nous sommes, et nous aimaient parce que nous étions ainsi et non autrement. Ils voyaient que la Flandre devait être avant tout un pays de travail et de commerce ; ils sentaient que la liberté pouvait faire naître ici une merveil-

leuse activité et y produire des miracles de puissance et d richesse; et, dans l'intérêt de leur propre grandeur comm dans celui du bien-être de leurs sujets, ils accordèrent : ceux-ci des priviléges et des libertés qui devaient assure aux communes le fruit de leurs laborieux efforts. Ce fut votre aïeul, Baudouin le Jeune, qui fonda ici le tissage de la laine et lui concéda des priviléges qui firent de cette industrie une source de puissance, de richesse et de gloire pour la Flandre tout entière. Près de trois cent quatre-vingts ans se sont passés depuis lors. Vous voyez, monseigneur, que l'industrie et la liberté ne sont plus jeunes en Flandre. Ce qu'on nous reproche amèrement et comme un grand méfait, c'est que, bourgeois et roturiers, nous osions porter les armes ni plus ni moins que les chevaliers, qui, en France, ont seuls ce privilége. Mais qui nous a mis en main ces armes, ces mêmes armes qu'on nous accuse aujourd'hui d'avoir prises pour résister à la volonté de notre souverain? Il y a trois cents ans, les nobles et les chevaliers de Flandre se soulevèrent contre leur prince légitime, Baudouin le Barbu, et voulurent le dépouiller de sa couronne pour la donner à un ambitieux vassal. Le comte appela le peuple à son secours; le peuple demanda des armes... et il écrasa, avec courage et héroïsme, les ennemis de son excellent prince. C'est donc à une preuve d'affection de leurs comtes que les Flamands doivent le droit de porter les armes; et ils surent les porter si virilement et si fidèlement, que Baudouin de Lille, en 1063, pour les récompenser de leur dévouement, octroya à la Flandre la *paix du Seigneur*. Vous connaissez sans doute cette paix, monseigneur; c'est la charte où se trouvent inscrites toutes nos libertés, à peu de changements près. Oh! monseigneur, en ces heureux temps de bonne intelligence et de sympathie entre le prince et son peuple, les Flamands bénissaient chaque jour le nom de leur comte; ils l'aimaient

comme le père de la patrie, et, partout où il paraissait, chacun volait avec un affectueux respect sur un signe de main, et la foule, sur son passage, faisait monter vers le ciel des hymnes de louange et de reconnaissance.

— Il doit y avoir longtemps de cela, comme vous dites, reprit le comte avec un demi-sourire. S'il est vrai que jadis les Flamands aimaient leur souverain et lui étaient soumis, comment se fait-il donc, capitaine en chef, qu'aujourd'hui ils ne nourrissent que haine pour lui et le considèrent comme l'ennemi-né du peuple ? Je voudrais bien entendre de votre bouche la difficile explication de ce fait.

— Puisque vous le permettez, je vais vous la donner, seigneur comte. — La Flandre, grâce à son industrieuse population et à la protection qu'elle trouvait dans la paternelle sollicitude de ses princes, menaçait de devenir un pays puissant, non-seulement par son exemplaire ardeur au travail, et son commerce florissant, mais encore par l'héroïque courage de la race germanique qui l'habitait. Ajoutez à cela que la liberté est très-contagieuse et qu'en France même, manants et vassaux commençaient à tourner les yeux avec espoir vers la Flandre et à lever la tête (1); cela éveilla la jalouse susceptibilité des rois de France, et leur donna des inquiétudes. A partir de ce moment, ils résolurent d'annihiler ce menaçant comté en le dominant ou en l'incorporant à la France, afin d'y étouffer selon leur bon plaisir la liberté et les droits qui étaient la force du peuple. On essaya maintes fois de la violence, mais ce moyen ne réussit pas ; alors on décida de rendre les comtes de Flandre étrangers à leurs sujets, de faire réciproquement des nobles et des bourgeois

(1) « Ils savaient que, dans chaque ville de France, les bourgeois soupiraient après la liberté telle que les Flamands la possédaient. » (SIMONDE DE SISMONDI, *Histoire des Français*, t. VI, p. 302.)

des ennemis mortels, d'exciter des haines et de semer des divisions, et, grâce à d'habiles et perfides manœuvres, d'épuiser et de paralyser la Flandre, objet de tant d'envie! Ce système de trahison et d'intrigue fut mis en œuvre dès l'année 1200. Vers cette époque, la France recourut à la corruption pour faire enlever secrètement l'héritière de la couronne comtale, la jeune comtesse Jeanne, de ce même château où j'ai, en ce moment, l'insigne honneur de parler à mon gracieux seigneur (1). Elle fut élevée à la cour de France; on lui apprit la langue et on lui inculqua les mœurs françaises; on la nourrit d'idées hostiles à la liberté, afin que, plus tard, quand elle reviendrait en Flandre, comme comtesse, elle y fût méprisée et détestée comme instrument de la France et comme étrangère. Elle reçut un époux de la main du roi de France; cet époux, fils du roi de Portugal, devait aussi être un agent des princes français. Il parait néanmoins que, plus tard, il regarda ce rôle comme au-dessous de sa dignité de chevalier, car il refusa de servir plus longtemps d'instrument à la ruine de la Flandre. Il fut jeté dans les cachots du Louvre et, après dix années de la plus cruelle captivité, on lui rendit sa liberté au prix de l'odieux traité de Melun, par lequel le pauvre comte, martyr et à demi insensé, fut obligé de mettre comme gage entre les mains des Français nos villes de Lille et de Douai (2). Est-ce par hasard de ce loyal traité que les chroniques françaises font mention? — Je continue. La comtesse Jeanne avait une sœur, nommée Marguerite, qui, elle aussi, avait été enlevée du *S'Gravensteen* et élevée avec elle en France. Jeanne n'ayant pas d'enfants, Margue-

(1) « La dicte comtesse Jehanne ful menée à Paris et mise ès mains du roy sous la garde de la royne. » (OUDEGHERST, *Annales de Flandre*, t. II, p. 57.)
« Le comte Philippe de Namur, auquel on imputait et mettait sus qu'il avait vendu la comtesse Jehanne, à beaux deniers comptants. » (*Ibid.*, p. 66.)
(2) OUDEGHERST, p. 100, 111 et 112.

rite devait hériter de la couronne de Flandre. C'est pourquoi les rois de France, à la vigilance desquels rien n'échappait, firent épouser à Marguerite un noble français (1). Dès lors, la cour de France eut les mains libres et jeta un masque désormais inutile. Le comte, sur l'ordre du roi, — le roi de France donnait alors des ordres en Flandre, — le comte, instrument docile de l'étranger, se mit à porter la main sur les libertés du pays. Il s'ensuivit des troubles, des émeutes, une guerre civile ; la France, qui veillait toujours, soutenait tantôt le comte, tantôt les communes, et excitait sans cesse les uns contre l'autre. Le comte finit par se lasser aussi de ce rôle humiliant. Il osa se plaindre et résister; on l'attira traitreusement à Paris avec Robert, son fils aîné et son héritier, et on le jeta dans les prisons du Louvre; il échappa par la mort au prix qu'on mettait à sa liberté; mais son successeur Robert paya pour son père et pour lui-même; dans les cachots du Louvre, en présence peut-être d'une coupe empoisonnée, fut signé l'infâme *traité d'iniquité*, par lequel on osa déclarer et accepter que la Flandre était redevable à la France d'un tribut annuel de vingt deux mille parisis (2). Est-ce là par hasard le loyal traité dont on parle ?

Le comte, les yeux fixés sur Artevelde, l'écoutait avec un étonnement croissant et se sentait irrésistiblement dominé par cette parole puissante, par cette voix ferme et pénétrante. En proie à une profonde préoccupation, il secouait la tête, comme un homme qui s'efforce de ne pas ajouter foi à ce qu'il entend. Artevelde attendit en vain une observation du prince et dit enfin :

— Seigneur comte, il me reste encore à vous donner la

(1) Gui de Dampierre, un des principaux seigneurs de la Champagne.
(2) Despars, *Chronique du pays et comté de Flandre* (en flamand), t. II, p. 166-67. — Oudegherst, *Annales de Flandre*, t. II, pp. 383-84.

partie la plus pénible de ces explications; — par respect pour vous, je voudrais bien la taire...

—Continuez, répondit le comte; je soupçonne ce dont vous allez parler; mais je désire connaître votre pensée tout entière, ne craignez rien; aujourd'hui, j'oublie mon nom et mon rang pour vous écouter.

— Et vous, monseigneur, savez-vous que votre père défunt a protesté jusque sur son lit de mort; que c'est contre sa volonté, et malgré ses continuelles représentations, que vous avez été élevé en France (1)? Vous ne savez pas cela peut-être; on vous l'aura caché; c'est la vérité pourtant. Vous aussi, il fallait que vous fussiez Français et ne connussiez pas les Flamands; vous aussi deviez devenir un instrument dans la main des rois de France, haïr les libertés populaires et n'avoir pas l'amour de vos sujets, afin que le prince et le peuple, étrangers l'un à l'autre, se trouvassent impuissants devant les odieuses intrigues de ceux qui veulent nous dominer et nous exploiter. Vous aussi, vous avez senti votre généreux cœur se soulever d'indignation contre cette servitude morale; mais les cachots du Louvre ont eu raison aussi de votre loyal caractère; vous aussi, vous avez été traîtreusement retenu captif et vous avez gémi dans une prison; vous aussi, vous avez acheté votre liberté au prix d'un traité par lequel vous consentiez à placer le pays de Flandre sous un gouverneur français, aussi souvent que le roi le trouverait bon; un traité par lequel vous avez abandonné à la France les villes de Lille, Douai et Orchies à titre de rançon (2). Est-ce là par hasard le loyal traité que le roi de France invoque contre nous?

A ces derniers mots d'Artevelde, le comte devint tout à

(1) P.-A. Lenz, p. 264.
(2) Voir Lenz, p. 265.

coup pourpre de colère; il bondit de son siége, fixa un regard perçant sur son interlocuteur et parut chercher sur sa physionomie s'il avait eu ou non l'intention de l'outrager. Les traits calmes et impassibles du Sage Homme lui inspirèrent plutôt du respect que de la colère; cependant, comme il se sentait profondément blessé par le sens naturel des paroles d'Artevelde, il ne put recouvrer son calme sur-le-champ, et fit quelques pas rapides dans la salle.

Jacques s'était levé par respect, mais il ne fit pas un mouvement de plus; il attendait que le comte lui adressât la parole.

Louis de Nevers se calma peu à peu, et, s'approchant enfin d'Artevelde, il lui fit signe de se rasseoir.

— La vérité, seigneur comte, est dure à entendre, n'est-ce pas? Elle ressemble à l'outrage et à l'irrévérence, et rouvre d'anciennes blessures qui recommencent à saigner. Pardonnez-moi, monseigneur, je ne l'ai pas faite telle qu'elle est.

— Hélas! il en est ainsi, dit le comte en soupirant et en se laissant tomber sur son siége. Cependant, capitaine en chef, je veux vous écouter jusqu'au bout. Quoi qu'il puisse arriver, je n'oublierai jamais ce jour de ma vie. Qui vous a donné la puissance d'exercer sur chacun un aussi irrésistible empire, homme étonnant que vous êtes? Qui vous a appris à soulever d'une manière si saisissante le voile des temps écoulés et à proclamer des choses qui me frappent de stupéfaction?

— Une calme aspiration vers la vérité et l'ardent amour de mon pays, monseigneur, répondit Artevelde.

— Mais, reprit Louis, quelle est, selon vous, l'intention de la France? Quel serait le résultat de ses intrigues, si elles pouvaient réussir?

— Monseigneur, dit Artevelde, vous m'ordonnez de toucher à des blessures plus douloureuses encore. Puis-je le

faire? Me permettez-vous de répondre à votre question franchement et sans arrière-pensée?

Sur un signe affirmatif du comte, il reprit :

— Ce que veut la France? Elle veut posséder la Flandre pour y anéantir l'industrie et, surtout, les droits du peuple ; pour y établir des impôts selon son bon plaisir, pour s'adjoindre notre terre natale comme un pays conquis, et pour absorber lentement la race germanique qui l'habite! Voilà ce qu'elle veut! Voulez-vous connaître aussi les moyens qu'elle emploie pour atteindre ce but? Eh bien, seigneur comte, ne cherchez pas la solution de la question que vous m'avez posée ailleurs que dans votre propre vie.—Le dernier roi de France, Philippe le Long, vous a donné sa propre fille en mariage ; mais pourquoi croyez-vous qu'il vous ait empêché pendant dix ans, sous mille spécieux prétextes, d'approcher de notre gracieuse comtesse? Oserais-je vous le dire, seigneur comte? C'était dans l'espoir que vous mourriez sans enfants. On eût ensuite fait épouser à la comtesse quelque puissant et fidèle vassal ; de cette façon, la Flandre eût appartenu de plein droit à la couronne de France, puisqu'elle serait échue en héritageà la fille des rois de France, et que, par le mariage de cette fille, elle serait passée sous la domination d'un prince français. C'est ainsi, monseigneur, qu'on eût laissé s'éteindre dans vos veines la dernière goutte du sang des comtes de Flandre! Votre tombe eût englouti le dernier rejeton de nos anciens souverains, et, en vertu d'un droit soi-disant légitime, nous serions tombés pour jamais sous le joug de l'étranger (1).

(1) « Philippe le Long, fidèle à la politique infâme d'Enguerrand de Marigny, lui donna pour épouse une fille de France ; mais, par des clauses captieuses qu'il eut soin de faire entrer dans le contrat, il sut condamner son gendre au célibat dès le jour de ses noces et le mettre dans l'impossibilité d'avoir un héritier légitime capable de lui succéder. » (Voir LENZ, p. 264.)

— C'est affreux ! s'écria le comte, c'est impossible ; vous égarez mon esprit.

— C'est affreux, mais c'est vrai, répliqua Artevelde. C'est Enguerrand de Marigny qui a conçu cet infernal dessein. Et si monseigneur veut se souvenir de l'accord qu'il y a entre mes paroles et ce qu'il sait lui-même, il ne se refusera certainement pas à croire que je ne parle qu'avec connaissance de cause.— Ah ! et quelle sera la fin de tout cela, si la France réussit ? Vous espérez, monseigneur, que vos enfants régneront sur nous après votre mort ? La cour de France espère le contraire. Il faut, selon l'odieux projet dont je vous parle, que la Flandre échoie, soit par mariage, soit par héritage à quelque puissant vassal français. On discute déjà en secret qui ce sera... le duc de Bourgogne par exemple.

Artevelde se tut pour voir l'impression que ses paroles produisaient sur l'esprit du comte ; mais Louis était assis, la tête penchée, comme accablé sous une aussi grave révélation, et ne songeait pas à regarder son interlocuteur. Jacques poursuivit :

— Vous vous plaignez de la haine que nous portons à la France ? Ce reproche porte sur une erreur : les Flamands ne haïssent pas le peuple français ; au contraire, celui-ci compte sur les Flamands pour obtenir un jour sa liberté, et la Flandre compte sur le peuple français pour la défense du droit d'émancipation contre les agressions futures. Pourquoi les rois de France veulent-ils nous écraser ? N'est-ce pas dans la crainte que l'exemple de notre puissance et de notre prospérité ne décide les Français à se révolter contre le joug de fer de la féodalité ? Si nous détestons quelque chose en France, ce sont les ennemis de la liberté, ceux qui, depuis trois cents ans, veulent étouffer la Flandre pour donner le coup de mort à la puissance communale ; mais non pas le peuple français qui aspire au moment où il pourra se soule-

ver avec nous pour briser les chaînes par lesquelles on espère retenir les peuples dans une éternelle enfance. Vous m'avez demandé de servir la France et de contribuer à amoindrir nos libertés; vous avez eu la bonté de me permettre de vous répondre franchement et sans réticence. J'ai parlé trop hardiment peut-être; mais monseigneur l'a voulu ainsi !

Le comte pressa douloureusement son front entre ses deux mains, et dit en soupirant :

— Si vous disiez la vérité! Ah! malheur à moi ! je serais donc entouré de piéges, de fraudes et d'intrigues ! Je serais un jouet dans la main du roi! Etes-vous bien sûr de ce que vous dites ? Oh! dites-moi que vous doutez, que vous n'avez appris tout cela que de la bouche de gens ennemis du roi et de moi-même !... Vous vous taisez, capitaine en chef ? Vous êtes donc certain qu'il en est ainsi et non autrement ?

— Il en est ainsi! répondit Artevelde avec un inflexible sang-froid.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le comte, c'est effrayant! Mais vous, courageux citoyen, qui m'avez ému jusqu'au fond de l'âme et m'avez montré un abîme béant sous mes pieds, que feriez-vous donc pour échapper à cet abîme, si vous étiez à ma place ? Voyons si vous auriez autant d'éloquence pour conseiller que pour accuser ?

— Ce que je ferais, seigneur comte? Je me déclarerais le protecteur des libertés publiques de la Flandre; je me mettrais à la tête du peuple, non pour entraver sa marche, mais pour la diriger; j'identifierais mes intérêts comme prince avec ceux des communes; je ferais fleurir l'industrie; j'attirerais par tous les moyens le commerce dans mon comté, et par là, père et bienfaiteur du pays, je gagnerais l'amour de mes sujets. Je conclurais un traité d'égalité des poids et mesures, de commerce et de commune défense avec le Brabant, le Hainant, le Limbourg et Liége; j'engagerais tous les pays thi-

ois (1) à s'unir en une fédération générale, et, quand l'antique *Gaule belgique* de César revivrait dans cette puissante association, avec une force de cent mille héroïques combattants, du haut de mon siége de comte, je jetterais tranquillement les yeux sur le trône de France ! La Flandre, formant la partie la plus importante et la plus puissante, resterait toujours à la tête de la fédération ; ma couronne rayonnerait sur l'Europe entière ; on affluerait par torrents de tous les points du monde dans mes États ; et ici, sur ce sol de la liberté et de la grandeur populaire, commanderait un prince que les rois seraient forcés de saluer avec respect (2). Ce que je propose n'est pas une œuvre de géant, seigneur comte ; il ne faut, pour l'accomplir, que cette virile énergie et ce courage qui conviennent à un prince... O seigneur comte, si Dieu vous inspirait le grandiose dessein d'associer ainsi votre propre gloire à l'exaltation de notre belle patrie, je mettrais à votre service mon expérience, ma fortune et mon sang. Tous les Flamands mourraient avec joie pour votre défense, et, je vous le jure, vous seriez avant peu l'un des plus puissants souverains de l'Europe. Vous connaissez mon avis, monseigneur, vous savez ce que je vous conseille. Deviendrez-vous le chef du peuple le plus industrieux et le plus libre de tout l'Occident ? La Flandre suivra-t-elle cette glorieuse carrière sous votre direction et votre gouvernement paternel, ou ne devra-t-elle demander son élévation qu'au courage civique de ses habitants ? Parlez, seigneur comte : le jugement que vous allez prononcer décidera du sort de la Flandre et peut-être du vôtre.

(1) *Thiois* (dietsch), équivalent du mot *nederduitsch*, et qui sert à désigner tous les idiomes qui se rattachent au néerlandais.

(2) Il semble presque impossible de croire qu'Artevelde, déjà à cette époque, ait formé un tel projet. On en trouvera plus loin les preuves irréfutables.

A ces mots, un étrange changement se fit tout à coup dans l'attitude et dans la physionomie de Louis de Nevers. Il avait relevé la tête avec fierté et dans ses grands yeux avait rayonné le feu d'un noble orgueil. Mais, lorsque Artevelde lui demanda soudain un assentiment ou un refus, une expression de découragement et de désespoir se répandit sur son visage. Il demeura longtemps absorbé dans ses réflexions et dit enfin d'une voix sourde comme un homme distrait et qui se parle à lui-même :

— C'est impossible ; ce serait un crime dont le roi tirerait une sanglante vengeance ; mon serment m'oblige... et mes comtés de Réthel et de Nevers... et ma femme ! Me liguer avec les bourgeois contre la chevalerie ? être la cause, peut-être, de l'anéantissement de toute la noblesse ? attirer sur moi la malédiction de la France entière et de quiconque a du sang noble dans les veines ? Non, non, c'est impossible !

Et, se levant avec l'intention évidente de mettre fin à l'entretien il prit la main d'Artevelde et lui dit avec bonté :

— Capitaine en chef, je crois à votre loyauté ; vous avez parlé hardiment en présence de votre souverain, je vous le pardonne de bon cœur ; mais je dois repousser ce que vous m'avez conseillé. Je suis un féal chevalier et veux demeurer tel ; le roi de France est mon souverain légitime ; il a reçu mon serment de fidélité ; quoi qu'il m'arrive, je mourrai à son service. J'avais espéré vaincre votre fierté par d'affectueuses paroles et par la promesse d'une mission plus haute que celle que vous remplissez. Je comprends maintenant seulement que cette tentative était inutile et que vous devez nécessairement juger des choses tout autrement qu'un chevalier, puisque vos idées diffèrent si radicalement des nôtres. Je me suis trompé ; cela me peine grandement, capitaine en chef. Vous êtes venu ici sur parole de chevalier, vous

pouvez vous retirer librement, et puisse le Ciel vous inspirer de meilleures pensées!

Artevelde s'inclina respectueusement et répondit :

— Je vous remercie de votre bonté, monseigneur. A moi aussi cette solennelle entrevue avait inspiré une décevante espérance. Hélas i! l m'y faut renoncer à jamais. Soit! Quant à moi, je continuerai, sans crainte ni souci, de consacrer ma vie à l'élévation de mon pays; et, avec l'aide de Dieu, j'accomplirai les promesses que j'ai faites à la commune (1). Vivez heureux, vivez en paix, monseigneur!

A ces mots, le capitaine en chef suivit le courtisan qui, sur l'appel du comte, était entré dans la salle, — et bientôt il se trouva hors du château sur la place Sainte-Pharaïlde.

Il fut accueilli, sur le marché du Vendredi, par les acclamations des gens des métiers qui l'attendaient; mais il ne remercia la foule que par un signe de la main, et, suivi de sa garde, il regagna d'un pas rapide sa demeure.

VII

Le jour de la Saint-Martin de l'année 1339, on remarquait à Bruxelles, sur le Caudenberg, devant le vieux Bourg (2), un grand mouvement de chevaliers, de bourgeois

(1) « Qu'il ferait ce qu'il avait promis à la commune, comme celui qui n'avait pas peur, et qu'à l'aide de Dieu, il mènerait son entreprise à bonne fin. » (Froissart.)

(2) Le vieux Bourg (*oude Borg* ou *Burg*) était le château fort fondé par les premiers ducs de Brabant. Il occupait à peu près l'emplacement où s'arrête

et de gens de métiers armés, qui allaient et venaient comme s'il se fût passé quelque chose d'extraordinaire. Dans le parc qui s'étendait derrière le château ducal, sur une partie du Borgendal, un grand nombre d'étrangers se promenaient, guidés par les serviteurs du comte. Puis c'était encore çà et là, devant les nombreuses hôtelleries, des chevaux qu'on soignait, des voitures et des litières qu'on débarrassait de la boue qui les souillait. De toutes parts c'étaient des questions sur le nom des principaux étrangers:

— Chère Gudule, comment s'appelle donc le chevalier qui loge aujourd'hui au *Dragon rouge?* D'où vient le vieux clerc dont voici la litière? Parle-t-il flamand? Est-il wallon? — Combien d'hôtes hébergez-vous aujourd'hui, Gudule? — Quatorze, sans compter les domestiques. — Je donnerais bien un florin de Florence pour ton pourboire, Gautier, si j'en avais un. Y a-t-il aussi beaucoup de chevaliers et de bonnes gens à l'*Empereur?* Et à l'*Écu de Hongrie?* Gautier, mon gars, as-tu déjà vu le roi d'Angleterre? — Non. — Monte bien vite alors à la *Cantschiede* (1); les gens du duc sont occupés à pêcher dans le *Clutine* (2); le roi assiste à la pêche. Le parc et la vigne du duc sont pleins d'étrangers.

Gautier, le garçon d'écurie du *Dragon rouge,* posa à terre son seau d'eau et, s'approchant des bourgeois qui l'interpellaient, il leur répondait avec fierté:

— Les gens du *Dragon rouge* n'ont pas besoin de courir après le roi d'Angleterre pour voir quelque chose de rare,

l'aile gauche du palais actuel du roi. (Voyez sur les détails locaux que renferme ce chapitre ALEX. HENNE et ALPH. WOUTERS, *Histoire de Bruxelles*, vol. III, pp. 137 et 318.)

(1) La *Kantschiede* forme aujourd'hui la rue de la Madeleine et la montagne de la Cour.

(2) Le *Clutine* était un vaste étang situé près du palais ducal, contre le parc. (Voy. la carte du vieux Bruxelles dans l'histoire citée plus haut, vol. I, p. 162.)

entends-tu, Jean le coutelier! Nous attendons ici un homme qui ne le cède ni à duc ni à roi, bien qu'il ne soit ni noble, ni chevalier!

— Comment! dirent les curieux, c'est bien vrai? Et qui ce serait-il? Qui est-il?

— Qui c'est? dit Gautier. Qui? C'est Jacques van Artevelde!

— Artevelde! s'écria-t-on avec étonnement, Artevelde, le capitaine de Gand!

— Ce tyran sanguinaire! ajouta le coutelier.

— Que parles-tu de tyran? demanda le palefrenier.

— Arrange-toi de manière à ne pas lui courir dans les jambes, répliqua Jean le coutelier, et vole pour remplir ses ordres, mon brave Gautier; car il te passerait sa dague à travers le corps, comme si tu n'étais qu'un chien, ni plus ni moins.

— Il est tel que tu dis? fit Gautier effrayé.

— Tu devrais entendre raconter combien de gens innocents, chevaliers et bourgeois, il a massacrés et fait mettre à mort à Gand et dans le pays de Flandre, uniquement parce qu'à son premier coup d'œil, ils n'accouraient pas se mettre à son service! Oui, oui, Gautier, je te conseille de ne pas le regarder; car, s'il prenait mal la chose, tu ne pourrais probablement t'en plaindre à personne!

— Il veut te faire peur, Gautier, dit un voiturier; ce sont tous mensonges qu'il raconte.

— Des mensonges? s'écria le coutelier, des mensonges? Je le tiens du page de Jean Melisoen, qui m'a apporté sa dague à nettoyer, et qui a entendu ces choses de la bouche d'un chevalier français.

— Et pourtant ce sont des mensonges! reprit le voiturier. Ne suis-je pas allé à Gand, il y a quinze jours, avec le doyen Arnould Boc chercher du drap pour les habits des sergents

de la ville ? ne suis-je pas resté à Gand toute une semaine ? Eh bien, on ne sait rien là-bas de tout ce que vous venez de dire ! Et cependant c'est là qu'on devrait le savoir.

— C'est singulier tout de même ! dit le palefrenier; depuis hier, il y a ici deux bourgeois de Gand qui doivent se rendre à la cour avec les autres; et ce qu'ils se disent à voix basse, sur le compte du capitaine van Artevelde, ne ressemble pas du tout au langage d'un ami. J'étais au milieu de mes chevaux et j'écoutais; et, si ce que disent ces bourgeois est vrai, il faut que cet Artevelde soit un insigne coquin.

— Il a des envieux comme cela à Gand aussi, dit le voiturier; mais ils se garderont bien de tomber en public sur maître van Artevelde. On leur tordrait le cou sur place et lestement.

— Qu'il soit comme il veut, peu m'en chaut, dit le palefrenier, du moment qu'il ne vient pas me chercher près de mes chevaux...

L'hôtesse parut sur le seuil du *Dragon rouge* et cria d'une voix impatiente et irritée:

— Gautier ! Gautier ! que fais-tu encore là à bavarder avec les voisins, quand nous avons de l'ouvrage jusque par-dessus la tête? Veux-tu bien achever de nettoyer la litière, fainéant !

— Gudule ! cria l'hôtesse à la servante, va-t'en à la cuisine aider à Godeliere à plumer les poulets et à couper les choux, et dépêche-toi un peu, ma fille.

La fille, montrant du doigt dans la direction du Caudenberg:

— Tenez, mère Walgaerde, dit-elle, voilà nos deux hôtes qui descendent la Cantschiede.

— Va donc bien vite à la chambre à manger, Gudule, et couvre la table, dit l'hôtesse; nos hôtes vont déjeuner sans doute. Hâte-toi !

Tandis que la servante rentrait pour remplir son office, l'hôtesse attendit ses hôtes, et les reçut le visage souriant, avec de bonnes paroles ; elle les conduisit dans une chambre où le déjeuner, consistant en viande froide, en œufs, en vin et en bière, était déjà servi. Après avoir jeté un coup d'œil sur la table pour s'assurer que rien n'y manquait, elle se dirigea vers la porte en proférant le souhait d'habitude : « Bon appétit, messires ! » et allait sortir de la salle. Cependant, une pensée soudaine la rappelant, elle revint vers ses deux hôtes, et leur dit en désignant du doigt une cruche de grès :

— Avec votre permission, messires, je recommande tout particulièrement ce vin à votre attention. Comme étrangers, il vous sera peut-être agréable de pouvoir dire que vous avez bu du vin de la vigne ducale (1).

Les hôtes furent surpris de ces dernières paroles.

— Ce serait là, dit l'un d'eux, du vin provenant des vignes que nous avons vues ce matin dans le parc ? Vous avez raison, je suis curieux de savoir quel goût a le vin de Bruxelles. Nous vous remercions cordialement, digne hôtesse ; mais comment vous êtes-vous procuré ce vin ?

— Ah ! répondit la femme, mon mari, voyez-vous, a déboursé, il y a quatre ans, une belle somme pour aider à payer les dettes du duc, et on lui a donné de ce vin en déduction de ce qui lui est dû (2). Il est bon, messires ; on ne croirait pas, si on ne le goûtait, que du vin si généreux pût venir du Borgendael, derrière le Caudenberg.

A ces mots, elle s'inclina et sortit.

Les deux hôtes, restés seuls, se mirent à déjeuner en si-

(1) Voir sur la carte du vieux Bruxelles l'endroit voisin du parc où était situé ce vignoble.

(2) Voir, sur les dettes considérables du duc Jean III, les *Annales brabançonnes* publiées par Willems.

lence. Il était visible que de graves préoccupations les rendaient distraits; car ce n'est qu'après un long intervalle que l'un d'eux s'adressa en ces termes à son compagnon:

— Ainsi vous croyez, maître Denis, qu'il réussira encore dans son entreprise?

— Je n'en doute nullement, messire van Steenbeke, répondit l'autre.

— Et les députés de Bruges et d'Ypres sont-ils tellement séduits par lui, qu'ils ne veulent pas voir où il en veut venir avec cette diabolique nouveauté?

— Il y a de quoi crever de dépit, messire van Steenbeke, à les voir tous tellement aveuglés sur le compte de cet ambitieux Artevelde; il leur a de nouveau si bien rempli la tête de ses adroites hâbleries, qu'ils ne veulent plus entendre à rien et se fâchent quand on veut leur parler raison. Ils semblent même écouter mes paroles avec indifférence, je dirais presque avec mépris, comme s'il n'y avait plus à Gand un seul homme de valeur, depuis que cet enjôleur du peuple s'y est élevé! Aussi n'ai-je pu dire grand' chose: il est dangereux d'ouvrir de force les yeux à de telles gens; cela pourrait faire échouer nos projets à tout jamais. Mais vous, messire van Steenbeke, vous avez probablement mieux atteint votre but auprès des chevaliers de Brabant et de Flandre.

— Ah! il n'y avait rien à faire, maître Denis; le capitaine en chef a trop bien combiné son jeu. Je ne sais comment il a pu y parvenir; mais tous les chevaliers venus à l'assemblée le vantent comme un prodige de sagesse. Je n'y comprends rien, c'est comme s'il les avait ensorcelés tous! Savez-vous ce que je commence à croire, maître Denis? Je commence à croire que nous sommes trop peu nombreux, trop faibles, et trop peu habiles pour lutter contre un homme dont l'esprit artificieux et la vigilante activité nous écrasent! Ne serons-nous réellement pas trop petits et lui trop grand?

Ces paroles firent monter au visage de Denis l'ardente rougeur de la colère; il grinça des dents et une crispation haineuse contracta sa bouche.

— Ah! s'écria-t-il, vous êtes un homme comme cela? Moi pas, messire van Steenbeke : vous pouvez reculer devant la lourdeur de la tâche; quant à moi, je poursuivrai mon but et je l'atteindrai, je vous le jure! Il serait trop grand pour moi? Eh! n'avez-vous jamais vu le chèvrefeuille finir par étouffer le jeune et vigoureux chêne auquel il s'attache avec une invincible ténacité?

— J'admire votre courage, maître Denis; mais avec tout cela nous ne l'empêcherons pas de conclure aujourd'hui une alliance entre le Brabant et la Flandre contre la France. Que sommes-nous donc venus faire ici?

— Eh bien, qu'il conclue l'alliance, s'écria Denis, il n'échappera pas pour cela à ma vengeance; je puis attendre, attendre longtemps avec la certitude que je l'atteindrai un jour.

— Et notre malheureux comte, maître Denis, lui faudra-t-il subir l'humiliation de voir une alliance s'établir contre son gré entre ses propres sujets et des princes ennemis de notre suzerain naturel, le roi de France?

— Suzerain? le roi de France, notre suzerain? dit vivement Denis en l'interrompant. Où prenez-vous de pareilles idées? Et que m'importe votre gracieux comte et toute sa séquelle de courtisans et de flatteurs! ce que je veux, c'est renverser et écraser le tyran, cet ambitieux Artevelde, et, par là, sauver de l'humiliation et de l'abaissement la ville de Gand et la patrie. Mais, pour l'amour de Dieu, ne me parlez ni du comte ni du roi, qui n'ont ni la force ni le courage d'écarter de leur chemin un infâme usurpateur.

— Le dépit vous fait parler ainsi, maître Denis.

— Le dépit? Non, mais la froide raison et le sentiment du droit violé.

— Si j'en étais sûr, chef-doyen, je ne voudrais pas me liguer plus longtemps avec vous contre le capitaine général. Si je savais que vous êtes vraiment si chaud ennemi de notre gracieux comte que vous semblez vouloir le montrer dans votre colère, je romprais toutes relations avec vous.

Le chef-doyen s'agitait avec impatience sur son siége et répondit avec une colère concentrée :

— Chaud ennemi ? qui vous parle de cela, messire van Steenbeke? Je vous dis que je souffre de voir notre comte se courber si lâchement sous la violente pression d'un ambitieux hâbleur. Et, d'ailleurs, fussé-je ennemi du comte alors que vous lui portez une affection sans bornes, quel obstacle cela apporterait-il à ce que nous agissions de concert?

— Cela rendrait notre association impossible et la romprait sur-le-champ.

— Pas le moins du monde. Quel est votre but? Vous voulez anéantir l'influence d'Artevelde pour voir l'autorité du comte rétablie, peut-être aussi pour faire regagner à la chevalerie son pouvoir sur le peuple ou nous faire liguer avec la France contre l'Angleterre. Le motif pour lequel vous combattez Artevelde m'est parfaitement indifférent; de sorte que les raisons de ma haine pour lui doivent vous être également indifférentes. Appliquons d'abord toute notre puissance, toute notre intelligence à renverser notre ennemi commun; après cela, si vous le voulez, nous nous disputerons le butin! Et, si cette déclaration ne vous plaît pas, dites-le : à moi seul, je saurais bien trouver le moyen d'atteindre le but que je me suis proposé.

— C'est bien, répondit le sire van Steenbeke d'un ton mécontent; ne parlons pas davantage de cela; moi aussi,

je ferai ce qui me plaît et travaillerai à la réussite de mes projets; mais avec vous, chef-doyen, plus jamais!

Denis s'était laissé emporter par son indomptable passion et sentit qu'il courait risque de perdre un allié considérable. Il changea tout à coup de ton et reprit :

— Mais, ami van Steenbeke, vous cherchez toujours dans mes paroles plus qu'il ne s'y trouve ; d'un autre côté, le dépit que m'inspire l'insuccès de mes efforts me fait dire des choses qui ne sont pas tout à fait conformes à ma pensée ; pardonnez-moi ce moment d'emportement ; il faut que nous continuions d'agir de concert jusqu'à ce que notre but soit atteint. Vous êtes chevalier, je suis bourgeois; mais n'avons-nous pas les mêmes raisons de pousser à la chute du tyran en unissant toutes nos forces? La bourgeoisie, le peuple ne sont-ils pas courbés sous son joug humiliant et despotique aussi bien que la noblesse? Ne devons-nous pas tous tant que nous sommes céder à ses ordres et ramper sous son impérieux regard? Le comte et ses sujets ne sont-ils pas ses humbles serviteurs?

— Hélas! ce n'est que trop vrai! dit van Steenbeke avec un soupir.

— Eh bien, quand on sait persévérer, on triomphe infailliblement! Ses affaires ne sont pas en aussi bon état que vous le pensez, et peut-être, d'ici à peu de temps, verrons-nous déjà sa chute.

— L'espérez-vous vraiment?

— Si je l'espère! vous savez bien que le roi de France a déclaré qu'il ferait mettre la Flandre en interdit par les évêques si elle s'alliait avec l'Angleterre contre lui. La première fois le capitaine général a détourné les foudres de l'Église en faisant valoir auprès du pape toutes sortes d'excuses; mais maintenant il n'en ira plus ainsi; on est certain en France que l'interdit ne sera levé sous aucun prétexte.

Notre temps sera venu alors, ami van Steenbeke; quand personne en Flandre ne pourra plus aller à l'église, quand on n'y pourra plus dire la messe ni entendre la confession, alors nous ferons sentir que c'est à l'ambition d'Artevelde qu'il faut imputer la perte de tant d'âmes chrétiennes, et, si la guerre s'ensuit, nous mettrons sous les yeux du peuple la cause des impôts forcés, des pillages et d'autres calamités inévitables. On écoute si facilement quand on souffre et qu'on est mécontent! Le peuple se lassera du capitaine général; il fera une chute d'autant plus profonde qu'il s'est élevé plus haut, et nous, nous jouirons de la douce conviction que, tout petits que nous pouvons être, nous avons renversé et étouffé le tyran dans la fange du mépris public!

— Nous n'en arriverons jamais là, ami Denis.

— Vous le craignez?

— Ah! je n'ose espérer un pareil triomphe quand je réfléchis au temps depuis lequel nous sommes à l'œuvre sans que nous ayons pu arrêter ni même ralentir en rien sa puissante course!

— Vous voulez aussi que le fruit soit mûr avant l'été.

— Non; mais je désespère parce que je ne vois pas encore le fruit noué.

— Oh! vous vous trompez, messire van Steenbeke; le fruit est non-seulement noué, mais il est déjà gros et tout prêt à mûrir. N'entendez-vous donc jamais, à Gand et ailleurs, dans la noblesse et dans le peuple, s'élever des voix qui portent contre Artevelde des accusations pleines de haine et crient vengeance contre lui?

— Sans doute; mais que peuvent ces quelques voix contre le nombre énorme de celles qu'Artevelde ferait monter jusqu'au ciel, si elles pouvaient atteindre aussi haut?

— C'est un commencement, seulement un commencement, messire van Steenbeke. Laissez-moi faire, je saurai entraver

sa marche, creuser précipice sur précipice sous ses pas, lui susciter tant d'échecs et de déboires, qu'il en perdra la tête. Si vous vouliez me venir en aide dans cette entreprise, cela serait d'autant plus facile.

— Et en quoi consisterait cette aide? Je ne vous comprénds pas.

— Je vais vous l'expliquer; mais, je vous le dis d'avance, ne m'interrompez plus par vos idées chevaleresques et autres balivernes semblables. N'oubliez pas qu'il nous faut atteindre notre but, les moyens ne font rien à l'affaire.

— J'écoute, dit van Steenbeke.

Denis avança la tête par-dessus la table et allait mettre à nu devant son compagnon toute la perversité de son cœur; mais il en n'eut pas le temps, car l'hôtesse entra dans la chambre et dit aux deux convives :

—Messires, notre domestique, que j'avais envoyée à la porte de Flandre, est arrivée et dit que l'ambassade gantoise est déjà avec les chars près de l'église de Saint-Nicolas. Vos amis, dans quelques instants, mettront pied à terre au *Dragon rouge*.

Puis elle sortit en refermant la porte derrière elle.

Le chef-doyen se leva précipitamment pour aller au-devant d'eux.

— Où allez-vous? demanda van Steenbeke.

— Je vais à la rencontre du capitaine général pour lui serrer la main, répondit Denis avec un sourire qui accusait la satisfaction de soi-même et la simplicité.

— D'hypocrites démonstrations d'amitié comme celles-là ne sont pas loyales, murmura son compagnon.

— Voulez-vous donc que je lui crie tous les jours à la face : « Je suis ton ennemi! » pour qu'il se méfie de moi et se mette en garde contre mes entreprises? Non, non. Vous agissez autrement, je le sais; vous le combattez ouvertement;



mais qu'en résulte-t-il ? Lorsqu'au conseil des Échevins ou ailleurs, vous portez une accusation contre Artevelde, on dit : « Oui, oui, nous savons, c'est son ennemi juré ; comment pourrait-il dire du bien de lui ? » et l'on ne vous croit pas. Moi, voyez-vous, messire van Steenbeke, je suis, sinon pour le capitaine général lui-même, du moins, aux yeux du peuple, un ami d'Artevelde ; et quand je dis quelque chose contre lui, on ajoute très-facilement foi à mes paroles. Ne savez-vous donc pas que la voix de celui qui accuse son ami auprès des autres, porte des blessures plus inguérissables que celles que fait une dague trempée dans le poison ? Vous riez d'une vérité aussi sérieuse ?

— A la bonne heure ! je l'avais presque oublié ; mais vous me rappelez là une chose, et vous m'en donnez aussi l'explication, je crois. Votre fils et votre femme font aujourd'hui un voyage d'agrément à Bruxelles avec la fille et la femme du capitaine général. J'ai appris que vous-même avez insisté auprès de messire Ghelnoot van Lens, pour qu'il vint avec eux à Bruxelles en qualité de protecteur des dames et pour les guider dans Bruxelles. Je comprends très-bien maintenant la belle amitié qui existe entre les vôtres et la famille d'Artevelde ; mais que signifie la présence ici de messire Ghelnoot ?

Un fin sourire fut la seule réponse du chef-doyen.

— Vous savez bien, reprit van Steenbeke, qu'il court à Gand d'étranges bruits sur messire Ghelnoot et la fille de van Artevelde ? Je sais que ces bruits sont faux ; cependant...

— Bah ! bah ! s'écria Denis avec une expression de triomphe, je n'avais nulle intention lorsque j'ai prié messire Ghelnoot d'accompagner ma femme ; mais vous me signalez là une chose qui, en effet, n'est pas à négliger ; je vous en remercie.... Vous n'allez pas au-devant du capitaine général ?

— Pas pour tout l'or du monde.

— Eh bien, à tout à l'heure.

Lorsque Denis sortit du *Dragon rouge* et, après avoir fait quelque pas, atteignit l'angle de la rue Cantersteen, il aperçut au loin la députation de Gand qui s'avançait sur trois grands chars, près de la chapelle de Sainte-Madeleine aux Sacs(1). La banne de deux de ces chars était abaissée; le troisième seul était couvert. Dans la première voiture, sur le banc de devant étaient assis Calevoet, le doyen des tisseurs de coutil, et Pierre Loetaerde, échevin de la commune de Gand, derrière eux Jacques Masch, avec Claes van Belleghem, échevins de la Kerre. Dans le second char se trouvaient Jacques van Artevelde, van Vaernewyck, premier échevin, Ghelnoot van Lens, capitaine de la paroisse de Saint-Nicolas et maître Augustin, clerc de la ville de Gand.

Le troisième char, celui qui était couvert, n'appartenait pas, à proprement parler, à la députation ; il était rempli de joyeux espoir et de tendres amours. Sur le premier banc, était Liévin Denis entre sa mère et dame Catherine van Artevelde, et, au fond du char, Christine van Vaernewyck et la charmante Veerle, qui, la main dans la main, s'entretenaient avec enthousiasme de leur beau voyage.

A cette époque, les chemins étaient très-peu sûrs à cause des routiers et des brigands ; on ne pouvait, sans grand danger, se mettre en voyage sans être accompagné d'une nombreuse escorte. Il n'y avait donc rien d'étonnant que quelques femmes et filles des députés eussent profité de l'occasion pour faire avec eux un voyage d'agrément dans la capitale du Brabant.

La nouvelle que le célèbre capitaine de Gand devait loger au *Dragon rouge*, avait attiré une foule de monde sur la route que suivait l'ambassade ; les Bruxellois curieux s'empressaient

(1) Sancta Magdalena ad saccos.

autour des chars et s'efforçaient de découvrir lequel de tous ces hommes pouvait être van Artevelde. A l'attitude fière de Calevoet, qui se trouvait sur le devant du premier char, on eût pu le prendre facilement pour le chef de la députation; mais ses larges oreilles aplaties et son air stupide disaient assez au peuple que sous une physionomie aussi repoussante ne pouvait se trouver une vaste et haute intelligence.

Au coin de la Cantersteen, la foule était tellement compacte, que ce fut à grand'peine que les chars arrivèrent devant la porte du *Dragon rouge*, bien que l'hôtesse traitât les curieux de paysans et de gens malhonnêtes, et les menaçât de leur jeter des seaux d'eau sur la tête, s'ils ne s'éloignaient de sa maison.

Les députés se hâtèrent de descendre de voiture et, traversant la foule, entrèrent dans l'hôtellerie; lorsque le troisième char arriva devant la porte du *Dragon rouge*, apparut tout à coup le jeune sire de Gaesbeke, le page favori du duc Jean de Brabant, qui venait aider aux dames à descendre de voiture. Sur son ordre, les Bruxellois firent place avec respect; et, après avoir dit aux dames qu'il était chargé de la mission de leur servir de guide dans la ville ducale, il leur offrit tour à tour la main et les introduisit dans l'hôtellerie.

Après quelques mots échangés avec leurs maris et leur père, les dames furent introduites avec Liévin Denis et le jeune page dans une pièce voisine. Les hommes demeurèrent dans la salle commune, mirent de l'ordre dans leur toilette, se firent servir chacun un pot de bière de Bruxelles.

Messire van Steenbeke se tenait à distance du capitaine général sans que personne s'en étonnât, car chacun savait assez l'inimitié qui existait entre eux. Quant à Denis, il avait, en effet, tendu la main à Artevelde et semblait, plus que tous les autres, vouloir s'entretenir affectueusement avec lui; il remarquait bien la froideur et l'indifférence avec laquelle le

capitaine général lui répondait et se sentait profondément blessé par ce calme dédain; cependant il dévorait son dépit et continuait de jouer son rôle hypocrite.

Ghelnoot van Lens causait et plaisantait avec un boiteux assis sous le manteau de la cheminée. Après quelques instants, il leva son pot de bière et s'écria :

— Çà, compagnons, je bois à notre hôte! Savez-vous quel est ce brave homme qui est assis, si silencieux, près du feu? C'est Robert Walgaerde, le porte-étendard du sire de Grimberghe, qui, à la bataille de Hellekinc, s'est signalé par de si merveilleux exploits. Donnez-moi la main, Robert, vous avez balafré la face de bon nombre de Flamands, mais vous n'en êtes pas moins un brave compagnon (1).

Les députés burent avec un joyeux entrain à la santé de l'hôte. Jacques Masch, seul, restait immobile sur son siége et regardait le boiteux avec une expression de tristesse.

— Maître Masch, s'écria Ghelnoot, les hommes de cœur sont toujours bons amis après la guerre.

— C'est lui qui a donné le coup de mort à mon frère!

— Votre frère? demanda l'hôte; et comment se nommait-il, avec votre permission?

— Il s'appelait Liévin Masch.

— Ne m'en veuillez pas alors, dit l'hôte: votre frère m'a mutilé dans la bataille comme vous me voyez; je le blessai à la tête. Pendant plusieurs semaines, nous nous trouvâmes sur le même lit à l'hôpital Saint-Jean. Il est mort étant mon

(1) D'après une ancienne chronique récemment publiée (*Corpus chronic. Flandr.*, t. I, p. 229), les Flamands avaient l'avantage, lorsqu'un chevalier brabançon remarqua que leurs visages n'étaient pas protégés par des casques à visière. Il cria aux siens : « Frappez au visage! » Les Brabançons suivirent ce conseil; et leurs adversaires, bientôt couverts du sang qui coulait de leurs joues, furent mis en fuite. « Depuis lors, ajoute le chroniqueur, quand on voit quelqu'un qui est blessé au nez, on dit : *Celui-là s'est trouvé à Hellekinc.* » (Henne et Wouters, *Histoire de Bruxelles*, tom. I, p. 100.)

meilleur ami ; et c'est moi qui lui ai fermé les yeux en pleurant. Et comment pouvait-il en être autrement ? Nous ne nous devions rien l'un à l'autre... Tenez, maître, je vide mon pot à la chère mémoire de mon ami mort, de votre frère !

Jacques Masch saisit son pot avec émotion et dit :

— Je bois à vous, brave Robert Walgaerde !

En ce moment, les femmes sortirent en grande toilette de la chambre voisine. Le jeune page donnait la main à Christine van Vaernewyck, et Liévin rougit d'amour et de joie, en paraissant devant les députés avec sa bien-aimée Veerle. dame Artevelde suivait avec la mère de Liévin.

— Messire van Gaesbeke, dit le capitaine général, je recommande ces dames à vos soins ; vous savez ce que votre père m'a promis, et je suis sûr que le plus beau page du Brabant sait comme le temps passe vite quand on est en voyage.

— N'ayez aucune inquiétude, maître Artevelde, répondit le page ; je suis, de par l'ordre du duc, le guide habituel de toutes les dames. Pendant que vous irez à la cour, je ferai parcourir tout Bruxelles à ma société, et lui montrerai tout ce qui mérite d'être vu : parc, vieux bourg, églises, *steenen*, hospices et portes. Et, s'il nous reste du temps, nous irons, dans l'un des équipages du duc, faire une promenade au nouveau bois. Fiez-vous à moi.

Il salua poliment les députés et allait quitter le *Dragon rouge* avec ceux qui l'accompagnaient, lorsque la jeune Veerle, l'arrêtant, courut vers Ghelnoot van Lens, et, lui prenant familièrement la main :

— Oh ! oh ! messire Ghelnoot, dit-elle, vous n'êtes pas de l'ambassade ; il faut venir avec nous ! Nous sommes venues ici pour nous amuser, et le plus gai des Gantois nous échap-

perait ? Non, non, je ne vous lâche pas ; vous viendrez avec nous !

Messire van Lens voulut s'excuser pour demeurer avec les députés. Il était visible qu'il n'avait pas grande envie de partager la promenade des dames. Cependant, lorsque Gérard Denis en appela à sa promesse, il ne fit plus de résistance et partit avec le page et Liévin, qui lui rappela en sortant qu'ils avaient promis de prendre, chemin faisant, son cousin Jacques Denis de Gerardsberg, et sa jeune femme, à l'*Epée couronnée.*

A peine les Gantois avaient-ils échangé quelques propos jovials sur la joie qui rayonnait sur le visage des femmes, qu'un héraut d'armes du duc entra dans l'auberge et les pria de le suivre au château. Ils s'enveloppèrent de leurs manteaux, saluèrent leur hôte, et sortirent avec le héraut d'armes.

L'*Oudeborg* (1), palais des ducs de Brabant, était situé sur le mont Caudenberg, non loin du Borgendal ; originairement, ce n'était qu'un *steen* plus ou moins fort, aux hautes tours et aux épaisses murailles ; mais, dans les derniers temps, les ducs l'avaient considérablement agrandi et y avaient fait ajouter de nouvelles constructions pleines de goût. Mais ce qui, à première vue, frappait le plus l'attention, c'était la vaste arène ou le champ clos où se donnaient les joutes et les tournois. Cette place, qui s'étendait devant la façade du palais, était fermée par une clôture en pierre de taille de laquelle s'élançaient dans les airs de nombreuses et légères colonnes.

A l'intérieur du palais, on comptait une vingtaine de magnifiques appartements, habités par la famille du duc et par sa suite. La grande salle de réception se trouvait de plain-pied

(1) Vieux *borg* (château).

et non loin de la grande porte d'entrée. Ses principaux ornements consistaient en une cheminée, chef-d'œuvre d'art, et de magnifiques lambris de vieux chêne, sur lesquels le lion brabançon apparaissait une centaine de fois au milieu des sculptures les plus délicates et les plus variées.

C'est dans cette salle que se tenait l'assemblée solennelle.

Le duc de Brabant, Jean III, était assis au fond de la salle avec le roi d'Angleterre sur un siège un peu élevé au-dessus du parquet. A côté d'eux se tenaient de nombreux chevaliers, parmi lesquels les sires de Leefdale, de Grimberghe et de Gaesbeke, se distinguaient par la richesse de leurs costumes. Des deux côtés de la salle, rangés en cercle réguliers, étaient assis les députés des villes du Brabant : — Bruxelles, Anvers, Louvain, Bois-le-Duc, Nivelles et Tirlemont ; — et des villes de Flandre : — Gand, Bruges, Ypres, Courtrai, Audenarde, Alost, etc.

Devant le duc se trouvait une table occupée par deux clercs qui, la main sur des parchemins déployés, se préparaient à consigner par écrit ce qui allait se passer et se dire ; une table semblable avait été mise aussi au fond du cercle à la disposition des députés et de leurs clercs.

Cette solennelle réunion fut ouverte par une allocution du duc Jean, dans laquelle ce prince s'efforça de faire sentir aux députés que le Brabant et la Flandre avaient un égal intérêt à rester en bonne amitié avec l'Angleterre. Il leur représenta que la plupart des matières premières qu'employait l'industrie dans les pays thiois devaient être tirés d'Angleterre, et qu'une attitude ouvertement hostile contre ce royaume aurait pour conséquence la misère et peut-être la famine, comme la Flandre, hélas ! l'avait déjà éprouvé. Puis, après avoir démontré que la guerre entre la France et l'Angleterre était inévitable, il fit comprendre que ni la Flandre ni le Brabant ne pouvaient rester en dehors de la

lutte, et y seraient même entraînées, eussent-elles la ferme volonté de n'y pas entrer. En effet, quant à la Flandre, la guerre ne pouvait s'engager sans se porter sur une partie de son territoire ; et, comme le roi d'Angleterre avait irrévocablement décidé de prendre au premier jour les armes contre la France, les villes flamandes avaient à peser qui elles voulaient avoir pour ami ou pour ennemi. Quant au Brabant, ajouta le duc, ce pays était d'avis qu'il fallait sortir de la neutralité, de faire alliance avec le roi d'Angleterre.

Le roi Édouard prit ensuite la parole et expliqua comment il se voyait forcé à faire la guerre pour se venger de l'injustice qui lui avait été faite; il prouva que lui seul avait droit à hériter de la couronne de France, par sa mère qui était fille du roi défunt Philippe le Bel, et sœur des trois derniers rois, tous morts sans héritiers mâles; — mais que Philippe de Valois, recourant à la corruption, avait fait interpréter faussement la loi salique et ourdi un complot pour le dépouiller de son droit, perfide dessein dans lequel il avait réussi jusque là. Comme le duc, il fit remarquer ensuite, que, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, il ne pouvait s'empêcher d'entrer avec son armée sur le territoire flamand, parce que la guerre devait naturellement commencer sur les frontières de Flandre. Par conséquent, il se voyait obligé de forcer les Flamands à faire un choix décisif entre son amitié et celle de Philippe de Valois, avec l'espoir que les Flamands se souviendraient de tous les services rendus par lui à leur pays, et lui viendraient en aide à main armée, comme à leur allié naturel et comme à un homme dont le droit avait été outrageusement violé.

Un député d'Anvers appuya les paroles des deux princes, mais finit par déclarer que la commune qu'il représentait n'avait donné à ses envoyés aucun pouvoir de la lier en rien, par la raison que le banc des échevins d'Anvers vou-

lait subordonner sa décision à ce que ferait la Flandre, ce comté pouvant, dans les circonstances présentes, par sa situation et par sa puissance décider de l'issue de la guerre prochaine.

La plupart des députés des villes brabançonnes parlèrent dans le même sens. Alors le duc, se tournant vers les députés flamands :

— Eh bien, messires et bonnes gens de Flandre, quel est le sentiment des communes qui vous ont envoyés à cette assemblée? Je m'adresse d'abord aux représentants de Gand.

Maes Van Vaernewyck se leva et répondit :

— Noble prince, chevaliers et bonnes gens, la commune de Gand, représentée par ses magistrats, a décidé à une forte majorité qu'il fallait s'efforcer de conclure avec l'Angleterre un traité d'alliance contre la France. Elle eût préféré supporter tous les sacrifices pour faire respecter la neutralité de la Flandre; mais, comme cela est devenu impossible, elle cède à la nécessité, et, si elle ne rencontre pas des obstacles invincibles, elle se rangera dans cette guerre du côté de l'Angleterre. Cette résolution n'a pas été prise à l'unanimité des voix; il y a aussi quelques échevins qui pensent que les précédents traités nous défendent de nous déclarer contre la France. Et, comme la commune de Gand a pour principe que toute opinion peut prendre part aux délibérations dans lesquelles ses intérêts sont engagés, elle a composé sa députation en ce sens. Il se trouve ici des députés de Gand dont le sentiment ne concorde pas avec celui de la majorité. Je pense, avec votre permission, gracieux seigneur, qu'il faut d'abord consulter ceux qui voudraient se prononcer contre le projet d'alliance avec l'Angleterre; de cette façon ils feront valoir leurs arguments devant les députés des autres villes et jetteront une lumière nécessaire sur la grave question qui nous réunit ici.

A peine le premier échevin s'était-il rassis, que le sir van Steenbeke se leva et dit :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, je reconnais que la Flandre, comme pays de commerce et d'industrie, a plus d'intérêt à s'allier avec l'Angleterre qu'avec la France ; mais ce qui pour moi est d'un plus grand poids, c'est la fidélité à un serment juré. Qui oserait soutenir ici que les peuples peuvent faillir à leur parole plutôt que les particuliers? Si l'on adoptait un semblable principe, que deviendrait le droit public ? Ne se parjurerait-on pas envers nous, comme nous semblons vouloir le faire vis-à-vis de la France? Il existe depuis trois ans un traité conclu par notre souverain entre le Brabant, le Hainaut et la Flandre, traité par lequel ces pays s'engagent à se seconder mutuellement contre tout ennemi, à l'exception de la France. Par conséquent, nous ne pouvons faire la guerre à Philippe de Valois sans rompre déloyalement le traité. Souvenez-vous, nobles seigneurs et bonnes gens, que toutes les villes et communes de Brabant, de Flandre et de Hainaut ont juré d'observer cette convention réciproque. Je ne sais ce qui sera décidé dans cette assemblée ; mais je suis convaincu que le peuple de Flandre se révolterait contre ce parjure si on voulait en charger son âme et sa conscience. Je pense aussi que les bonnes gens de Brabant ne se résoudront pas plus facilement que les Flamands à manquer à leur serment, eux qui sont réputés pour leur bonne foi et leur loyauté. D'un autre côté, je m'étonne grandement que nous soyons accueillis ici comme représentants de la Flandre, dans une réunion à laquelle n'assiste pas notre prince. Je désapprouve, par conséquent, cette assemblée, et nous, par notre présence ici, nous faisons un acte qui constitue un manque de respect envers lui et une révolte contre son autorité.

Les paroles du sire van Steenbeke firent une profonde im-

pression sur l'esprit de la plupart des députés brabançons et flamands, et beaucoup firent un signe de tête qui indiquait une approbation ou tout au moins une hésitation.

Denis s'efforça de lire sur la physionomie d'Artevelde l'effet que produisait sur lui cette opposition à ses vues. Il n'y remarqua qu'une parfaite indifférence, et de temps en temps un léger sourire.

Le premier échevin, van Vaernewyck se leva et dit :

— Notre gracieux seigneur, le comte de Flandre, a été amicalement invité par monseigneur le duc de Brabant, et respectueusement suppplié par la commune de Gand, de vouloir bien se rendre à cette assemblée. Il a répondu que son état maladif le lui défendait et qu'il aviserait plus tard s'il pouvait donner son approbation aux propositions qui seront faites ici. Nous avons donc rempli notre devoir vis-à-vis du comte et personne ne peut nous accuser de manque de respect ni de révolte.

— Je le crois bien, dit Jean Calevoet en interrompant le premier échevin, notre seigneur comte a cherché ce prétexte parce qu'il ne savait comment échapper autrement au vœu des communes; mais soyez assurés qu'il voit avec déplaisir ce qui se passe ici.

— Je pense, dit avec dignité le premier échevin, que personne de nous n'a le droit d'interpréter publiquement les paroles de notre souverain dans un autre sens que dans leur sens naturel. Le devoir nous oblige à accepter la réponse de notre gracieux seigneur, sans en soupçonner le moins du monde la sincérité; et je m'étonne fort de nous entendre accuser ici de manque de respect par des hommes qui osent révoquer en doute, dans cette assemblée, la loyauté de notre comte.

Calevoet devint rouge de honte et de colère.

Gérard Denis se leva à son tour et dit d'une voix calme

en apparence, mais avec une expression de colère sur les traits, qui ne s'accordait pas avec le ton modéré de sa parole :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, je ne suis assurément pas un ami du roi de France; chacun de vous le sait assez. Néanmoins, quoique cela me pèse, je dois déclarer que je considère comme impossible une alliance entre l'Angleterre et la Flandre. Les raisons que mon collègue, le sire van Steenbeke, a fait valoir devant vous, ont sans doute assez de poids pour y faire regarder à deux fois, avant de se résoudre au parjure signalé; cependant un obstacle plus sérieux encore s'élève entre la Flandre et l'Angleterre. Vous savez que le pape, en 1309, conjura le roi de France d'entreprendre une croisade contre les Turcs qui menaçaient l'Europe; le roi promit de l'entreprendre si les Flamands voulaient jurer solennellement qu'ils le suivraient à la guerre et lui resteraient fidèles. Les communes flamandes ont fait ce serment volontairement, et le pape a donné au roi de France une bulle par laquelle le pouvoir est accordé aux évêques français de frapper la Flandre d'interdit chaque fois que ses habitants violeraient leur serment. Il est vrai que le roi de France a trompé le pape et n'a pas entrepris la croisade; il est vrai que la bulle est tenue secrète pour les Flamands, jusqu'à ce qu'on puisse s'en servir, comme d'un coup foudroyant, dans des circonstances graves. Mais, malgré tout cela, la bulle existe, et le pouvoir qu'elle attribue à la France n'est pas révoqué par le pape. Il en résulte que la Flandre sera mise au ban dès qu'elle s'alliera avec l'Angleterre. Il est certain que la guerre durera longtemps; chacun le prévoit avec raison. Eh bien, je vous le demande, compagnons de Flandre, avez-vous bien réfléchi aux conséquences qui peuvent résulter d'un interdit en une seule année? Pas de messe, pas de confession, pas de baptême! Toutes les églises fermées! Plus de sépulture en terre sainte!

Nos femmes, nos enfants, nos parents, nos frères, que, durant ce temps, Dieu peut rappeler à lui, infailliblement condamnés aux flammes de l'enfer ! Pouvons-nous, au nom de certaines considérations politiques, avoir la cruauté de livrer tant d'âmes aux griffes du démon et de les arracher à Dieu ? Et, d'ailleurs, fussions-nous assez insensibles pour nous y résoudre, pensez-vous que le peuple de Flandre soit disposé à charger ainsi sa conscience et à demeurer une année entière en danger d'éternelle damnation ? Non, non, ne l'espérez pas ; déjà, au bout d'un mois, on se révolterait dans toutes les villes et communes, et le peuple se jetterait de lui-même dans les bras du roi de France, pour être délivré de l'interdit. Cette guerre civile peut plonger ma patrie dans l'abîme de la plus profonde misère. Je ne veux pas prêter la main à une aussi terrible catastrophe, et j'ose espérer que, parmi les députés des villes flamandes, il se trouvera encore des hommes sages et prudents qui reculeront avec moi devant le malheur qui nous menace.

— C'est bien vrai, ce que dit le député de Gand ! remarqua un Yprois.

Une certaine agitation se manifesta parmi les députés des villes flamandes et prouva que les paroles du chef-doyen avaient produit de l'effet sur beaucoup d'esprits et les faisaient chanceler dans leur opinion.

La délibération ne tournait nullement à l'avantage du roi Édouard ; aussi un profond abattement se peignait-il sur ses traits, tandis que le duc Jean crispait convulsivement les poings. Les députés gantois qui avaient voté pour le projet de traité paraissaient peu inquiets du résultat ; ils savaient sans doute que l'affaire, quand il s'agirait de décider, prendrait une tout autre tournure.

Parmi les députés des autres villes, tous ceux qui étaient favorables à l'alliance avec l'Angleterre, avaient les yeux

fixés sur Artevelde, comme sur l'homme dont l'éloquence et le génie plein de ressources pouvaient encore tout sauver. Le capitaine général jugea probablement qu'il était temps de donner à l'assemblée la conviction que l'alliance avec l'Angleterre était non-seulement possible, mais encore nécessaire et pleine d'avantages. Il se leva et dit :

— Nobles seigneurs et bonnes gens, avant que je prenne la liberté de vous exposer ma manière de voir sur la grave question qui nous occupe, je prie monseigneur le duc de Brabant de me permettre d'adresser une question à ceux de mes collègues qui ont pris la parole avant moi. — Je demande donc à maître Denis s'il consentirait à ce que la Flandre prît les armes contre l'Angleterre et pour la France ?

Le chef-doyen sentit bien qu'Artevelde allait l'attirer dans un piége et peut-être dévoiler à tous ses perfides machinations. Cette crainte fit monter par avance le rouge de la colère à son front, et ce fut tout tremblant d'émotion qu'il répondit :

— Je m'étonne que vous osiez me faire une semblable question.

— Veuillez avoir la bonté de me répondre, répliqua le capitaine général avec sang-froid.

— Non, je ne consentirais jamais à ce que la Flandre portât les armes au service de la France ! s'écria Denis irrité.

— Connaissez-vous donc un moyen d'éviter la guerre, maître Denis ? reprit Artevelde.

Surpris par cette question, le chef-doyen s'efforça de trouver une réponse ; mais son imagination rebelle lui fit défaut et il demeura muet sur son siége.

— Ainsi, poursuivit Artevelde, maître Denis ne veut pas que la Flandre se ligue avec la France, et il avoue néanmoins que nous sommes forcés de nous déclarer pour l'un des deux rois, puisque la guerre est inévitable. Maître Denis connaît-

il peut-être un moyen de tirer la Flandre de l'embarras dans lequel elle se trouve; qu'il parle en ce cas; je serai le premier à le remercier, au nom de la patrie, de l'éminent service qu'il lui aura rendu.

Tout confus et le cœur plein d'une rage concentrée, Denis restait toujours cloué sur son siége, sans pouvoir trouver une réponse. Heureusement pour lui, le sire van Steenbeke vint le sauver, en prenant lui-même la parole.

— Ce moyen, dit-il avec vivacité, il n'y a pas à le chercher bien loin! La Flandre n'a qu'à déclarer qu'elle ne veut prendre aucune part à la guerre et entend garder sa neutralité. Ainsi, du moins, elle restera fidèle à son serment et échappera aux dangers qui la menacent!

— Ce moyen serait bon en effet, répondit le capitaine général, s'il était possible. N'oubliez pas ce que sera cette guerre. Elle ne peut commencer que par le siége des villes françaises qui se trouvent sur nos frontières. Deux formidables armeés envahiront tour à tour notre territoire, apportant avec elles le pillage et l'incendie: ce sera la ruine de la West-Flandre et une grande humiliation pour le pays tout entier. Nous ne pouvons le permettre; donc, il nous faudra garder nos frontières. Mais comment? Si nous y envoyons une petite armée, aucun des deux rois ne modifiera son plan de guerre, par égard pour cette faible garde, et ne s'exposera, pour la respecter, à une rencontre désavantageuse, à une défaite; et nos hommes seront bientôt écrasés. Si nous envoyons un corps considérable, avant qu'une semaine se soit écoulée, nos forces en seront venues aux mains avec l'une ou l'autre des deux armées belligérantes, et nous serons ainsi impliqués dans la guerre sans y être préparés et sans avoir gardé le droit de choisir nos alliés. — J'en appelle au jugement de tous ceux qui sont ici présents, nobles chevaliers ou bonnes gens. Qu'ils disent si, à leur avis, il est pos-

sible que la Flandre échappe à la guerre, du moment que le roi d'Angleterre est irrévocablement résolu à engager la lutte contre la France?

Un signe de tête général de dénégation confirma les paroles d'Artevelde. Il se tut un instant, comme pour laisser parler les adversaires du traité d'alliance; mais, ne recevant d'eux aucune réponse, il reprit:

— Nobles seigneurs et bonnes gens, on a dit ici que le Brabant et la Flandre violeraient le serment solennel qu'ils ont prêté, s'ils donnaient aide à qui que ce fût contre la France : on dit que l'interdit de la sainte Église pourrait devenir pour la Flandre une affreuse calamité, au point de vue de l'âme et du corps, si la sentence d'excommunication pesait sur nous pendant quelque temps. Je reconnais que ces obstacles seraient très-sérieux et peut-être insurmontables, s'ils existaient; mais ils n'existent pas!

Ces paroles surprirent fort les membres de l'assemblée; leurs regards s'attachèrent avec un redoublement de curiosité sur le capitaine général et parurent lui demander de plus amples explications. Artevelde ne satisfit pourtant pas, en ce moment, à cette curiosité; mais il se tourna vers le roi d'Angleterre, et dit :

— Noble roi, je vous demande la permission de vous adresser, au nom de mon pays, quelques questions solennelles... Puisque vous m'accordez cette grâce, je vous demande, à vous, Édouard d'Angleterre, si, dans le cas où vous verriez jamais votre droit méconnu, rétabli avec l'aide des villes flamandes et si vous deveniez roi de France, vous laisseriez la Flandre jouir librement et sans entraves de toutes ses franchises et libertés?

— Je le ferais et j'en donne ma parole de chevalier, répondit Édouard.

— Rendriez-vous à la Flandre toutes les villes et pays

qu'on lui a traîtreusement enlevés : Lille, Douai et Orchies?

— Je l'ai déjà promis solennellement plusieurs fois, répondit le roi.

— Et Térouanne et Tournai? ajouta Artevelde (1).

Cette nouvelle exigence surprit extrêmement Édouard. Il avait déjà eu tant de conférences avec Artevelde, qu'il croyait savoir tout ce que les communes flamandes pouvaient lui demander. La position dans laquelle il se trouvait ne lui permit pourtant pas d'hésiter longtemps; il répondit avec un léger mécontentement :

— Térouanne et Tournai aussi!

Le capitaine général jeta un rapide coup d'œil à maître Augustin, clerc de la ville de Gand, qui était assis à la table et écrivait. Puis il poursuivit:

— Livreriez-vous à la commune de Gand la bulle papale de 1309 avec tous les titres d'obligations, de reconnaissance de dettes, de condamnations à des amendes et tous les traités que la France conserve pour s'en armer contre nous, et dont les magistrats de chaque ville vous transmettraient la liste, chacun pour leur part.

— Cela me semble équitable et je le ferais! dit Édouard.

Se tournant alors vers les députés des villes, Artevelde parla en ces termes :

— Bonnes gens de Brabant et compagnons de Flandre, rappelez-vous en ce moment solennel ce que nous enseigne l'histoire des derniers siècles. La France est un puissant pays, dont la nombreuse chevalerie est nourrie de l'idée que ce n'est que sur le champ de bataille que l'on peut conquérir gloire et honneur. Cette belliqueuse ardeur, inhérente au caractère de ses habitants, a toujours poussé ce pays vers la

(1) « Le roi d'Angleterre leur promit qu'avant peu il annexerait de nouveau à la Flandre non seulement les villes de Lille, Douai et Orchies, mais, de plus, les villes de Tournai et de Térouanne. » (*Chronique* de Despars, t. II, p. 333.)

guerre; ses rois ambitieux s'efforcent depuis des centaines d'années de soumettre tous les peuples voisins à leur sceptre ou à leur influence. La nature n'a pas donné de frontières à la France du côté des contrées thioises; c'est pourquoi elle tend sans relâche à s'étendre vers le Nord; elle s'est déjà emparée, par la ruse et l'intrigue, d'une bonne partie de la Flandre, et elle croit qu'un jour viendra où Gand même sera soumis à sa puissance (1). Cependant, là aussi, la nature n'a placé ni hautes montagnes, ni larges fleuves pour bornes à l'esprit de conquête de la France... Par conséquent, après la Flandre, viendra le tour du Brabant; et la France, étendant toujours plus loin son bras de géant, finirait peut-être dans l'avenir par courber sous son joug toutes les races thioises, si, lorsqu'il en est encore temps, nous n'élevions un mur inébranlable entre notre patrie et ses voisins du Midi. Songez aussi que, nous qui sommes originaires du Nord, nous parlons une autre langue et nous avons d'autres mœurs que les Français; que nous trouvons notre prospérité dans le commerce et l'industrie, tandis que nos belliqueux voisins ne cherchent la gloire que dans la guerre et dans les tournois. Chacun de nous sent que, race germanique, nous ne pouvons que perdre à une alliance qui est d'un autre sang, et à satisfaire à d'autres nécessités que nous; aussi luttons-nous depuis des siècles contre la pernicieuse influence qui, de là-bas, pèse sur nous comme un marteau de plomb. Eh bien, l'heure est venue de nous délivrer à jamais de cette servitude et de reconquérir notre indépendance. Je suis certain qui, ni en Brabant ni en Flandre, il ne manquera de héros pour accomplir cette œuvre patriotique. Et pour cela nous n'avons pas à commettre un parjure;

(1) « On connaît les efforts incessants, les violences, les ruses diplomatiques, pour enclaver tout ou partie de la Flandre dans le royaume de France. » (EDW. LEGLAY, *Histoire des comtes de Flandre.*)

nous n'avons pas à craindre davantage l'interdit; car que dit notre serment? Que nous serons fidèles au roi de France? Eh bien, je vous adjure tous, autant que vous êtes, répondez-moi! Quel est le roi légitime de France?

Tous les yeux se portèrent sur le roi d'Angleterre.

— Non, poursuivit Artevelde, Philippe de Valois n'est pas l'héritier légitime de la couronne de France; nul autre que le noble roi Édouard n'a droit de prétendre au sceptre de saint Louis, et vous le reconnaissez tous : la Flandre entière, le Brabant le proclament hautement. Je vous demande donc, si nous voulons rester fidèles au serment qui nous oblige à prêter aide au roi de France, je vous demande avec qui nous devons nous allier, pour ne pas être parjures? Est-ce avec Philippe de Valois ou avec le roi Édouard?

— Avec le roi Édouard! avec le roi Édouard! s'écria toute l'assemblée, tandis que le prince anglais remerciait les députés par un signe de la main.

— Quant à l'interdit, reprit le capitaine général, nous échappons, par la même explication simple et légale, à cette arme perfide des rois de France. Les abbés de Flandre, de concert avec l'évêque de Liége, ont résolu d'envoyer une ambassade au saint-père, pour lui démontrer, au nom du clergé de ce pays, que, d'après le droit divin et humain, on abuse de la bulle concédée, et pour le supplier de l'annuler (1). En attendant qu'on obtienne une décision du pape, aucune église ne sera fermée, le service divin ne sera pas suspendu en Flandre, tant que l'appel sera pendant. A vous, noble roi Édouard, le devoir de montrer aux princes et aux

(1) « Item, à maître Jean van Loven, qui s'est rendu à Bruges le lundi après la Saint Marc pour aider, avec ceux de Bruges, à rédiger un appel contre la sentence. » (*Comptes de la ville de Gand*, ann. 1339-40.)

Il est question, sans doute, du second appel contre l'interdit, puisque le premier est consigné dans les comptes de la ville de l'année 1337-38.

peuples que vous êtes véritablement le roi de France (1) : qu'aucun document ne reçoive désormais votre sceau, si vous n'y êtes qualifié roi de France! Que, dès demain, les fleurs de lis de France brillent sur votre écusson à côté du léopard d'Angleterre!... et, d'une seule voix, tous les pays thiois vous salueront comme le seul et légitime souverain de la France!

Artevelde avait prononcé ces dernières paroles avec plus d'énergie et d'enthousiasme; aussi à peine eut-il terminé, que toute l'assemblée, à l'exception du sire van Steenbeke et de Jean Calevoet, se leva comme un seul homme et s'écria :

— Vive Édouard, roi d'Angleterre et de France!

On entendait la voix de Gérard Denis par-dessus toutes les autres : dans l'impossibilité où il se voyait d'entraver la réalisation du dessein d'Artevelde, il feignait, selon sa vile habitude, d'être convaincu par ses raisons et poussait des acclamations plus fortes que les autres.

Van Steenbeke et Calevoet manifestaient, au contraire, leur mécontentement par des exclamations et des gestes de dépit.

Après que le roi et le duc, ainsi que deux chevaliers brabançons, eurent encore pris la parole pour remercier les députés et confirmer les propositions adoptées, les députés

(1) « Jacques d'Artevelde conseilla le roi anglais que de là en avant il s'intitulast roi de France et d'Angleterre, et qu'en ses enseignes et armoiries, seels et cachets, il mit les armoiries écartellées de l'un et de l'autre royaume... les fleurs de lys de France avec le léopard d'Angleterre. » (*Histoire générale des rois de France*, par Bern. de Girard, p. 650.)

La *Légende des Flamens*, Paris, 1548, f. 48, verso , met les vers suivants dans la bouche du roi d'Angleterre :

> Rex sum regnorum bina ratione duorum;
> Anglorum regno sum rex ego jure paterno;
> Matris jure quidam Francorum nuncupor idem;
> Hinc est armorum variatio facta meorum.

des villes se concertèrent plus particulièrement sur les conditions du traité et sur les mesures à prendre pour le faire ratifier le plus tôt possible par leurs villes respectives. On finit par décider que, vingt jours après, c'est-à-dire le 3 décembre suivant, une nouvelle assemblée serait convoquée à Gand pour y procéder à la signature du traité d'alliance.

Au moment où beaucoup de députés croyaient que l'assemblée allait se séparer, Artevelde se leva de nouveau et annonça qu'il avait encore à faire, au nom de la ville de Gand, une proposition d'une haute importance. Dès que l'attention générale fut éveillée, il prit la parole en ces termes :

— Gracieux seigneur, duc et bonnes gens des villes de Brabant et de Flandre, depuis bien des années, nous sommes tous d'avis qu'il importe d'établir une forte fédération entre les divers pays thiois, si nous voulons, petits États morcelés, trouver quelque force pour résister aux grands royaumes qui nous entourent de toutes parts et cherchent même par tous les moyens à nous absorber. La ville de Gand a pensé que le temps était venu de rattacher entre eux tous les pays thiois et même tous ceux qui se trouvent au delà des frontières de France, par un indissoluble lien (1); elle ne doute pas de l'assentiment du Brabant et du Hainaut; mais elle veut qu'un plus grand nombre de comtés et de peuples soient contraints d'entrer dans la fédération. Recourir à la force pour atteindre ce but serait maladroit et injuste; c'est par l'intérêt du commerce et de l'industrie que Gand pense amener tous les peuples thiois à considérer comme une faveur d'être reçus dans notre association. Lorsque cette réunion se séparera, le maître clerc

(1) « Artevelde marcha droit à son but, qui était le maintien de l'indépendance de la Flandre, la *création d'une nation flamande.* » (NOTHOMB.)

de Gand remettra à chaque députation une copie du traité de commune défense et de libre commerce que nous vous prions de soumettre aux délibérations et à l'approbation de vos communes respectives. Mais, pour vous donner dès maintenant une idée des bases sur lesquelles ce traité repose, je me permettrai de l'analyser sommairement devant vous... Cette nouvelle alliance serait d'abord conclue entre la Flandre et le Brabant, de telle sorte cependant que tout autre duché ou comté pourrait y être admis moyennant le serment d'en observer les conditions. Ces conditions, plus explicitement exprimées dans notre projet écrit, sont les suivantes :

« Les pays alliés ne feront jamais ni la guerre ni la paix sans un consentement réciproque.

» Le pays allié attaqué par l'ennemi sera considéré par les autres comme leur propre sol, et l'on concourra en commun à sa défense.

» Il y aura commerce libre entre tous les pays alliés, et chacun des confédérés pourra aller, venir, commercer et transporter les marchandises dans toute l'étendue de la confédération, en payant seulement les impôts et redevances auxquels les indigènes eux-mêmes sont soumis.

» Une même monnaie invariable aura cours dans toute la confédération; les pièces de monnaie porteront d'un côté les armes de Brabant, de l'autre les armes de Flandre. On les frappera dans les deux pays, à Louvain et à Gand, où se trouvent des fabriques de monnaie. A Louvain, trois essayeurs flamands et, à Gand, trois essayeurs brabançons surveilleront le travail des monnayeurs.

» Il sera formé des représentants de toutes les villes de la confédération un conseil fédéral qui se réunira trois fois par ans, tour à tour dans les différents pays et villes, selon les convenances.

mains en signe d'approbation et s'écrièrent avec un indescriptible élan :

— Vive Gand ! vive Gand ! Vive le Sage Homme !

Le roi d'Angleterre et le duc de Brabant, de même qu'un grand nombre de chevaliers, descendirent de leurs siéges pour féliciter le capitaine général. Édouard lui serra affectueusement la main et exprima à haute voix toute son admiration pour l'illustre bourgeois de Gand. Après s'être de nouveau donné réciproquement rendez-vous à l'assemblée de Gand, les princes sortirent de la salle par une porte intérieure, tandis que les députés quittaient le palais par la porte d'entrée.

Van Steenbeke et Calevoet dévoraient leur dépit en silence, mais sans dissimuler toutefois leur vif mécontentement. Leur visage laissait assez voir qu'ils étaient furieux de ce qui venait de se passer.

Denis, au contraire, riait avec les autres, et assurait que les raisons mises en avant par Artevelde l'avaient fait changer d'avis, et qu'il se réjouissait du résultat de la réunion. Cependant, aux éclairs de colère qui s'échappaient parfois de ses yeux, il était facile de voir que le cœur du chef-doyen était plein de haine et de la soif de la vengeance.

Lorsque les députés gantois rentrèrent au *Dragon rouge*, ils y trouvèrent Liévin Denis, assis à la fenêtre de la chambre de devant, le regard enflammé et les dents convulsivement serrées ; il paraissait en proie à une violente colère, et chacun s'étonna de l'expression passionnée qui contractait les traits habituellement si doux du jeune homme. Veerle van Artevelde se trouvait avec les autres femmes dans la pièce voisine et avait tellement pleuré, que ses yeux en étaient encore rouges. Ghelnoot van Lens avait, chemin faisant, quitté la compagnie, pour aller, à ce qu'il disait, visiter un ancien ami, et n'était pas encore de retour.

A son entrée, Gérard jeta un rapide coup d'œil sur son fils, et l'attira à part pour lui demander le motif de sa colère ; mais il eut beau le presser, il ne put obtenir de Liévin un seul mot d'explication. Les femmes ne savaient pas non plus ce qu'il s'était passé et engageaient en vain Veerle à le leur dire.

Le mystère de l'irritation de Liévin, des larmes de Veerle et de l'absence de Ghelnoot occupa pendant quelques instants toute la société, jusqu'à ce que l'hôtesse vint inviter tout le monde à se mettre à table.

Artevelde seul souriait à la vue de la brouille survenue entre les deux jeunes gens, et supposait que ce n'était qu'un de ces légers nuages qui passent si souvent dans le ciel de l'amour, mais s'évanouissent plus vite encore qu'ils ne se sont formés.

VIII

Conformément à l'engagement pris à Bruxelles, les députés de toutes les villes flamandes et brabançonnes, sans exception, se trouvèrent réunis à Gand, le 3 décembre 1339. Le double traité de commune défense et de libre commerce entre le Brabant et la Flandre y fut accepté et scellé au nom des princes et des communes, avec une merveilleuse unanimité (1). Édouard, comme roi légitime de France, fut

(1) Voir ce traité à la fin de l'ouvrage.

proclamé protecteur des pays confédérés. Peu de temps après, le comté de Hainaut entra aussi dans l'alliance (1). On envoya, dans toutes les communes des pays confédérés, des délégués chargés de recevoir les serments réciproques de fidélité; quelques échevins de Gand se rendirent même en Angleterre pour y faire jurer le traité (2). On commença de battre à Louvain et à Gand la monnaie fédérale (3).

Artevelde voyait ainsi ses desseins réalisés en partie, et il ne doutait pas que la fédération patriotique qui venait de se fonder, ne réunît avec le temps toutes les races thioises en une seule et puissante nation. Tout absorbé par ses vues grandioses, il s'inquiétait peu de la basse jalousie qui, par les plus viles calomnies, interprétait défavorablement tous ses actes, et peu à peu lui aliénait l'esprit de bon nombre de bonnes gens. Ces attaques continuelles l'affligeaient parfois,

(1) Le comte de Hainaut, Guillaume IV, était en même temps comte de Hollande, de Zélande et de Frise. La fédération thioise était donc déjà réalisée en grande partie. On trouve dans les *Documents brabançons* (t. I, p. 562) publiés par M. Willem, des vers dont voici le sens : « Ce Jacques fit en sorte qu'une alliance fût conclue entre Edouard, roi d'Angleterre, et la Flandre et le Brabant, et aussi le comte de Hollande, avec le consentement de toutes les villes. »

(2) « Item aux échevins Jean de Bake, etc , qui sont partis, le samedi après la Saint-Nicolas, avec les gens du duc de Brabant, pour aller dans le pays de Flandre et dans le pays de Brabant faire faire et recevoir le serment d'alliance entre les deux pays.

» Item aux échevins Gillis Rinvisch, etc., qui sont partis, le dimanche après Pâques, avec le comte de Hainaut, pour Bruges et Ypres, afin que le comte fasse son serment à ceux de Bruges et d'Ypres, et reçoive celui des bonnes gens de ces deux villes.

» Item aux échevins Jean de Bake, etc., qui sont partis, le jeudi après la Saint-Macaire, pour le Hainaut, afin d'y recevoir des bonnes gens le serment d'alliance, comme cela a été fait en Flandre. » (*Comptes de la ville de Gand*, ann. 1339 40.)

(3) « Et ensuit de ceste confédération le duc fit forger certaine monnoye, en laquelle d'un costé y avoit les armes de Brabant avec ceste inscription : *Joannes dux Brabantiae*, et de l'autre costé : *Gandarum* , commo aussi fit le comte avec les inscriptions : *Luduicus comes Flandriae* et *Loranium*. » (Voir BUTKENS, *Trophées du Brabant*, 1724, p. 428.)

quand la diffamation s'efforçait de trouver des victimes dans sa vertueuse famille ; mais le cri de sa conscience ne tardait pas à le consoler, et bientôt il n'éprouvait plus d'autre sentiment que l'indifférence et le mépris pour les secrètes machinations de ses envieux ou des ennemis de la grandeur de la Flandre.

Assurément, si son cœur généreux ne lui eût pas défendu de prendre souci des choses qui le touchaient personnellement, il eût pu, sans grande peine, découvrir les sources d'où sortaient ces abjectes calomnies ; mais, à cette époque de sa vie surtout, il ne pouvait consacrer une heure à ses propres intérêts. Une guerre longue et décisive, à laquelle la Flandre devait prendre la plus grande part, était imminente puisque les deux rois se hâtaient de gagner encore de nouveaux alliés et se préparaient à entrer en campagne avec le plus grand déploiement de forces possible.

Enfin le roi de France parut avec une puissante armée, sur les frontières de la Flandre, et y sema la mort et l'incendie, pendant que sa flotte, croisant devant l'Écluse, menaçait de faire une descente.

Artevelde rassembla en toute hâte les bourgeois armés des grandes villes flamandes et refoula l'armée française. En même temps, les vaisseaux anglais et flamands anéantissaient la flotte française (1).

Abandonnant la Flandre, le roi de France tomba sur le Hainaut, où son armée commit les mêmes dévastations. Il n'était pas aussi facile de la déloger de là, parce que la ville forte de Tournai avait une garnison considérable et offrait aux Français un solide et, pour ainsi dire, inexpugnable point d'appui pour leurs opérations militaires.

(1) « Les deux amiraux français périrent ; tous leurs vaisseaux furent pris ou coulés à fond, et la perte, de leur côté, fut estimée à trente mille hommes. » (Simonde de Sismondi, t. VI, p. 396.)

Le comte de Hainaut, en appelant au traité d'alliance, réclama l'aide de la Flandre, du Brabant et de l'Angleterre; mais ces deux derniers alliés ne parurent pas très-disposés à guerroyer dans le Hainaut, parce que c'eût été modifier à leur détriment tout leur plan d'opérations. Une réunion fut convoquée à Valenciennes; Artevelde, craignant qu'un refus de secours au comte de Hainaut ne portât le coup de mort à la fédération, y démontra avec tant d'éloquence qu'aucune considération, quelle qu'elle fût, ne pouvait dispenser les confédérés de remplir leur serment, qu'on résolut à l'unanimité de marcher contre le roi de France et de commencer la campagne par le siége de Tournai.

Cette résolution prise, l'ordre fut envoyé à toutes les villes de réunir leurs hommes d'armes sur les frontières. Le duc de Brabant s'y rendit avec son contingent de chevaliers et de bourgeois armés (1); le comte de Hainaut s'y trouva à la tête de ses hommes; les troupes anglaises y étaient déjà depuis plusieurs semaines, sous le commandement d'un Français transfuge, Robert d'Artois. Quant aux communes flamandes, elles envoyèrent à l'armée alliée le contingent le plus considérable: Artevelde vint camper devant les murs de Tournai avec quarante mille hommes de Gand, du pays de Waes, d'Alost, de Courtrai et d'Audenaerde (2), tandis que le reste des Flamands, au nombre de vingt mille, sous les ordres d'autres chefs, prenaient position devant la ville d'Utrecht, pour garantir la Flandre de toute agression de ce côté (3).

(1) « Et les Flamands demandèrent au duc de Brabant de venir prendre part à la guerre et prêter aide à la fédération, comme il l'avait promis auparavant. » (*Documents brabançons*, t. I, p. 565.)

(2) « Et tout aussitost elle (la ville de Tournai) fut investie par une armée de six vingt mille combattants, dont Artevelde seul en avait amené quarante mille, ramassez des artisans des bonnes villes. » (*Hist. de Cambrai et du Cambrésis*, par Jean LECARPENTIER. — Leyde, 1664, p. 109.)

(3) *Chronique de Despars*, t. II, p. 149.

Dès que tous les préparatifs du siége furent faits, les Flamands, sous le commandement d'Artevelde, donnèrent l'assaut à la place : mais, quelques efforts qu'ils fissent, pendant des jours et des semaines, pour en escalader les murs, ils ne purent se rendre maîtres de cette ville presque inexpugnable. L'insuccès de leur tentative venait en grande partie de la présence d'une formidable armée française dans le voisinage de la place assiégée. Comme Philippe persistait à refuser la bataille, et se contentait d'inquiéter les alliés par de continuelles escarmouches, ceux-ci se voyaient toujours forcés de tenir prête à combattre, en dehors des troupes d'assaut, une partie considérable de leurs forces. Quant à poursuivre le roi de France et à le forcer d'accepter un engagement décisif, on n'y pouvait songer non plus, parce que, dans ce cas, on eût laissé libre la garnison de Tournai et on se fût trouvé menacé d'une attaque par derrière.

Le siége se prolongea pendant dix semaines, remplies par des assauts et des engagements continuels, et n'eut d'autre résultat que d'affamer la garnison de Tournai et de harasser l'armée. Le roi d'Angleterre, n'ayant plus d'argent pour payer ses troupes, se lassa enfin de la guerre, aussi bien que le roi de France, dont l'armée ne souffrait pas seulement du manque de numéraire, mais, de plus, ne pouvait plus trouver, dans les contrées avoisinantes, de vivres ni pour les hommes ni pour les chevaux.

Tournai, réduit à la dernière extrémité, renvoya d'abord de ses murs les femmes, les enfants et les vieillards; mais, cette mesure ne l'ayant pas soulagé, la garnison envoya enfin un messager au roi pour lui exposer la détresse dans laquelle elle se trouvait, implorer du secours et lui exprimer la crainte qu'avant peu elle ne fût contrainte de rendre la ville. Le roi, n'osant risquer une bataille, se trouvait dans une grande perplexité, et ne savait quelle résolution prendre,

lorsque sa sœur Jeanne, ancienne comtesse de Hainaut et abbesse de Fontenelle, vint lui offrir son aide. Cette princesse se rendit à Gand auprès de la reine Philippine d'Angleterre, sa fille, et réussit à lui inspirer des idées de paix. Philippine dépêcha un envoyé à son époux Édouard pour lui conseiller d'accepter une suspension d'armes. Pendant ce temps, l'abbesse Jeanne revint au camp, visita successivement tous les chevaliers qui avaient quelque influence et sut, par son éloquence, si bien faire partager ses idées au roi et aux comtes alliés, qu'ils consentirent enfin à suspendre toute hostilité et provoquèrent une conférence dans laquelle on rédigerait un traité établissant une trêve d'un an (1).

Toutes les négociations préliminaires avaient eu lieu sans l'intervention des communes flamandes; on en avait tenu Artevelde éloigné, sous le prétexte que, dans une conférence de souverains comme celle-là, le comte Louis devait traiter au nom de son comté. Mais là n'était pas la véritable cause de la mesure; le roi de France, ses alliés et ses chevaliers, éprouvaient une invincible répugnance à traiter sur un pied d'égalité avec un bourgeois et peut-être à s'exposer à subir l'influence de son éloquence et de son génie; le roi d'Angleterre, au contraire, craignait avec raison qu'il ne consentît pas à une suspension d'armes, si on ne lui accordait de nombreuses réparations au profit de la Flandre; et, comme il prévoyait que Philippe de Valois ne voudrait probablement pas souscrire aux exigences du capitaine général, Édouard, bien qu'il le fît contre son gré, prêta la

(1) « Adont vint madame Jehanne, mère du comte Guillaume de Hainaut, laquelle estoit bonne à Fontenelle auprès de Valenchiennes, et si estoit suer du roi Philippe de France, et se trag vers le roy son frère... et fit tant par aller et venir en parlementant aux seigneurs que trèves furent prises pour l'espasse d'ung an enthier. » (*Hist. de Jehan Berthier, Valenchiennois*, citée dans CHOTIN, *Hist. de Tournai*, t. I, p. 302. — Voir aussi *Chronique de Despars*, t. II, 356.)

main aux intrigues des conseillers français pour écarter sous quelques vains prétextes Artevelde et les Flamands, des négociations.

Artevelde avait déjà rappelé maintes fois ses promesses au roi d'Angleterre et lui avait représenté qu'il mettrait pour l'avenir sa cause en grand péril, si, dans la conclusion de l'armistice, il négligeait les intérêts des Flamands. Il lui démontra que la présence du comte dans la conférence, comme chargé de parler au nom de la Flandre, n'était qu'une ruse de la France pour se soustraire aux justes exigences des communes, et lui montra quelle responsabilité il assumerait sur lui, en contribuant à laisser méconnaître outrageusement le droit de ses alliés. Cependant, quelque forte que fût l'impression que produisirent les paroles d'Artevelde sur l'esprit d'Édouard, plus grande encore fut sur lui l'influence de l'abbesse de Fontenelle, qui travaillait sans relâche à décider les rois et les comtes à conclure la paix, et qui déjà avait conquis à son opinion la plupart des chevaliers dans les deux camps. De plus, il était absolument impossible au roi Édouard de poursuivre plus longtemps la campagne; il se voyait, par conséquent, forcé, coûte que coûte, d'accepter une trêve, pour gagner du temps et aller rassembler de nouvelles ressources en Angleterre. D'ailleurs, il promettait de soutenir les vœux des Flamands devant les princes assemblés et de remplir aussi bien que possible l'engagement qu'il avait pris à Bruxelles et à Gand, vis-à-vis des communes. Il se vantait même de n'avoir pas attendu jusqu'à ce jour pour tenir sa parole, et d'avoir déjà entretenu le roi de France des griefs des Flamands; mais ajoutait que rien n'avait encore été décidé sur ce point, parce que Philippe de Valois s'était hâté de faire venir de Paris tous les traités, reconnaissances de dettes et autres documents, que la cour de France possédait à la charge des Flamands, pour en

plaider et en démontrer devant la conférence la légalité et l'incontestable validité.

Le capitaine général remarqua bien, à la faiblesse des assurances que lui donnait Édouard, que celui-ci n'insisterait pas avec l'énergie nécessaire sur les intérêts des Flamands; et que, par conséquent, ceux-ci devaient se tenir prêts à faire valoir ou à venger, au besoin, les droits méconnus de leur pays.

Depuis qu'Artevelde avait appris de la bouche du roi d'Angleterre que tous les documents à charge de la Flandre seraient apportés de Paris à Tournai, il ne s'était plus plaint de la composition exclusive de la prochaine conférence et semblait attendre avec confiance ou indifférence l'issue des négociations.

Une seule pensée remplissait son esprit; les traités qui avaient été arrachés successivement aux comtes de Flandre, dans les prisons du Louvre ou ailleurs, par la plus perfide astuce, et durant trois cents ans; — ces chaînes séculaires dont la France chargeait le comté de Flandre comme un esclave en entravant son développement; — ces fruits d'un système détestable allaient se trouver réunis, à quelques portées de flèches du camp flamand : on allait y recourir de nouveau pour violer les droits de la Flandre.

Dès qu'il eut appris, par un conseiller brabançon, que les pièces étaient réellement arrivées de Paris, la nuit précédente, il réunit dans sa tente les quatre échevins de Gand qui se trouvaient avec lui à l'armée et qui formaient son conseil de guerre, et resta pendant trois heures consécutives à délibérer avec eux sur certains projets mystérieux. Ce qui fut traité ou résolu dans cette réunion ne fut révélé ni aux capitaines ni aux doyens, et, quelque peine que certains d'entre eux se donnassent pour en découvrir quelque chose, leurs efforts restèrent infructueux.

Le secret gardé sur une affaire aussi importante éveilla l'attention des ennemis d'Artevelde. Dans l'attente que les droits de la Flandre seraient méconnus, ils se mirent d'abord à accuser Artevelde d'imprévoyance et de faiblesse; puis ils répandirent dans l'armée l'insinuation que le capitaine général avait pu se laisser séduire par les flatteries d'Édouard et peut-être par l'argent de Philippe de Valois, et consentir à ce que les droits de la Flandre fussent violés. Quelques-uns même disaient avoir entendu dire par des chevaliers anglais qu'Artevelde avait été entraîné à l'oubli de ses devoirs, par la promesse que la reine d'Angleterre tiendrait sur les fonts baptismaux, à Gand, l'enfant qui allait lui être donné : bien que l'on sût depuis trois mois déjà que la reine d'Angleterre serait marraine de l'enfant d'Artevelde, l'évidente fausseté de la portée attribuée à ce fait n'arrêtait pas les calomniateurs. La conviction qu'il n'y avait pas encore à désespérer de la chute du grand citoyen, leur suffisait pour qu'ils répandissent toutes sortes de fausses rumeurs afin de soulever peu à peu l'opinion publique contre lui, et d'empoisonner sa vie en lui imputant à forfait la fâcheuse tournure des négociations sur la trêve, ils préparaient secrètement leur jeu, pour le faire ployer sous le poids écrasant d'une responsabilité impossible à supporter, s'il arrivait, en effet, que les Flamands en fussent réduits à revenir de Tournai chez eux, n'ayant recueilli là que dommage et honte.

Nonobstant l'aveugle confiance que l'armée plaçait dans le capitaine général, et bien qu'on ne pût savoir d'avance quel serait, pour la Flandre, le résultat de la conférence, les allures hautaines et la conduite suspecte des princes et des chevaliers répandirent une certaine fermentation parmi les Flamands, et chacun attendait avec défiance et mécontentement le jour où l'on conclurait l'armistice.

Le 25 septembre 1340, les fondés de pouvoir des rois de France et d'Angleterre se réunirent avec un grand nombre de comtes et de chevaliers dans la chapelle d'Epléchin, près de Tournai, et y ouvrirent les négociations sur la trêve.

Déjà deux jours s'étaient écoulés et l'on n'était encore d'accord sur aucune des conditions du traité, et même l'espoir d'atteindre au résultat désiré s'affaiblissait visiblement chez les princes. Cette lenteur dans la marche des opérations de la conférence venait principalement de ce que le roi d'Angleterre, par suite de l'engagement qu'il avait pris, voulait voir les Flamands libérés de la plupart des obligations que la France avait coutume de faire valoir contre leur pays; mais les représentants de Philippe de Valois avaient à côté d'eux dans une caisse de fer les reconnaissances de dettes et les bulles à charge de la Flandre, et exhibaient en toute circonstance tel ou tel document sanctionné par le sceau des comtes; si bien, qu'en présence des chevaliers ainsi prévenus, il y avait peu de chose à dire contre la validité des obligations revendiquées; d'autant plus que ce n'était pas le lieu, pour Édouard d'Angleterre, d'accuser les rois de France de fraude ou de surprise. Il résulta de là un certain mécontentement chez Édouard; ce prince, se voyant dans l'impossibilité d'obtenir aucun avantage pour les Flamands, disputait avec une invincible obstination sur les exigences qui lui étaient plus personnelles et prétendait que Philippe de Valois lui cédât la Gascogne et l'Aquitaine, jusqu'à ce qu'une paix définitive eût prononcé sur le litige pendant. La seconde journée s'écoula ainsi sans qu'on eût fait un pas vers la conclusion de l'armistice et la réunion se sépara chaque fois avec de fâcheux pressentiments sur l'issue des négociations.

Le matin du troisième jour, quelque temps avant qu'on se réunît de nouveau dans la chapelle d'Epléchin, l'abbesse

Jeanne, avec deux autres nobles dames et quelques chevaliers français, se rendit à la tente du roi Édouard (1); bien qu'en ce moment, le prince fût occupé à s'entretenir du traité avec le roi de Bohême, le coadjuteur de Liége et le comte de Savoie, il reçut les nobles dames avec toutes sortes de politesses et de prévenances, et dit en souriant avec affabilité :

— Dieu merci, cette journée promet du bonheur! Qu'est-ce qui me procure l'agréable surprise de votre visite, mes nobles dames? Veuillez prendre place à côté de moi, afin que je puisse mieux entendre l'éloquente abbesse de Fontenelle, la généreuse médiatrice. Il s'agit probablement encore de la trêve? M'apportez-vous enfin la nouvelle que Philippe de Valois, votre frère, est devenu un peu plus traitable?

— Seigneur roi, répondit l'abbesse d'un ton attristé, je tente auprès de vous un dernier effort pour prévenir de grands malheurs, s'il est possible. Je vous le demande, sire, à quoi peut vous mener cette guerre ruineuse? En vérité, quand quelques villes des frontières seraient prises et reprises réciproquement, cela déciderait-il rien entre vous et mon noble frère? Non : la lutte, engagée sur ce pied, serait sans fin. Chacun le reconnait et même le duc de Brabant et le comte de Hainaut, vos alliés, m'ont assuré qu'ils désirent retourner dans leur pays avec leurs troupes. Pourquoi donc, ô roi auquel toute la chevalerie donne le glorieux nom d'Édouard, pourquoi, pour de futiles motifs, prolongeriez-vous inutilement l'effusion du sang? Je vous en conjure, laissez les sentiments de conciliation et de clémence gagner votre cœur... Acceptez la trêve!

(1) « Elle vint tour à tour se jeter aux pieds de son frère le roi Philippe, et de son gendre, le roi Édouard. » (LEGLAY, t. II, p. 453.)

—Ah ! sire, ajouta la comtesse de Blois, songez à la reine Philippine, votre illustre épouse, qui joint à la nôtre sa voix aimée et vous demande avec instance de faire la paix. Elle attend votre retour avec une si joyeuse espérance ! Peut-être, en ce moment même, est-elle agenouillée dans son oratoire avec ses royaux enfants, et supplient-elle Dieu de lui faire voir la fin de cette malheureuse guerre.

— Je vous remercie, mes nobles dames, dit Édouard d'un ton dégagé et bienveillant, de ce que vous vous souvenez avec tant d'intérêt de ma femme et de mes enfants, et je rends hommage aux louables sentiments de madame l'abbesse; mais il me semble que cette prière devrait bien plutôt être adressée à son frère Philippe. Il est certain, en effet, que, dans le cours des négociations, j'ai consenti à renoncer aux plus grands intérêts, tandis que lui n'a voulu souscrire à aucune de mes demandes.

— Il vous cède la Gascogne et l'Aquitaine, noble roi, dit Jeanne en l'interrompant.

— Ce n'est pas des réclamations qui me concernent comme légitime héritier de la couronne de France que je parle, reprit Édouard; je désire vivement qu'on comprenne les Flamands dans la trêve et qu'on leur accorde quelques avantages. Rien ne serait plus équitable assurément; puisque chaque prince plaide pour ses intérêts et cherche à tirer profit de la trêve, je ne comprends pas pourquoi on en exclurait ces bonnes gens. Votre frère n'agit pas bien en vérité, en montrant une haine aussi implacable pour les Flamands. Il refuse de satisfaire même aux demandes les plus insignifiantes; il semble avoir pris l'inébranlable résolution de mécontenter et d'humilier mes alliés. Bien que j'aspire à la conclusion de la trêve, mon cœur de chevalier s'élève avec énergie contre une telle iniquité. Si votre frère n'accorde pas aux Flamands des réparations suffisantes, je me verrai

forcé, à mon grand chagrin, de rompre les négociations et de continuer la guerre.

— Oh! seigneur roi, répondit l'abbesse, n'accusez mon frère ni de haine, ni de cupidité intéressée dans cette affaire. Sans doute, depuis longtemps, on a pris à la cour de France la ferme résolution de résister à toutes les exigences des Flamands; mais, comme chevalier, vous devriez en être reconnaissant envers mon frère Philippe et louer cette conduite de sa part, comme un indice que le sang royal coule dans toute sa pureté dans ses veines.

— Ainsi, madame l'abbesse, il faut humilier et persécuter de bonnes gens comme les Flamands le sont, pour être estimé de noble lignée? C'est la première fois que j'entends dire semblable chose; mais, sur ma parole, je ne comprends pas les raisons sur lesquelles on se fonde.

— Mais, seigneur roi, dit l'abbesse, a-t-il échappé à votre observation que tout sang noble dans l'occident de l'Europe, est menacé d'une inévitable décadence, si l'on ne tient en respect ces grossières gens des communes?

— On pouvait, en effet, les redouter, il y a vingt ans, lorsque le peuple se souleva ici à main armée contre les nobles; mais c'était une fièvre, madame l'abbesse. Maintenant, on est revenu de cet égarement et mieux vaut n'yp lus pensér. D'ailleurs, il ne m'est pas encore démontré que les bourgeois doivent seuls porter la faute de cette sanglante querelle. En Angleterre, il y a aussi de libres et puissantes communes. Eh bien, mes chevaliers les protégent, au lieu d'imiter la noblesse française, qui croit voir dans chaque bourgeois un ennemi-né. En Flandre, la plupart des familles nobles agissent de même; elles sont à la tête des communes, et suivent docilement la marche des temps, comme il convient à des hommes sages.

L'abbesse joignit les mains avec un profond découragement et dit en soupirant :

— Hélas! la semence des mauvaises idées est répandue jusque dans le cœur des rois! Quel aveuglement, noble prince, vous fait voir, dans la lutte engagée par les sujets contre leur suzerain légitime, un effet de la marche naturelle des temps? Non, c'est un combat qui ne cessera que par l'extermination de l'un des deux combattants. Remontez dans vos souvenirs : voyez ce que le peuple était autrefois et ce qu'il est aujourd'hui, et il vous sera facile de prédire, ce qui résultera de nos imprudentes concessions. Lorsque les premières communes de Flandre s'élevèrent grâce à la faiblesse des comtes, ce n'étaient que d'humbles associations toujours prêtes à obéir à la volonté des princes et des vassaux ; peu à peu elles obtinrent des libertés, des priviléges et amassèrent des richesses ; elles construisirent de formidables beffrois; elles entourèrent leurs villes de remparts, elles refusèrent obéissance à leurs suzerains, elles humilièrent et abaissèrent la noblesse, se rendirent indépendantes et se levèrent, enfin, à main armée contre ceux qui, par les décrets de Dieu, sont nés pour commander au menu peuple. Ne comptons-nous pas, dans cette expédition même, soixante mille bourgeois qui font la guerre contre le gré de leur prince? Ne voyons-nous pas en Flandre des bottiers et des tisserands s'asseoir dans le conseil des villes, à côté des descendants des plus nobles races? N'y voit-on pas un marchand roturier donner des ordres aux chevaliers et aux nobles hommes? La lutte est terminée, pensez-vous, seigneur roi ? Ce serait déjà assez terrible si la noblesse était condamnée à jamais à un tel abaissement; mais cela ne peut même s'arrêter là. Quand un rocher, détaché du sommet de la montagne, roule sur la pente avec un rapide élan, qui peut dire avec raison qu'il s'arrêtera au milieu de sa route? — Ah! seigneur roi, je

vous le répète avec une inébranlable conviction, la lutte entre la noblesse et le peuple est une lutte à la vie ou à la mort. Si nous ne réunissons pas nos forces pour couper les ailes et les griffes à ce monstre qui grandit toujours, avant qu'il ait atteint toute sa force, nous verrons un temps où l'orgueilleuse arrogance des bourgeois se propagera, comme une flamme dévorante, de la Flandre sur toute l'Europe. Et que deviendront l'autorité du suzerain, la dignité du chevalier ? Plus de brillants faits d'armes, plus d'urbanité ni de courtoisie; le monde sera un séjour où régneront la brutalité, la cupidité et l'ignorance ! Au lieu de l'héroïsme qui est aujourd'hui la gloire de la chrétienté, on ne trouvera plus que des bâtards, dégénérés de corps et d'âme qui, le pied sur leur écusson souillé, s'écrieront : « Le gain matériel, l'usure et la fraude, voilà nos vertus : l'argent seul anoblit. Les rois de France et mon frère, leur digne rejeton, se regardent comme préposés par Dieu même à la protection de la chevalerie. C'est pourquoi, lorsque les circonstances l'ont permis, ils ont toujours défendu la noblesse et le souverain en Flandre contre le coupable orgueil des communes; c'est pourquoi mon frère se refuse à décharger les Flamands des obligations qui les lient envers la couronne de France. Et vous, seigneur roi, vous exigez l'abolition de ces obligations? Mais c'est là le dernier frein par lequel on puisse encore contenir les communes flamandes; les supprimer ce serait mettre le monstre en liberté.

» Écoutez parler ces audacieux manants et ceux qui se sont laissé séduire et égarer par eux; ils se croient sûrs de la victoire et exigent avec une insultante hauteur que la chevalerie abdique lâchement et sans lutte ses droits naturels ! Votre noble cœur peut-il supporter un tel outrage sans bondir d'indignation? Oh ! je vous en conjure, par la mémoire de vos illustres ancêtres, gardez intacts et sans souillure le

nom et l'autorité qu'ils vous ont légués ! Prêtez votre aide pour sauver la noblesse de l'outrage et de l'avilissement... La chevalerie ne fait-elle pas la gloire et la force des souverains? Oh ! ne souffrez pas, sire, que le plus noble sang coule plus longtemps dans une expédition qui ne peut avoir de résultats, pour complaire à quelques mauvaises gens. Soyez magnanime et acceptez la trêve telle qu'elle vous est proposée.

Édouard parut profondément frappé, aux paroles de l'abbesse. Il y avait dans l'accent suppliant de sa voix et dans l'expression de sa belle et imposante physionomie, une puissance à laquelle le roi ne put résister. A demi vaincu et chancelant dans sa résolution, il répondit :

— Ainsi votre frère prétend avoir raison sur tous les points et ne me rien concéder?

— Au contraire, noble roi, répondit Jeanne, il m'a chargée de vous dire que non-seulement il renoncera à votre profit à la Gascogne et à l'Aquitaine, mais que, de plus, il remettra en votre pouvoir Poitiers et Ponthieu, si vous voulez renoncer à faire triompher les gens des communes de Flandre dans leurs exigences.

— Et mes promesses, madame ?

— Je sais, seigneur roi, dit l'abbesse, je sais qu'à Gand et à Bruxelles vous avez promis aux Flamands que vous les tiendriez quittes de toutes leurs charges et obligations dès que vous seriez monté sur le trône de France. Remplissez cette promesse quand le temps en sera venu, si Dieu vous a vraiment prédestiné à régner sur la France. On vous trompe en exigeant de vous, dès maintenant, ce que vous n'avez promis que sous une condition qui n'est pas encore remplie. Le différend entre vous et mon frère n'est pas terminé, malgré la suspension d'armes; cependant la guerre n'a été entreprise que pour faire valoir vos prétentions ré-

ciproques. En vertu de quel droit les Flamands veulent-ils donc qu'on décide sur leurs intérêts seuls et qu'on leur assure des avantages avant que la guerre soit finie? Vous n'avez, en pareille circonstance, aucune promesse à remplir, seigneur roi.

— En effet, dit Édouard; et vous dites que Philippe de Valois me céderait aussi Poitiers et Ponthieu ?

A ces mots, il baissa les yeux vers la terre et demeura quelques instants plongé dans de profondes réflexions. Sur ces entrefaites, on entendit retentir le son lointain d'une cloche. Le roi leva la tête et dit à l'abbesse, en souriant avec affabilité :

— Voilà qu'on nous appelle déjà à la chapelle. Allez, madame, et annoncez de ma part à votre frère que votre éloquence a grandement modifié mes vues. Je me rendrai dans quelques instants à la réunion, avec l'espoir que, dès aujourd'hui, nos sceaux pourront être attachés à la trêve.

L'abbesse se leva, le visage rayonnant de joie, remercia le roi de son accueil bienveillant et sortit de la tente avec les nobles dames et les chevaliers qui l'y avaient accompagnée.

Le coadjuteur de Liége fit quelques pas à sa suite dans le camp, puis il prit tout à coup une autre direction et disparut dans une tente au-dessus de laquelle était attaché l'écusson d'un chevalier hennuyez. Peu après, il reparut au dehors avec un page, et, étendant la main dans la direction du camp flamand, il lui dit à voix basse :

— Tu iras par là. Quand tu approcheras des sentinelles flamandes placées derrière le camp, tu feindras le rôle d'un promeneur curieux; tu t'arrêteras quelques instants çà et là, en un mot tu chemineras lentement, jusqu'à ce que tu sois parvenu à sa tente. Remets-lui la lettre secrètement... et, s'il y a quelqu'un avec lui, demande à lui parler seul.

Il te donnera audience sur-le-champ, car il t'attend...

Le page s'éloigna dans la direction indiquée. Lorsqu'il arriva aux environs du camp flamand, il entendit, bien qu'il en fût encore à une certaine distance, un formidable bourdonnement de voix confuses. Bientôt il se trouva au milieu de groupes nombreux qui, de toutes parts, dans les intervalles qui séparaient les tentes, s'entretenaient avec animation d'une affaire d'importance. Il s'arrêta près du premier rassemblement venu, comme cela lui avait été recommandé et apprit qu'on se préoccupait précisément d'une nouvelle qu'il supposait être l'unique objet de son message. L'un s'écriait que le roi Édouard était un parjure, qu'il allait se liguer avec Philippe de Valois pour tromper les Flamands et les pouvoir opprimer comme le désiraient les chevaliers; un second s'emportait contre le duc de Brabant, qui se serait laissé séduire par l'abbesse Jeanne; un troisième se répandait en grossières injures contre le comte Louis, qui, selon sa déplorable habitude, avait, dans cette affaire, embrassé le parti de la France contre la Flandre; on entendait même çà et là une voix accuser Artevelde de faiblesse et faire entendre à mots couverts que lui aussi peut-être s'était laissé entraîner, par le langage flatteur de l'abbesse ou par quelque autre moyen de séduction, à manquer à son devoir.

Les accusations contre le capitaine général ne trouvaient pas beaucoup d'écho. Bien qu'un certain nombre ne contestassent pas la possibilité des soupçons qu'on faisait peser sur lui, la plupart cependant — et c'étaient les plus modérés — assuraient avec calme qu'on n'aurait pas si facilement raison des Flamands; que le capitaine général, au vu et au su de tous, n'avait pas dormi depuis deux nuits, méditant sans relâche sur un dessein secret que nul ne connaissait, et que, par conséquent, on avait des raisons d'atten-

dre avec confiance le résultat, plutôt que de se conduire en gens ingrats et imprudents, en parlant si inconsidérément de la conduite du capitaine général.

Le page, après s'être successivement approché de différents groupes, se dit à lui-même avec étonnement :

— Il était bien nécessaire de me charger de ce message! Toute l'armée connaît probablement aussi bien que mon maître la nouvelle que j'apporte! Les Flamands sont pourtant un étrange peuple! Chacun y peut connaître tout, s'occuper de tout, et juger bien ou mal de toutes choses, avec une pleine liberté? Ils blâment et accusent leurs chefs sans qu'on y trouve à redire. En les voyant, on croirait que ce sont tous petits rois... et ils parlent vraiment comme s'ils ne relevaient au monde d'aucune autre autorité que d'eux-mêmes. Tout cela peut être bien; mais cette langue barbare et ces rudes paroles ne me plaisent point; la vie ne peut être agréable au milieu d'hommes aussi grossiers et qui ne connaissent ni courtoisie ni beau langage. Mais hâtons-nous de porter la lettre; le secret de ma mission n'est plus aussi nécessaire maintenant.

Il pressa en effet le pas, et passa devant les Flamands réunis, sans plus prêter attention à leurs exclamations.

Enfin, arrivé au centre du camp près de la tente d'Artevelde, il vit tout à l'entour un grand nombre de chefs réunis : quelques-uns d'entre eux s'entretenaient de la trêve avec vivacité et colère. Celui qui se prononçait avec le plus de mécontentement contre le sentiment de ses auditeurs, s'élança tout à coup en avant quand il aperçut le page hennuyez et, prenant impérieusement celui-ci par le bras, il lui dit :

— Voyons, quelle nouvelle apportes-tu?

Mais le page ne se laissa pas déconcerter et dit à haute voix :

— J'apporte un message à maître Artevelde, capitaine général des gens de Flandre.

— Laissez-le remplir sa mission, maître Denis! cria le doyen des bateliers.

Denis avait espéré, par son ton impératif, faire impression sur l'esprit du jeune homme et peut-être tirer de lui des paroles qui le mettraient sur la trace du secret d'Artevelde. Sa tentative échoua et tourna même en humiliation pour lui; car le page le regarda en souriant malicieusement, comme s'il avait deviné le but du chef-doyen.

Dès que le page se présenta à la garde de la tente, on alla prévenir le capitaine général de l'arrivée d'un messager. L'ordre fut donné aussitôt de l'introduire dans la tente.

Là se trouvaient, assis autour d'une table, avec le capitaine général le premier échevin Maes van Vaernewyck, Jacques Masch, Pierre Loetaerde et Simon van Merlebeke, échevins de Gand, — et, au bas bout de la table, maître Augustin, le clerc de la ville, qui paraissait transcrire sur un grand parchemin ce que le conseil de guerre disait devant lui.

Le capitaine général brisa le sceau de la lettre que le page lui avait remise. Après l'avoir lue rapidement, il demanda au messager si son maître lui avait ordonné de dire quelque autre chose ; et, sur la réponse négative, il lui permit de se retirer. Le page salua courtoisement et sortit de la tente :

— Eh bien, messires, dit Artevelde en tenant la lettre à la main, me suis je trompé dans mes prévisions ? Tous nos efforts ont été vaincus. Philippe de Valois ne veut rien concéder aux Flamands. Cette lettre vient du coadjuteur de Liége, qui nous a déjà rendu tant de services dans notre appel au pape, et qui dernièrement encore a fait, de concert avec le roi de Bohême, une démarche en notre faveur auprès de Philippe de Valois et du roi Édouard. Voici ce qu'il me mande :

« L'armistice sera certainement scellé ce matin. Le roi

d'Angleterre renvoie à un autre temps la satisfaction de vos vœux. Bonnes gens de Flandre, voyez donc ce que vous pouvez faire pour détourner ce coup Si vous pouviez envoyer en toute hâte au roi d'Angleterre un homme qui lui parlât avec fermeté et énergie, peut-être reviendrait-il encore sur sa résolution. Le temps est court, hâtez-vous de vous concerter. »

— Le conseil est bon, dit Simon van Merlebeke ; que messire van Vaernewyck aille trouver le roi et s'efforce de le faire changer d'avis.

— Mais, dit Artevelde, pourquoi essayer encore ce qui l'a été vainement dix fois. Le roi Édouard ne peut souscrire à nos vœux ; il est forcé, irrésistiblement forcé de suspendre la guerre. Le Brabant et le Hainaut sont dans le même cas; ils n'ont plus ni argent ni vivres. Gand a déjà trop prêté au roi d'Angleterre ; il n'ose plus invoquer son aide. Il nous faut prendre conseil de nous-mêmes ; notre propre hardiesse peut seule nous sauver. Quant à moi, messires, je pleurerais de douleur si Philippe de Valois était assez rusé et adroit pour nous ravir, en nous faisant quelques concessions importantes, la faculté de réclamer solennellement tous nos droits. Pour l'amour de Dieu, n'oubliez pas que ces documents qui lient la Flandre et que, depuis des siècles, on a conservés avec tant de sollicitude au Louvre, ne sont pas loin de nous en ce moment. Je suis tout ému quand je pense que ces infâmes traités, ces bulles, ces reconnaissances de dettes, — fruits de trois cents ans de parjure et d'oppression, — seront peut-être en notre pouvoir avant midi... que nous les déchirerons en mille pièces et les livrerons en proie aux flammes, pour que le souvenir même des douleurs et de la servitude de la Flandre soit anéanti. Assurément, ce que je me propose n'est pas sans danger, je le sais parfaitement ; mais aussi songez que cent vic-

toires ne nous seraient pas plus utiles que celle-ci, si Dieu permet que nous la remportions. Et qui vous dit que nous devrons verser pour cela une seule goutte de sang? Les princes reculeront en ce moment devant une guerre contre nous : ils sont contraints de déposer les armes, je vous le dis.

— Le capitaine général dit vrai, répondit Macr van Vaernewyck; de notre côté, nous devons agir avec résolution; on nous a pris dans un piége : le temps nous manque pour nous dégager de ces liens; eh bien, brisons-les par un héroïque effort. Nous n'avons rien à gagner en recourant aux négociations.

— Je persiste aussi dans notre premier dessein, dit Pierre Loetaerde; il peut n'être pas sans danger, mais il est grand et digne de vrais cœurs flamands.

— Puisque vous êtes tous fermement résolus à cette tentative extrême, répondit Simon van Merlebeke, j'y donne aussi mon plein assentiment.

Cette délibération durait encore, lorsqu'on annonça un second messager qui remit à Artevelde un parchemin scellé. Artevelde lut la missive, la jeta sur la table :

— La trêve est signée, dit-il. Les Flamands en sont exclus : à onze heures, on proclamera solennellement le traité devant la chapelle d'Epléchin. Ainsi, une heure encore! Le temps presse... Le traité que, de notre côté, nous avons rédigé tout à l'heure reste approuvé, n'est-ce pas? Point de paix, point de trêve si Philippe de Valois ne le signe dès aujourd'hui? Voyons, maître Augustin, relisez-nous vite encore une fois la dernière clause.

Le clerc de la ville lut lentement :

« Item, les Flamands seront tenus quittes, par la couronne de France, de toutes dettes, obligations, amendes, condamnations, de quelque nature qu'elles puissent-être, sans aucune exception ni rétention, avec la promesse expresse que la

France ne recourra plus jamais à de tels moyens contre la Flandre ; comme aussi remise immédiate entre les mains des députés de Gand, comme représentants du pays de Flandre, de toutes pièces, documents ou bulles dans lesquelles sont consignées lesdites dettes, obligations et condamnations.

— C'est bien ! dit Artevelde avec joie. Maintenant, messires, veuillez me suivre. Hâtons-nous d'exécuter notre décision ; et, si notre tentative réussit, il y aura grande joie et liesse dans la Flandre redevenue libre ! Allons !

Arrivé hors de la tente, il donna à son joueur de trompe, l'ordre de sonner l'appel des capitaines. A peine l'instrument avait-il fait entendre quelques sons, que l'appel était répété dans toute l'étendue du camp par les trompes et les tambours ; et de tous côtés capitaines et doyens accoururent vers la tente d'Artevelde.

Celui-ci leur donna l'ordre de rassembler immédiatement leurs hommes en ordre de bataille devant les tentes, à l'exception toutefois des corps placés en observation devant les issues de la forteresse. Il les pria de bien veiller à ce que personne ne quittât son rang, ne poussât des cris, ni ne se permît de rien faire sans un ordre exprès de lui ou de maître Jacques Masch, qui, ce jour-là, serait son lieutenant. De plus, il demanda qu'on lui envoyât à l'instant le premier et le dixième centenier de chaque compagnie, afin que ses ordres fussent portés plus rapidement à toute l'armée, en cas de nécessité.

Les capitaines et les doyens gagnèrent à la hâte leurs campements pour satisfaire au désir du capitaine général. Gérard Denis demeura seul en place avec deux ou trois autres, comme s'ils n'avaient nullement entendu les paroles d'Artevelde. Et, en effet, le chef-doyen, irrité, était tellement engagé dans une discussion sur le secret du conseil de guerre,

qu'il ne remarquait même pas la présence du capitaine général, et s'écria à haute voix :

— Je vous dis qu'on n'agit pas ainsi envers des hommes libres ! C'est pis que sous le plus impérieux tyran ! Croit-on donc que nous soyons de stupides instruments ? Ainsi le premier venu pourrait nous trahir et nous vendre, sans que nous nous en aperçussions avant le moment où nous serions livrés ?

Une expression de dédain parut sur le visage d'Artevelde ; il s'écria d'une voix calme mais expressive :

— Chef-doyen, vous n'avez donc pas compris mes ordres ?

Gérard, se voyant si brusquement surpris, rougit de confusion et de rage et murmura quelques paroles inintelligibles.

— Maître Denis, dit le capitaine général, j'ai donné ordre qu'on mette sur-le-champ l'armée en ordre de bataille. Si vos hommes ne sont pas prêts à temps, je me verrai obligé de vous punir d'après les lois de la discipline à laquelle nous sommes tous soumis. Épargnez-moi donc ce désagréable devoir !

Concentrant sa colère, le chef-doyen s'éloigna pour accomplir, à contre-cœur, les ordres d'Artevelde. C'était pour lui une intolérable torture que de devoir se courber sous le joug de la discipline, et de dévorer, en présence de collègues et d'amis, l'humiliation d'une sévère remontrance. Cependant, il releva bientôt fièrement la tête, et une sorte de joie farouche brilla dans ses yeux. L'espoir de la vengeance était descendu comme un rayon de feu dans son cœur ulcéré !

Les centeniers convoqués s'étant réunis, au nombre de quatre-vingts, devant la tente d'Artevelde, celui-ci leur ordonna de se rendre par des directions différentes, aux environs de la chapelle d'Epléchin, comme s'ils y allaient en promeneurs ou en curieux, et, là, de se mêler, autant que

possible, aux chevaliers et aux autres assistants ; de ne laisser apercevoir aucun signe de mécontentement, et d'être attentifs aux ordres du capitaine général ou de l'échevin Simon van Merlebeke.

A peine les centeniers s'étaient-ils séparés de tous les côtés, pour se diriger, d'un pas indifférent en apparence, vers la chapelle d'Epléchin, qu'Artevelde monta sur une élevation de terrain, d'où sa vue dominait le camp tout entier. Toutes les compagnies se trouvaient déjà devant les tentes, en tenue de combat, et formaient une ligne immense qui s'étendait jusque sous les murs de Tournai et comptait, sur une profondeur de huit rangs, environ quarante mille hommes. Au-dessus de cette imposante armée flottaient les étendards des gildes et des métiers, servant de drapeaux à chaque millier d'hommes, et les quatre cents guidons des centeniers. Assez loin, derrière la ligne de bataille, se tenait Muggelyn avec ses ribauds, et les chaperons blancs, comme conducteurs des chevaux attelés aux machines de guerre.

Après s'être assuré par un rapide regard que ses ordres étaient ponctuellement exécutés, Artevelde cria à son trompette :

— Ligne de bataille, en avant !

Le commandement fut répété à l'instant sur toute la longueur de l'armée : les drapeaux et les guidons marchèrent an avant, jusqu'à ce que le capitaine général criât au trompette :

— Ligne de bataille, halte !... Repos !

Artevelde avait évidemment une intention particulière, en éloignant ainsi l'armée de ses tentes ; peut-être voulait-il ôter par là à ses hommes la possibilité de quitter les rangs sans être remarqués ; il était plus probable cependant qu'il n'avait voulu que mettre l'armée en vue de la chapelle

d'Epléchin ; car à peine eut-il lui-même aperçu la chapelle, qu'il fit arrêter les drapeaux et ordonner le repos, signe certain que, pour le moment, on n'avait plus d'autres mouvements à faire.

Alors le capitaine général se rendit auprès des échevins, donna encore quelques instructions à Jacques Masch, qui devait rester auprès de l'armée pour le remplacer, appela auprès de lui Ghelnoot van Lens et cinq ou six doyens, et se dirigea vers la chapelle d'Epléchin, avec une suite de dix ou douze personnes.

Aux abords du lieu où se trouvaient réunis les princes et leurs conseillers se trouvait un grand nombre de chevaliers, partagés en différents groupes et attendant la proclamation de la trêve. On voyait aussi les centeniers envoyés par le capitaine général, se promener de côté et d'autre d'un air indifférent. L'arrivée d'Artevelde en cet endroit parut d'abord étonner les chevaliers ; mais, lorsqu'ils le virent s'entretenir avec ses compagnons, d'un ton dégagé et le visage serein, ils cessèrent de soupçonner qu'il eût un autre but que celui d'apprendre le résultat de la réunion.

Lorsque l'heure fixée sonna, les princes, leurs conseillers, et tous ceux qui avaient assisté à la signature de la trêve, sortirent de la chapelle et se placèrent chacun selon son rang et sa dignité, pour procéder à la proclamation. Au milieu, les rois de France, d'Angleterre et de Bohême ; à côté d'eux, l'abbesse Jeanne, comtesse douairière de Hainaut, avec la comtesse de Blois et cinq ou six autres nobles dames ; plus loin le duc de Brabant, les comtes de Flandre, de Hainaut, de Savoie, d'Alençon et de Blois, et les évêques de Lincoln, de Beauvais, le coadjuteur de Liége et un grand nombre d'autres princes et vassaux importants.

Après que les trompettes eurent annoncé la proclamation solennelle, un conseiller français s'avança et lut à haute

voix le traité dans lequel, comme on l'avait prévu, il n'y avait pas un mot de favorable aux vœux des Flamands.

Cette lecture terminée, les trompettes firent éclater des fanfares triomphales, et les applaudissements chaleureux des chevaliers attestèrent la satisfaction que leur causait la fin de la guerre. Les rois d'Angleterre et de France se donnèrent la main en signe de réconciliation; et chacun allait regagner son campement pour communiquer l'heureuse nouvelle à ses amis, lorsque tout à coup Artevelde, portant un parchemin, apparut devant les princes stupéfaits, et, après une brève salutation, dit à haute voix :

— Seigneurs rois, et vous princes et nobles dames, devant vous tous, autant que vous êtes, nous, bonnes gens de Flandre, nous protestons contre l'injustice faite à notre pays par cette trêve, et déclarons nul et de nulle valeur tout ce qui s'est fait ici. Nous déclarons, de plus, que nous ne levons pas le siége de Tournai et que nous poursuivrons énergiquement la guerre, aussi longtemps qu'on n'aura pas satisfait à nos vœux, ainsi que le roi d'Angleterre nous l'a promis sous serment; nous déclarons encore que, si, dans les quatre heures qui suivront cette mise en demeure, on n'a pas conclu avec nous un traité particulier, — si l'on ne nous a pas livré les obligations, traités et bulles qui sont dans cette chapelle, nous nous considérerons comme dégagés de toute alliance avec l'Angleterre, et continuerons immédiatement la guerre contre la France, nous reposant sur l'aide de Dieu et sur notre bon droit. — En conséquence, nobles princes et chevaliers, voyez ce que vous avez à faire; nous ne vous portons pas un défi et ne voulons pas manquer au respect que nous vous devons; mais on agira équitablement envers nous ou les armes en décideront. L'armée flamande est là-bas, sous les armes, brûlant du désir de combattre; il ne nous manque encore ni argent ni vivres.

Il est possible que la victoire ne reste pas du côté du droit, mais, quel que soit l'arrêt du destin, des torrents de sang seront répandus ; le fer et le feu dévasteront ces frontières ; car nous, gens de Flandre, avons résolu de mourir jusqu'au dernier homme plutôt que de renoncer à nos justes et légitimes exigences... Seigneurs rois, l'armée flamande attend votre réponse (1) !

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria l'abbesse Jeanne avec terreur, faudra-t-il que le sang de la plus noble chevalerie de la terre coule pour ce brutal vilain (2) !

Artevelde demeura calme et impassible en entendant les outrageantes paroles de l'abbesse, et fixa sur le roi d'Angleterre un regard pénétrant et plein de reproches ; ce prince, se repentant sans doute de ce qu'il avait fait, s'efforçait de persuader à Philippe de Valois de conclure un traité particulier avec les Flamands ; mais le roi de France, se voyant pris, à son grand détriment et à sa grande confusion, dans le piége où il croyait prendre les Flamands, était comme fou de dépit et il s'écria en feignant do se diriger vers son armée :

— Eh bien, que le sort en décide ! Que le sang coule à flots, s'il le faut ! J'accepte le défi !

A ces mots, l'abbesse Jeanne, voyant son œuvre s'écrouler en un instant, se jeta aux pieds de son frère et le supplia, les mains jointes, de se montrer clément et de contenter les Flamands par quelques concessions. D'autre part, le roi d'Angleterre déclara qu'il regardait la trêve comme rompue

(1) Voyez *Chronique de Despars*, t. II, p. 357.
« Seigneurs, prenez garde quelle paix vous faites, car se nous n'y sommes comprins et tous nos articlès pardonnés, jà ne nous départirons de ci. » (*Grande chronique de Froissart*, v. 403.)

(2) « Ha, sire, Dieu en ait pilié, quand pour le dit d'un vilain, tout le noble sang de la chrestienlé sera réspandu. » (FROISSART.)

et qu'il n'abandonnerait pas ses alliés, les Flamands, si l'on ne consacrait pas leurs vœux par un traité particulier; le roi de Bohême, le comte de Savoie, le coadjuteur de Liége et le comte Louis se joignirent à l'abbesse pour fléchir l'esprit irrité du roi, jusqu'à ce que celui-ci, vaincu enfin par les supplications de sa sœur et par l'idée du danger qu'il courait, consentît à rentrer dans la chapelle avec les princes et les conseillers pour délibérer sur la question. Quelques instants après, Artevelde fut appelé par un héraut d'armes et se rendit, avec deux échevins et maître Augustin, à la réunion des souverains.

A peine le capitaine général fut-il entré dans la chapelle, que les chevaliers présents se pressèrent tumultueusement aux abords de l'édifice, en s'exprimant mutuellement les sentiments de dépit et de colère qui les animaient. Le visage des Flamands, au contraire, était rayonnant d'orgueil et de joie; la plus grande partie d'entre eux étaient groupés autour de Ghelnoot van Lens, qui, transporté de bonheur et les yeux pleins de larmes, répétait à chaque instant :

— C'était là le secret! Oui, compagnons, c'était là le secret du Sage Homme... Et dire que des calomniateurs osaient l'accuser! Mon Dieu, mon Dieu, puisse-t-il réussir! quel beau jour ce sera pour la Flandre!

Pendant plus d'une demi-heure, personne ne sortit de la chapelle; les passions diverses qui agitaient les spectateurs se calmèrent peu à peu. Les Flamands commençaient à douter du résultat de la conférence et leur joie diminuait visiblement, tandis qu'au contraire, les chevaliers reprenaient courage. Cependant, durant cette longue attente d'une décision solennelle, les conversations avaient cessé et il régnait un profond silence devant la chapelle lorsque le premier échevin Maes van Vaernewyck sortit de la conférence, la physionomie radieuse et prit à part une dizaine de Flamands.

Il les entretint à voix basse pendant quelques instants; après quoi, tous prirent en courant la direction du camp. Maes van Vaernewyck fit signe à Ghelnoot van Lens et à cinq ou six autres qu'ils eussent à le suivre, et rentra dans la chapelle.

Quelque temps après, on entendit s'élever du camp flamand des cris enthousiastes qui, se propageant et se confondant, vinrent bientôt frapper les murs de la chapelle.

Enfin la grande œuvre était accomplie; quatre compagnons sortirent de la chapelle, chargés d'une caisse de fer; Ghelnoot battait des mains et ne savait plus ce qu'il disait, tant la joie l'égarait. Venaient ensuite les échevins, l'orguell et le bonheur peints dans les yeux. Quant à Artevelde, il marchait silencieux, la tête penchée, à côté de la caisse; il chancelait sur ses jambes, sa poitrine se soulevait et s'abaissait rapidement, des larmes sillonnaient ses joues... Il les avait donc brisés, ces odieux liens qui enchainaient sa Flandre bien-aimée. Il avait anéanti les résultats de trois siècles d'astuce et de parjure!

Lorsque l'imposant cortége approcha de l'armée en liesse, Ghelnoot courut en avant avec quatre compagnons, et revint avec une torche allumée et plusieurs bottes de paille dont on forma une sorte de bûcher devant la ligne de bataille.

La caisse fut posée à terre et ouverte, pendant que Ghelnoot approchait la torche de la paille, et que la flamme s'élevait dans les airs en capricieuses spirales.

Alors Artevelde tira un à un de la caisse toutes les pièces et documents qu'elle contenait, fit proclamer par maître Augustin l'obligation, la charge ou la dette qui y était contenue, les déchira ensuite en pièces et les jeta dans le feu (1).

(1) « Et les gens de Flandre n'obtinrent pas seulement l'abolition et la remise de toutes dettes... avec révocation formelle de tous les engagements an-

L'armée poussait vers le ciel d'immenses acclamations de joie, et ces acclamations prirent surtout un retentissement formidable quand l'odeur du parchemin brûlé se répandit par tout le camp comme pour aller annoncer à chacun la délivrance de la Flandre.

Ghelnoot avait pris, des mains du capitaine général, le dernier document, celui qui livrait à la France une partie de la Flandre, et, furieux, il l'avait déchiré avec les dents en morceaux presque imperceptibles.

Le sacrifice était accompli ! La caisse de fer elle-même rougissait dans le feu.

En présence de l'armée, Artevelde avait comprimé ses larmes et dissimulé autant que possible sa profonde émotion.

Quand tout fut fini, il fit signe à un trompette de donner le signal de la retraite, et lui-même, s'éloignant à pas lents, se dirigea silencieusement vers sa tente, accompagné des échevins.

IX

Il y avait à Gand à cette époque, non loin du pont de Brabant, un endroit où tout promeneur, pourvu qu'il fût sen-

térieurs et promesse expresse que la couronne de France ne les invoquerait plus jamais, mais encore la remise et livraison de toutes les chartes, titres et documents qui constataient ces charges, lesquelles pièces le gouverneur Artevelde mit sur-le-champ en pièces avec les dents et jeta dans le feu. » (*Chron. de Despars*, l. II, p. 358.)

« Et ces documents furent déchirés et mis à néant devant Tournai. » (*Chron. de Jean de Dixmude*. Ypres, 1839, p. 220.)

La plupart des autres historiens disent que ces pièces furent brûlées publiquement à Gand, sur le marché du Vendredi, quelques jours plus tard.

sible, passait rarement sans se sentir pressé de s'arrêter un instant, pour s'abandonner à de douces rêveries. On y entendait le bruit monotone du moulin à eau de la ville. L'Escaut, précipitant avec un formidable fracas ses flots comprimés, tourbillonnait un instant et reprenait sa course vers la ville Saint-Bavon. De l'autre côté, le *steen* de sire Gérard le Diable dressait ses tours massives et ses murailles élevées. Semblable à la caverne d'un géant, ce mystérieux édifice paraissait commander à l'éternel rugissement du fleuve, qui, comme un humble serviteur, en arrivant devant les fondements du *steen*, ralentissait soudain son cours et semblait baigner en passant de son onde caressante les pieds d'un maître.

Depuis plusieurs mois, Liévin Denis avait choisi cet endroit de préférence à tous les autres, pour but de ses promenades solitaires. D'abord, il n'y passait chaque fois que quelques instants, plongé dans ses mélancoliques rêveries; mais peu à peu il s'était établi entre lui et le fleuve quelque chose de si sympathique, qu'il ne trouvait plus de charme que dans le grondement des flots écumeux et le grincement de la roue du moulin.

Pour lui, tous ces bruits représentaient l'accent de la douleur et du désespoir. Quand la vague tombant d'en haut rebondissait avec force et gémissait sous la violence du choc, une expression amère contractait les traits du jeune homme; car sa poétique imagination lui faisait croire qu'il avait trouvé dans la nature un être condamné comme lui à souffrir éternellement sans que personne dût jamais comprendre ses plaintes. Et puis ces voix puissantes, ces tourbillons vertigineux, cette fuite rapide du fleuve, tout s'emparait avec force de son imagination et apportait quelque relâche aux pensées accablantes qui rongeaient son cœur depuis si longtemps. Ici, au bord de l'eau, ses douloureuses préoccupa-

tions allaient se perdre dans un monde d'insaisissables rêveries, dans une sorte d'assoupissement de la sensibilité, qui lui procurait du moins un peu de repos et de tranquillité d'âme.

Quelle pouvait donc être la cause des souffrances du jeune homme, lui si plein de jeunesse et de vie, si généreusement doué de tous les trésors de la sensibilité, de toute la tendresse d'une âme créée pour aimer; — lui dont le cœur tressaillait et soupirait comme une lyre au moindre attouchement; lui à qui tout semblait souriant dans le monde?

Hélas! la calomnie avait aussi empoisonné ses jours! depuis son fatal voyage à Bruxelles, il n'avait pu faire un seul pas, sans éprouver un soupçon contre tout ce qui lui était cher sur la terre. Sa Veerle bien-aimée, l'ange de ses rêves, ne lui apparaissait plus qu'à travers un voile où la diffamation avait jeté toutes ses souillures; il lui rendait encore visite, il pressait encore parfois les mains tremblantes de la jeune fille dans les siennes; mais une expression de duplicité qu'il croyait découvrir dans son regard, venait soudain glacer son cœur, et c'était avec défiance qu'il prêtait l'oreille à ses paroles; il ne pouvait se défendre du soupçon qu'elle le voulût tromper. Parfois il s'accusait lui-même de faiblesse et d'injustes défiances; l'ange alors lui apparaissait dans toute sa vérité, entouré de la radieuse auréole d'une virginale pureté et du plus sincère amour; son cœur, débarrassé d'un poids immense battait plus à l'aise; mais à peine avait-il quitté sa bien-aimée, que la calomnie, toujours aux aguets, venait au-devant de lui, et il retombait bientôt dans sa noire mélancolie.

Rien de ce qu'il avait aimé auparavant n'échappait aux coups d'une diffamation dont la source cachée empoisonnait ses jours. Sa foi dans le généreux dévouement d'Artevelde pour son pays chancelait; il y avait des moments où il se de-

mandait si le Sage Homme n'était pas réellement un tyran; Ghelnoot lui apparaissait dans ses rêves comme un mauvais génie qui avait changé sa vie en un éternel martyre; il redoutait son père lui-même, pour lequel il avait autrefois une vénération sans bornes, comme un ennemi de son repos, — comme un homme de la bouche duquel s'échappaient des paroles qui portaient la mort à son âme, en y faisant naître la défiance.

Son cœur était encore brisé par une autre blessure profonde. La mort lui avait enlevé son excellente mère. Le seul être qui, sur la terre, pût encore verser dans son cœur quelque consolation, — cet être chéri était remonté au ciel et ne lui avait laissé que le souvenir de son amour; et sur la pierre qui couvrait sa tombe, il allait encore, aux heures les plus sombres de sa vie, chercher un suprême soulagement.

Un soir, le soleil n'était pas encore descendu derrière l'horizon, Liévin Denis était accoudé tout pensif sur la balustrade de pierre qui longeait l'Escaut; son regard suivait chaque vague qui venait gronder à ses pieds. Son visage pâle et amaigri ne trahissait aucun sentiment particulier; il semblait tout distrait et plongé dans le plus profond oubli de lui-même.

Son âme, cruellement ballottée entre la confiance et le soupçon, entre le désespoir et l'amour, se plaisait à contempler ce jeu furieux des vagues, image des agitations de son cœur.

Il était depuis plus d'une heure toujours immobile et rêveur, lorsqu'un personnage, inconnu d'abord, arrivant du côté de la porte de Brabant, vint s'accouder sur la balustrade de pierre à côté de Liévin. Il lui frappa en souriant sur l'épaule et lui dit d'un ton d'amicale plaisanterie :

— Que vois-tu donc de si beau, Liévin, dans cette eau qui bouillonne, pour passer ainsi tout seul ton après-dînée du

dimanche? Attendrais-tu ici le diable qui a acheté l'âme de messire Gérard?

Liévin jeta un regard de tristesse sur son ami, qu'il reconnut à sa voix, et, comme s'il ne faisait que de l'apercevoir, sans l'avoir entendu plaisanter :

— Bonjour, ami Jean, lui dit-il en sortant de sa rêverie comme d'un sommeil.

Et ses yeux se fixèrent de nouveau sur le fleuve.

— Comment se fait-il donc, poursuivit Jean, que tu ne sois pas allé aujourd'hui, armé de ton arc, hors de la porte aux cinq meurtrières, prendre part au beau tir du jardin Saint-Georges? J'en viens : c'est fini; le beau hanap en argent, donné en prix par messire van Rasseghem, a été gagné après une lutte animée... Mais dors-tu, Liévin, que tu ne m'écoutes pas? Ce qui est arrivé te touche cependant plus que moi. Voyons, je te donne à deviner qui a gagné le hanap d'argent!

— Que m'importe? dit Liévin en soupirant. Je n'envie pas son bonheur au vainqueur.

— Ah! peut-être! le vainqueur du tir, c'est maître Ghelnoot van Lens.

Ce nom fit une vive impression sur Liévin; il pâlit, et une expression de souffrance se peignit sur son visage.

Jean lui prit la main et, d'un ton de compassion, poursuivit :

— Ce que j'ai à te dire encore doit t'affliger profondément, je le sais, Liévin; mais on se voit souvent forcé de dire à contre-cœur la vérité à un ami. D'autres de tes amis se trouvaient aussi au jardin Saint-Georges : la famille des Vaernewyck y était, et avec elle dame Artevelde et sa fille Veerle!... Ne t'émeus donc pas ainsi.. Ah! si tu avais vu quelle amitié extraordinaire Ghelnoot et Veerle se témoignaient en présence de toute la société, et comme Veerle a

paru heureuse! Il a couru tout joyeux vers elle avec le hanap d'argent qu'il venait de gagner! Les spectateurs en étaient tout scandalisés, Liévin, et tes amis surtout étaient irrités de cette infidélité qui t'était faite publiquement, en ton absence!

De plus en plus ému à chaque parole de Jean, Liévin, la tête penchée et les yeux baissés, gardait un morne silence.

— Sais-tu, Liévin, ce que certaines gens disaient pour excuser maître Ghelnoot? Ils disaient que Veerle va épouser sous peu le capitaine de Saint-Nicolas; tu dois savoir cela mieux que tout autre. Ce mariage est-il vraiment décidé? S'il en était ainsi, on aurait grand tort de blâmer deux fiancés de ce qu'ils s'aiment mutuellement.

A cette dernière réflexion, Liévin leva subitement la tête; du feu étincelait dans ses yeux et ses traits contractés laissaient voir en lui une violente et fébrile émotion; il lança à Jean un regard qui était un reproche, et s'écria :

—Et toi aussi, Jean! quel mauvais esprit t'a donc envoyé ici pour allumer en moi un feu dévorant? Qui t'a payé pour faire saigner mon cœur? Ce que tu dis est faux! Ils mentent mille fois, ceux qui parlent comme toi! Va-t'en, éloigne-toi de moi et ne me parle plus de ton amitié!

Une expression de profonde pitié s'empara de Jean.

— Pauvre Liévin, dit-il en soupirant, je devrais me fâcher de ta blessante sortie; mais, bien que je m'en sente vivement blessé, je ne le puis vraiment pas. Tu es malade, malheureux ami; tu souffres horriblement, je le vois bien; la douleur a égaré ta raison. Ce que je t'ai dit n'est pourtant pas une calomnie. Je défie qui que ce soit de contester la vérité de mes paroles; et, si tu trouves jamais qu'un mensonge soit tombé des lèvres de Jean Sporrelinck, tu connais sa demeure dans la rue longue du Marais : il soutiendra son dire, en parole et en fait, quand et où tu l'exigeras.

Le calme mais ferme langage de Jean dissipa tout à coup la colère de Liévin ; grâce à la facilité avec laquelle il se laissait aller au doute, il se prit à penser que son ami lui avait parlé avec sincérité et que son intention était bonne. Il lui dit d'une voix plus douce et presque suppliante :

— Non, non, je ne veux pas devenir ton ennemi ; tu te trompes comme les autres; toi aussi, tu es poussé par une puissance invisible ; je te pardonne ce que je souffre en ce moment ; mais, pour l'amour de Dieu, Jean, si tu es vraiment mon ami, laisse-moi seul.

— Oui, répliqua Jean, j'ai rempli mon devoir et je te quitte, mais que je désirerais te voir délivré de ce tourment !

Les yeux de Liévin étincelèrent d'espérance: il demanda vivement :

— Eh bien, eh bien, que faut-il faire pour cela ?

— Agir en homme. Je parlerais avec fermeté, pour savoir la vérité sur tous ces bruits. Si je découvrais qu'on m'a trompé, j'en demanderais un compte sévère, — celui qui m'aurait offensé fût-il ou non capitaine de Saint-Nicolas, — et je mépriserais la jeune fille infidèle.

— Et si tu découvrais que tous ces bruits sont faux? dit Liévin en l'interrompant.

— Oh ! alors je n'hésiterais pas; je fermerais la bouche à tout calomniateur, dussé-je faire couler le sang dix fois par jour ! Mais alors aussi, je ne ferais pas comme toi, Liévin ; je ne fuirais pas les sociétés, je ne dépérirais pas de chagrin à vue d'œil, pour que chacun puisse lire sur mes traits altérés que j'ajoute foi à la calomnie. Non, non, je lèverais fièrement la tête, et malheur à celui qui oserait m'insulter ou m'accuser ! Et maintenant, adieu ! réfléchis à ce conseil; il vient d'un ami. Tiens, regarde là-bas, voilà les Vaernewyck près de la porte de Brabant ! Ghelnoot et Veerle se donnent

la main; le héraut de la confrérie de Saint-Georges porte devant eux le hanap d'argent. Au revoir!

Liévin avait jeté les yeux dans la direction indiquée; mais son regard n'eût pas plus tôt rencontré Veerle et son guide, qu'il détourna la vue en frissonnant, et se dirigea d'un pas chancelant vers le pont de la Vigne.

Chemin faisant, il réfléchit à ce que Jean Sporrelinck lui avait dit; peu à peu il en vint à conclure que le conseil était bon, et qu'il lui fallait mettre fin à ses cruelles souffrances. Cependant son courage faillit souvent à la pensée de demander compte à Veerle de sa conduite; mais bientôt son esprit le reportait en présence de Ghelnoot; cette situation faisait bouillonner son sang dans ses veines et enflammait son cœur de la soif de la vengeance.

Parvenu au pont de la Vigne, il allait regagner sa demeure, lorsqu'il aperçut au loin son père, qui s'entretenait avec le roi des ribauds. Bien que Muggelyn ne parût plus que rarement chez le chef-doyen, le cœur de Liévin était toujours resté plein d'antipathie pour lui, et, dans son aversion, il fuyait partout sa présence. En ce moment aussi, il tourna l'église de Saint-Jean, entra dans le cimetière situé près du temple et s'agenouilla derrière le mur, sur une pierre tumulaire. Après avoir prié longtemps, la tête inclinée, il se releva; puis, le visage serein et l'âme consolée, il se dirigea lentement vers sa demeure, qui n'était distante du cimetière que de quelques pas.

A peine eut-il ôté son chaperon et l'eut-il suspendu à une chaise, que son père parut aussi dans la chambre et lui dit d'un ton qui annonçait une grave résolution :

— Liévin, viens en haut avec moi; j'ai quelque chose à te dire.

Le jeune homme obéit et suivit son père. Le chef-doyen, après avoir fait asseoir son fils devant lui :

— Liévin, lui dit-il, je te prie de prêter toute ton attention à ce que je vais te dire ; arme-toi de courage, mon fils, et ne faiblis pas, quand même il y aurait dans mes paroles telle ou telle chose qui attristerait ton cœur. Crois bien que je déplore comme toi ton malheureux sort et que je souffre vivement de te voir languir si cruellement. Il faut que cela finisse, Liévin ; assez longtemps je t'ai laissé dans ton aveugle confiance, assez longtemps j'ai respecté ta secrète douleur; maintenant, ce serait de ma part un crime que de laisser un jour de plus mon unique enfant livré à la risée publique, et de le voir s'acheminer vers la tombe, victime innocente d'une hypocrite affection. Depuis un mois déjà, j'ai résolu de remplir ce devoir sacré de père; la crainte de t'affliger m'a retenu de jour en jour. Cependant ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui au jardin Saint-Georges, m'a fait prendre l'irrévocable résolution de ne pas attendre une heure de plus, et j'ai quitté en toute hâte le tir uniquement pour te donner un conseil d'ami, et, au besoin, pour te signifier ma décision fermement arrêtée. Veerle était au jardin Saint-Georges, Liévin, et Ghelnoot Van Lens avec elle ; aucun des deux, cette fois-ci, n'a jugé nécessaire de dissimuler la flamme qui brûle dans leurs cœurs ; certains de ton absence, ils te raillaient sans pudeur en présence de tes compagnons et de tes amis, — tellement, que chacun s'en offensait et qu'on se demandait avec indignation comment tu pouvais consentir si longtemps à être le jouet de ces gens orgueilleux.

Liévin, profondément ému, écoutait en silence; l'irritation quoique retenue, la souffrance se peignaient sur ses traits décomposés ; il pressentait que son père allait le remettre à la torture et faire saigner son cœur de cent blessures. Bien que la raison et le sentiment du devoir le fissent s'efforcer de bannir de son esprit toute pensée de défiance, tout soupçon

injurieux, le ton de la voix paternelle faisait courir dans tous ses membres un frisson général... Son âme était peut-être accoutumée de souffrir jusqu'à ce point!

— Mais, mon père, dit-il en soupirant, Veerle m'a prié et supplié hier, durant toute une heure, d'aller au tir avec elle et sa mère.

— Et pas avec Ghelnoot, n'est-ce pas ? ajouta le père en souriant amèrement. Ils connaissent mieux que toi le sentiment qui te ronge le cœur ; et, au lieu de respecter ou d'alléger tes souffrances, ils font tout ce qu'il faut pour te donner le coup de mort, si je n'étais pas là pour veiller sur mon enfant et le sauver à temps. Quand tu es auprès de Veerle, Ghelnoot y est aussi ; quand tu n'y es pas, lui y est encore ; Ghelnoot ! toujours Ghelnoot ! Infâme dérision ! inhumaine cruauté !

Déjà Liévin commençait à ressentir l'influence de la parole de son père : son cœur battait avec violence, et un frémissement nerveux trahissait en lui les ravages de la jalousie. Cependant il comprima cette passion et répondit avec un certain dépit :

— Puisque le voyage de maître Van Artevelde dans la West-Flandre doit se prolonger si longtemps, est-il surprenant que Ghelnoot veille sur la famille du capitaine général ? Maître Van Lens, depuis son enfance, n'est-il pas tous les jours dans la maison d'Artevelde ? Pourquoi changerait-il de conduite maintenant ? Parce qu'une fatale et mystérieuse puissance, sortie de l'enfer, me persécute et me martyrise ?

Le chef-doyen parut frappé des paroles de son fils et le regarda fixement dans les yeux. Cet examen ayant calmé ses craintes, il dit :

— Pauvre Liévin, ta magnanimité t'aveugle ; tu t'efforces de te faire illusion à toi-même sur la conduite de Ghel-

noot ; tu luttes en désespéré contre une vérité évidente, parce que, si tu finissais par la reconnaitre, elle t'enlèverait le plus beau rêve de ta vie ! Hélas ! mon fils, pourquoi te repaître encore d'une menteuse illusion qui t'échappe ? pourquoi te désoles-tu ? pourquoi deviens-tu pâle et maigre ? pourquoi fuis-tu la société de tes amis et de tes compagnons ? Est-ce parce que tu as foi dans le sincère amour de Veerle ? est-ce parce que, comme autrefois, tu te sens heureux de la certitude qu'elle t'aime seul au monde ? Tu sembles vouloir dire qu'on calomnie la fille du capitaine général et son ami Ghelnoot ? C'est possible ; mais alors accuse-toi tout le premier ; car c'est dans ton propre cœur que se trouverait la plus vile calomnie, si ta longue souffrance n'attestait qu'une triste vérité te met au supplice ! Je ne comprends pas ta crédulité, Liévin ; pour un œil clairvoyant, il suffirait de l'histoire du Nouveau-Bois à Bruxelles pour demeurer convaincu qu'on se moque de toi et qu'on te trompe. Comment ! Ghelnoot et Veerle s'écartent ensemble du reste de la société ; pendant une demi-heure, on les perd de vue, et, quand tu les découvres, tu surprends la vertueuse Veerle suspendue à son cou ? On te fait accroire que ton cousin Jacques les a égarés par plaisanterie, et que Veerle vient en ce moment d'être effrayée par le saut d'une biche ! Et, lorsque, avec une légitime irritation, tu t'emportes contre Ghelnoot, il se rit de ta colère et te fait promettre sur l'honneur que tu ne parleras à personne au monde de ce que tu as vu ! Insultante raillerie que tu acceptes, innocent enfant que tu es !

— Mon père, mon père, s'écria Liévin avec vivacité, je vous ai confié ce secret malgré le solennel engagement que j'avais pris : n'en parlez pas, au nom du ciel ! vous me l'avez promis !

— Eh bien, je parlerai d'autre chose. Au jardin Saint-

Georges, tout le monde assurait, même les amis du capitaine général, que Ghelnoot va épouser Veerle. Je ne le crois pas. Recevoir un jeune homme presque chaque jour, lui témoigner de l'amour et, sur ces entrefaites, préparer un ménage avec un autre ! Ah ! ils n'oseraient pousser aussi loin l'impudence !... Une autre nouvelle m'a blessé plus vivement, bien que je ne sache si l'on peut y ajouter foi. — Il y avait, au jardin Saint-Georges, une jeune fille de Marienland ; elle a passé l'après-dînée hier au Béguinage, où la fille de Van Artevelde se trouvait aussi, — et elle racontait que Veerle avait dit en riant, en sa présence, que, toi, Liévin, tu ne lui servais que de passe-temps ; qu'elle prend parfois plaisir à tes innocentes déclarations d'amour, mais qu'elle ne t'aime pas et qu'elle commence à se lasser de toi...

Liévin bondit tout à coup sur son siége comme un lion blessé et recula de quelques pas. Puis, fixant de là sur son père un regard étincelant, il s'écria :

— C'est faux ! c'est faux, ce que vous dites là !

— Ce que je dis ? répéta Gérard Denis avec sang-froid ; ce qu'a dit la jeune fille de Marienland, veux-tu dire ? Peut-être aussi est-ce une fausseté ; je ne voudrais pas en répondre.

— Pourquoi, mon père, pourquoi me briser le cœur avec toutes ces calomnies ? Oh ! grâce, grâce ! laissez-moi partir ; je souffre horriblement ; tout tourne autour de moi !... ma tête va éclater !

Tandis que Liévin, tout frémissant, se couvrait les yeux des deux mains, le chef-doyen jeta sur lui un regard scrutateur. Puis il se leva, prit son fils par la main et le ramena à son siége en lui disant d'une voix douce et consolante :

— Il est bien pénible, le triste devoir que j'ai à remplir comme père ; mais il le faut. Assieds-toi, Liévin, je serai bref. Vois-tu, mon fils, je ne puis souffrir plus longtemps

que tu sois l'objet de la risée publique et qu'on te fasse mourir de chagrin, ne fût-ce que par une coupable légèreté. Je te conseille de rompre dès aujourd'hui avec la fille du capitaine général!... Tu ne réponds pas ! Je te l'ordonne ! Cet ordre est irrévocable ! Que dis-tu ?

— Eh bien, puisque mon cruel destin le veut, je le ferai ! dit Liévin d'une voix étouffée.

—Merci, mon fils, dit Gérard, et bénis Dieu, qui te délivre aujourd'hui de tes affreuses souffrances. Relève courageusement la tête : tes chaînes sont brisées ; ton existence va redevenir libre et joyeuse, et, si ton cœur a besoin d'amour, cent jeunes filles s'estimeront fières de pouvoir offrir le leur au fils du chef-doyen des métiers de Gand. Tu peux élever les yeux jusqu'aux descendantes des plus nobles races, Liévin.

Le jeune homme, accablé sous le poids de la fatale résolution qu'il venait de prendre, demeurait immobile, la tête baissée devant son père, et n'entendait peut-être même pas ce qu'il lui disait.

— L'amour est une passion aveugle ; il nous empêche de voir dans l'avenir et nous fait souvent commettre des imprudences qu'on déplore ensuite toute sa vie. Il est bien heureux que l'infidélité de celle que tu aimais t'éloigne d'une famille qui ne tardera pas à succomber sous l'opprobre général. Vois ce qui se passe en Flandre ; dans toutes les villes, sur tous les points du pays, on se soulève avec colère contre la domination d'Artevelde; le capitaine général n'a plus ni paix ni trêve ; il voyage d'une commune à l'autre pour conjurer la révolte qui menace; mais à peine est-il parti, que derrière lui se rallume plus ardent le foyer de la colère du peuple. Que la haine qu'on porte dans toute la Flandre au capitaine général soit juste ou non, je ne l'examine pas; mais il est évident qu'un abîme s'ouvre sous ses pieds et qu'il

y tombera avec tous les siens. Même à Gand, où l'on craint et où l'on doit craindre le plus sa puissance, une tempête terrible éclatera probablement avant peu contre lui, — tempête qui s'annonce déjà à l'horizon aux yeux de quiconque sait prévoir, même dans le calme sinistre de la mer, l'ouragan qui s'approche. Eh bien, mon fils, si la coupable conduite de Veerle et de Ghelnoot n'eût pas brisé le lien qui t'attachait indissolublement au capitaine général, tu serais tombé avec lui ; ta carrière serait brisée à jamais. Maintenant, l'avenir t'appartient ; encore quelques années et tu auras l'âge qui te donnera le droit d'occuper les plus hautes fonctions de la commune... Ton père, capitaine général de Gand peut-être, travaillera à ton élévation ; et Dieu sait, Liévin, quelle gloire et quelle puissance le destin réserve à notre maison !... Mais, pour qu'un tel espoir nous soit permis, il faut que tu brises résolument avec Artevelde et les siens. J'ai confiance dans la virile énergie qui se réveille en toi, et je ne crains pas d'être obligé de recourir à mon autorité paternelle pour te sauver malgré toi d'une perte infaillible... La soirée est déjà avancée ; tu as besoin de repos et de distraction après une aussi importante résolution. Je te quitte pour aller trouver à la *Syrène* notre ami Calevoet ; allons, Liévin, plus de chagrin ; va au *Lion* t'amuser avec tes camarades. Tranquillise-toi ; à bientôt !

A ces mots, il frappa sur l'épaule de son fils, comme pour l'encourager, et descendit l'escalier.

Liévin resta immobile, abîmé dans un profond désespoir ; longtemps après, et lorsque les ombres de la nuit eurent rendu dans la chambre tous les objets invisibles, il quitta son siége, et, se promenant avec agitation :

—Je lui sers de passe-temps ! se disait-il ; elle ne m'aime pas et prend un ironique plaisir à mes protestations d'amour ! Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas vrai !... Mais

quelles raisons de mentir peut avoir cette jeune fille de Marienland? Elle a entendu tout cela elle-même...Veerle était, en effet, hier après dîner au Béguinage; c'est même pour cela que je ne lui ai pas rendu visite; ô perfidie! Et Bruxelles! Bruxelles! Ah! c'en est fait, c'est un rocher qui m'oppresse le cœur, je mourrai de douleur;.... mais le sort en est jeté!

Sous cette impression, il descendit au rez-de-chaussée, mit son chaperon et sortit sans saluer personne.

Dominé par la colère et par la douleur, Liévin marcha d'un pas rapide et au hasard par les rues au milieu de l'obscurité, jusqu'à ce que, sans s'en douter lui-même, il se trouvât à la porte de la demeure d'Artevelde. Là, son courage l'abandonna tout à coup; il se prit à trembler comme une feuille, et, quand il voulut saisir le marteau de fer, il n'eut pas la force d'élever la main jusque là. A demi affaissé sur lui-même et appuyé contre le montant de la porte, il réfléchit et se pénétra vivement de ce qu'il allait faire en ce moment.

Il allait rompre avec Veerle, lui dire adieu pour jamais, la repousser loin de lui, comme une coupable! Peut-être allait-il briser le cœur d'une amie innocente, par cette cruelle rupture! Et puis il ne verrait plus le doux sourire de cet ange, il n'entendrait plus sa voix, il deviendrait son ennemi, à elle qui, comme un esprit protecteur, avait répandu le bonheur sur son enfance et sa jeunesse! Veerle le haïrait! elle mourrait peut-être comme une fleur dont la racine est rongée par un ver dévorant!... Quelle vie pour le pauvre Liévin! car son amour pour Veerle a jeté de profondes racines dans son esprit et dans son cœur; ses pensées, ses sentiments ont emprunté à cet amour leur forme et leur nature; cet amour, c'est son être, c'est l'âme de toutes ses émotions, c'est le ressort qui entretient et gouverne sa vie. Etouffer cet amour, c'est mourir! et il sent bien, l'infor-

tuné jeune homme, que ce qu'il va faire, c'est signer son arrêt de mort, — c'est ouvrir deux tombes peut-être! Et pourquoi ? Ah! il souffre davantage encore maintenant! Cette question évoque sous ses yeux l'image de son père ; son âme martyrisée repousse cette image et implore grâce... Il s'affaisse, exténué, sur le seuil de la porte, et, en proie à la fièvre qui s'est emparée de lui, il oublie sa situation. Puis tout à coup, il se sentit saisi sous les bras et soulevé de terre par deux mains robustes ; il entendit en même temps une voix goguenarde qui lui disait :

— Eh! eh! camarade, quand on a bu un trop bon coup au *Renard*, on peut aller dormir ailleurs qu'à la porte du capitaine général!

En reconnaissant cette voix, Liévin se redressa vivement, porta la main à son couteau et s'écria comme si une vipère l'eût mordu :

— Muggelyn! arrière! arrière! retire-toi! ne me touche pas, ou mon couteau...

— Tiens, tiens! s'écria le roi des ribauds en riant; c'est notre ami Liévin! Si votre père savait cela, lui qui croit que vous ne buvez ni vin ni bière! Cela vous apprendra combien il est dangereux de trop boire quand on s'en va faire l'amour.

Le jeune homme, debout, tremblant de colère, fut sur le point, dans un premier mouvement, de plonger son couteau dans le sein du roi des ribauds; mais la pensée d'un meurtre le fit frémir. Et, comme pour échapper à la tentation et se délivrer de la présence de Muggelyn, Liévin saisit fébrilement le marteau de fer et le fit retentir à plusieurs reprises sur la porte d'Artevelde.

Le roi des ribauds s'éloigna rapidement, comme un oiseau de nuit, en disant :

— Bonne chance avec votre belle; elle va joliment vous laver la tête de ce que vous avez si bien fêté Bacchus!

Une servante ouvrit la porte, et Liévin, tout égaré, entra dans la chambre où Veerle se trouvait avec sa mère.

Dame Artevelde fut tout effrayée de voir le jeune homme apparaitre devant elle, d'une façon si imprévue. Et, en effet, il était terrible à voir : la pâleur de la mort décolorait ses joues; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; il tremblait de tous ses membres, et ses yeux, étincelants de jalousie, lançaient un foudroyant regard sur Veerle, qui, cachant son visage dans ses mains, pleurait amèrement au coin de la cheminée.

La jeune fille avait bien levé la tête quand la porte s'était ouverte; elle avait lancé à Liévin un regard irrité, et comme si sa présence lui pesait, au lieu de la réjouir, elle avait porté les mains à ses yeux, sans même saluer son bien-aimé.

A l'entrée du jeune homme, dame Artevelde courut à lui, l'entoura de ses bras avec compassion comme pour le soutenir, lui prit la main, et dit avec inquiétude :

— Pauvre Liévin, qu'avez-vous ? qu'est-ce que cette émotion mortelle?

Mais le jeune homme, hors de lui, lui serra convulsivement la main avec force, et resta immobile, les yeux, d'où sortaient comme des éclairs, toujours fixés sur Veerle.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria dame Van Artevelde d'une voix déchirante, quel malheur ! quel malheur ! Veerle, Veerle, il est fou !

Au cri d'angoisse de sa mère, Veerle se redressa brusquement, et, toute tremblante, considéra le pâle visage de son bien-aimé. Tout à coup des cris inintelligibles s'échappèrent de son sein, et, en éclatant en sanglots, elle posa ses deux mains sur les joues glacées du jeune homme, le regarda fixement dans les yeux, et chercha à pénétrer jusqu'au fond de son âme pour y trouver la cause de l'émotion qui l'agitait.

— Non, non, s'écria-t-elle, avec un rire égaré, ce n'est

pas vrai, ma mère! Non! non! Pauvre ami, qu'as-tu? Oh! parle, au nom de Dieu; que j'entende encore ta voix!

Et, comme elle ne recevait aucune réponse de Liévin, elle appuya ses lèvres frémissantes sur son front, comme si, dans son égarement, elle ne connaissait plus d'autre moyen de rappeler son ami à la conscience de lui-même, que cette preuve suprême de son affection pour lui.

En effet, un sourire d'une ineffable douceur vint illuminer le visage du jeune homme. Son œil adouci jeta un douloureux regard sur l'ange qui l'avait sauvé et, pour toute réponse, il dit:

— Veerle, pauvre Veerle! merci de ce que vous avez eu pitié de moi!

— Oh! béni soit Dieu durant l'éternité! s'écria Veerle avec transport en répondant par un céleste sourire au sourire de Liévin.

Elle se hâta de prendre un verre de cristal sur la table, en versa de l'eau dans une coupe d'argent, et, la portant avec une tendre sollicitude aux lèvres de Liévin, elle lui dit de sa voix la plus douce :

— Tiens, bois, mon pauvre ami; assieds-toi près de moi. Tu as bien fait de venir chercher des consolations ici; je chasserai bien le désespoir de ton âme.

Elle fit asseoir Liévin sur un siége à côté d'elle, sans abandonner sa main, et s'efforça, par un sourire dans lequel rayonnait le plus ardent amour, de dissiper le chagrin qui oppressait le cœur du jeune homme.

Il contemplait avec extase le visage charmant de Veerle, et dit d'une voix tremblante de bonheur :

— O Veerle! j'ai enduré des souffrances inexprimables; aujourd'hui, j'ai senti dix fois mon cœur se briser; j'étais comme une âme damnée plongée dans l'enfer du doute. Je ne sais ce qui se passe en moi! En ce moment, je vois le ciel

dans tes traits adorés; mon âme goûte une suprême félicité; le bonheur l'accable... Peut-être suis-je insensé! — Oh! non, non, Veerle! merci, merci à vous, d'être toujours restée ma chère et fidèle amie! votre sourire seul est la vérité, — tout le reste est mensonge et calomnie! Dût le monde entier faire de moi le jouet de ses railleries, dussé-je me courber sous la plus affreuse réprobation, je reste à vous, toujours, toujours, jusque dans la tombe!

— Mais, Liévin, dit dame Artevelde, vous étiez, en entrant, tellement ému, qu'il a dû se passer des choses terribles. Je crois comprendre à votre langage que la calomnie qui nous poursuit vous a encore choisi pour victime. La franchise seule peut vous protéger contre le venin par lequel on veut empoisonner votre vie. Dites-nous hardiment ce qui vous a si cruellement ému; ce n'est que dans la plus entière sincérité que vous pouvez trouver tous deux la consolation et le repos.

Liévin hésita quelque temps à répondre à cette question; il semblait arrêté par un obstacle insurmontable, et baissait la tête avec confusion.

Dame Artevelde lui demanda en le regardant sévèrement:

— Liévin, vous sentez-vous donc coupable, pour que vous n'osiez pas parler?

Veerle épiait avec anxiété les moindres mouvements du jeune homme; une expression de dépit et de tristesse obscurcit tout à coup ses traits comme un sombre voile, et, presque insensiblement, elle dégagea sa main de la main de Liévin.

— Ah! s'écria-t-il enfin, il y a des choses qu'on ne peut révéler; mais vous pouvez mesurer la mortelle douleur que j'endure: je suis venu ici pour dire à Veerle un éternel adieu.

Dame Artevelde frémit de colère et d'indignation, comme si elle eût soupçonné quelque chose de grave.

Veerle poussa un cri navrant, recula convulsivement son siége, et se mit à pleurer en sanglotant, après avoir couvert son visage de ses deux mains.

— Hélas! hélas! C'est donc vrai, ce qu'on a dit à Jacquemine! s'écria-t-elle en gémissant.

Liévin était comme atterré par l'effet imprévu de ses paroles, et se trompa assurément sur le sens des plaintes de sa bien-aimée; car il s'approcha d'elle et lui dit d'une voix suppliante:

— O Veerle! ne t'émeus pas pour cela, ma chère amie. Quand je te dis, en présence de Dieu, que je n'aimerai que toi au monde, jusqu'à ce que la tombe s'ouvre devant moi, est-ce là une séparation? est-ce un adieu? Oh! rassure-toi, calme-toi, souris-moi comme tout à l'heure, ma bien-aimée; ce jour n'est-il pas le plus beau jour de ma vie? Veux-tu me replonger dans l'abime de douleur, d'où tu m'as retiré?... Tu me repousses! tu ne me réponds pas! Hélas! suis-je le jouet d'une cruelle illusion? Mon bonheur était-il un rêve qui se dissipe? Grâce, grâce, Veerle! Que vous ai-je donc fait qui vous rende inexorable?

Veerle releva la tête, et, versant un torrent de larmes, elle dit au jeune homme d'une voix entrecoupée de sanglots:

— Liévin, Liévin, ai-je mérité de souffrir ainsi? Ah! maintenant, tout est fini entre nous: ne cherche pas d'excuse; ne suis-je pas la fille d'Artevelde? Je ne l'oublierai pas, dussé-je mourir de chagrin. Je souffrirai, je me désolerai, je dépérirai, je le sais, cruel! Oui, je t'ai aimé dès mon enfance; en ce moment suprême, j'ose le dire, pour que ma mère l'entende. Je n'en rougis pas; car, chez moi du moins, c'était un sentiment pur; — et chez toi... hélas! hélas! j'en mourrai; — chez toi, ce n'était qu'un jeu hypocrite et perfide!

Liévin joignit les mains avec désespoir et dit d'une voix pleine de supplication :

— Veerle, Veerle, que dis-tu là? Moi, me jouer de toi? Veux-tu ma vie comme preuve du respect que je te porte? Ah! du moins, aie pitié de ton ami malheureux! Veerle, par le souvenir de notre enfance que nous avons passée ensemble, dis ce qui t'irrite contre moi. Ce ne peut être qu'une calomnie... oui, une calomnie!

— Une calomnie? s'écria la jeune fille. Ah! plût à Dieu que c'en fût une; mais non, non, c'est la vérité, l'affreuse vérité.

— Tu m'accuses d'avoir commis une infamie, dit le jeune homme en soupirant. Parle, qu'ai-je fait? Si je suis coupable, je me retirerai et, sans me plaindre, j'accepterai la mort comme une punition méritée.

Les larmes jaillirent plus abondamment des yeux de la jeune fille; elle put articuler d'une voix tremblante d'émotion, à laquelle l'indignation donnait de temps en temps une superbe énergie, les reproches les plus amers.

— Non, Liévin, c'est à peine si j'ose répéter les paroles par lesquelles tu as trahi ta foi. N'as-tu pas dit, et publiquement, que tu me méprises, que la fille d'Artevelde est au-dessous de toi, et que, dès cette semaine, tu lui diras un éternel adieu, comme à une femme indigne de toi! Et tu ajoutes que le meilleur ami de mon père, maître Ghelnoot Van Lens est un misérable, — lui, le plus généreux ami que tu aies toi-même! Il ne te suffisait donc pas d'être méchant et cruel? Tu devais être ingrat; ta bouche devait calomnier! Ah! Liévin, Liévin, fallait-il que ta main me donnât le coup de la mort?

Un vif sentiment d'indignation monta tout à coup au cœur de Liévin. Il se leva brusquement et dit avec fierté à la jeune fille :

— Que puis-je répondre à tant de calomnies? Je te pardonne, Veerle; ce que tu souffres, je l'ai souffert aussi; ce que tu m'imputes, je croyais moi-même avoir à te le reprocher. La calomnie nous a joués l'un et l'autre; la calomnie nous enveloppe de toutes parts comme un filet que rien ne peut rompre.

— Ah! ne dissimule rien! dit Veerle. N'as-tu pas dit tout cela hier, au *Lion*, à Jacques Hoyvant, le tourneur en bois de la ruelle du Loup, et cela en présence de Joseph Herwege et de Baudouin Stichel? Jacques Hoyvant l'a répété lui-même à Jacquemine, notre fidèle servante, pendant que tu me calomniais encore.

Liévin s'approcha de Veerle, lui prit la main en souriant doucement, et lui dit:

— Veerle, ma bien-aimée, n'accusons que nous-mêmes de tout ce que nous avons souffert. Pourquoi prêtons-nous l'oreille à la calomnie, quand nous connaissons les choses mieux que les calomniateurs? Depuis six semaines, je n'ai pas mis le pied dans une auberge, et je fuis le *Lion* depuis trois mois déjà! Il est vrai que j'ai ouvert mon cœur à la jalousie et au soupçon; mais, si la pâleur de mon visage trahissait le chagrin qui me rongeait, ma bouche du moins n'a jamais révélé le secret de mon cœur. N'en était-il pas de même de toi? Tu peux rester inexorable, Veerle; tu peux me sacrifier, tout innocent que je suis; cependant, quand tu me condamnerais à mourir, quand même tu donnerais ton amour à un autre, je garderais toujours au fond de mon cœur l'image de l'amie de ma jeunesse, je l'aimerais et l'adorerais dans la solitude, je l'emporterais avec moi jusqu'au lieu du dernier repos...

Le ton pénétrant et résigné de ces paroles, fit sur l'âme de la jeune fille une impression profonde; peu à peu elle leva les yeux sur Liévin et parut l'écouter avec plaisir. Un sourire plein d'espérance fit bientôt place à ses larmes; son

âme s'ouvrait avec amour à la pensée que Liévin avait toujours été fidèle.

Quand il eut fini de parler, elle courut à sa mère, se jeta à son cou et s'écria avec transport:

— Mère, mère, il ne l'a pas dit! C'était une calomnie!

Dame Arfevelde, pressant avec amour sa fille dans ses bras, baisa tendrement l'heureuse enfant et dit ensuite aux deux amants :

— Mes enfants, je regarde ce qui vient de se passer ici comme un bienfait de Dieu au milieu de tous les chagrins qu'on nous cause depuis plusieurs mois; de mystérieuses calomnies ont empoisonné votre vie et vous ont abreuvés de douleurs. Aucun de vous deux n'a rien à reprocher à l'autre: c'est le même mal, le même soupçon qui a fait votre martyre. Vous êtes forts maintenant contre les méchancetés du dehors; ne prêtez plus l'oreille, à l'avenir, à ces misérables bruits répandus par des ennemis cachés contre tous ceux qui aiment Artevelde ou qui lui sont chers. Prends exemple sur ton père, Veerle; il reste inébranlable devant les perfides accusations lancées contre lui; c'est dans sa conscience qu'il cherche le juge de ses actions. Faites de même. Vous avez trouvé aujourd'hui le mot de l'énigme d'une longue année de jalousie et de souffrance. Je remercie le bon Dieu de cette leçon; puisse-t-elle rester toujours vivante dans votre esprit! Maintenant, consolés et heureux, goûtez les joies de la réconciliation. Plus de soupçon, ni de défiance, mes enfants!

— Veerle, dit Liévin, que la sincérité soit désormais notre bouclier contre nos secrets persécuteurs. Bien qu'il ne reste plus dans mon cœur l'ombre d'un doute, je veux en arracher jusqu'à la dernière trace d'anciens soupçons. Permets-moi de te faire une question : As-tu été, hier, au Béguinage!

— Je devais y aller, répondit la jeune fille, mais ma cou-

sine de Peteghem était arrivée et je n'ai pu quitter la maison. Mais pourquoi me demander cela, Liévin?

— Mon Dieu, mon Dieu, c'est incompréhensible! murmura le jeune homme d'un ton désespéré. Quelle ténébreuse conjuration nous entoure, pour qu'on épie nos plus secrets desseins et qu'on les noircisse même avant qu'ils soient accomplis!

Il allait révéler à sa bien-aimée l'accusation qui avait aussi été portée contre elle; mais un coup frappé à la porte de la rue vint tout à coup le faire tressaillir.

— Qui peut venir si tard? Il est déjà dix heures, dit Veerle surprise.

— Ce n'est pas ton père, répondit dame Artevelde; car nous aurions entendu plusieurs personnes à la porte. C'est probablement maître Ghelnoot, qui vient s'informer si le capitaine général n'est pas encore de retour de son voyage.

Ghelnoot Van Lens entra, en effet, bientôt après en souriant, et salua dame Artevelde par quelques paroles affables. Mais, dès qu'il aperçut Liévin Denis, le rouge de la colère lui monta au front, et, regardant le jeune homme avec une sorte de mépris, il s'écria :

— Ah! ah! te voilà! tant mieux, cela m'épargne la peine de te chercher. Sais-tu bien, Liévin, que j'éprouve une violente tentation de te tordre le cou à l'instant, bien que j'aie été si longtemps ton ami; mais cela ne serait pas convenable en pareil lieu. Aussi tu vas me suivre, nous avons à régler ensemble une grave affaire.

Liévin leva les yeux au ciel avec désespoir et s'écria :

— Encore! encore!

— Comment, encore? fit ironiquement Ghelnoot en saisissant Liévin par le bras et en l'excitant à quitter la chambre avec lui. Allons, allons, nous verrons dans la rue ce que tu sais faire.

— Soit! répondit le jeune homme en se levant avec résolution.

Veerle se jeta entre Liévin et Ghelnoot, et, repoussant celui-ci avec force, elle s'écria :

— Non, non, maître Van Lens, Liévin n'ira pas avec vous. Je ne comprends pas pourquoi vous venez nous effrayer par une aussi mauvaise plaisanterie; vous n'êtes plus reconnaissable, tant vous êtes défiguré. Asseyez-vous et cessez ce jeu déraisonnable.

— Il ne s'agit nullement de jeu, répondit Ghelnoot. Laissez-le partir avec moi; c'est un perfide qui n'est plus digne de votre affection. Je vous en convaincrai pleinement tout à l'heure. Il y a des serpents qui ont une belle robe, Veerle; mais leur venin n'en est pas moins mortel.

— Allons! s'écria Liévin hors de lui, en s'élançant vers la porte. On t'a trompé aussi; mais je dois obéir à une fatale destinée.

La jeune fille, voyant qu'un danger sérieux menaçait son bien-aimé, s'approcha de Ghelnoot, le regarda tristement avec des yeux pleins de larmes, et lui dit d'une voix suppliante :

— Maître Van Lens, voudriez-vous faire mourir votre bonne sœur? Demeurez ici, au nom de Dieu! vous ne savez pas ce que vous faites; il est innocent, vous dis-je. Vous toujours si généreux, si conciliant, voudriez-vous commettre une injustice qui me causerait un mortel chagrin? Oh! non, n'est-ce pas?

Dame Artevelde joignit ses prières à celles de sa fille, jusqu'à ce que Ghelnoot, vaincu, se laissât tomber sur un siége en s'écriant :

— C'est bien, c'est bien. Il ne s'envolera pas cette nuit; je saurai le retrouver demain! Ainsi, Liévin, nous restons tous amis jusqu'à demain matin.

— A quelle heure? demanda Liévin.

— A huit heures!

— Je t'attendrai, répondit le jeune homme avec irritation.

Et il mit précipitamment son chapeau pour quitter la maison.

— Ne trouvez pas mauvais, dame Artevelde, et toi, Veerle, que je me retire, dit-il; je ne puis rester davantage en présence de maître Ghelnoot, tant que cette énigme n'est pas éclaircie.

Dame Artevelde retint le jeune homme en souriant :

— Je vois bien ce que c'est, lui dit-elle; et nous devons être de grands enfants pour ajouter foi aussi étourdiment à des bruits que nous savons tous venus de la même source.

— Vous vous trompez, dame Artevelde, dit Ghelnoot, il s'agit ici d'une affaire toute particulière entre Liévin et moi. Il n'y a pas la moindre apparence de calomnie. Mais n'en parlons plus; cela est remis à demain.

— Avez-vous quelque estime ou quelque affection pour moi, maître Ghelnoot? reprit dame Artevelde.

— De l'estime, du respect, de la vénération, de l'affection, j'ai tous ces sentiments pour vous comme pour ma mère, dame Artevelde, répondit Ghelnoot en s'inclinant avec déférence.

— Eh bien, je vous prie, je vous supplie, maître Ghelnoot, de nous dire à l'instant ce qui vous irrite contre Liévin.

— Ah! des choses qui peuvent difficilement se dire en votre présence, répondit Ghelnoot. Bah! aussi bien, le sait-on! Voyons, Liévin, répondez-moi : Lorsque dans le Nouveau-Bois, à Bruxelles, cédant à ton caractère emporté, tu as jeté feu et flamme à propos d'une affaire toute simple qui n'était qu'une sotte plaisanterie de ton cousin Jacques, je t'ai fait sentir que la divulgation de ce que tu avais vu serait exploitée par la calomnie; que la bonne renommée de Veerle en serait atteinte, et que tu agirais avec une souveraine im-

prudence si jamais tu ouvrais la bouche sur cette affaire. Tu m'as promis solennellement alors que tu oublierais l'emportement qui avait un instant égaré ton esprit. Personne au monde ne connaissait ce secret, que toi, Veerle et moi. Eh bien, imprudent parleur, traître et parjure peut-être, depuis ce matin, on raconte dans toute la ville l'aventure avec des détails circonstanciés que, moi-même, j'avais déjà oubliés. On y ajoute nombre de beaux commentaires à l'honneur de Veerle et de moi. C'est donc toi qui as violé le secret!

La rougeur de la honte monta au front du jeune homme; il baissa les yeux comme un coupable convaincu et demeura muet.

Veerle et sa mère considéraient Liévin avec stupéfaction et angoisse pendant que Ghelnoot poursuivait :

— C'est donc toi qui as donné un tel aliment à la calomnie qui s'acharne contre nous! Comment crois-tu donc que la tache qui va souiller le front innocent de Veerle, puisse se laver? N'est-ce pas du sang qu'il faut pour cela?

— Mais parle donc, Liévin! s'écria la jeune fille; réponds donc à cette nouvelle calomnie!

— Ah! ayez pitié de moi! dit Liévin en soupirant profondément. C'est vrai, je l'ai dit; mais il y a si longtemps! J'étais accablé par la douleur, et, sans savoir ce que je faisais je déchargeai mes peines dans le cœur d'un homme de la loyauté duquel je ne pouvais me méfier. S'il a divulgué mon secret, il l'a fait sans mauvaise intention, croyez-le, je vous en conjure au nom de Dieu. Hélas! si vous pouviez tous lire dans mon âme! Ghelnoot, mon ami, si tu pouvais pénétrer l'affreuse pensée qui surgit dans mon esprit, tu me pardonnerais, tu n'accablerais pas davantage sous le poids de ton accusation trop méritée, un malheureux, un insensé tel que moi! Ah! laisse-moi respirer, ne me déteste pas.

L'expression de la colère avait disparu des traits de Ghel-

noot ; il regardait, au contraire, Liévin avec une sorte de muet étonnement, mais d'un regard distrait comme un homme qui songe et réfléchit pour trouver l'explication de quelque chose.

— Liévin, dit la jeune fille d'une voix suppliante, pourquoi ne dis-tu pas à qui tu as confié cette malheureuse aventure ? Maître Ghelnoot verrait bien alors qu'il n'y a pas eu de ta faute.

Le jeune homme baissa la tête ; deux larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux, et il dit d'une voix altérée :

— O Veerle ! je dois me taire : le saint commandement de Dieu me l'ordonne.

— Ne parlez pas, ne parlez pas, Liévin ! s'écria dame Van Artevelde en lançant à Ghelnoot un regard significatif.

Celui-ci se leva vivement tout radieux, comme si quelque bonheur soudain venait de lui arriver. Il s'approcha de Liévin, et, le pressant sur sa poitrine, il l'embrassa sur la bouche en signe de réconciliation.

— Assez ! assez ! lui dit-il, nous redevenons amis. Ah ! cela me fait du bien, d'apprendre que ton cœur est toujours aussi généreux, ton âme aussi pure et aussi aimante. On a pu te tromper, Liévin ; on a peut-être surpris ton secret par ruse, mais jamais mauvaise pensée n'a trouvé le chemin de ton esprit. Je l'ai bien vu tout à l'heure. Ne parlons plus de cette affaire. Je respecte ta douleur ; elle doit être bien cruelle, mon pauvre ami !

Et, se tournant vers Veerle, il dit :

— Veerle, le beffroi s'écroulerait plutôt que le capitaine de Saint-Nicolas ne dit un mensonge. La main sur le cœur, je déclare Liévin digne de toute votre affection, et je suis prêt à punir quiconque oserait encore le calomnier ! Je me reproche vivement à moi-même mon emportement. J'avais tort ; Liévin, pardonne-moi.

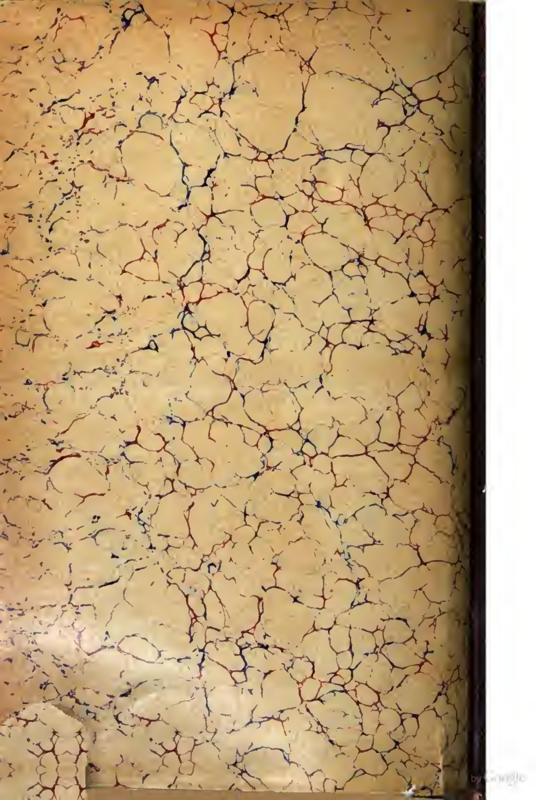
Le jeune homme comprit la générosité de Ghelnoot, et allait l'en remercier à haute voix ; mais déjà Veerle radieuse était suspendue à son cou et l'attirait près de sa mère, où elle le fit asseoir à côté d'elle.

La joie et l'affection rayonnaient dans tous les yeux. Sur le visage de Liévin seul, passait encore de temps en temps un nuage sombre, comme si une pensée douloureuse traversait son esprit. Cependant les douces paroles, le sourire de Veerle, chassèrent tout chagrin de son cœur, et il oublia tout dans les régions célestes de l'amitié et de l'amour jusqu'à ce que Ghelnoot lui fit remarquer que l'heure de la retraite était venue.

Tous deux quittèrent la demeure d'Artevelde et suivirent quelque temps la même route, en s'entretenant affectueusement.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain en Laye.






BIBLIOT
SCAFFA
PLUTEO
N.° CA